(Photo Jean Tesseyre/"Marie-Claire")

Né le 14 décembre 1921, Maurice Mességué a hérité de son père, un paysan du Gers, le don et l'art de soigner et de guérir par les plantes et les fleurs. Mistinguett, Herriot, Churchill, Utrillo, Cocteau, un futur Pape, des souverains et des princes ont été ses clients. Il a dénoncé les charlatans qui prétendent guérir le cancer et les maladies qui relèvent de la chirurgie. Mességué, lui, surtout par des bains de mains et de pieds, ne s'occupe que des affections chroniques pour lesquelles la médecine officielle est parfois impuissante.
Possédé par le besoin de guérir, il a renouvelé le vieil empirisme expérimental. Il dit volontiers : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades », mais il a étudié la médecine et il soigne avec l'accord de centaines de médecins qu'il ne confond pas avec l'Ordre qui le poursuit.

Des hommes et des plantes, c'est, racontée par Maurice Mességué dans la langue savoureuse de son terroir natal, une grande aventure humaine, passionnante, souvent bouleversante. Le récit est complété par un précieux dictionnaire de recettes pratiques, énonçant, pour chaque maladie chronique, les principes de la santé par les plantes et de l'alimentation la plus saine.

De MAURICE MÉSSÉGUÉ, *lire aussi :*

C'EST LA NATURE QUI A RAISON

RÉAPPRENONS A AIMER

MON HERBIER DE SANTÉ

TOUTE UNE VIE A SE BATTRE

MON HERBIER DE BEAUTÉ

ISBN 2-221-00355-1

70-XI

MAURICE MESSÉGUÉ

DES HOMMES ET DES PLANTES

collection "VÉCU"

ROBERT LAFFONT

MAURICE MESSÉGUÉ

DES HOMMES ET DES PLANTES

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur :

C'EST LA NATURE QUI A RAISON

RÉAPPRENONS A AIMER

MON HERBIER DE SANTÉ

TOUTE UNE VIE A SE BATTRE

MON HERBIER DE BEAUTÉ

MAURICE MESSÉGUÉ

DES HOMMES ET DES PLANTES

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
6, place Saint-Sulpice, 75006/Paris

CO-ÉDITION ROBERT LAFFONT - OPERA MUNDI

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois se trouvent présentées toutes les nouveautés — romans français et étrangers, documents et récits d'histoire, récits de voyage, biographies, essais — que vous trouverez chez votre libraire.

© Opera Mundi, Paris, 1970.

ISBN 2-221-00355-1

1

LE MAITRE DES PLANTES

Chez nous on dit qu' « on ne connaît pas la rivière quand on n'en connaît pas la source ».

La source c'est mon père. Une source précieuse comme celle de notre coin où l'eau est rare. Une source pure, fraîche et chantante, entourée de plantes sauvages, rudes et douces. Je lui dois tout : mon amour de la vie, mes connaissances, ma réussite. Mon père a entièrement déterminé ma vie et on ne peut la comprendre si l'on ne comprend pas l'amour que j'ai pour lui.

Je suis né le dimanche 14 décembre 1921 à 16 h 30 sous le signe du Sagittaire et par hasard à Colayrac-Saint-Cirq (Lot-et-Garonne). C'était une erreur de la nature, vite réparée puisque je n'avais que trois jours quand mes parents sont revenus à Gavarret dans la maison d'un de mes grands-pères. Et mon chauvinisme de clocher est tel que je dis toujours : « Je suis né à Gavarret dans le Gers ! » en faisant bien chanter l's final. C'est vrai j'ai un accent effroyable, affreux, mais il me fait aimer ces vers de Miguel Zamacoïs :

« ... Avoir l'accent, enfin, c'est chaque fois qu'on cause
« Parler de son pays en parlant d'autre chose... »

Chaque fois que l'on m'enregistre, pour la radio ou la télévision, et que je m'entends, je suis heureux, je ferme les yeux et je revois ma campagne, mes petits chemins, mes lapins de garenne, je sens la pierraille sous mon pied, et l'odeur de mes herbes me fait chanter l'imagination...

Fils, petits-fils, arrière-petits-fils de paysans, les Mességué sont sur la même terre depuis plus de quatre cent cinquante ans et ils ont toujours eu la même connaissance des plantes. J'étais bien petit que déjà on les utilisait pour moi : j'avais quatre ans, peut-être moins, je dormais mal, je me tournais, me retournais, dans

mon unique drap plié en deux. Je rougissais mes jambes à sa bonne caresse rugueuse de grosse toile et je pleurais.

Alors le lendemain mon père a remarqué : « Le petit ne dort pas, on lui donnera un bain de tilleul. » Ce soir-là ma mère a pris un grand chaudron de cuivre et mon père m'a dit :

— Mon chéri... (pour moi il commençait toutes ses phrases comme ça) tu vois c'est du cuivre, c'est plus beau que l'or. C'est parce qu'il a servi de miroir au soleil et au feu qu'il est tout rouge et tu vas te baigner dedans.

Alors ma mère a versé un liquide doré qu'elle avait fait chauffer et m'a plongé dans le tilleul. Je poussais des hurlements sinistres. ce qui ne l'a pas empêchée de me tremper jusqu'au cou et je me souviens m'y être endormi et mon père m'a transporté tout ensommeillé dans mon lit.

Sans le savoir je venais de prendre ma première leçon.

En ce temps-là on ne connaissait pas le sommeil en suppositoire. On cueillait le tilleul en fleurs, tout chaud de soleil, tout chantant d'abeilles, on l'étendait à l'ombre sur des toiles.

— Le secret, disait mon père, c'est de ne pas laisser les plantes mourir, devenir poussière ; il faut leur prendre leurs vertus quand elles en ont encore.

Alors quand le tilleul était juste sec, pas cassant, on le faisait macérer dans de grandes lessiveuses avec de l'eau et on conservait ce liquide qui pouvait servir cinq à six fois, pour y tremper l'enfant nerveux. Mon père souvent m'a fait dormir ainsi et j'ai fait de même pour mes garçons.

Quand je pêche profond dans mes souvenirs, je vois les poutres de notre salle où pendaient côte à côte, par paquets, les herbes qui séchaient, la tête en bas à côté du gibier. C'était joli ces bouquets de boutons d'or, de chélidoine, de coquelicots près des lièvres roux, des gros perdreaux rouges d'ici qui sont, pour nous, la « bartavelle » dont parle si joliment Marcel Pagnol.

Je vois ma mère, vive, fine et jolie qui adorait son Camille, tirer le samedi de l'armoire une de nos deux paires de draps pleines de gros bouquets de lavande que mon père lui rapportait par brassées. Elle faisait le lit du dimanche et le finissait toujours en caressant le drap avec amour de sa main hâlée, sa main active qui savait tout faire et elle disait pleine de pudeur un peu rêveuse : « Ton père sera bien ce soir... »

Elle avait du mérite car mon père n'était pas un paysan comme les autres — peut-être est-ce pour cela qu'elle l'aimait tant — il n'avait pas de terre, nous étions trop pauvres et il ne se louait pas, non plus, pour la cultiver.

La terre, il l'aimait à sa façon, il ne la travaillait pas, il la

regardait. Elle était son livre de la science du bien et du mal ! Il passait des heures à l'apprendre. Il ne faisait rien. Et c'était mal vu par mon grand-père maternel qui lui faisait des reproches ; mais peut-être y était-il un peu poussé par ma grand-mère. Car mes grands-pères n'avaient pas grand-chose à dire, ils étaient au moins aussi originaux que mon père. C'étaient des hommes qui passaient leur temps à se disputer : l'un était républicain, l'autre bonapartiste. Ils s'asseyaient l'un devant l'autre et pendant des heures, ils se jetaient leur régime préféré à la face. Les gens du village venaient les entendre, c'était un spectacle.

Mon grand-père Edouard qu'on appelait « l'Africain » avait fait « le » service militaire en Algérie. A cette époque on tirait encore les conscrits au sort. Il n'avait pas pu se payer un remplaçant. Pour le pays c'était un homme qui avait fait son service à Sidi-bel-Abbès près d'Oran et ça c'était extraordinaire ! Il racontait des histoires sur les Noirs, les Arabes, sur une bête de l'Apocalypse : le chameau, et on venait l'écouter aux veillées.

Il faut se dire que je suis d'un tout petit village ; maintenant la route est goudronnée mais, à l'époque, ça n'existait pas, elle était boueuse l'hiver et poussiéreuse l'été ; nous portions tous des sabots, on s'éclairait au pétrole et il n'y avait pas de lampes pour toutes les pièces ; le soir on emportait « la bougie » dans les chambres et c'était du luxe. On se chauffait au bois et beaucoup faisaient encore la soupe dans la cheminée, c'était notre cas ; un poêle, une cuisinière, c'était rare.

Dans la famille les « paresseux » ne manquaient pas. Un arrière-arrière-grand-père avait été instituteur vers 1850 ; c'était une promotion, si on voulait, ce n'était pas sérieux, en dehors de la terre et de sa possession tout était fantaisie. Un autre avait joué, c'était le déshonneur de la famille : il avait perdu de l'argent ! Passe encore de ne pas en gagner mais en perdre !... Le reste du temps il chassait. Presque tous étaient très « contemplatifs », c'était notre tare, on cachait aux enfants l'existence de ceux qui ne faisaient rien. Et le curé au catéchisme insistait beaucoup en me regardant : « La paresse est un péché », « L'oisiveté est mère de tous les vices... »

Ce vice nous venait de loin.

Nous avons certainement un apport maure dans le sang. Moi j'ai l'air d'un bandit ! Je pense et je dis toujours, pour l'honneur de la famille, qu'une de mes arrière-grand-mères a dû être violée mais j'espère pour elle qu'elle était consentante. Je situe cet événement au moment de la bataille de Poitiers où nous avons été envahis par les Maures.

Un jour je me suis fait examiner par un ophtalmologiste — il

m'arrive moi aussi de consulter des médecins surtout aussi spécialisés — et il m'a dit : « Vous avez dans le blanc des yeux une particularité qu'on ne trouve que dans celui des Maures ». Laquelle ? Je ne m'en souviens pas, c'est trop technique !

Ce qui est certain, c'est que j'ai un penchant de cœur et des sens pour l'Espagne, pour le Sud, le soleil. Quand je vais en Suède ou en Norvège je n'ai qu'une envie : rentrer. Mais quand je vais en Espagne, au Portugal, au Maroc, j'ai envie d'y vivre. Quand je vois les mosquées du côté de Grenade j'ai l'impression que je les connais de très loin en arrière... et je crois qu'alors j'ai vécu avec des Maures parce que je les comprends. Je comprends leur passion, leur orgueil... et leur nonchalance.

Mon père passait sa vie à contempler, à observer, à regarder et on le prenait pour un paresseux. Moi, cinquante ans plus tard, je le prends pour un sage. On ne le comprenait pas, même ma mère ne le comprenait pas. C'était difficile pour elle qui n'avait pas d'argent de comprendre que mon père ne travaille pas ou si peu. Mais ça le touchait beaucoup. Il avait la sensibilité des Maures et ce sont des gens très sensibles. Il adorait la musique. Nous avions un très vénérable phonographe venu je ne sais d'où et mon père le faisait jouer comme un instrument précieux, je revois ces mains fines et habiles prendre avec soin le bras articulé, le soulever et le poser avec douceur sur le vieux disque tout moiré de lumière : « Mon chéri, écoute... » Il n'avait qu'un seul disque « La marche des Dragons de Villars ». Pour moi chaque fois c'était nouveau et cela tenait de la magie.

Comme les Maures il avait le goût des roses, elle était sa fleur préférée : « Petit, elle est belle et elle guérit. » Et le goût des parfums. Mon père sentait la lavande. Jamais il ne sentait la sueur, le sale, le tabac ou le vin, il sentait bon. Il buvait aussi du café, beaucoup, et, chose inimaginable, il buvait du thé à la menthe. Il gardait dans de grands pots de grès de la menthe et du thé et il faisait lui-même son mélange ; je n'ai jamais su où il avait pris ces goûts, d'où ils lui venaient. Peut-être de « l'Africain ». Je ne l'ai jamais vu boire un verre de vin, il n'a jamais été saoul. On le prenait pour un fou, on disait : « Camille be de l'aïgo... » (Camille il boit de l'eau). C'était très méprisant.

A Gavarret il était un canard égaré dans la couvée de la poule, il détonnait. Il n'était pas taillé comme eux, petit, plutôt fragile d'aspect et surtout pas habillé comme eux, on aurait dit un dandy de gravure anglaise. Il était habillé comme on l'est maintenant : un costume à la Cardin croisé, le revers un peu haut. Il mettait une cravate et se rasait tous les jours, ses moustaches étaient fines et légères et... il mangeait avec une serviette ! Il n'avait

qu'une paire de chaussures mais il la mettait souvent, comme un monsieur.

Il avait aussi des mains extraordinaires, petites, douces, les doigts un peu courts ; des mains jeunes claires comme des mains d'enfants et ses ongles étaient propres et taillés.

Alors, pensez aux paysans de chez nous qui passaient avec des outils sur l'épaule, qui portaient des bâches, des fardeaux et qui voyaient cet homme avec ses mains blanches !

En plus, dans ce pays républicain très rouge pour l'époque — radical-socialiste — mon père, cet homme pauvre, était très à droite. Pire, il était royaliste, il votait pour Cassagnac ! C'était inimaginable : un paysan du Gers dans un petit pays perdu, sans journaux — on n'en lisait pas à l'époque — sans T.S.F., sans rien et qui était royaliste !

Je crois que, chez lui, ce n'était pas une opinion politique, c'était comme un goût esthétique. Il était passionné par l'Histoire, et les rois avec leur cour, leurs panaches, leurs palais, leurs jardins, leurs guerres même, lui paraissaient plus jolis que les bonnets rouges et les odeurs de vinasse des réjouissances populaires.

Pour tout cela il aurait dû être détesté, peut-être que dans un autre pays, un pays plus dur, on l'aurait rejeté, mis méchamment à l'écart, mais chez nous les gens ne sont pas mauvais. Il était surtout considéré comme le farfelu de la région, ce n'était pas un mot de l'époque alors on disait plutôt : « Camille es drolé... [1] »

Il faisait des choses étranges : il mangeait des huîtres. Il n'en a mangé qu'une fois mais tout le village est venu assister à cette dégustation. Il les avait rapportées du marché d'Auch. C'étaient de belles huîtres de claire, bien vertes ; il en a ouvert une et m'a dit : « Respire bien, ça sent la mer... »

Plus tard Léon-Paul Fargue m'a dit, un jour que nous déjeunions ensemble : « Quand je mange des huîtres, j'embrasse la mer sur la bouche ».

Dans notre petit village de 65 habitants, personne n'était allé à la mer. Si, pourtant, il y avait une dame à Gavarret, Marie, qui l'avait vue. C'était une femme qui n'était pas d'ici, elle venait de la Vendée, et elle n'était pas mariée ; on disait qu'elle avait eu un amant, un monsieur avec une voiture à cheval, il lui avait laissé un peu de bien, une petite rente qui ne devait pas être bien grosse car Marie était brodeuse à domicile. Elle venait aux veillées avec sa broderie, des choses fines sur de la jolie toile. Sagement penchée sur son ouvrage elle racontait d'une voix claire des choses incroyables :

1. « Camille est drôle », en langue d'oc.

— La mer, c'est comme un champ de blé tout à fait plat qui se perdrait à l'horizon et sur les côtés et qui rejoindrait le ciel qui serait de l'eau avec un mouvement perpétuel.

Allez imaginer cela !

— Et la couleur ?

— Changeante, tantôt bleue, tantôt verte, avec des vagues blanches.

Mais ce n'était pas le plus extraordinaire. Tous attendaient la suite, on posait la question :

— Et le monde se baigne dans l'eau ?

— Oui, les femmes et les hommes ensemble et ils mettent des costumes exprès...

Et elle décrivait les maillots à rayures des hommes et ceux à volants des femmes...

— On voit leurs jambes ?

— Oui, jusqu'aux genoux.

On voit les genoux ! Et les hommes rêvaient de ces jolis genoux découverts devant tout le monde. Et les femmes se sentaient toutes gênées.

Longtemps j'ai été travaillé par l'idée de la mer. A dix-huit ans, avec l'équipe de rugby, je suis allé à Arcachon ; j'allais voir la mer et manger des huîtres ! — les premières — j'en tremblais de désir.

Quand je suis arrivé c'était marée basse et le bassin d'Arcachon a un horizon fermé. Quant aux huîtres elles étaient petites, plates et beiges...

J'ai longtemps cru que la brodeuse avait brodé ses histoires !

2

LES BETES SAVENT BIEN, ELLES !

Mon père était un peu la curiosité du village mais on avait comme du respect pour lui et puis il était chasseur, c'était son surnom, on l'appelait « Lou Cassayre » [1] ; il braconnait aussi, mais dans le coin ce n'était pas fait pour déplaire !

Il était également sourcier et enfin guérisseur. Je l'ai placé en dernier parce que chez nous ce n'était pas étonnant, nous guérissions tous dans la famille : mes grands-pères, mes grand-mères et même ma mère qui a été condamnée par un tribunal de Valence dans la Drôme, il y a vingt-cinq ans, pour avoir soigné.

La pauvre femme travaillait dans cette ville, elle s'était placée là pour se rapprocher de moi qui étais à Nice. Pour ces gens-là, qui sont sans pitié, elle n'était qu'une guérisseuse, presque une sorcière ! Elle avait indiqué des mélanges de plantes à ceux qui lui avaient demandé, des gens de sa maison l'avaient raconté, un médecin s'en était plaint et elle avait été poursuivie pour exercice illégal de la médecine ! Ce serait comique si ça n'avait été une épreuve très dure : elle, cette paysanne du Gers, devant les Tribunaux, quelle honte ! Elle en parle encore. Comme son Camille elle n'a jamais compris ni la méchanceté, ni la malice malhonnête.

Je me souviens du jour où mon père, revenant d'avoir vendu des lièvres au marché d'Auch, avait rapporté quatre magnifiques jeux de cartes biseautés, dorés, avec un roi de cœur sur le dessus, ce n'était pas pour lui, il ne jouait pas, c'était pour en faire cadeau.

— Mon chéri, regarde comme elles sont belles... Nous allons les regarder ensemble et je ne les ai pas payées cher, la moitié de leur prix !

C'était encore trop et le voilà qui les étale sur le chêne sombre

1. « Le chasseur » en langue d'oc.

de la table, devant nos yeux : il y avait cinquante-deux rois de cœur !... C'était des « chutes » de tirage que des camelots vendaient sur les marchés aux paysans naïfs.

Il avait tant de pureté, de candeur en lui qu'il lui a fallu un moment pour qu'il admette qu'on l'avait volé volontairement et il répétait désolé :

— Elles ne valent rien et ils me les ont vendues !

Pas de colère en lui mais une sorte de désespoir. C'était incompréhensible pour lui qui était profondément honnête et généreux. S'il avait découvert un point d'eau ou soigné quelqu'un, si ma mère lui disait : « Camille tu devrais te faire payer », il répondait : « L'eau et les plantes personne ne me les fait payer, je n'ai eu que la peine de les trouver !... »

On venait chercher mon père de six à dix kilomètres alentour. Pour découvrir l'eau il se servait de la baguette de coudrier, dans notre coin on ne connaissait pas le pendule. J'étais tout petit qu'il m'apprenait déjà à la tenir dans mes mains. La première fois qu'elle a bougé j'ai eu si peur que je l'ai lâchée. Pour moi une branche d'arbre ne pouvait pas remuer toute seule. Ensuite j'étais très fier. Depuis je sais qu'il y a neuf personnes sur dix qui peuvent faire osciller un pendule, ce sont les Monsieur Jourdain de la radiesthésie : ils sont sourciers sans le savoir !

Naturellement les professionnels disent : « Nous, nous avons un don. » Il est incontestable qu'ils ont plus de sensibilité et qu'il y a de bons sourciers et de mauvais, et que, comme dans tout, l'expérience de l'opérateur compte. Mais il existe aussi des signes extérieurs qui indiquent la présence de l'eau : la configuration géologique du terrain, les plantes : prêles, certaines orties, certaines renonculacées... Tout ça n'est pas très sorcier ; mon père les appelait « les plantes qui devinent l'eau ».

Il avait horreur des noms savants, des noms de livres : « Ceux qui leur ont donné ces noms ils ont la science mais pas le savoir. »

Beaucoup plus tard, quand j'ai eu mes démêlés avec l'Ordre des Médecins, j'ai souvent repensé à cette formule, à cette différence que Camille faisait entre le science et le savoir et elle m'a beaucoup servi.

Petit enfant je le voyais revenir avec de pleines brassées de plantes souvent fleuries. Je trouvais ça joli, d'ailleurs tout ce que faisait mon père était joli, c'était un artisan de la beauté : mais je ne savais pas pourquoi il les rapportait chez nous. Plus tard je l'accompagnais et il me montrait des herbes, des plantes.

— Mon petit, regarde « l'herbe qui pique » (l'ortie) toute velue et si peu douce, mais si tu sais la prendre, comme ça bien par en

dessous, elle ne te piquera pas. Cuite, elle est douce à l'estomac et au ventre.

Pour lui la chélidoine était « l'herbe aux hirondelles », celle dont on disait depuis des siècles : « Elle fait pleurer le malade qui va mourir, elle fait chanter le malade qui va guérir. »

— Tu ne peux pas te tromper, si tu la casses elle pleure de grosses larmes orange et elle est bonne pour tout. C'est ma préférée. La plus belle c'est la rose mais la chélidoine c'est la meilleure.

Et il en mettait dans toutes ses préparations.

Il me parlait aussi de l'achillée millefeuille qu'il appelait : « l'herbe aux charpentiers » : « Tu vois elle guérit les coupures... »

Ces noms de tous les jours me les rendaient aimables et familières.

Il utilisait environ une quarantaine de plantes mais ses préférées, celles dont il usait plus fréquemment étaient : l'aubépine, la feuille d'artichaut, le bouton-d'or, la chélidoine, le chiendent, le cresson, le coquelicot, le genêt à balai, la lavande, la menthe, les orties, le persil, le pissenlit, le plantain, la rose, les ronces, la sauge, le trèfle incarnat, la violette : un peu plus d'une vingtaine. Ensuite venaient : l'achillée, l'ail, la gerce, la bourse-à-pasteur, la bruyère, le chou, la fougère mâle, les stigmates de maïs, la mauve, l'oignon, la reine-des-prés. Auxquelles s'ajoutaient l'aunée, la bourrache, la bardane, l'églantier, le gui, le genièvre (grains), la pimprenelle, la prêle.

Le soir, sur le pas de la porte, il regardait le ciel, et à la manière dont il disait en regardant la lune : « Le croissant il est bien petit ! » je savais que le lendemain nous irions cueillir des plantes.

— Mon chéri, jamais à la lune pleine, souviens-toi, sa lumière prend toutes leurs forces aux plantes ; pour qu'elles soient bien bonnes il leur faut beaucoup de soleil et peu de lune... Pour la sauge c'est à l'aube de la St-Jean qu'elle est la meilleure...

On partait le matin très tôt et nos sabots faisaient grand tapage sur la route, c'était un joli bruit, très gai... A dix heures nous nous arrêtions ; le soleil était trop fort. Alors mon père sortait du carnier le pain, l'ail, parfois un bout de fromage de chèvre et nous mangions « en hommes », lentement, à la manière des paysans pour qui chaque bouchée compte ; puis vers quatre heures du « tantôt » on cueillait encore quelques plantes jusqu'à la tombée du jour.

Délicatement, dans un geste d'amour, mon père cassait quelques tiges, enlevait des feuilles ou arrachait des racines.

— Mon chéri, la bonté d'une plante ne se trouve pas toujours

au même endroit. Parfois c'est dans sa tête (la fleur), dans son corps (la tige), ou dans ses pieds (les racines).

Et j'apprenais ainsi que dans le genièvre il ne fallait que les baies, que seules les feuilles du plantain étaient salutaires, que de la rose on ne prenait que les pétales et du maïs la barbe...

La saison avait une grande importance, le printemps, l'été, nous partions presque chaque jour.

— Petit, maintenant les plantes sont pleines d'amour, elles sont riches ! mais à l'hiver elles se refroidissent, elles ont sommeil...

Ainsi passaient les saisons et avec elles les années.

Aucun bonheur au monde ne sera jamais assez grand pour me faire oublier ces journées passées auprès de mon père.

La première fois que je l'ai vu soigner quelqu'un c'était un voisin, je le connaissais bien, je le voyais passer chaque matin et chaque soir. Il est rentré, un lundi, dans notre salle, plié en deux :

— Camille, tu n'aurais pas une plante pour moi, j'ai comme un pic là.

Et il montrait son côté droit.

— Ça c'est le foie !

— Tu crois ? Mais je me porte bien.

— Oui mais lui il se porte mal et il te le dit.

— Eh bien je n'aime pas sa conversation !...

Mon père faisait toujours rire ceux qui venaient le trouver, il prétendait que ça leur faisait du bien, que ça les éloignait de leur idée de leur mal, qu'ils étaient ainsi plus prêts à accueillir les bontés des herbes.

— Camille, soigne-moi chez toi, je ne veux pas que ma femme le voie.

Mon père a pris des flacons au-dessus de la cheminée, il a mélangé différents liquides dans un bol, a fait tremper dedans un morceau de flanelle plié en compresse et l'a mis sur le côté de l'homme. Une demi-heure après les douleurs avaient cessé. Il ne grimaçait plus. Son visage était redevenu celui que je connaissais. Les mains cramponnées à la table je le regardais. C'était un miracle !

— Papa c'est toi qui as fait ça !

— Mon chéri, c'est celui qui fait pousser les plantes !

La renommée de mon père, homme simple, n'était pas très grande. Elle n'allait pas plus loin que quinze kilomètres à la ronde. Il ne voyait pas plus de cinq à six personnes dans un trimestre. Pourtant elle était plus grande que je ne l'avais cru, je m'en suis aperçu plus tard. On le connaissait de plus loin mais on ne venait pas le voir. Passé une vingtaine de kilomètres ça devenait un voyage.

Il soignait surtout le foie parce que les gens buvaient trop et mangeaient trop lourdement, il s'occupait aussi des congestions des reins et il les faisait surtout uriner.

On venait aussi lui demander aide pour des « douleurs ».

— Camille j'ai mal là... ou là.

Et ils se tâtaient les reins, les jambes, les bras.

Et encore :

— Camille, je ne peux pas respirer.

Il réussissait à guérir l'asthme, qui à l'époque avait des origines plus simples ; les maladies allergiques sont celles de la civilisation, du progrès. L'air, l'eau, la nourriture, tout est pollué par les produits chimiques, on respire et on avale tout ça.

Mon père soignait avec des bains de pieds. Dans trois, quatre litres d'eau il jetait ce qu'il appelait ses macérations, et les malades y trempaient leurs pieds un bon moment. Il avait appris ça de mon grand-père qui l'avait appris de son père et ainsi on remontait le temps. Dans les campagnes on a beaucoup plus le respect des parents et des traditions que dans les villes.

Mon père faisait comme son père le lui avait enseigné. La « science » de mon grand-père paternel était respectée, peut-être, plus que celle de mon père parce qu'il était plus vieux. C'était un extraordinaire vieillard, un colosse. On était même venu le « consulter » de la ville. Il en tirait une grande gloire et il racontait complaisamment ces visites ; mais, depuis longtemps, quand on lui demandait des soins il répondait : « Allez voir Camille, il sait, je lui ai donné mes macérations. »

Il lui avait également donné la « Bible des Plantes » de la famille. Ce n'était pas un livre, même pas un cahier, quelques feuilles qui lui venaient d'un très lointain aïeul, lequel sachant à peine écrire avait dessiné toutes les plantes dont il se servait avec leurs vertus thérapeutiques. Quand il était embarrassé, mon père ouvrait le tiroir du buffet et le consultait.

Si les gens venaient trouver mon père de préférence au médecin c'était surtout parce qu'ils croyaient dans les plantes et cette confiance rejaillissait sur l'homme qui les connaissait. Nos paysans ont encore peur de ces médicaments tout faits. Avec bon sens ils disent : ce n'est pas sérieux de donner à tout le monde la même chose. Ils attendent de la science de celui qui les soigne une formule qui soit faite pour eux. Chacun se considère comme un cas unique et il a raison.

La croyance que les gens ont dans les plantes vient de loin. Habitués à tout arracher à la terre il est juste qu'elle leur procure aussi le moyen de se soigner. Dans les familles on se repassait les « bonnes recettes », celles qui avaient fait leurs preuves. Et on

trouvait normal que certains en sachent plus long qu'une bonne femme. Pour eux, mon père était le « maître des plantes » et comme il connaissait le remède ils pensaient qu'il devait connaître également le mal, alors ils venaient le trouver. Mon père collait son oreille contre leur poitrine et disait : « Que va ben vostre moustre » « La montre va bien !... » (c'était le cœur) ou « la montre est détraquée... » Tout ça était très simple, à leur portée.

Les gens n'ignoraient pas qu'il existait des pharmaciens. Ils avaient aussi entendu dire que dans certains magasins, à la ville, on soignait avec des produits tout faits. Mais pour eux c'était quelque chose de mystérieux, d'inquiétant. D'abord ils n'avaient pas d'argent pour y aller. Et puis ça leur faisait peur. Aller chez le médecin c'était, déjà, prendre le couloir qui risque de vous mener à la mort, mais le pharmacien c'en était l'antichambre. Acheter un médicament signifiait qu'on était très malade.

Nos médecins le savaient si bien qu'ils ne prescrivaient pas, ils formulaient. Et je me souviens toujours de mon vieux médecin de campagne qui formulait en latin avec une belle écriture très appliquée ; car ce n'est que depuis cinquante ans que les médecins écrivent mal. Ces formules contenaient des choses très élémentaires et presque toujours de « l'aqua simplex », elle donnait confiance aux malades cette « aqua simplex » qu'on retrouvait dans tout, c'était la goutte mystérieuse de la panacée, celle que les charlatans prônaient autrefois sur les places publiques : « Elle vous guérira des maux de dents et des cors aux pieds !... »

On voyait rarement le médecin, c'était une personne de grande importance. Aussi les gens avaient été très étonnés quand ils avaient su que le docteur Salis, le médecin du coin, était venu se faire soigner par mon père.

Ce fut toute une histoire. Pour qu'on ne le sache pas, il avait attendu la nuit et arrêté son cabriolet assez loin. Il était venu en rasant les murs, le rouge de la honte au front.

A son entrée mon père avait été bien étonné.

— Camille, je fais de la rétention d'eau.

— De la rétention, Docteur ?

— Oui, mon corps retient l'eau. As-tu des plantes pour faire uriner ?

— Ah ! si ce n'est que ça je vais vous aider.

Et d'un seul coup toute la maison a été retournée. Ma mère a mis à bouillir une grande quantité d'eau et mon père m'a crié : « Va chercher la menthe, rapporte des orties, n'oublie pas la chélidoine, la barbe de maïs et la sauge !... »

Pendant que je cherchais les plantes le « Docteur » se déshabillait, il avait un caleçon long et mauve... Jamais je n'avais vu un

caleçon de couleur ! Il a quitté ses habits mais pas sa dignité, ni son monocle. Et là dans notre salle le Docteur Salis a pris un bain de siège dans les plantes de mon père.

Cette fois je l'ai vu se dépouiller de sa carapace de suffisance, n'être plus qu'un homme devant ce Camille qu'il traitait habituellement de haut. Parce que les gens, quand ils sont malades, changent d'optique et un médecin malade est plus malade que les autres : il ne croit plus en sa propre médecine !

Pourtant comme les plantes de mon père l'avaient soulagé, quand il venait au village, même pas une fois par mois, faire ses visites, il lui réservait un moment et ma mère debout lui servait un verre de vin.

Eh oui, Camille guérissait mais pour lui c'était un geste simple, un geste de charité au sens théologique du mot « caritas ».

Je ne crois pas qu'il avait « le don », qu'il était magnétiseur. Il est vrai qu'il s'occupait d'occultisme mais d'une bonne manière, pour puiser ailleurs, dans la continuité de l'homme, des forces bénéfiques. Pourtant, tout petit que j'étais, je trouvais que mon père avait l'air d'avoir vécu ailleurs, de venir d'ailleurs. Il dégageait une puissance extraordinaire. Il n'était pas fait pour vivre à son époque.

Mon père était un seigneur. Il n'avait pas des mains de paysan. Il était beau, il n'avait pas un regard normal, il avait presque un regard d'illuminé. Tout chez lui rayonnait, il dégageait une puissance réelle, on ne pouvait pas faire autrement que de la subir et elle vous réchauffait les os et le cœur. Elle vous traversait, vous parcourait comme une onde d'amour. J'ai toujours pensé qu'il la transmettait à ses plantes et qu'elles s'en enrichissaient.

Pour moi c'est sûr : il existe d'autres forces que les connues, les recensées. J'en veux pour preuve un exemple psychique tout simple : il y a un proverbe qui dit que lorsqu'on rit en mangeant tout passe !

C'est vrai, vous mangez avec des camarades de collège un énorme cassoulet et ça passera parfaitement, alors que vous mangerez une feuille de salade avec des gens qui vous ennuient et vous n'arriverez pas à la digérer. Tout dépend de l'ambiance, tout dépend de la puissance que dégagent les gens, bonne ou mauvaise.

Ce qui étonnait le plus les gens d'ici c'était la manière de vivre de Camille, on disait : « Ey a leu tens ! » — Lui il a le temps !

Je le revois encore à plat ventre dans les prés, à l'orée du bois, passant des heures à regarder les lapins, les lièvres qui n'avaient pas peur de lui. Je restais à côté et il me disait :

— Mon chéri, ce n'est pas en courant dans tous les sens, sur tous les chemins, qu'on apprend la vie. C'est en la regardant et eux

tu vois, ils en savent plus long que nous... Ils connaissent les plantes, ils connaissent les herbes, les bonnes et les mauvaises, ils savent comment se nourrir avec, comment se soigner...

Il avait raison. Un animal sauvage vivant en liberté ne s'empoisonne pas, il fait son choix. C'est un instinct qu'ils perdent quand ils sont domestiqués, qu'on leur apporte leur nourriture, qu'ils n'ont plus à la chercher, à la défendre et qu'on appelle le vétérinaire quand ils sont malades. Un lapin en clapier ne distingue plus les dangers du mouron rouge et il en crève, un chat en appartement mange du muguet qui est très dangereux pour lui.

Les animaux domestiques sont des animaux bâtards qui ont perdu tout instinct, toute sensibilité. Les mêmes en liberté savent faire leur choix, c'est la civilisation qui les fait mourir. Un animal dans la nature connaît d'instinct les herbes, les plantes, qu'il doit manger quand il est malade. Certains chiens, encore assez près de leur origine (loups, bergers), discernent deux sortes d'herbes : ils utilisent comme vomitifs des herbes légèrement velues sur les bords et comme purgatifs le chiendent. Il faut citer le cas récent de cet isard, blessé à la cuisse, qui s'est fait lui-même avec sa bouche un emplâtre de glaise et d'herbes ; de la belette laquelle avant de livrer bataille aux vipères se roule sur du plantain dont les feuilles sont très efficaces contre les piqûres d'abeilles et le venin des vipères.

Cette connaissance des bêtes, mon père la tenait de son grand-père qui avait réussi à élever des renards avec des perdreaux, des lapins avec des belettes. Chez nous il y avait aussi un blaireau parfaitement apprivoisé.

Je trouvais tout ça très simple. Trente ans plus tard, j'ai compris que derrière cette simplicité se cachait la sagesse, celle que donne la connaissance.

Aujourd'hui, de plus en plus, la science, pour essayer de comprendre, de connaître l'homme, étudie les animaux, leur comportement, leurs besoins. Mon père, cet empirique de talent, savait tout cela et me l'a transmis.

C'est cet amour des animaux qui m'a fait mettre en « réserve » ma propriété : j'ai détruit les « palombières » et les écureuils traversent les pelouses sous mes fenêtres.

J'ai acheté le bois sur lequel mon père ramassait les plantes, il appartenait au Comte de Lary. Je l'ai acheté à la fois pour les plantes et pour mon père, c'était une revanche, c'était surtout un geste important.

« Il n'est bon bec que de Paris ». Pour moi il n'y a de bonnes plantes que celles qui poussent dans le Gers, sur ma terre d'origine, c'est capital. Ces plantes c'est ma foi. Et, si un jour, je trichais

avec moi-même je crois que je ne guérirais plus les malades ; apparemment ce seraient les mêmes plantes, mais ce ne serait plus pareil, je ne serais plus honnête, je ne pourrais plus croire en moi.

Depuis près de trente ans je soigne. Eh bien, quand je me retourne en arrière, pas une seule fois, un seul instant, je n'ai été malhonnête avec les malades et je crois que ça compte énormément ; les malades sentent que je vais les guérir, ils me le disent et je n'en doute pas. Pourquoi ? Parce que je suis sincère. Cela aussi c'est mon père qui me l'a légué.

3

LA FIN D'UN HOMME HEUREUX

Mon père était inquiet pour mon avenir. Il voyait que je n'étais pas très costaud, que je n'étais pas fait pour travailler la terre et cela le rendait fort soucieux. Sentait-il, avec cette prescience qu'il avait des êtres et des choses qu'il quitterait cette terre très tôt ? Comment le savoir ? Mais comme l'on dit, par chez nous, « je lui faisais du souci... »

Lui était heureux dans sa vie, elle était bien à sa mesure ; seulement il se disait des choses comme : J'adore la campagne, est-ce que mon fils l'aimera ? Je vis pour mes plantes, le petit s'en contentera-t-il ? Il savait aussi qu'il existait autre chose que Gavarret et Auch ; peut-être qu'il en avait rêvé pour lui !... Alors il était « envieux » pour moi. Il n'ignorait pas qu'une paresse comme la sienne n'était pas à la taille de tous, qu'elle n'apportait point d'argent et que sans argent on est bien misérable...

Pour lui une chose était sûre : les plantes ce n'était pas un avenir, soigner avec ce n'était pas un métier. Ce n'était pas sérieux !

Il voulait absolument que je sois fonctionnaire. Pour mon père c'était quelqu'un qui était bien habillé, qui avait une retraite, des vacances, des connaissances, qu'on respectait. C'était le summum. Et pas n'importe quel fonctionnaire : chauffeur à la Préfecture de Police.

Cette idée n'était pas venue à mon père comme ça entre deux rêveries, non, il la choyait depuis ma naissance ; et avec sa patience un peu rusée de paysan il travaillait à mon avenir auprès de Paul Jansou.

Ce Jansou était un bonhomme qui était « monté » à Paris ; maintenant tout le monde y est allé, mais à l'époque c'était très important. On le citait en exemple à dix lieues à la ronde et levant le doigt on disait : « A quet a réussi [1] ». C'était l'homme le plus

1. C'en est un qui a réussi !

célèbre du pays, il avait une belle situation : chauffeur à la Préfecture de Police.

On se signait presque quand on l'entendait parler, il était l'arbitre du pays. Chez nous on ne plaidait pas, on attendait que le Paul descende du train pour lui dire : « La vache du voisin est venue dans mon pré il me doit réparation » ou : « L'Henri m'a emprunté la charrue il ne me l'a pas rendue ». Et Paul arbitrait, tranchait, il donnait raison à celui-ci ou à celui-là. On lui obéissait parce que chez nous on n'aime pas les procès.

Mon pauvre père doit se retourner dans sa tombe chaque fois qu'un procureur requiert contre moi. Mes vingt et un procès ont dû bien troubler son repos !

Et Camille allait lui faire la cour, il pensait qu'il travaillait pour mon avenir. Chaque année, quand Jansou venait aux vacances passer un mois dans notre coin, il lui apportait les cèpes les plus frais, le perdreau tué le matin, posés sur des feuilles de vigne dans un panier d'osier et recouverts d'une serviette bien blanche et bien raide.

Mon père lui disait : « Plus tard si tu pouvais recommander le petit pour qu'il puisse... » Il n'est pas mort et cinquante ans plus tard on lève encore le chapeau devant Jansou.

En attendant, pour me préparer à cette belle position, Camille me parlait toujours français. « Mon chéri, le patois c'est la langue de ta terre, il est sorti d'elle. Mais le français c'est la langue de ta patrie, celle des villes, des gens qui ont de l'instruction, qui « savent »...

Il était si modeste, si humble qu'il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'il en « savait » plus qu'eux.

Je vois encore mon père le soir, assis devant la table éclairée par la lampe à pétrole, qui fumait toujours un peu, lisant « Le Chasseur Français » ; dedans il y avait de jolies histoires de bêtes qu'il me racontait ensuite, de sa voix douce, un peu lente, attentive aux mots. Il laissait un temps entre le moment de la pensée et la parole. Jamais je ne l'ai entendu élever la voix. Il aimait les mots, il les employait bien. Ici tous commencent leurs phrases par : « Mille Dious »... ou un autre juron, pour eux c'est sans conséquence, mais mon père croyait en ce qu'il disait, alors il essayait de le dire bien.

C'est avec « Le Chasseur Français » que mon père m'a appris à lire. Il me montrait des animaux, des oiseaux, des plantes, m'apprenait leurs noms, il me découpait des lettres qu'il assemblait et je les épelais. Je n'ai pas eu d'alphabet. Je n'ai pas appris à lire comme tout le monde. Je n'ai surtout pas appris à vivre comme

tout le monde. Et c'est peut-être pour cela que je suis un homme heureux !

Pour les gens de chez nous c'était un « drolé » le Camille, mais aujourd'hui ce serait un sage. La vérité se déplace, elle n'est pas immobile. Il n'y a rien que je redoute davantage que les gens qui croient qu'ils détiennent la vérité, ceux-là ils me font peur ! S'il y a trente ans nous avions dit à nos parents qu'on irait dans la lune, ils nous auraient fait interner immédiatement. Plus tard nos enfants, nos petits-enfants, se moqueront de la façon dont nous vivons actuellement. La vérité c'est quelque chose qui bouge et qui bouge à une rapidité... pas toujours facile à suivre.

Dès que j'ai su lire et écrire je suis allé à l'école communale à Gavarret. Et j'en garde un cuisant souvenir : j'avais un vieil instituteur qui s'appelait Drancourt et qui venait encore à cheval faire sa classe. Et un jour l'instituteur malade a été remplacé par une institutrice que je trouvais fort jolie ! ce fut mon premier amour et ma première souffrance : le facteur s'attardait pour lui faire la cour. Mademoiselle venait à l'école à bicyclette. Elle avait des jupes que je trouvais très courtes, je ne sais plus très bien si elles l'étaient vraiment, mais dans leurs bas fins ses jambes étaient bien jolies !

J'étais horriblement jaloux du facteur qui avait de sombres desseins à mes yeux mais de bien belles moustaches ! Alors j'ai chipé des aiguilles à tricoter à ma mère et j'ai crevé les pneus du facteur, peut-être plus de cent trous... J'ai toujours été un passionné !

Ce fut la première raclée et la seule que j'ai jamais reçue de mon père. Ça me grandissait à mes yeux de l'avoir eue à cause de cet amour.

A dix ans je n'avais plus rien à apprendre dans ma petite école et je suis allé au lycée d'Auch. Une ville avec des rues où il ne poussait rien. Et des classes grandes comme toute notre maison, des camarades qui n'étaient pas tous fils de paysans, c'était pour moi une aventure étonnante !

L'année passa vite, j'avais onze ans quand mon père est mort d'un accident de chasse. Alors qu'il sautait un fossé, son fusil est parti. Quand je suis rentré le soir les femmes étaient là, toutes noires, elles murmuraient plaintivement leur chapelet, les hommes laissaient les sabots devant la porte, entraient par deux ou trois, enlevaient le chapeau et restaient immobiles, embarrassés de leur poids, de leur réalité trop vivante. Ils disaient un mot à ma mère, à ma tante et ils repartaient. Ce soir-là j'ai compris que le « drolé » était aimé.

On m'a dit que mon père était mort, qu'il était couché dans la

chambre sur son lit, pour la dernière fois, et j'ai refusé de le voir.

J'ai eu raison, pour moi la dernière image de mon père n'est pas celle d'un mort sur un lit, c'est celle d'un vivant qui me dit : « Mon chéri... » J'avais un énorme chagrin, mais je ne savais pas ce que ç'allait être, je ne savais pas que ma vie heureuse était terminée pour de longues années.

La mort de mon père a été la chose la plus terrible que j'ai eue dans ma vie. J'ai eu des deuils autour de moi, il y a cinq ans j'ai perdu ma femme dans un accident de voiture, mais la mort de mon père a été un déchirement. C'était l'homme que j'admirais le plus ; pour lui j'avais une vénération sans bornes. C'était un homme étonnant. Etonnant de sagesse, étonnant de savoir. Je le trouvais savant, je le trouvais beau, je le trouvais distingué, je lui trouvais toutes les qualités.

4

LA VENGEANCE DE LA BLOUSE GRISE

J'avais douze ans, mon oncle m'a pris par la main et m'a emmené à Lectoure. J'étais boursier et j'entrais comme interne au collège Maréchal-Lannes.

Il faisait un beau soleil d'automne, comme on en a dans le Gers, aussi chaud qu'un soleil d'été ailleurs ; mais quand je me suis retrouvé enfermé dans la cour entourée de hauts murs j'ai eu froid. J'ai compris que la lumière n'entrait pas dans ces endroits-là, qu'il y ferait toujours gris.

J'ai regardé les trois arbres poussiéreux prisonniers comme moi, des arbres souffre-douleur, pleins de coups, tout écorchés, ils avaient l'air de vieux chiens malades à l'attache. C'étaient des arbres de cour de prison. C'était d'une tristesse !... Un sol de terre, dur comme de la pierre, damé par les galoches des élèves ; pas une plante !

J'allais vivre sans elles, cela n'était pas possible ! Et puis tout a changé : dans un creux du mur j'ai aperçu un pied de chélidoine, pas gros, pas reluisant de santé comme ceux que je connaissais. Non, un maigrichon souffreteux comme les arbres qui étaient là. Mais c'était tout de même de la chélidoine, la plante « fée » de mon père.

Personne ne l'a jamais employée comme lui et maintenant comme moi. En usage externe on se sert surtout de son suc sur les verrues, comme anti-ophtalmique et sur les tumeurs scrofuleuses, les ulcères sordides scorbutiques et atoniques. J'en mets absolument dans toutes mes préparations. Mon père me disait qu'il avait découvert une des vertus de cette plante en observant un nid d'hirondelles sous le toit de la maison :

— Tu comprends, je voyais la mère qui apportait un brin de chélidoine à son nid. Ce n'était pas pour le donner à manger à ses petits, alors pourquoi ?

A force de patience il a fini par comprendre. L'hirondelle tenait dans son bec la plante et la frottait contre la tête d'un petit, toujours le même, celui dont les yeux restaient fermés. Quand ils se sont enfin ouverts, l'hirondelle n'a plus apporté de chélidoine. Plus tard, j'ai appris que son nom venait du grec Klélidôn : hirondelle. La propriété que mon père avait découverte l'avait été bien avant lui. Cet empirique de génie l'avait retrouvée !

J'entends toujours la voix de mon père : « Tu vois dans la chélidoine tout est utilisable : la feuille, la fleur, la tige, la racine et elle est bonne pour tout. » J'ai observé également que dans une préparation elle devenait une sorte de faire-valoir des autres plantes.

Elle est aussi, pour moi, mon porte-bonheur ; j'en avais bien besoin le jour de mon entrée au collège de Lectoure ! Pourtant j'arrivais là très sûr de moi, couvert de lauriers : en septième à Auch je venais d'avoir vingt-deux prix y compris ceux de gymnastique et de chant, j'ai bien changé depuis, je chante horriblement faux ! Il paraît que c'est le signe d'une conscience tranquille. Il ne m'a fallu que quelques jours pour comprendre que mes lauriers étaient de misérables feuilles sèches qui n'en imposaient à personne ! Il est vrai que c'est une plante juste bonne pour la cuisine !

On est très dur pour un enfant pauvre, surtout quand son père vient de mourir, qu'il est sans protection. Les enfants sont méchants, ils sont cruels. Dans leur placard les pensionnaires avaient tous une boîte à provisions (on mange très mal dans ces endroits-là), et moi de la sixième à la philo je n'en ai jamais eu. Alors, ils venaient manger sous mon nez leurs confits, leurs pâtés, leurs confitures préparés à la maison. Je me souviens d'un, qui se prétend maintenant mon ami, il me mettait son saucisson sous le nez et me disait : « Sens le saucisson... Ça donnera du goût à ton pain ! » Oui, un goût d'amertume.

« Ils » ne m'épargnaient pas les plaisanteries de mauvais goût. Je n'avais qu'un drap ; un soir « ils » ont pris ce drap, pendant que je faisais ma toilette, l'ont mis dans le lavabo et l'ont trempé complètement puis « ils » l'ont remis dans mon lit, j'ai passé toute la nuit par terre à grelotter.

Tous les hivers j'ai eu froid à un point inimaginable ! Je ramassais et je collectionnais tous les journaux que je trouvais, ils me servaient de couverture. Plus tard, en troisième, comme je faisais partie de l'équipe de rugby ça c'est un peu arrangé. Les dirigeants m'ont donné un drap et prêté une couverture.

Mais le plus pénible pour mon orgueil de petit « Maure » a été l'histoire de la blouse. J'ai porté la même de la sixième à la troisième. En sixième elle était longue, en troisième elle était courte, elle craquait et elle était devenue grise. On ne m'appelait plus que « la blouse grise ». C'était idiot mais ça me faisait mal. A cause d'elle je me suis battu avec désespoir.

Personne n'avait d'indulgence pour moi. A part le Principal du Collège, les professeurs n'étaient pas gentils. Dès qu'il y avait le moindre bruit pendant le cours, le plus petit rire, les professeurs ne se retournaient même pas, ils disaient : « Allez, Mességué, à la porte ! » Ce n'était pas toujours immérité, j'étais très turbulent, probablement parce que j'étais chahuté, brocardé, alors, pour me défouler, me donner de l'importance, je faisais le pitre.

Pourquoi me ménager ? On savait que je n'avais pas de parents qui viendraient, le samedi, se plaindre au directeur. Les directeurs de collèges c'était un peu comme les hommes politiques, et les parents d'élèves menaçaient : « Il n'a pas une bonne place, ce n'est pas normal !... Je vais le mettre en face ! » En face c'était le concurrent, l'école libre de l'abbé Tournier.

Ma mère n'aurait pas osé venir se plaindre ; elle s'était placée comme bonne et travaillait dans les environs chez un banquier qui s'appelait Bastide. Pour se rapprocher de son garçon elle a même servi au collège ; c'était très pénible pour moi et encore plus pour elle. On la ridiculisait grossièrement ; elle a essuyé tellement de quolibets qu'elle n'y est restée que peu de temps. A cause de son passage j'étais devenu le « le fils de la bonne » ! Ça ne me touchait pas comme « ils » le pensaient, j'aimais trop ma mère et j'avais le jugement trop droit pour en être humilié ; je la trouvais admirable mais j'avais de la peine pour elle.

On ne peut pas imaginer ce qu'un garçon pauvre peut souffrir au milieu de fils de propriétaires terriens aisés. On venait les chercher pour sortir, on venait les voir le jeudi et le vendredi, jour du marché à Lectoure. Ils partaient tous les samedis soir chez eux tandis que je restais planté là, l'air à peu près aussi misérable que les trois arbres de la cour. Le dimanche je faisais le tour de la ville avec un pion, ce qui l'embêtait beaucoup, sans doute aurait-il eu mieux à faire !

Je connais tous les environs de Lectoure pour les avoir faits à pied et par tous les temps. Ces balades déplaisaient au pion mais elles me rendaient la vie. Faisant claquer mes sabots, plus tard mes galoches, je courais, pèlerine au vent. Et surtout je cueillais des plantes malgré mon surveillant qui trouvait humiliant, pénible, de traverser la ville avec ce petit garçon ridicule, mal habillé, effrangé, qui avait l'air d'un romani et qui en plus avait des poignées d'herbes qui lui sortaient des poches. Avant de revenir dans Lectoure il me disait :

— Qu'est-ce que tu fais de ces herbes, tu les manges ?
— Non, monsieur, je m'amuse avec.
— Tu me feras le plaisir de jeter tout ça en entrant dans la ville.

Je répondais : « Oui, monsieur », mais il m'en restait toujours un peu au fond des poches. Le soir, sous mon drap, je respirais leur odeur, je m'endormais détendu, la joue sur une poignée de sauge, dans la « Barbe du Père Eternel » (chicorée sauvage) ou contre un coquelicot.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai osé répondre au pion : « Mon père s'en servait pour guérir. » Certains professeurs n'ignoraient pas que j'étais le fils du « Mességué qui soignait avec les plantes » mais j'étais trop petit, trop jeune pour qu'ils me demandent quelque chose.

Un boursier doit être le meilleur élève de sa classe, c'est dans l'ordre des choses, mais moi je ne l'étais pas parce que, pour gagner un peu d'argent, je faisais les devoirs de mes camarades, ils me donnaient cinq sous, dix sous pour une version latine ; c'est comme ça que j'ai réussi à acheter, enfin, une paire de galoches.

Nous n'avions plus de maison, ma mère habitait chez les autres. C'est un de mes oncles qui était mon correspondant ; jamais il n'est venu me voir, il ne me prenait chez lui que pour les grandes vacances. Je travaillais pour lui, je faisais les foins, les blés, les gerbes, rien que des travaux pénibles. Je n'étais pas malheureux, j'étais à la campagne et ça me suffisait. Pour moi, c'est le principal ; le confort, le luxe ne m'ont pas gâché. La vieille formule : un quignon de pain, une gousse d'ail et un coin de feu, reste l'image la plus parfaite de mon bonheur de vivre.

Et puis, chez mon oncle, je pouvais soigner ; les « recettes au père Camille » on n'en riait pas. J'étais le fils, celui qui les connaissait.

Dans notre région il y avait peu de machines agricoles ; on faisait, encore, beaucoup de travaux à la main. On utilisait toutes sortes d'outils : serpette, faux, hache ; les accidents étaient fréquents et comme il n'y avait aucune hygiène les plaies s'infectaient facilement. Je me souvenais que mon père disait au blessé : « Va chez Chicabout — c'était l'épicier — achète du roquefort », et il lui en faisait prendre à dose homéopathique. Alors, comme il l'avait fait, je regardais les plaies et pour celles qui n'avaient pas bonne mine je disais : « Allez chez Chicabout... » Et on m'écoutait.

Jamais je n'aurais osé conseiller du roquefort à mes camarades et encore moins aux professeurs si l'idée leur était venue de me demander conseil.

Quand j'étais « petit » je trouvais ça merveilleux. Mais au collège j'avais honte. Pourtant j'en connaissais l'efficacité ; seulement je croyais que conseiller du fromage pour une blessure ça ne faisais pas sérieux ! Maintenant il n'y a plus de mystère, on connaît l'emploi de la pénicilline et on n'ignore plus que les moisissures du roquefort en contiennent.

Ce n'était pas uniquement chez mon oncle que rejaillissait sur moi un peu de la renommée de mon père. J'avais un camarade, qui est resté mon ami : Georges Dutout. Tous les deux mois il m'emmenait dans sa famille à Fleurance passer un jour ou deux. Et même des périodes de « petites vacances ». Pour moi c'était la fête : ses parents me recevaient très bien et comme on lui faisait de bons menus je les partageais. Là j'étais enfin redevenu « le petit Mességué... vous savez le fils de Camille qui connaissait si bien les plantes ! »

Mes plantes, elles, étaient le dernier lien qui me rattachait à mon père, à ma terre... Je continuais à les cueillir, à essayer de les conserver, je les faisais sécher dans ma case au dortoir, je n'avais guère d'autres choses à y mettre, j'en bourrais mon pupitre en classe, repoussant pour elles livres et cahiers.

J'avais si peu d'amis que j'avais tout mon temps pour regarder autour de moi, pour observer les autres. Je guettais leurs malaises. A ce jeu-là j'étais devenu très fort, le moindre changement dans la couleur de leur teint, leur démarche, le brillant de leur œil, me renseignait. Je parlais avec moi-même : celui-là a mal au foie, celui-ci aux intestins... Pour vérifier je leur demandais de leurs nouvelles. Cela devait bien les étonner. En général ils me répondaient et je m'attribuais des notes. A ces devoirs-là, j'avais très souvent 18/20. Je ne me donnais jamais 20. J'étais, déjà, prudent. Quand je tenais mentalement « mon malade » je m'interrogeais : Qu'est-ce que mon père aurait fait ? C'est la question que je me suis posé le plus souvent dans ma vie. Alors je me récitais les formules de ses macérations. Je ne voulais pas les perdre et je n'avais pas d'autres livres que ma mémoire.

J'avais chipé dans les ordures, du côté de la cuisine, des bouteilles et je les remplissais de mes préparations. Je surveillais la conservation des liquides qui n'était pas bien longue car je ne pouvais pas faire bouillir mon eau. Mais, après tout, ça n'avait pas une grande importance, mes compositions ne servaient à rien ! Quand elles étaient trop vieilles je les jetais et ce geste me paraissait sacrilège.

Pour moi, conserver les connaissances de mon père était plus important que tout ce que l'on m'apprenait. Je sentais que je ne devais pas oublier les leçons de Camille.

Quand j'étais trop malheureux, j'ouvrais mon pupitre et à l'abri du battant, les yeux fermés, je remplissais mon nez, mes poumons, ma tête qui se mettait à chanter, de la bonne, l'apaisante odeur des plantes ; la classe entière disparaissait, j'étais dans « mon » champ, dans « mon » bois à côté de mon père.

Un après-midi on crie :

— Mességué !

C'était la voix de notre directeur M. Alleman, mais je ne l'entendais pas.

— Mességué, c'est à vous ça ?...

Un camarade m'envoie un coup de galoche dans les jambes, je rabats le pupitre et je vois Monsieur le Directeur qui regardait par terre le doigt pointé vers le sol.

Un escargot jaune rayé de noir comme un zèbre glissait, suivi d'un autre, sur le plancher gris de la classe, majestueux comme la flotte des Argonautes sur la mer Egée... Il m'aurait été difficile de nier ; un joli sillage de bave luisante faisait remonter leur piste vers mon bureau. D'ailleurs, je ne mentais pas, j'ai horreur de ça.

— Enlevez-les... et maintenant ouvrez votre pupitre et jetez-moi toutes ces saletés... Si encore c'était pour en faire un herbier, même pas ! Votre passion des plantes vous perdra. A la porte, Mességué !

Ce jour-là Monsieur le Directeur ne se doutait pas que près de trente ans plus tard, en 1964, il m'écrirait cette lettre de trois feuillets :

Mon cher Mességué,

« Maintenant que grâce à vos mérites personnels vous jouissez d'une renommée qui a franchi les frontières je me permets de vous rappeler l'époque où jeune élève au collège de Lectoure dont j'étais le Principal ou Directeur vous connaissiez des débuts difficiles, presque des privations. Cela ne vous empêchait pas de montrer vos qualités généreuses...

« Ces qualités de cœur vous les avez conservées et je suis heureux de vous en féliciter. Rares sont les hommes d'aujourd'hui qui ne donnent pas une valeur financière au geste charitable...

Et le post-scriptum qui m'a particulièrement touché.

« J'oubliais de vous rappeler que dans le casier de l'étude vous cachiez jalousement les plantes qui devaient vous spécialiser. Bien souvent j'ai dû vous punir car à mon avis vos études en souffraient. Déjà vous prouviez que vous aviez la volonté de lutter et de vaincre. »

En fait, on me prenait pour un garçon un peu bizarre, surtout les professeurs. Et comme ces hommes-là ont toujours un jugement sain ils affirmaient : « Il finira mal, ce sera un bon à rien, un paresseux !... » Il était incontestable que je passais plus de temps à regarder mes plantes, à m'occuper d'elles, à faire les devoirs des autres qu'à faire les miens.

J'avais quatorze ans, ma réserve de « foin », comme l'appelaient mes camarades, ma persévérance avaient tout de même fini par intéresser superficiellement mes professeurs qui pensaient : « Après tout il tient de son père ! » A cause de cela ils me demandaient « des recettes ». Mais ils ne s'en servaient pas, ils n'auraient jamais été cueillir des plantes, et moi je n'aurais pas osé leur donner mes macérations. Tout de même ils condescendaient à me poser la question : « Qu'est-ce que ton père aurait fait ?... » Et moi je devais me sentir honoré et donner mes secrets. Ça n'allait pas plus loin. Ils n'avaient pas confiance.

Celui qui me posait le plus souvent des questions était le prof d'Histoire et de Géographie. C'était un homme qui buvait et mangeait énormément, alors il avait des crises de goutte. Comme tous les malades de ce genre il aurait voulu un remède-miracle qui l'empêche de souffrir sans se priver. Il ne demandait qu'à croire, en n'importe quoi, pourvu qu'on ne lui parle pas de régime alimentaire. C'était donc un « client » tout trouvé. Quand on le voyait entrer dans la classe, le front bas, traînant sa jambe au pied chaussé d'un gros chausson, on savait ce que ça voulait dire : il commençait sa crise. Avec un peu de chance, pour nous, il allait être forcé de garder la chambre.

Je ne l'aimais pas : un jour, ne se souvenant pas de mon nom il avait crié « Hep là-bas, la blouse grise ! » Et je lui en voulais d'avoir rougi. Aussi ce matin-là, quand à la fin de son cours, il m'a pris à part pour me dire : « Je vais avoir une crise de goutte très forte, je le sens, tu dois bien posséder une « mixture » de ton père pour ça ? » Je lui ai répondu avec insolence :

— Non, monsieur, c'est une maladie qu'on ne connaît pas à la campagne.

Et je l'ai planté là. Il a marmonné : « Fumiste ! » Le surnom m'est resté, ça m'en faisait un de plus ! Mais ça m'était égal « la blouse grise » s'était vengée. Je connaissais, en effet, une très bonne préparation à base de colchique, de bardane, de camomille romaine, qui aurait pu le soulager.

Derrière les carreaux de la classe, les ciels changeaient avec les

saisons, les années passaient, le temps des brimades était terminé. J'étais parmi les grands, je jouais au football le jeudi après-midi mais, le dimanche j'étais demi d'ouverture dans l'équipe de rugby. Je faisais partie de celle de la ville, presque un professionnel ! On me payait deux francs cinquante, et on m'offrait un dîner dans un petit restaurant de Lectoure. Les dirigeants de l'équipe avaient obtenu que je ne rentre qu'à neuf heures, et on me ramenait au collège dans une voiture particulière.

C'était les autres qui m'enviaient !

Je ne cueillais plus de plantes dans les chemins, dans les bois... On m'avait tellement dit : « Maurice, les « herbes » ce n'était pas sérieux de la part de ton père, il aurait mieux fait de travailler pour ta mère et pour toi ! » J'avais reçu tant de leçons de morale de tous côtés, y compris des miens, que j'avais un peu honte. J'étais rentré dans ma coquille, je ne parlais plus des plantes, je pensais presque que c'était une tare. Ce fut le temps de mon reniement.

Et puis j'avais, aussi, la tête tournée du côté des « demoiselles ». Dans notre collège filles et garçons étaient côte à côte et ça c'étaient les bons moments. En cinquième j'étais, déjà, très amoureux d'une gamine de mon âge qui s'appelait Simone Barrois, elle était belle, belle, belle !.. Son père était un banquier d'Agen. Comme j'avais treize ans ce n'était grave pour personne. N'empêche que j'étais très doué du côté cœur et je vivais mon amour avec passion.

En seconde j'ai rêvé de devenir médecin par amour pour une jeune fille qui s'appelait Jeannine Cheminaud. Elle est maintenant fonctionnaire à l'Académie de Toulouse. C'était une Eurasienne ravissante ; de temps en temps elle m'accordait un baiser ! Alors là... mes pieds devenaient des ailes. Je lui disais des vers, je lui envoyais des poèmes, je lui faisais ses devoirs, c'était merveilleux ! Quand elle voulait me faire un suprême « honneur », Jeannine me lavait mon maillot de rugby... Ensemble nous n'avons voyagé que dans le sentiment, elle ne m'a pas fait perdre ma virginité... mais je ne l'ai pas oubliée.

5

UN BAIN DE MAINS POUR L'AMIRAL

J'ai eu mon premier bac à dix-sept ans, sauvé de justesse par l'espagnol, 19 sur 20, et le français, 18, qui avaient permis mon repêchage en mathématiques ! J'ai passé celui de philo à dix-huit ans. Durant cette dernière année j'avais renoncé à l'idée de faire ma médecine, nous étions vraiment trop pauvres. Je voulais préparer une licence et entrer dans l'enseignement. J'allais, peut-être, devenir le fonctionnaire honoré dont mon père avait tant rêvé pour moi.

J'avais dix-neuf ans quand la guerre a éclaté. Appartenant à la classe 1941 et patriote comme un Gascon, au printemps de 1940, j'ai devancé l'appel. J'ignorais que cette signature, au bas d'une feuille militaire, allait parapher la fin d'un chapitre de ma vie : celui de ma jeunesse.

Avec toute la fougue de mon tempérament gascon je m'étais enrôlé dans les « héros » et je me suis vite retrouvé, après la débâcle, sans uniforme, portant, à nouveau, « une blouse grise », dans les services du contrôle postal à Montauban, sous les ordres du commandant Muklautz. Je devais cette « situation » à la vigilance, jalouse, de mon club de rugby qui avait intrigué pour me garder dans la région.

La censure était installée au premier étage de la poste, nous étions une douzaine, civils et militaires mobilisés, qui décachetions les lettres à la vapeur au-dessus de récipients spéciaux.

Pour moi ce travail était plutôt étonnant. Les paysans écrivent peu. Pour mon père, l'arrivée d'une lettre était une cérémonie importante, avec tout un rituel : le coup de vin au facteur, la lecture attentive de son nom — une erreur est possible, on n'ouvre pas une lettre qui ne vous est pas adressée ! — Alors, seulement, la lame du couteau, avec précaution, libérait le destin. Enfin suivait la lente lecture du texte.

Et voilà que j'ouvrais des centaines de lettres qui ne m'étaient

pas destinées ! Pour la première il a fallu que je me fasse violence. Elle commençait par : « Mon amour... » C'était comme si j'avais regardé par le trou de la serrure et j'en rougissais...

Vingt-cinq ans plus tard, je suis toujours tenu au secret professionnel mais, tout de même, je peux dire que nous avions beaucoup de lettres d'artistes. Ils faisaient tous des tournées, dans la France non occupée, et leur courrier les suivait à l'hôtel. J'ouvrais les lettres de vedettes célèbres. Je connaissais tous leurs petits malaises, moraux et physiques !

Je lisais ces lettres avec une sorte d'avidité que je ne m'expliquais pas. Je sentais qu'à travers les phrases de ces gens, connus ou pas, il y avait quelque chose à apprendre ! Mais quoi ? Ils étaient tourmentés par toutes sortes de sentiments, d'émotions, ils se posaient beaucoup de questions. Ils exprimaient des sensations violentes, souvent passagères. Ils se plaignaient également de différents malaises physiques. Tout ceci faisait naître en moi une curiosité que je ne m'expliquais pas. Je pensais aussi que leur écriture devait avoir de l'importance, mais laquelle ?

Une fois, voyant une écriture tremblée, déformée, j'ai pensé : « Ça c'est un homme malade, vieux, très usé. » C'était celle d'un garçon de vingt ans qui disait : « Je ne suis pas malade, mais c'est pire, je n'ai plus envie de vivre... »

Et quelques jours plus tard le même garçon d'une écriture ferme écrivait : « Tout va bien, j'ai reçu de ses nouvelles, j'étais fou... »

Il ne se trompait pas, il l'avait été un court instant.

C'était banal ; mais pour moi qui n'avais aucune expérience ce fut une révélation ! J'étais très naïf et j'avais toujours vu les choses, un peu, simplement : on mange trop, on boit trop, on est mal fichu, ça vous rend grognon, de mauvais poil. Mais je n'avais jamais pu réaliser que le contraire existait, quand l'esprit ou le cœur se portait mal, le corps suivait !

L'état d'âme influençait l'état de santé. Je trouvais cette découverte capitale ! Mes méthodes d'investigation ont toujours été empiriques, mais c'est un empirisme expérimental ; je ne me contente pas de constatations apparentes. Avant de me prononcer je contrôle autant de fois, aussi souvent, que je l'estime nécessaire. Et dans mes conclusions je fais toujours des réserves, car je crois qu'en médecine on n'est sûr de rien.

A cette époque j'étais très ignorant mais j'avais déjà le même besoin de contrôler mes suppositions. Chaque fois que je lisais une lettre où se trouvaient des phrases du genre : « Tu ne m'as pas écrit... Je ne sais pas ce que j'ai. Je suis patraque, j'ai mal à la tête, ou au foie... » je l'épluchais, je notais le nom de l'expéditeur

dans ma mémoire, pour pouvoir ensuite vérifier si les malaises physiques disparaissaient ou s'aggravaient, et quelle était alors la part du corps et de l'esprit.

J'étais sûr qu'avant tout il fallait calmer un malade, l'aider à se détendre, lui donner confiance, le comprendre... Mes plantes et moi aurions-nous ce pouvoir ?

Je n'aurais même pas osé me poser la question. Et j'agissais comme si elle avait été le principe même de ma vie. Dans ces années de 1940 à 1943, jamais je n'ai été plus près d'abandonner, définitivement, toute idée de guérir. Ce qui ne m'empêchait nullement de faire ces observations, de les noter, de les compléter, de les modifier inlassablement.

J'aurais été certain qu'on me moquait si l'on m'avait dit que j'étais en train d'édifier les bases mêmes de ma thérapeutique, que je découvrais parfois d'une manière un peu puérile un principe que j'allais appliquer toute ma vie : « Soigner le malade plutôt que la maladie. »

Dans l'ensemble mon comportement était bien paradoxal ! Je m'intéressais à des gens dont je ne connaissais que les lettres. J'avais renoncé à guérir.

Et pourtant... quand je me promenais dans la campagne, je cueillais mes plantes. Je les faisais sécher, je préparais des macérations pour : le foie, les rhumatismes, les reins. Et pour justifier tant d'incohérence je me disais : « Si tu en avais besoin un jour, tu les aurais sous la main ! » Qui aurait pu me les demander ? Personne !

Il n'y avait guère que le commandant Muklautz qui connaissait mes origines. Sans doute à cause du rugby, le capitaine de mon équipe lui avait certainement dit quelque chose du genre : « C'est un phénomène, Mességué, son père lui a appris à soigner avec les plantes... » C'est probablement à cause d'une phrase de ce genre que j'ai soigné l'Amiral Darlan.

Il était venu à Montauban en visite officieuse, une sorte de tournée d'inspection. Il souffrait d'une périarthrite de l'épaule. (C'est le type même de douleurs devant lesquelles la médecine et les thérapeutiques traditionnelles sont fréquemment impuissantes.) Il s'en est plaint au Commandant Muklautz qui lui a dit :

— Amiral, j'ai un de mes hommes au contrôle postal dont le père soignait par les plantes. Peut-être pourriez-vous essayer ?

L'Amiral François Darlan, ancien Commandant en Chef de la Flotte, était alors le Vice-Président du Conseil, le deuxième personnage de l'Etat Français, on l'appelait le Dauphin. Je n'étais pas étonné, j'étais dépassé !... Mon rendez-vous avait été fixé à 8 heures.

A 6 heures je faisais la queue au marché pour n'obtenir qu'à 7 heures un chou, une botte de cresson et un œuf !

Mon chou et mon cresson enveloppés dans du papier journal, sous le bras, mon œuf et mon flacon de macération, pour les rhumatismes, dans la poche, je me présentai à Darlan.

Petit, assez fort, vêtu d'un costume gris — sa couleur préférée —, très nerveux, il allait et venait dans la pièce.

— Alors, c'est toi Mességué, et tu viens d'où ?

— De Gavarret dans le Gers, monsieur.

Ces deux mots, pour moi, étaient mes références, mes lettres de noblesse, j'ignorais qu'ils allaient devenir mes lettres de créances.

— Nous sommes pays, je suis de Nérac, pas loin de chez toi.

Je le regardais tranquillement, je le trouvais sympathique. Comme je ne me faisais aucune idée sur les puissants de ce monde il ne m'impressionnait pas, j'étais sereinement inconscient. On m'avait dit de l'appeler Amiral, je lui ai dit Monsieur ! Pour moi ce n'était qu'un homme politique ; et comme je n'avais pas encore fait de rapprochements entre ces hommes-là et l'Histoire, il ne m'étonnait pas.

Une chose pourtant me troublait : c'était mon premier malade ! Et, en lui répondant, je notais mentalement : nerveux, complexion plutôt sanguine, manque d'exercice. Il me rappelait un de mes professeurs qui mangeait trop vite et se congestionnait après les repas. L'œil était jeune, brillant, mais les paupières molles. Ce n'était pas un diagnostic, c'en était l'ébauche.

— Alors, tu soignes ?

— Non, monsieur, mon père m'a laissé quelques traitements qui soulagent certaines choses.

— Au moins, tu ne racontes pas d'histoires. Et qu'est-ce que tu donnes, des gouttes, des tisanes ?

— Non, pour ce que vous avez je fais des cataplasmes de plantes.

— Eh bien, vas-y ! C'est mon épaule droite qui me fait mal.

Il était visible qu'il en souffrait beaucoup. Avec difficulté il a enlevé sa veste et sa chemise. Bien entendu personne n'osait l'aider. Il s'est assis en maillot de corps et m'a dit : « Opère !... » Je voyais les poils grisonnants de sa poitrine mousser sur le blanc de son maillot, ça m'ôtait mes moyens. J'avais bien donné des recettes, mais soigner, toucher un malade, lui appliquer un cataplasme... Je ne l'avais jamais fait !

— Qu'est-ce que tu attends ?

— J'aurais besoin d'un récipient et d'une fourchette pour battre un blanc d'œuf en neige.

J'ai cru qu'il allait se rhabiller.

— C'est un remède de bonne femme, un truc de sorcier, ton histoire ! Enfin, qu'on lui apporte ce qu'il demande, seulement fais vite, je suis pressé...

J'ai haché, assez fin, les plus belles feuilles de mon chou, dont j'avais enlevé les grosses côtes, avec mon cresson, j'y ai ajouté de « l'herbe de feu » (ortie piquante). J'ai amalgamé le tout à l'aide de mon blanc d'œuf battu très ferme. Puis j'ai disposé cette préparation sur une mousseline, formé une sorte de cataplasme, replié le tissu, sur lequel j'ai versé la valeur d'une cuillère à café de ma macération à base de reine-des-prés, camomille romaine, sauge, chiendent...

Pendant la confection de cet emplâtre, Darlan me posait des questions : « Pourquoi ci ? Pourquoi ça ? » J'avais bien du mal à lui répondre. A cette époque j'étais très ignorant ; je me contentais de faire comme mon père avait fait. Il voulait savoir aussi ce que j'avais mis dans mon flacon.

— Tu emploies des plantes inconnues des autres ?

— Non, monsieur, je ne crois pas, ce ne sont que mes compositions qui sont très différentes. Ainsi mon père, dans ses préparations, a toujours mélangé les plantes dites à usage interne avec celles à usage externe.

Et je lui ai appliqué mon cataplasme sur l'épaule.

— Il faut le garder toute la nuit.

— C'est tout ?

— Non, il faut compléter ce traitement avec des bains de mains.

Il a souri, presque ri.

— Tu as l'intention de me faire prendre un bain de mains ?

— Ils sont indispensables, il en faut un le matin à jeun et un le soir avant le dîner. Je vais vous donner mon flacon.

— Tu y crois, toi ?

— Oui, monsieur !

Une heure avant, si on m'avait posé la question, je ne sais pas très bien ce que j'aurais répondu. Certainement pas comme je venais de le faire ; avec une foi aussi absolue. Ce « oui » m'a étonné. Il a eu le pouvoir de décider l'Amiral à prendre mes bains de mains. J'ai compris que ma confiance en moi avait une importance, peut-être plus grande encore que celle du malade !

Heureusement que Darlan ne m'a pas demandé la raison de ces bains de mains, je l'ignorais. Mon père les donnait, je faisais comme lui. Lui avait-on expliqué que la paume des mains et la plante des pieds étaient plus sensibles, plus réceptives ? Qui ? Je ne sais pas. Cela venait certainement de très loin, d'une tradition orale qui s'était transmise dans notre famille.

J'ignorais, encore, que les Romains utilisaient, de cette manière,

les eaux thermales et de préférence gazeuses. Qu'à Royat, au-dessus de Clermont-Ferrand, on faisait prendre des bains de pieds aux artéritiques. Il y a bien longtemps qu'on ne moque plus les traitements par osmose. On connaît leurs vertus curatives et le processus scientifique de leurs effets. Ce n'est plus, depuis déjà longtemps, de l'empirisme !

La rapide acceptation, la crédulité de l'Amiral m'avaient étonné. Je ne savais pas qu'un malade qui a tout essayé est prêt à accepter n'importe quoi. Même, et surtout, ce qui lui paraît incompréhensible. Plus on s'éloigne de la médecine traditionnelle, qui n'a pu le soulager, plus il est prêt à croire. L'incompréhensible ne l'inquiète pas, il le rassure. C'est la raison de la réussite d'innombrables charlatans.

Le passage de Darlan ne changea rien dans ma vie. J'étais agréablement engourdi par un petit bien-être monotone et quotidien. Tous les dimanches je jouais au rugby dans l'équipe de Montauban. Je gagnais 1 500 frs [1] par mois pour ouvrir des lettres qui ne m'étaient pas destinées ! Il y avait du soleil, les filles étaient jolies, elles ne me fuyaient pas, je ne demandais rien de plus !

Je ressentis soudain quelque inquiétude quand le Colonel Muklautz m'a fait appeler pour me dire :

— Mességué, vous partez demain pour Vichy. L'Amiral Darlan vous réclame. Il dit que vous l'avez beaucoup soulagé et il veut vous revoir. N'oubliez pas d'emporter vos « herbes » !

L'idée ne me plaisait guère :

— Pour longtemps, mon Colonel ?

— Votre ordre de mission est de trois jours, le temps d'une consultation !

J'ai rempli ma valise de plantes, sans oublier mon flacon de macérations pour les rhumatismes et je suis parti. Plutôt content, pour un curieux de ma sorte c'était assez excitant de connaître la nouvelle capitale de la France.

De Montauban à Vichy, le voyage était terriblement long. A la gare, une voiture officielle m'attendait avec son fanion roulé. Le chauffeur était un marin, un petit gars de mon âge. Il avait un aussi bel accent que le mien ! Ça nous a mis en confiance. D'un coup d'œil il m'a jugé. Je devais faire bien de « mon trou ».

— Tu connais Vichy ?

— Non. C'est la première fois que j'y viens.

Alors il m'a expliqué, en copain, qu'il y avait ici davantage d'habitants au mètre carré que dans la ville la plus surpeuplée :

1. Il s'agit de francs de l'époque.

— Et surtout fais attention, les oreilles des gens sont plus sensibles que n'importe quel micro. Et moins fidèles. Si ta tête ne leur revient pas, en vingt-quatre heures tu peux perdre ton boulot ! Méfie-toi de ton ombre. La police est partout, en uniforme, en civil. Et il y en a pour tous les goûts ! la municipale, celle de l'Etat, celle du Maréchal, celle de Darlan, la Secrète, celle du Deuxième Bureau, celle des Allemands. Tout le monde espionne tout le monde pour son compte ou celui de quelqu'un ! Ils épluchent même ta corbeille à papier ! Des vrais chiffonniers... La délation, c'est le bâton de maréchal de tous ces oiseaux-là ! Et si tu les écoutes ils ont tous de l'influence. Le plus petit des plantons des Hôtels-Ministères, pour te tirer les vers du nez te dira qu'il peut t'aider, parce qu'il est le copain du secrétaire, qui est le cousin de la dactylo du docteur Ménétrel [1], celui qui a l'oreille du vieux ! Ce qui est marrant car le Maréchal est plutôt sourd !

« Je ne sais pas pourquoi tu es là, mais méfie-toi ! »

Il pouvait être tranquille, pas plus lui qu'un autre ne saurait pourquoi j'étais là. J'ai toujours respecté, bien avant d'exercer, le secret professionnel.

— On t'a logé à l'Hôtel du Parc. C'est rare, on n'y met que les gens importants. Il faut que tu sois drôlement pistonné !

De nous deux il était bien le seul à le penser.

Un peu raide dans mon costume du dimanche — je le trouvais fort beau, il était en ersatz de laine (du bois) et se cassait fâcheusement aux plis des coudes et des genoux — j'ai débarqué, avec la candeur de mes vingt ans et ma valise de carton, dans le hall de cet hôtel. Je devrais dire de cette Mecque où les « croyants », pour obtenir une chambre « de courrier » sous les toits, étaient prêts à donner des sommes énormes. Tous s'imaginaient qu'à approcher de Ses Saints et de Ses Bienheureux on touche le Bon Dieu ! Et moi, le rien du tout, j'avais une chambre avec salle de bains. Un miracle ! J'ai pris un bain chaud qui est resté le plus étonnant de toute ma vie ! Pourtant, je devais en connaître, d'extraordinaires, qui sortaient des Mille et Une Nuits, surtout en Egypte dans le Palais du roi Farouk.

C'était la première fois que j'étais dans un palace ! Dans la salle à manger je me suis assis devant une table pleine de couverts d'argent dont l'usage m'était en partie inconnu. Un escadron de garçons, maître d'hôtel en tête, s'est mis à servir « l'invité de l'Amiral Darlan ». J'ai donné mes tickets de pain, ce qui devait être assez étonnant, et j'ai mangé posément une cuisine qui me

1. Le docteur Ménétrel, médecin du Maréchal, avait la réputation d'en être l'éminence grise.

changeait de mon petit « prix fixe » de Montauban, le « Faisan Doré ».

A Vichy, Darlan m'a paru plus nerveux que la première fois, préoccupé, parfois même assez sec. Quand je suis entré dans sa chambre il n'était pas seul. Je ne sais pas qui étaient ces gens qui l'entouraient, mais, je leur ai trouvé à tous des têtes de secrétaires.

— Messieurs, je vous présente « mon mage ». Ce garçon doit être un peu sorcier. Il y avait bien trois ans que je me servais difficilement de mon épaule et maintenant j'en souffre à peine.

Il avait pensé à tout : un chou, une botte de cresson et un œuf m'attendaient. A opérer devant tout ce monde, je me faisais l'effet d'un prestidigitateur ; il ne manquait plus que la baguette et la formule magique pour faire sortir la douleur de l'épaule de l'Amiral sous la forme d'une colombe !

— Et reviens me voir demain matin, avant ton départ, j'aurai sans doute du nouveau pour toi.

Ce nouveau était plutôt étonnant !

— J'ai parlé de toi au Maréchal, à ton prochain séjour, tu vas le soigner, il est d'accord.

A Montauban, Darlan m'avait longuement interrogé sur « les plantes de Jouvence ». Il m'avait demandé si j'en connaissais, si j'y croyais, si elles étaient capables d'augmenter la vitalité d'un homme en bonne santé, mais âgé, quelle influence elles pouvaient avoir sur sa vue, son ouïe. A la suite de cette conversation il avait pensé que je pourrais améliorer la surdité de Pétain.

— Te voilà lancé, petit, fais attention de ne pas te monter la tête.

Il n'y avait aucun danger, j'étais d'une innocence et d'une inconscience totales.

Ce jour-là, j'ai appris que la seule chose dont les gens ne sont pas avares c'est l'adresse de leur médecin ou de leur guérisseur. Ils insistent même car ils ont toujours le meilleur, le plus doué.

De retour à Montauban je n'osais pas parler de Darlan et du Maréchal, je craignais qu'on me prenne pour un farceur. J'étais bien incapable d'exploiter ma chance, je manquais d'expérience, mais pas de bon sens. Je n'y croyais pas trop à cette histoire : soigner Pétain ça ne me paraissait pas possible et j'avais raison.

Quand je suis retourné à Vichy sur la demande de Darlan, je l'ai trouvé désabusé, presque amer. Il a bien dit en me voyant : « Tiens, voilà mon petit mage ! » Mais le cœur n'y était pas. Exceptionnellement il m'a reçu seul.

— Tu es content à Montauban ?

— Oh, oui monsieur.

J'ai mis d'autant plus de conviction dans ma réponse que j'avais peur qu'il ait envie de me garder auprès de lui.

— Eh bien, tant mieux, être heureux est certainement plus facile pour toi que pour moi ! A propos j'ai fait porter tes indemnités mensuelles à 2 000 frs [1]. Ne me remercie pas, j'aurais voulu faire plus. Mais pour le Maréchal ça ne marche pas, il en a parlé à Ménétrel qui le lui a interdit — il a haussé les épaules. Après tout, c'est peut-être mieux ; il est préférable que le Maréchal entende mal ce que l'on dit de lui... Tiens voici tes honoraires.

Et il m'a tendu dix mille francs. Une fortune ! J'interprétais ce geste comme une gentillesse que l'Amiral voulait faire à un pauvre pays ; je ne pouvais croire qu'on me payait mes plantes. Jamais mon père n'avait touché de l'argent d'un malade, celui-ci se contentait de poser sur le coin de la table des œufs, du beurre, un canard, et pas à chaque fois.

— Mon épaule me laisse tout à fait tranquille, mais donne-moi une bouteille de ton produit, par prudence.

Je la lui ai laissée et je suis parti.

Mon séjour avait duré vingt-quatre heures. Ma carrière de « mage-guérisseur » du Gouvernement de Vichy était terminée. Je n'ai plus jamais revu, non plus, l'Amiral Darlan. Il avait été mon premier vrai malade et sa mort brutale m'a fait quelque chose.

J'ai respiré, à nouveau, la vapeur de la censure. Le temps passait, nous sommes arrivés en 1944, je faisais partie des contingents désignés pour le S.T.O. [2]. Et comme je ne m'étais pas présenté un matin — les mauvais coups se faisaient toujours à l'aube — des policiers sont venus me chercher.

— Prends ta valise, tu pars !

J'avais été réclamé avec quelques autres par les Allemands, qui estimaient que j'étais un être « pervers » ! que je donnais autour de moi de mauvais conseils du genre : « N'allez pas travailler en Allemagne pour ces abrutis, ils n'en ont plus pour longtemps ! »

Ce matin-là, Montauban devait être bourré de garçons « pervers » ! Nous étions nombreux sur le quai de la gare et nous ne devions pas être des « volontaires » très enthousiastes, puisque notre troupeau était gardé par la police et encadré par les miliciens. Je n'aimais pas les Allemands mais les miliciens je les haïssais. Quand on nous a dit : « Montez dans les wagons », je suis monté d'un côté et redescendu de l'autre à contre-voie. Comme ça, simplement, et ça m'a réussi.

---

1. Il s'agit de francs de l'époque.
2. Service du Travail Obligatoire.

Pour moi il n'y avait pas d'autres solutions que le maquis. Je gagnai ceux du Tarn-et-Garonne où l'on me remit une petite Croix de Lorraine en aluminium portant le numéro 145. Mon groupe était rattaché à la Région Dordogne de l'armée clandestine. A la Libération je me suis battu dans le réduit de la pointe de Grave — la célèbre « poche de Royan » au nord-ouest de Bordeaux.

Définitivement démobilisé, j'ai rejoint ma mère. Je ne suis pas resté longtemps auprès d'elle, j'avais vingt-quatre ans, il était temps que je fasse ma vie.

6

C'EST PLUS FORT QUE MOI : JE GUERIS

En septembre 1945 j'avais réussi à être surveillant-répétiteur au collège « Fénelon » à Bergerac (Dordogne). C'était bien petit comme poste. J'avais la sagesse de m'en contenter. Et puis que faire d'autre ?

Nous étions à quelques jours de la rentrée des classes ; j'avais loué une chambre, pas plus grande que la cellule d'un moine, ni mieux meublée. Mais elle était dans mes goûts.

Accoudé à ma fenêtre, je regardais les toits de Bergerac... Ils me plaisaient ; j'avais un petit sentiment pour eux. Leurs tuiles rondes sous le soleil chantaient toute la gamme des orangés vermillonnés et me faisaient tiédir le cœur. J'en avais grand besoin : je venais de rendre visite à Fénelon. Le collège n'était pas très engageant et son Directeur, M. Decotte, encore moins ! C'était un homme froid, à l'œil glacial. Sa peau manquait de vie. J'ai, tout de suite, compris qu'il devait avoir des ennuis avec son estomac ; quelque chose du genre aigreurs. De l'Achillée Millefeuille, avec de l'Ail et de la Mauve, lui aurait fait du bien. C'était là le genre de pensées que je devais chasser définitivement. Soigner ? J'avais fait une croix dessus...

En ruminant tout cela, il me venait comme un goût triste de mélancolie dans la bouche. Qu'il était grand ce ciel au-dessus de cette ville ! Et qu'il m'apparaissait petit mon avenir !

J'avais abandonné l'idée de faire une licence. Je n'attendais rien de la vie, j'avais tellement été maté par elle que je n'osais même plus avoir d'ambitions !

C'est certain, j'aurais bien aimé réussir, mais dans quoi ? Raisonnablement je n'entrevoyais aucune ouverture. C'était dommage, car en même temps je me sentais très disponible. Comme en attente sur le quai d'une gare... Le bon train allait, peut-être, passer ? monterais-je dedans ?

Le premier matin où je suis allé me promener dans la campagne, qui est très proche de Bergerac, j'ai ramassé dans les chemins creux, sur les talus, au bord des champs : le bouton-d'or, la chélidoine, la menthe, l'ortie, la sauge... Ce geste m'était plus qu'une habitude. Il m'était un besoin. Il établissait un lien entre mon père et moi. Mieux, il lui donnait, lui conservait, comme une seconde vie... je le continuais...

Par la grâce de ces cueillettes, mon logement était « la chambre aux plantes ». Elle en était remplie, je les suspendais un peu partout, les étalais. Elles macéraient dans une cuvette, dans des pots. Et vieille habitude, j'en remplissais des flacons. C'était mon rêve que je mettais en bouteille ! Là au moins j'étais chez moi. Personne ne pouvait m'obliger à jeter mes herbes ! Quand je poussais ma porte, que je sentais leurs bonnes odeurs familières, j'étais heureux.

C'est certain, je n'étais pas vraiment malheureux, seulement engourdi. J'avais bien des découragements avec mon avenir qui m'apparaissait bouché comme une ruelle sans issue. Mais cela ne m'empêchait pas de vivre mon « petit présent » avec passion ; comme s'il avait été merveilleux. Et il le devenait ! Se sentir heureux, c'est, avant tout, une disposition d'esprit. J'ai beaucoup de chance : je suis apte au bonheur.

Je n'ai pas besoin de grandes choses, tant mieux si je les ai, mais les petites me suffisent. Au pire de mes jours, la tendre lance d'une herbe nouvelle, dans le matin, m'a toujours rempli d'une joie si profonde qu'il me venait l'envie de dire au Bon Dieu : Merci !

Je ne suis pas gêné de publier que je suis croyant. Pas pratiquant ; je ne vais pas souvent à la messe. Il y a trop de monde ! Je n'aime pas les grandes églises anciennes, je m'y sens perdu. Il y a trop de touristes.

Les modernes me donnent froid ; je m'y sens nu dans ma chair, et mon âme n'y trouve pas les creux d'ombre douce où se réfugie la prière.

Souvent, au hasard de mes promenades, je pousse la porte grinçante d'une de ces églises de campagne où je retrouve mon Bon Dieu, à moi, qui n'est pas celui des autres ! Je m'agenouille et je lui parle tranquillement. Il m'écoute comme le faisait le curé de notre village qui connaissait tout de moi, le bon et le mauvais.

J'avais huit ans quand il m'a donné une leçon que je n'ai jamais oubliée. Je rêvais de perfection et je lui ai dit :

— Monsieur le Curé je veux me dévouer, donner ma vie aux autres, et devenir un grand saint. Par où je commence ?

— C'est bien simple, Maurice, tu vas rentrer chez toi, être bien obéissant et bien écouter tout ce que tes parents te diront.

— Tous les jours, Monsieur le Curé ? ou seulement le dimanche ?

— Mon petit, il n'y a pas de dimanche pour le bien. C'est tous les jours qu'on doit le faire !

Plus tard je me suis dit que le bonheur ça devait être un peu pareil, qu'il fallait un effort de tous les jours pour le mériter.

Cette prédisposition à être heureux est si importante qu'il y a beaucoup de malades dont le caractère freine la guérison. Quand j'ai à soigner ceux qu'au grand siècle on appelait des hypocondres, je sais que le traitement sera plus long, et les résultats incertains.

C'était, vraisemblablement, le cas de notre Principal, M. Decotte. Cet homme sec ne souriait jamais. Il ne connaissait que son devoir et il l'accomplissait avec une délectation morose. Le mot devoir n'est déjà pas un mot drôle ; il est plein de contraintes. Mais, prononcé par lui, il devenait aussi sinistre qu'un puits de mine dans le Nord ! Heureusement pour moi, un petit répétiteur a rarement à faire avec M. le Directeur.

Les professeurs m'ignoraient. Je n'étais pas de leur bord. Le peu de chaleur humaine, indispensable à un homme, je l'avais auprès des gars de l'équipe de rugby. Si ce sport tient une grande place dans ma vie c'est parce que j'ai toujours trouvé auprès de ces hommes ce que les autres m'ont trop souvent refusé. Quant à mes élèves, dès le début, je leur ai tout de suite fait comprendre que je n'avais aucune vocation pour jouer les « Petit Chose ». Jamais je n'ai été chahuté. J'étais sévère, mais je crois qu'ils m'aimaient bien. Cela tenait à des choses simples : je jouais au rugby avec eux et je les soignais. C'était plus fort que moi, il fallait que je guérisse !

Un lundi, à l'étude de quatre heures, je vois qu'un de mes gamins était plié en deux, les lèvres serrées, le visage blanc.

— Ça ne va pas ?

— Non M'sieur, j'ai mal là.

Il me désignait son foie.

A six heures, je lui ai mis un cataplasme qu'il a gardé toute la nuit. Et le lendemain il ne souffrait plus du tout. Les pensionnaires sont toujours mal nourris, aussi le samedi, quand ils rentraient chez eux, ils mangeaient énormément : des confits, des pâtés, des saucisses, des poules farcies, toutes choses bonnes au goût, mais grasses et lourdes. Le lundi, leur foie engorgé les faisait souffrir. Les moins résistants étaient malades et venaient me trouver.

S'ils avaient été mes seuls « clients », tout aurait été très bien.

Mais quand ils retrouvaient leurs parents, ils leur racontaient :

— L'autre lundi, j'étais malade. Et alors le petit répétiteur m'a soigné. J'ai cru qu'il était un peu fou !... — et il se tapotait le front — que ça n'allait pas très bien chez lui ! Il m'a mis un cataplasme d'herbes ! Je l'ai gardé pour lui faire plaisir. Eh bien, le lendemain tout était passé. Je n'avais plus mal !..

C'est ainsi que le samedi suivant, la tante qui avait des « douleurs », l'oncle qui avait une barre à l'estomac, le grand-père qui marchait plié en deux venaient me trouver et m'attendaient au parloir du collège. Au début, cela n'a pas fait d'histoires, on croyait qu'ils étaient là pour leur garçon. Seulement ils sont venus également le jeudi et puis le jour du marché et enfin en semaine !

Il a fini par y avoir, tous les jours, des personnes qui m'attendaient dans le parloir et qui n'étaient même plus des parents d'élèves. Je les recevais dans le couloir et leur glissais discrètement leurs petits flacons de macérations en leur donnant quelques conseils. J'avais beau les presser ils s'attardaient. Le plaisir d'un malade c'est de s'expliquer longuement. Il croit toujours qu'il ne vous a pas tout dit ! Bien entendu je ne les faisais pas payer, d'ailleurs cela ne me serait pas venu à l'idée.

Ma notoriété n'était pas bien grande. Tout de même on croyait en moi, et ça faisait tache d'huile, ça s'élargissait. Bientôt, j'ai reçu plus d'une quinzaine de personnes par semaine. Cela m'impressionnait. Jamais mon père n'en avait vu autant ! Monsieur le Principal non plus. La leçon allait être sévère.

Ce lundi-là, il était environ 9 h 30, quand M. Decotte est entré dans ma classe, plus sec, plus déplaisant que jamais. J'en avais l'habitude, il était agressif à un point inimaginable. Cette fois-là, en plus, il était blanc de rage.

— Je veux vous voir, Mességué, je veux vous voir im-mé-diate-ment.

Et il m'a entraîné dans son bureau.

— Que se passe-t-il, Monsieur le Directeur ?

— Ce qui se passe dans cet établissement est grave. Ce que j'ai à vous dire l'est davantage encore !

Après plus de vingt ans je revois son visage durci, aux lèvres serrées, j'entends sa voix sèche :

— Oui, c'est très grave. A cause de vous... Je suis déshonoré. J'ai été ridiculisé aux yeux de tous. Hier, à la messe, Monsieur le Sous-Préfet ne m'a pas salué. C'est la première fois, entendez-vous ? la première !... J'ai prié ma femme d'aller demander à Madame la sous-préfète la raison de cet affront public. Et savez-vous ce qu'elle lui a répondu ? « Madame, vous rendez-vous compte, que dans votre personnel il y a un charlatan — vous, Mességué ! — qui se

sert des locaux administratifs pour exploiter les parents des élèves ! Il les soigne dans les bâtiments de l'Etat ! C'est un scandale ! » Qu'avez-vous à dire ?

— Rien.

— En ce cas, ou vous prenez l'engagement d'honneur de ne plus voir personne, ou vous partez...

Et je suis parti...

Je suis parti parce que j'en avais assez de ces gens mesquins et de leur étroitesse d'esprit. Et si je suis en très bons termes avec les magistrats de mon pays, que je ne leur en ai jamais voulu d'appliquer contre moi la loi, c'est sans doute parce que j'ai toujours eu un sens exigeant, sûr, et respectueux de la justice : « Dura lex, sed lex ! »

Mais cette fois-là c'était par trop injuste. J'avais essayé de rendre service à des gens qui étaient venus me le demander. Je n'avais pas touché un centime et on me chassait. Pour moi c'était cela qui était scandaleux et inadmissible !

J'étais furieux, je pensais : « Ces gens sont méchants, leur société est méchante. » Je n'étais pas aigri, j'étais écœuré.

Dans ma petite chambre « aux herbes », allongé sur mon lit, baigné, rafraîchi, apaisé par les bonnes odeurs de mes plantes, j'ai revécu, je ne sais pourquoi, une scène de mon enfance.

C'était à Lectoure, un jeudi, nous étions en promenade. Notre file bruyante de collégiens, portant galoches, s'est arrêtée pour rompre les rangs. Une bohémienne se trouvait là, elle vendait des bricoles du genre pochettes, crayons... Des camarades fortunés l'entouraient pour faire de petits achats sans importance, de loin je les enviais. Je restais à l'écart ; c'était ma première année de collège et on m'en faisait voir ! Aussi j'ai été très étonné quand la bohémienne a abandonné les autres pour venir vers moi.

— Donne-moi ta main, petit.

— Mais je n'ai pas de sous, Madame.

— Je ne veux rien te vendre, donne-moi ta main !...

C'était un souvenir si bien enfoui en moi que je le croyais oublié. Et ce soir je revoyais ma petite patte tachée d'encre, un peu crasseuse, dans la main sèche de la gitane, j'entendais sa voix :

— Tu vois, petit, ils ne jouent pas avec toi. Ils te laissent... Eh bien ! tu feras des choses qu'ils ne feront jamais. Et elles te feront devenir plus riche qu'eux. Mais il faudra que tu donnes une grande partie de toi-même aux malheureux !...

Et elle m'avait laissé là avec ma main encore tendue. J'étais honteux, j'étais persuadé qu'elle venait de se moquer de moi.

Tout le temps de la promenade cette rencontre m'a travaillé.

Je ne comprenais pas pourquoi cette gitane m'avait choisi pour me prédire l'avenir. Moi qui étais si mal habillé. Je me disais : « Peut-être est-ce parce que je suis noir comme un Maure ? Qu'elle a entendu les autres m'appeler le « Négus » (on était en pleine guerre d'Ethiopie et ils m'avaient donné ce surnom). Et qu'elle a pensé que nous étions de la même race ? Pourquoi n'a-t-elle rien dit à mes camarades, eux qui portaient des beaux costumes, des galoches vernies ? Certains avaient même une montre ! Cela devait être facile de leur prédire qu'ils seraient riches. Ils l'étaient déjà ! Peut-être avait-elle, tout simplement, eu pitié de moi. » Et j'avais honte d'avoir inspiré ce sentiment.

Dans mon dortoir, je m'étais endormi d'une curieuse façon : en pensant à la montre de mon grand-père — mon père n'en avait pas ; elle était très grosse, en or ; et elle sonnait les heures ! Un joli son clair un peu grêle : tinn !... tinn... mon grand-père l'approchait de mon oreille et je l'écoutais fasciné... émerveillé...

Ce soir, à Bergerac, il me semblait l'entendre à nouveau... Les paroles de la gitane et la montre de grand-père sonnaient-elles l'heure de mon destin ?

7

JE SOIGNERAI

Mon père disait : « L'orgueil c'est la noblesse du pauvre. »

Je ne suis pas allé faire des excuses à Decotte, j'ai décidé de partir pour Nice. J'ai choisi cette ville parce que c'était la seule ville où je croyais connaître quelqu'un : le docteur Echernier. Quand il habitait aux environs de Toulouse il avait été « la grande relation » de mon père. Une ou deux fois par an il venait saluer Camille en auto.

Il nous apportait des saucisses, des poulets, un jambon ; ce qui faisait bien plaisir à ma mère. Mon père retenait le médecin à dîner et ma mère debout servait « les hommes ». Jamais je ne l'ai vue s'asseoir à table avec son mari et son fils. Elle mangeait, comme une servante, devant l'âtre. Cela ne choquait personne, c'était depuis toujours la place des femmes.

Le docteur Echernier bavardait avec mon père de toutes sortes de choses. Très curieux de nature il lui posait des questions sur les plantes : « Dis-moi, Camille, d'après toi, la sauge est bonne pour quoi ? Nous, en médecine, nous l'utilisons surtout comme anti-sudorale ». Et je voyais mon père hocher la tête ; il n'osait pas dire que ces mots-là lui étaient bien obscurs. Alors, avec sa finesse latine, il répondait :

— C'est bien savant, monsieur le docteur. Moi je m'en sers pour ceux qui se plaignent de l'estomac. Mais de sauge il n'y en a pas qu'une ! J'en connais trois : celle « des ruines » [1] qui se plaît aussi dans les jardins. Elle se conserve bien et garde ses pouvoirs longtemps. Il y en a qui disent qu'il faut la cueillir au matin de la Saint-Jean, qu'elle y est au plein de sa force ! Elle est bonne pour ceux qui ont besoin de se remonter. Pour s'en servir tous les jours elle est un peu forte. Alors il vaut mieux

1. Sauge officinale.

choisir « la toute bonne ». On la trouve dans les chemins, en bordure des champs. Elle est si douce qu'on peut en user longtemps, elle n'irrite jamais. Je n'aime pas la « sauge des prés ». Elle est comme certaines femmes : plus belle que bonne ! Elle perd vite son parfum et avec lui ses vertus.

— D'après toi, Camille, une plante ne vaut plus rien, quand elle n'a plus d'odeur ?

— Eh oui, quand les herbes sentent la poussière, c'est qu'elles y sont déjà retournées...

Mon père n'en disait pas beaucoup plus. Il pensait que le docteur Echernier était bien plus savant que lui. Il avait crainte de se rendre ridicule. Camille avait cet orgueil, plein de noblesse, qu'il me conseillait d'avoir.

Sur les quatre heures, le docteur Echernier repartait. Le bruit de son auto bouleversait Gavarret, puis tout retournait au quotidien. La grande journée était déjà passée. Mais on allait en parler tout au long de l'année. Camille était fier, un peu vaniteux de ces visites.

J'aurais, peut-être, oublié « Monsieur le docteur Echernier » si, pendant la guerre, après la mort de mon père, ma mère n'avait reçu une lettre de lui. Elle disait à peu près : « Je suis fixé à Nice et ici le ravitaillement est bien dur ; on manque de tout. Si vous pouviez m'envoyer un petit colis, il me serait bien utile pour m'aider à supporter ces restrictions ».

Ma mère était très pauvre, elle travaillait chez les autres, mais elle avait fait ce qu'elle avait pu.

J'avais conservé l'adresse du docteur à Nice : 3, rue Chauvin. Pour moi c'était un ami de mon père et un médecin, deux très bonnes raisons pour aller lui demander conseil. Ma décision était prise ; une sorte de déclic avait joué en moi, je savais, enfin, ce que je voulais, ce que je devais faire : je soignerai.

Mon père l'avait fait si l'on voulait ! Il avait aidé les uns et les autres sans plus. Il était un peu étonné de cette sorte de pouvoir que lui donnaient « ses herbes ». « Elles sont bien bonnes... », disait-il satisfait et pensif. Mais jamais il n'aurait pu imaginer qu'elles pouvaient aussi être bonnes à faire vivre.

Mon bilan de guérisseur, ce soir-là à Bergerac, je l'ai établi. J'ai pensé : « Je n'ai pas pu faire mes études de médecine et j'en ai du regret. Mais que m'auraient-elles appris sur les plantes que je ne connaisse déjà ? Rien. » L'empirisme expérimental des Mességué reposait sur des siècles de pratique et mon père me l'avait légué. Il avait donné ses preuves et je ne pouvais douter de la bonté, de l'excellence des traitements de mon père. Deux faits m'avaient marqué : j'avais guéri l'amiral Darlan, moi qui n'étais

rien et qui avais encore, moralement, mes pieds dans mes sabots. J'avais été reçu, pris en considération, par un homme important. Il m'avait encouragé, aidé à vaincre ma timidité. C'était lui, sans que je m'en sois rendu compte, qui avait commencé à me faire prendre conscience de mes possibilités.

Et ici à Bergerac j'avais eu des réussites. Les gens venaient me voir, chaque semaine plus nombreux, parce que je leur avais fait du bien. Ils se l'étaient dit entre eux. C'était ça la bonne méthode, il n'y en avait pas d'autres : guérir un malade et attendre la suite.

Oh ! Je ne pensais pas devenir riche, tout juste vivre des soins que je donnerais et cela me suffirait bien.

Je poursuivais mon raisonnement avant dans la nuit : « Je n'ai pas d'ambitions au-dessus de mes moyens. Je laisserai le soin aux médecins d'établir les diagnostics, je me contenterai de mettre mes herbes à leur disposition. Les médecins possèdent la science, moi de bons remèdes, notre collaboration devrait être possible. »

Plus tard j'ai appris, à mes dépens, que ces idées étaient d'une grande naïveté et bien utopiques ! Mais, ce jour-là, elles m'illuminaient. Elles étaient mon étoile du Berger et cette étoile me conduisait vers Nice. Aussi c'est sans la plus brève des hésitations qu'au matin j'ai fermé la porte de ma chambre « aux herbes » et je suis parti.

Ce départ pour Nice n'était pas seulement celui pour un lent et long voyage, c'était, surtout, le départ de ma vie.

Vers seize heures, j'ai pris l'autobus pour Marmande et là, vers dix-neuf heures, le train. J'étais tellement impatient qu'à chaque arrêt dans la nuit, je me levais et j'allais dans le couloir. Je sens encore l'odeur de la barre de cuivre à laquelle je me cramponnais. J'entends encore le tap-tap... tap ! du train. Son bruit se mêlait à celui de mon sang qui tapait dans mes veines. Les lumières de ces villes inconnues devenaient les constellations de mon aventure. Cette nuit-là j'avais la sensation d'être le maître de ma destinée. Et je l'étais.

Au matin, nous sommes arrivés. Nice m'a fait un effet extraordinaire. Sortir de la gare et voir ce soleil, ces fleurs, ces palmiers... Pour moi c'était sûr, c'était la ville du bonheur. J'avais vingt-quatre ans et dans mon portefeuille toutes mes économies : cinq billets de mille soigneusement pliés.

Sans même chercher une chambre, ma valise à la main, je suis allé 3 rue Chauvin. Sur une belle plaque de marbre blanc il y avait : « Clinique MASSENA. Chef de Clinique : Docteur Echernier ». Cela me paraissait bien beau d'avoir son nom gravé dans le marbre. J'ignorais qu'à Nice c'était un matériau commun. Der-

rière une telle plaque, je m'attendais à trouver l'ami de mon père installé comme un prince de la médecine. Déception ! Il était dans un petit bureau très crasseux, sombre, plein de livres, et des boîtes d'échantillons pharmaceutiques traînaient partout. Il avait l'air vieux et fatigué.

Il ne m'a pas reconnu. C'était bien normal ; il y avait quinze ans qu'il ne m'avait vu ! Je lui ai dit qui j'étais. Alors il a fait : « Ah ! tu es le fils de Camille... Ah ! bon... Et qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

Il n'avait pas ma naïveté ; il pensait bien que si j'étais venu le voir c'était pour lui demander quelque chose. Je lui ai tout raconté : Lectoure, Montauban, Bergerac. Cela me faisait du bien, c'était la première fois que je parlais à un homme à cœur ouvert. Il était plus âgé que mon père, et il était médecin, il devait me comprendre ! Sans hésiter j'ai conclu en lui avouant mon but :

— Voilà, je voudrais soigner. Alors j'ai pensé que vous pourriez m'envoyer des malades.

— Mais tu es fou ! Le fils de Camille est fou ! Soigner ! Mais tu n'es pas médecin ?

— Mon père non plus ne l'était pas et pourtant il le faisait.

— C'était à Gavarret. Il était connu, ton père, estimé, de tout le monde. Je ne dis pas qu'il ne soulageait pas avec ses bains de pieds, mais enfin, ce n'était quand même pas très sérieux ! Ici, avec tes herbes, tu ferais rire tout le monde. Nice est la ville de France où il y a le plus de médecins au mètre carré. Et toi qui n'as même pas de diplômes tu voudrais les concurrencer ? On ne doute de rien dans ta campagne ! Comment t'appelles-tu déjà ?

— Maurice.

— Eh bien, Maurice je ne suis pas très riche — cela se voyait — mais voilà cinquante francs. Reprends ton train, ce soir même, et va faire des excuses à ton directeur. C'est ce que tu as de mieux à faire. Plus tard tu m'en remercieras !...

— Non. Merci, Docteur. Vous ne voulez pas m'aider, eh bien, tant pis. Je me débrouillerai.

— Tu le regretteras. Nice c'est la jungle...

Il n'était plus temps de m'arrêter. Ce genre de raisonnements, si sages fussent-ils, ne pouvait plus m'atteindre. Ma décision avait été prise. Je me connaissais assez pour savoir que je n'en changerais pas.

Toute ma vie j'ai été jusqu'au bout de ma croyance. Les obstacles, les luttes, les coups bas et durs n'ont jamais réussi à me faire dévier du chemin que mon père m'avait tracé en me disant : « L'homme qui a passé sa vie à être utile aux autres l'a gagnée. » C'était sa philosophie et je l'avais faite mienne.

Le docteur Echernier m'avait déçu. Tant pis je me passerais de son aide !

Je ne réalisais absolument pas que je me proposais d'exercer la médecine illégalement. J'ignorais tout de l'Ordre des Médecins et des syndicats. Il n'allait pas s'écouler tellement de temps avant que nous apprenions à nous connaître réciproquement.

Il faisait beau, le ciel était de gloire. Gonflé d'espérances, bouillonnant de projets, parodiant Rastignac, j'ai défié la ville : Nice, à nous deux !

La première chose à faire était de me trouver un logement convenable pour recevoir ma clientèle. Je me verrai toujours installé à la terrasse du Ruhl [1], ma valise à mes pieds, buvant un café, et cherchant dans les petites annonces de *Nice-Matin* un logement. L'orchestre jouait, les gens étaient bien habillés. Enfin je connaissais le luxe ! Pour le prix de mon seul café j'aurais pu me payer un bon repas à Bergerac. Je m'étais trompé d'endroit, celui-ci n'était pas encore à ma mesure ! Cela ne me faisait pas souci. Et ce jour-là rien n'était trop beau pour moi !

C'est dans cet esprit que je suis allé visiter, 5 avenue Durante, au huitième étage sans ascenseur, une chambre meublée, à louer avec cuisine et tout le confort.

Hasard qui me remplit d'aise : ma future logeuse était de Bergerac ! Notre accent nous faisait cousins, je lui confiai que je débarquais de son pays !

— Ah ! Vous étiez au collège Fénelon ! Eh bien je n'hésite plus, je vous la donne, la préférence...

Seulement elle m'a regardé des pieds à la tête et son examen m'a coûté cher.

— Où sont vos bagages ?

Je lui ai montré ma valise.

— Les voilà...

Elle n'a pas hésité.

— Vous savez, à Nice il est de coutume (ce qui n'était pas vrai) de payer deux trimestres d'avance.

Et elle m'a fait payer 1 200 francs. Je n'étais pas naïf au point de ne pas saisir qu'elle n'avait pas grande confiance dans ce garçon qui se présentait avec une petite valise de carton, toute bosselée. Et encore, elle ignorait que je portais sur moi toute ma fortune : une chemise, un petit tricot et un costume. Je devais bien avoir en plus une paire de chaussettes, deux ou trois mouchoirs. Peut-être, un pantalon de rechange, mais je n'en suis pas persuadé !

1. Le premier palace de Nice à l'époque.

Quand j'ai mis ma clef dans ma poche, que je l'ai sentie un peu froide contre ma cuisse, mais si tiède à mon cœur j'ai été envahi par une sensation de bonheur sans proportion avec la réalité. Il était bien simple mon logement mais que je le trouvais beau ! Pour moi il avait les dimensions d'un palais. Cette chambre, tout là-haut, avec son petit balcon où les pigeons venaient manger à ma main, quelle merveille ! Et la cuisine, minuscule, presque un placard, mais avec l'eau chaude au robinet ! Quel confort !

Il me restait à peine 3 800 F. Je n'avais pas de temps à perdre pour réussir. Je suis allé voir un imprimeur et je lui ai dit : Faites-moi des cartes avec : « Maurice Mességué. Soins par les plantes. Reçoit de deux à quatre ». J'en ai punaisé une sur ma porte. Je me suis reculé pour voir l'effet. Magnifique ! J'avais bien, un peu, pensé à me faire faire une plaque de cuivre, mais cela n'aurait pas été raisonnable. Car j'étais persuadé être très sensé.

Il ne me restait plus qu'à avertir la concierge de mes projets. Je lui ai donné une de mes cartes et lui ait dit : « Quand on me demandera, faites monter les gens en leur expliquant bien le chemin qu'ils ne s'égarent pas !

— Et il va en venir beaucoup ?

— Certainement, plusieurs par jour.

Elle m'a pris pour un fou et elle avait raison.

Bien à l'abri dans le cocon opaque et soyeux de mon rêve, je n'avais pas réalisé qu'au huitième étage d'un immeuble, au fond du couloir à droite, il ne passait jamais personne ! Et pour me faire la plus modeste des publicités, pour m'envoyer le premier malade, je n'avais ni ami, ni relation.

Alors a commencé pour moi, une vie merveilleuse : tous les matins au lever du soleil, comme mon père me l'avait appris, je partais, à pied, cueillir mes plantes dans la campagne environnante : au-dessus de Cimiez et du côté du Mont Agel où je ramassais un thym incomparable, bien plus fort que celui de mon pays. Vers le petit Fabron où la sauge, la chélidoine poussaient vigoureusement. J'allais aussi aux Baumettes, à la Lanterne. Sur les bords du Loup où je récoltais des boutons-d'or, des reines-des-prés.

Les plantes de ces campagnes proches de Nice étaient remarquables. Inférieures, peut-être, aux plantes du Gers. Mais nettement supérieures aux plantes que j'ai essayées, par la suite, d'acclimater aux environs de Paris.

Je les cueillais avec un soin méticuleux, je les sélectionnais. J'écartais celles qui étaient trop chétives ou trop épanouies, proches de leur fin. J'aimais ces gestes. Plus de quatorze ans étaient passés, et la main de mon père guidait toujours la mienne. Toutes mes

promenades étaient fleuries de roses rouges... Elles croulaient le long des murs, jaillissaient de tous les jardins... Elles étaient les tapis d'une fête-Dieu, perpétuelle, accrochées aux balcons de la Méditerranée !... C'étaient les roses préférées de mon père. Lui qui aimait tellement la beauté, comme il aurait aimé ce pays de lumière, de couleurs, de parfums.

Jamais je ne suis allé dans mon village sans m'agenouiller sur sa tombe. Jamais je n'ai laissé passer une Toussaint sans lui apporter ses roses rouges. Et quand, étant petit garçon, je n'avais pas de quoi lui acheter, au moins, une rose, je déposais sur sa tombe un pétale que j'avais chipé à un fleuriste, ou à un autre bouquet...

En trente-cinq ans, pas une seule fois je ne me suis couché sans faire mon examen de conscience en m'adressant à lui : « Père, voilà ce que j'ai fait aujourd'hui. » Mes genoux de moine, tout râpeux, je les dois à mon père.

Sur le coup de dix heures, je m'asseyais sous un olivier et je mangeais du pain, une gousse d'ail, du saucisson, ou du fromage de chèvre. Je buvais de l'eau et je connaissais un bonheur parfait.

Tout ce temps que j'ai vécu a été comme une « retraite ». Je me préparais à soigner. J'apprenais beaucoup de choses. J'avais rencontré des plantes nouvelles pour moi, comme le romarin, la sarriette vivace, le fenouil, l'origan. Comme elles avaient éveillé ma curiosité, j'avais acheté chez un petit libraire, du côté du lycée, des livres : « L'Atlas des Plantes de France Utiles, Nuisibles et Ornementales » de l'Abbé Amédée Maiclef, « le Traité Pratique et Raisonné des Plantes Médicinales Indigènes » du Docteur F.J. Cazin, « Plantes Médicinales de France » d'Emile Perrot, « le Nouveau Traité des Plantes Usuelles » du Docteur Joseph Roques. Ces lectures n'ont pas modifié mes connaissances et ne les ont guère enrichies. Mais elles m'ont fortifié dans mon savoir. Et je me suis installé, avec une bonne conscience, dans la croyance que les ancêtres Mességué savaient tout, ou à peu près, sur les plantes et l'art de les utiliser.

Je lisais installé sur mon balcon ; l'oreille attentive au doigt qui allait frapper à ma porte. Car je continuais à croire que l'on allait venir me consulter. J'étalais mes plantes, je les suspendais sur mon balcon, dans ma cuisine, je les faisais macérer, je dosais mes préparations, j'en emplissais des flacons sur lesquels je collais des étiquettes. Ma pharmacie était prête, j'avais bien des plantes mais pas de malades. Pas un !

Le temps passait et mon argent fondait... A dire juste il m'en restait fort peu.

Alors, j'ai décidé de porter des valises. J'ignorais que porteur

était une profession syndiquée. En bavardant à la gare, histoire de prendre l'ambiance, de tâter le terrain, j'ai appris que le train le plus élégant, celui des portefeuilles et des sacs bien garnis, était le « Train Bleu ». J'y suis allé. Et j'ai coltiné sur l'épaule des valises de la gare aux voitures, aux hôtels proches. Porteur libre n'était pas une situation très enviable. On me donnait ce qu'on voulait. Ce n'était pas beaucoup, mais c'était encore trop. Les autres, les syndiqués, qui avaient une casquette, un numéro de métal qui pendait comme une médaille sur leur veste, m'en voulaient. Ils me traitaient de « jaune ». A les entendre ils avaient tous des familles nombreuses dont je mangeais le pain ! Et comme ils avaient la loi, le règlement, pour eux, ils m'ont chassé.

On m'avait dit : « Fais les grands hôtels ça rapporte !... » J'y suis allé et ça m'a rapporté tout de suite. J'ai eu tout le personnel contre moi, grooms, voituriers, portiers. Il paraît que je leur enlevais le pourboire de la poche et que ma présence déclassait l'hôtel !

Le concierge du Négresco m'a même traité de « feignasse, traîne-savate, mendiant, pauvre cloche, crapule... » C'est un monsieur qui avait beaucoup de vocabulaire. Il m'a en plus donné sa parole de me « foutre dehors avec son pied au cul ! » si j'osais remettre les pieds dans « son » hôtel !

Je ne sais ce jour-là lequel de nous deux aurait été le plus étonné si on nous avait dit que je reviendrais... en client !

En attendant, pour assurer ma croûte de pain quotidienne, il ne me restait plus aucune ressource.

8

JE PAYE MON PREMIER CLIENT

Quand je transportais mes valises, qui me rapportaient si peu, je passais souvent devant « Schoum le Clochard » qui exerçait sa profession de mendiant sous le pont du chemin de fer qui relie l'avenue de la Victoire à l'Avenue Masséna. C'est une sorte de long tunnel, sombre comme une grotte même au plein cœur de l'été ; humide, sale, sentant l'urine, rempli de courants d'air et secoué par le passage des trains. C'était un peu une cour des miracles, on y trouvait des clochards, des mendiants, des marchands à la sauvette. Toute une population de cloportes rampants et obséquieux. Au milieu d'eux, « Schoum » tranchait. Il ne mendigotait pas, il attendait son dû.

Cinquante ans environ. Il était maigre, crasseux, avec une très longue barbe et un grand chapeau. Tout le monde le connaissait, il faisait partie du pittoresque de la ville et on lui donnait largement. A Nice, mendier est un bon métier. Schoum est devenu si riche qu'il a été assassiné il y a cinq, six ans, sous ce même pont où il avait amassé, pièce à pièce, une fortune !

A force de passer devant lui, à cause de cette dignité que les autres n'avaient pas, j'avais pris l'habitude de le saluer. Je lui avais même demandé :

— Pourquoi vous appelle-t-on « Schoum » ?

— C'est à cause de ma bouteille.

D'une de ses poches dépassait un litre de rouge et de l'autre une bouteille de « Schoum » [1]. C'était son antidote. Comme il passait son temps à boire, quand il était malade, pour faire passer le vin, il avalait du « Schoum ».

C'était un homme d'expérience, il savait comment vivre. Cela se voyait à l'assurance de ses manières. Quand il se levait, quand

1. Médicament d'usage courant pour les hépatiques.

il sortait aux heures des repas de son tunnel, il savait où aller, moi pas.

Aussi, après avoir reçu, moralement, le coup de pied du concierge du Négresco je suis allé trouver Schoum.

— Monsieur Schoum. (Je lui disais Monsieur car pour moi c'était un homme âgé et, tout crasseux qu'il était, il m'en imposait.) Voilà, Monsieur Schoum je ne sais pas où aller manger.

Il a soulevé le bord malpropre de son feutre, s'est gratté la racine des cheveux, m'a regardé et m'a dit : « Suis-moi ».

Et je me suis retrouvé à la soupe populaire, attablé en face de Schoum. Je n'ai jamais su d'où il venait ; son histoire, il ne la racontait à personne ; mais ce qui m'avait frappé c'est qu'il disait « Merde ! » comme un seigneur ! Il était couvert d'eczéma sec. Il en avait sur les mains, le visage. Il se grattait en mangeant, ses croûtes tombaient partout. C'était répugnant... Il m'écœurait ! Alors je lui ai demandé : « Est-ce que vous voulez que je vous soigne, Monsieur Schoum ? »

Il n'a même pas daigné lever les yeux. Il a continué à se gratter et à manger...

— Monsieur Schoum, est-ce que vous voudriez que je vous soigne ?

Cette fois il m'a regardé. Dans son œil bleu, un peu froid, je lisais : « De quoi se mêle ce minable qui transporte des valises ? »

— Ecoute, petit, je couche tous les soirs à l'hospice. Tu comprends bien que les sœurs ont tout essayé. Elles m'ont tout fait. Elles m'ont badigeonné avec du bleu, du rouge, du violet... Avec leur toubib j'en ai vu de toutes les couleurs ! Mon eczéma est accroché à moi pour la vie. On disparaîtra ensemble. Et toi tu veux me soigner !

« Tu es médecin ? Non. Alors fous-moi la paix... »

Le lendemain, je l'ai attaqué à nouveau :

— Monsieur Schoum, voulez-vous que je vous soigne ?

— Petit, tu m'emmerdes !

Le troisième jour il m'est venu une idée.

— Monsieur Schoum, si je vous donnais un litre de vin, est-ce que vous viendriez le boire chez moi ?

— Pourquoi ?

— Pour suivre un traitement.

— Comment ?

Quand il ne voulait pas répondre il répétait : comment ?

— Chaque fois que vous viendrez je vous donnerai un litre de vin.

— Je veux bien essayer.

Si je m'obstinais à vouloir soigner Schoum ce n'était pas uniquement parce qu'il me dégoûtait ; son eczéma rebelle était, pour moi, un beau sujet d'expérience.

Ce matin de fin novembre 45, je m'étais levé avec le jour — je suis comme les poules je me lève et je me couche avec lui —. Je n'ai toujours pas changé, dès 21 heures je bâille, sortir ou travailler le soir m'est pénible.

Mon plan de combat contre l'eczéma de Schoum s'étalait sur ma table en petit tas d'herbes. Je les tâtais pour vérifier le degré de leur séchage, leur fraîcheur. Ma main est si sensible qu'elle ne se trompe pas, pour moi, elle vaut tous les thermomètres hygrométriques. Ainsi, la chélidoine doit être employée à demi fraîche, c'est de première importance. Les racines, comme le chiendent, doivent être tendres à l'ongle ; les tiges, en général, jamais totalement cassantes ; les fleurs ne pas avoir perdu leur parfum.

Je froissais les herbes les plus sèches entre mes mains. J'allais de ma table à ma cuisine surveiller les macérations dont certaines dataient de la veille.

Au passage, je modifiais, encore, d'une pincée, mes dosages. En retirant là, en ajoutant ici... Je ne préparais pas un traitement pour n'importe quel eczéma ; je le préparais pour celui de Schoum. De mes dosages dépendait ma réussite.

Je me cramponnais à ce succès, il me le fallait. Je n'aurais pas su dire pourquoi. Aujourd'hui il m'est facile de dire : « Je sentais que mon avenir en dépendait ! » Peut-être en avais-je l'intuition ?

J'avais beaucoup réfléchi sur son cas et décidé d'agir sur quatre points : Foie-Intestins, pour l'aider à se désintoxiquer. Reins, pour lui faire éliminer ses toxines. Nerfs pour calmer ses démangeaisons. Et peau pour agir sur les dartres squameuses de son eczéma.

Pour le foie, avant tout l'Artichaut, dont je n'emploie pas la fleur, qui en est la partie comestible, mais les belles feuilles grises, distinguées, qui sont les feuilles d'acanthes de nos potagers. Jadis, dans les campagnes on se servait des racines de l'« Artichaut » avec succès pour guérir les jaunisses. C'est un cholagogue puissant qui a des effets diurétiques appréciables. Et la propriété de faire baisser le taux d'urée dans le sang. Comme il agit aussi dans certaines dermatoses d'origine hépatique il était, pour Schoum, la plante miracle. J'en ai renforcé les effets avec les fleurs de l'Achillée Mille-feuille, les feuilles du Chou et du Thym.

Pour les intestins j'ai choisi le ravissant, l'humble Liseron blanc des haies. Il est bien trop modeste pour retenir l'attention, c'est pourtant un excellent purgatif. Mon père, avec sagesse, me défendait d'en mâchouiller les tiges lorsque j'étais enfant. J'ai fait de même pour mes fils.

Pour les nerfs, de la fleur de Tilleul et d'Aubépine. Cette belle « Epine Blanche » que le Professeur L. Binet, dans son livre « Les Plantes et la Santé des hommes » [1] appelle « Valériane du cœur ». Elle est un des meilleurs antispasmodiques existants. Elle n'a aucun des effets toxiques des tranquillisants chimiques dont on abuse tant actuellement.

Comme diurétique, les tiges du « Genêt à balai » de bonne réputation puisqu'en 1701 son emploi débarrassa le Maréchal de Saxe d'une hydropisie qui avait résisté aux plus habiles médecins du temps. La fleur de la Reine-des-Prés et les racines du Chiendent.

Enfin pour traiter sa dermatose eczémateuse, la fleur de la Sauge et la feuille de Bardane que mon père appelait « Herbe aux Teigneux », dont j'utilise surtout les racines. Elle est considérée comme un des spécifiques de l'eczéma squameux et impétigineux. Et les feuilles d'Ortie dont l'effet dépuratif fait merveille dans les affections de la peau. Et, bien sûr, l'inévitable Chélidoine qui est à la fois diurétique, purgative, cholagogue et narcotique, employée avec succès contre les ulcères et les dartres squameuses.

En faisant ce mélange je n'avais rien découvert. Mon père était encore toute ma science et je ne faisais que ce qu'il avait fait ; mais ce n'était déjà plus aveuglément, je raisonnais sur ses compositions. Il est bien évident que le jour où j'ai préparé ma composition et mes dosages pour Schoum je n'aurais pas su discourir aussi joliment sur mes herbes ; expliquer, avec des mots aussi médicalement précis, les raisons de mon choix. Ces connaissances je les ai acquises au long des années. Cette assurance tranquille, cette autorité, ne me sont venues que plus tard. Mes procès ont contribué à me donner cette belle confiance en moi ! Pour me défendre j'ai dû faire le compte de mes guérisons, plus de cinquante mille ! C'est un chiffre qui rendrait présomptueux le plus timoré et vous autorise à parler d'expérience.

Le jour pouvait finir de se lever, j'étais prêt. J'avais même sur ma table le litre de vin pour Schoum. A Nice, dans cette ville pas comme les autres, je payais mon premier client !

Je crois n'avoir jamais été aussi nerveux, inquiet, en attendant un malade que cette fois-là. En même temps, je sentais en moi une confiance qui était bien proche de l'inconscience.

Dans la gloire rose du levant, je me trouvais l'air d'un jeune général qui va livrer sa première bataille. Celle qui doit décider de sa carrière.

J'avais raison, ma victoire sur l'eczéma de « Monsieur Schoum »

1. Paris, Maloine 1965. Le Professeur Léon Binet, ancien doyen de la Faculté de Médecine, a écrit sur les plantes différents ouvrages qui font autorité.

allait entraîner toute ma vie. Ce succès a bien failli m'échapper. Faire prendre un bain de pieds à Schoum était un exploit que j'ai eu bien du mal à réussir.

En entrant, le premier coup d'œil de mon client a été pour son litre de rouge. Le 11° n'était pas cher à l'époque mais, il n'empêche que, pour le payer, j'ai dû faire la plonge dans un restaurant chinois, tenu par des Israélites et fréquenté par des Anglais !...

A raison de deux bains de pieds par jour pendant un mois, mon malade a été débarrassé de son eczéma. Et moi de mon argent. Je n'avais plus un centime, mais plus un ! Ce qui ne m'empêchait pas de regarder avec satisfaction la nouvelle peau de Schoum lisse comme la main.

Cet homme avait de la reconnaissance ; et le soir du réveillon de Noël il m'a dit : « Petit, tu es un peu drôle avec tes herbes. Et tu es plus minable que moi, mais tu es un bon gars, alors je t'invite ; nous allons réveillonner à l'Armée du Salut. Je ne suis pas sectaire. Quand le Bon Dieu vous nourrit on n'a pas à s'occuper de quel côté il est !... »

— Monsieur Schoum, mon père disait : « On ne regarde pas les dents d'un cheval donné. »

— Ton père était un sage.

Et j'ai mangé de bon appétit ma sardine à l'huile et mon poulet sans être écœuré par Schoum. Mieux, je le regardais manger comme un fils regarderait son père. Depuis que je l'avais guéri, j'avais comme de la tendresse pour lui. On est tous un peu M. Perrichon !

Je sais bien que Noël est la nuit des miracles ! Mais cette nuit-là je ne pouvais, tout de même, pas imaginer que vingt-cinq ans plus tard, grâce à « mon » clochard, moi le « minable », je réveillonnerais avec Edgar Faure et David Rockefeller.

A la suite d'une conférence faite à la Guadeloupe aux alentours de Noël et d'un dîner chez Delplanque, le préfet de la Martinique, auquel se trouvait le Président Edgar Faure, nous avions décidé de réveillonner tous ensemble à la Caravelle à Sainte-Anne. Il y avait l'inévitable foie gras, qui avait dû coûter fort cher, et que je n'ai pas trouvé bon. Pour moi il n'y en a qu'un, celui du Gers ! Allez donc parler de vins de Bourgogne à un Bordelais !... J'étais en train d'expliquer au Président comment on fait le foie gras par chez nous. Quand j'ai vu son regard s'étonner derrière ses lunettes : « Maurice, voici David Rockefeller. » J'avais déjà rencontré des milliardaires, j'en avais soigné, mais Rockefeller ce n'était pas, seulement, une forêt de puits de pétrole, une montagne de dollars, c'était un homme de légende. De la grande légende américaine !

Je regardais avec une énorme curiosité ce descendant d'un

certain Roquefeuille de l'Aveyron. Un de ses arrière-grands-pères était un paysan comme le mien. Avec un peu de chance ils auraient pu se rencontrer... Et lui était devenu l'un des hommes les plus puissants du monde !

Un mètre soixante-dix, environ, dans les quarante-cinq ans, l'air d'un petit bourgeois. Physiquement, des comme lui, j'en voyais tous les jours !

Sa façon de marcher, de se tenir, un peu courbé, la couleur, la qualité de sa peau indiquaient un sédentaire. Pourtant je voyais très bien ce financier dans un champ en plein labour, conduisant un tracteur. Il pouvait être un pionnier-paysan, comme il était un financier. Je trouve que les Américains ont toujours l'air de pouvoir tout faire, d'être accessibles à tout. A l'instant où ils vous donnent une poignée de main ils sont de plain-pied avec vous.

Votre « job » peut être aux antipodes du leur, ils vous en parlent, vous questionnent comme s'ils en avaient rêvé toute leur vie. Ils sont curieux de tout et ne rejettent rien a priori. Ils respectent la science officielle, traditionnelle, mais elle ne les aveugle pas.

Presque tout de suite, David Rockefeller m'a dit :

— J'avais le désir de vous connaître. Je sais que vous guérissez avec les plantes ; comme au bon vieux temps ! A notre époque où la chimie est dans notre assiette, notre salle de bains, aide les hommes à marcher sur la lune, peut nous guérir ou nous tuer, vous lui opposez vos petites herbes. Je trouve cela très passionnant. Et aussi courageux.

« Il faut que vous m'expliquiez cela demain. Vous allez venir chez moi à St-Martin [1]. Et peut-être que vous trouverez là de nouvelles plantes et nous ferons fortune !

« Je dis vous allez venir, car je pense que la météo restera favorable et que vous pourrez accoster dans mon port.

« Chez moi, il y a tout ce qu'il faut, j'ai même un abri atomique et assez de provisions pour soutenir un siège ! Mais pour sortir ou entrer dans ma propriété je n'ai pas de route.

« Les propriétaires des terres qui me barrent le passage avec l'intérieur de l'île ont refusé de me vendre une petite partie de leurs terrains. Ils m'ont dit : « Ce n'est pas possible, pour vous Rockefel- « ler, de faire cette route. Pour nous acheter, tous, vous n'êtes pas « assez riche ! »

1. Saint-Martin, 100 km², est la plus petite des possessions françaises aux Antilles. Colonisée en 1648 par les Français et les Néerlandais, ils se la partagèrent en se jurant une amitié éternelle jamais démentie.

« Alors je me suis installé comme un corsaire, le nez tourné vers la mer. »

David Rockefeller m'a posé énormément de questions : comment je soignais ? Combien je traitais de malades dans une année ? Mon pourcentage d'échecs et de réussites ? Très vite il ramenait tout à quelques chiffres.

Mais ce qui l'étonnait le plus, ce n'était pas que mes plantes guérissent c'était mes méthodes artisanales de ramassage. Il répétait : « C'est petit, très petit ». Il imaginait, pour moi, des hectares de terrains cultivables, toute une rationalisation de la culture et de la cueillette, une industrialisation de mes macérations qui l'enchantaient. Aussi je l'ai beaucoup étonné quand je lui ai dit :

— Vous avez raison et pourtant ce n'est pas possible. Depuis dix-huit ans j'ai dans mon pays des gens qui cherchent et ramassent des plantes pour moi. Ce n'est pas pratique, pour me les expédier, il faut les transporter à une petite gare qui est loin de Gaverret. C'est très compliqué et cela revient excessivement cher. Alors j'ai essayé de les cultiver près de Paris.

« Ces plantes poussaient, elles étaient belles. J'avais fait venir du terreau, du fumier naturel, surtout pas d'engrais chimiques. J'ai eu des récoltes superbes. Seulement elles n'ont donné aucun résultat sur les malades. Pourtant je ne leur avais pas dit d'où elles venaient. Et il a fallu que je revienne à mes cueillettes artisanales, à mes méthodes empiriques.

— Dommage. Ce n'est pas un bon système pour faire de l'argent. Et quel a été votre premier client important ?

— Un clochard et pour qu'il se laisse soigner, je l'ai payé.

Il a éclaté d'un rire très grand, autant que sa propriété...

— Ah ! ces Français ! Ils ne sont jamais tout à fait sérieux.

C'était bien difficile de lui faire comprendre ma chance ; elle n'était pas à l'échelle du dollar !

Pendant qu'il riait, je me souvenais de mon réveillon de pauvre offert par l'Armée du Salut. J'y étais retourné en pensée.

Et Schoum me disait :

— Tu sais, Gamin, à mon hospice de Cimiez, Mère Marie, la Supérieure, a été bien épatée en me voyant débarrassé de mes croûtes, tout rose comme un nouveau-né ! Elle m'a dit : « Mais qu'est-ce que tu as fait ? » Alors je lui ai répondu comme ça : « Il y a un type qui bouffe avec moi à la soupe populaire, un jeunot, qui m'a soigné en me faisant prendre des bains de pieds... Vous vous rendez compte, ma Mère ! »

« Tu sais qu'elle ne voulait pas me croire. Il a fallu que je lui montre mes panards, comme ils étaient propres, elle a bien vu que je lui disais la vérité.

« Alors elle m'a dit : « Pour avoir obtenu ce résultat, il est certainement très fort ! » Et elle m'a demandé ton adresse.

« C'est une femme qui est pleine de rhumatismes. Tu peux te vanter d'avoir de la chance : après la cloche le couvent. Tu n'es pas près de t'enrichir. Tout ça c'est de la race des mendiants !

Et Schoum riait de bon cœur, ouvrant, sans complexes, une bouche remplie de trous noirs.

9

RENCONTRE AVEC LA CHANCE

Passé Noël, j'ai reçu la visite de Mère Marie. La cinquantaine, belle sous la cornette ; vive malgré un embonpoint important.

Elle était la première cliente qui frappait à ma porte. J'avais envie de lui dire merci. Et c'est elle qui m'a remercié de l'avoir reçue ! J'étais nerveux, ému, je ne savais pas comment m'y prendre, je n'avais donné que des conseils, jamais de vraies « consultations ». Comment fallait-il commencer ? Par quoi ? J'ignorais que les malades sont très « savants » sur leur cas et qu'il suffit de leur dire d'un air à la fois grave et compréhensif : « Je vous écoute », pour qu'ils vous apprennent tout sur eux.

Dans mon désarroi je lui ai demandé fort poliment :

— Comment allez-vous, ma mère ?

Et elle m'a tout appris sur ses « douleurs ». En l'écoutant je l'examinais. Il était évident que sa colonne vertébrale avait à supporter un poids important. Et la question m'est venue d'elle-même :

— Vous avez mal à la jambe ?

J'ignorais encore que l'on appelait cette douleur une sciatique.

— Oui, j'ai beaucoup de peine à marcher.

Et j'ai lu dans son regard comme de la considération. En quelques minutes je venais de comprendre qu'il fallait d'abord laisser parler le malade, ensuite lui prouver que l'on connaissait son mal.

Pourtant, pendant mes mois d'attente, j'avais eu le temps de me préparer à cette première consultation ; de prévoir que je manquerais de confiance. Et pour m'aider à me ressaisir et à me concentrer, j'avais décidé de me servir du pendule dont je connaissais, fort bien, l'emploi. Le mien n'était ni compliqué ni coûteux. C'était un simple fil à plomb, de ceux que l'on utilise dans les cours de dessin. J'avais estimé qu'il ferait très bien l'affaire ; et il l'a faite pendant plus de vingt ans !

Pendant que je passais pudiquement mon pendule sur Mère Marie et que je vérifiais ainsi ses « points » douloureux, je pensais à son traitement.

Mon père soignait les « douleurs » avec une macération dans laquelle entraient :

du chou : cette plante ronde, potelée, robuste comme une paysanne et dont Pline l'Ancien affirmait que les Romains lui devaient de s'être passés de médecins pendant six siècles ! Ses feuilles chauffées rapidement par un fer à repasser et appliquées directement sur la peau soulagent très efficacement les douleurs rhumatismales.

En Hollande on en faisait, il y a quelques années encore, un onguent mêlé à de l'argile qui était appliqué avec succès sur les points douloureux.

de la lavande, du thym et de la sauge associés à la *camomille romaine* bien connu comme stomachique, dont on néglige, trop souvent, les qualités antispasmodiques qui agissent comme décontractant dans les crises de rhumatismes.

Dans le cas de Mère Marie il était très important qu'elle perde du poids. Je devais augmenter, dans de fortes proportions, les plantes diurétiques : *la reine-des-prés retenait* toute mon attention, en l'employant je jouais sur deux tableaux : le Docteur H. Leclerc [1] et le Docteur F. Decaux disent avoir obtenu de très bons résultats dans le rhumatisme articulaire aigu et le Professeur G. Parturier [2] dans des cas de cellulite.

du genêt à balai, du chiendent et de la prêle que mon père appelait « queue de renard » et qui est utilisée par les médecins avec succès depuis le XVIe siècle dans les cas d'hydropisie. Sans oublier la chélidoine.

Quand Mère Marie a été partie, je suis allé à mon balcon et j'ai murmuré avec toute ma foi : « Père, pourvu que je ne me sois pas trompé ! »

Pas du tout ; une bonne réussite au contraire. Mère Marie a perdu plus de dix kilos en quinze jours. Et je lui ai dit : « Ma mère vous semblez une jeune fille ! » C'était vrai, et elle a un peu rougi dans l'ombre transparente de sa cornette.

Ses sœurs étaient gardes-malades, elles allaient à domicile. Elles donnaient des soins et quand un malade résistait aux traitements qu'elles lui appliquaient elles disaient : « Vous devriez aller voir M. Mességué, il a fait maigrir notre Mère. Elle n'a plus de douleurs ! »

1. « Précis de phytothérapie », Masson, 1954.

2. Professeur en pharmacie. Auteur de « Comment guérir par les plantes », livre qui fait autorité en phytothérapie.

Ce n'était pas un ange gardien que j'avais, c'était tout un couvent !

Maintenant, j'entendais frapper à ma porte jusqu'à quatre fois par semaine. Puis je suis monté à quinze... L'eczéma de Schoum avait bouleversé ma vie ; j'étais au summum de la joie !

Le matin, je cueillais mes plantes, l'après-midi je recevais, le soir je préparais mes macérations.

On me donnait ce qu'on voulait, je n'osais pas demander, fixer un prix. Certains en profitaient, ils ne me donnaient rien et d'autres une poignée de main. Il y avait tout de même des semaines où je me faisais jusqu'à deux cents francs ! La fortune !

Un après-midi, je reçois Hortense Davo, une petite femme aux cheveux gris, un peu rondelette et qui avait jeté sur sa blouse blanche un manteau.

— Voilà, monsieur, Mère Marie m'a dit de venir vous voir. Elle dit que vous lui avez ôté ses douleurs, elles ne me manquent pas à moi et des misères, pécaïre ! elles m'en font ! Je suis blanchisseuse. Alors toujours les mains dans l'humide, avec ces vapeurs des fers. Il y a des jours où je me dis : c'est pas possible ce fer ta main elle va le lâcher... Si vous pouvez quelque chose pour moi, ce sera une bonne action. C'est ma main qui me fait vivre...

Je lui donnai le même traitement qu'à Mère Marie en supprimant la prêle et la reine-des-prés. Il n'était pas nécessaire d'accentuer les diurétiques. Ses jambes souffraient beaucoup de la station debout. Je lui ai ajouté de l'ortie brûlante, de l'achillée mille-feuille et du plantain, que mon père appelait « queue-de-rat ».

— Et je vous dois combien, monsieur ?

— Rien.

Elle a laissé sa main dans la poche de sa blouse où elle avait dû mettre son porte-monnaie. Je l'imaginais en solide cuir noir comme celui de mes paysannes du Gers.

— Mais je ne suis pas dans le besoin.

— Je sais, madame, mais vous me donnerez cela quand je vous aurai fait du bien.

Je n'aurais pas aimé prendre l'argent de cette femme de plus de soixante ans, qui repassait des journées entières avec ses vieilles mains déformées par les rhumatismes. Elle est partie heureuse.

Le proverbe affirme qu'un bienfait n'est jamais perdu. La brave Madame Davo ne l'a pas fait mentir.

Quinze jours après sa visite, une dame est venue de sa part. Je n'avais aucune expérience du « monde », mais cette femme-là n'était pas comme mes autres clientes. Ses vêtements avaient cette coûteuse simplicité que, plus tard, j'ai appris à apprécier. A sa main gauche, un diamant, je n'en avais jamais vu mais j'ai su,

tout de suite, qu'il était vrai. Et qu'elle souffrait de rhumatismes ; les articulations de ses doigts étaient légèrement noueuses et ses ongles striés verticalement.

— Monsieur, je suis la femme du Docteur Camaret. Mon mari est président du Syndicat des Médecins de Menton. Je lui ai parlé des résultats que vous avez obtenus sur Madame Davo et c'est lui qui m'a conseillé de venir vous voir...

Elle me disait cela simplement comme s'il était des plus naturels qu'un médecin reconnaisse mon existence.

Pendant quelques instants, je crois bien avoir perdu la tête. J'avais fait asseoir Madame Camaret et je la regardais. Que devais-je faire ? Pouvais-je me servir de mon pendule ? N'allait-elle pas trouver mes questions bien simples ? Elle vivait avec un médecin, elle devait connaître des tas de mots savants. De quoi allais-je avoir l'air ? Et puis, l'image de mon père soignant le Docteur Salis m'est passée à l'esprit. Camille n'avait pas douté de lui, il l'avait soigné ; il y avait même mis un peu de malice ! Après tout, mes mots valaient bien le jargon de la Science.

Apaisé, j'ai passé mon pendule sur le joli tailleur de Madame Camaret. J'ai examiné ses mains qui ressemblaient un peu, en moins déformées, à celles d'Hortense Davo. Et, soigneusement, j'ai composé sa préparation pour les rhumatismes. Puis, le flacon posé sur la table, j'ai rédigé mon « ordonnance » sur une belle feuille de papier blanc : tous les matins, bain de mains à jeun durant huit minutes. Tous les soirs avant le dîner bain de pieds durant huit minutes, ces bains doivent être pris aussi chauds que possible. J'ai soigneusement précisé qu'il fallait verser mon flacon de préparation dans trois litres d'eau bouillie, que ce bain devait être réchauffé mais ne jamais bouillir.

Après avoir reconduit ma malade à ma porte, je suis revenu m'asseoir à ma table-bureau. Et j'ai commencé à vraiment espérer et à croire en la possibilité de ma réussite. Elle tenait à peu de chose ; que la femme du Docteur Camaret ne soit pas soulagée, tout s'écroulait...

C'est à partir de ce moment que les événements se sont mis à aller très vite. On me réclamait un peu partout. Ma chambre du 5, avenue Durante devenait bien petite.

Le docteur Camaret a fait mettre à ma disposition par le Secrétaire du Syndicat d'Initiative de Menton une villa vide, quasi abandonnée, située à la sortie de la ville au pied de la montagne. J'y recevais tous les deux jours. Je ne manquais plus de malades, j'en avais trop. Le Docteur Camaret, sa femme, leurs amis que j'avais soignés m'en envoyaient tous les jours.

Je prenais un des premiers cars, j'arrivais à Menton, la ville

dormait encore et déjà sur les marches de la villa, assis, debout, des gens m'attendaient. Je ne refusais personne. Ce n'était pas pour le rapport, plus d'un bon tiers ne me payait pas, ils étaient trop « petits » pour que je leur prenne leur argent. J'avais comme une fringale de guérir et aussi une soif d'expérience qu'ils étaient seuls à pouvoir apaiser. Mes consultations étaient trop longues, je consacrais à chaque malade au moins une demi-heure. Et le soir il y en avait qui s'en retournaient sans m'avoir vu. Je prenais aussi trop de malades et surtout de maladies. Je ne savais pas qu'il y en avait certaines contre lesquelles je ne pouvais rien. Chaque malade était pour moi le « que sais-je ? » de Montaigne. Ces inquiétudes, j'étais seul à les ressentir. Les gens qui me consultaient ne s'en apercevaient pas. Peut-être parce que paradoxalement j'étais sûr de mes plantes et par conséquent de moi.

Je crois que ce fut très important pour ma carrière ; que cela a été une des raisons de mon succès. Les malades sentaient que je dégageais de la sûreté. Ils sentaient que j'avais de solides qualités de paysan, que j'étais un homme sérieux qui n'essayait pas de les leurrer. Rapidement d'ailleurs, j'ai appris à dire non quand un cas dépassait mes possibilités.

La cueillette de mes plantes me créait des difficultés. J'étais seul à pouvoir la faire comme j'étais seul à pouvoir consulter. Souvent j'étais obligé de faire revenir les gens pour leur donner leur flacon de macération. Mes petites réserves avaient été vite épuisées.

C'est au milieu de ces préoccupations, qui me faisaient vivre trop rapidement, que j'ai rencontré le Docteur Camaret que je ne connaissais pas. J'avais timidement dit à sa femme : « Si votre mari peut trouver quelques minutes pour moi je serais bien content de le remercier. »

A la manière dont elle m'avait répondu avec un joli sourire poli : « Mais certainement je le lui dirai... » j'avais compris que le temps n'en était pas venu. Et cela me tracassait. Je n'avais pas à me plaindre, je lui devais tout, mais de loin. Et je sentais que j'avais besoin de lui parler. J'avais beaucoup de choses à lui dire. J'attendais ; mais je suis trop passionné pour être patient et il commençait à me venir toutes sortes d'idées, de doutes... quand Madame Camaret m'a invité chez eux.

Deux jours avant, le matin, en courant pour aller prendre mon autobus, je me suis aperçu dans une vitrine. Ce n'était pas possible, je ne pouvais pas aller chez les Camaret habillé comme ça.

Je crois bien que je ne m'étais jamais regardé dans une glace. Je m'habillais parce qu'il n'était pas dans les mœurs d'aller tout

nu, et que j'aurais eu froid, surtout l'hiver ! Si je n'avais aucun penchant pour la coquetterie j'avais un mauvais goût qui se voyait de loin ! Bleu, jaune, rouge, vert, plus il y avait de couleurs plus j'étais content. Je trouvais que ça faisait gai !... J'avais un pantalon et une veste différents et bien souvent je ne portais qu'une chemise Lacoste.

Vite je suis descendu vers la vieille ville où j'avais l'habitude d'acheter mes souliers. Il y avait des ruelles entières de magasins de chaussures, elles y étaient bien moins chères que dans les grandes avenues. Ce jour-là je n'ai pas hésité, je me suis payé chez un vrai tailleur, un vrai costume, couleur « bois de rose ». Quand j'y pense, une véritable horreur ! Il ne me serait pas venu à l'idée d'aller chez Monsieur le Docteur Camaret en sombre, ça aurait fait trop triste !

Le surlendemain, à 19 heures très précises, je sonnais à sa porte. On m'a fait entrer dans le salon. En l'attendant, je préparais des phrases de remerciements, je voulais tout lui dire en même temps : que sa confiance me touchait, que je lui devais tout, que sa femme avait été merveilleuse avec moi, que...

Et il est entré. Un homme de cinquante ans, grisonnant, la mâchoire énergique, l'œil franc et la bouche bonne comme celle d'un apôtre d'image pieuse.

— Docteur, vous m'avez fait une telle confiance que je voudrais vous dire merci... Non, c'est plus ! Sans vous...

Et je lui ai tout confié. Mes doutes, mes découragements, ma peur de l'échec.

C'était la deuxième fois que je me confessais à un médecin. Mais lui, ce n'était pas le vieux Docteur Echernier. Il ne me conseillait pas de repartir, au contraire ! Pour moi c'était merveilleux de l'entendre.

— Je n'ai fait que mon devoir de médecin. Je sais quelle importance les plantes ont en pharmacie. A quel point elles peuvent être l'auxiliaire du médecin. On oublie trop souvent que dans notre Codex certaines plantes n'ont jamais été supplantées : le Boldo, la digitale, la belladone, l'aconit... et bien d'autres. Vous possédez des connaissances que nous ne faisons qu'effleurer pendant nos années de médecine. Pour moi vous êtes un spécialiste. Et je suis persuadé que votre collaboration peut être très utile.

Cet homme, ce médecin, disait ce que j'avais pensé dans ma solitude : « Il était possible de travailler avec un médecin. »

Pour chaque malade qu'il m'adressait, je notais mes observations, compositions de mes macérations, dosages, améliorations, rechutes éventuelles et je les lui faisais parvenir afin qu'il les

contrôle. Ce fut pour moi une période extraordinaire de foi, d'enthousiasme, de travail, d'études.

Le ciel de ma vie était d'un bleu intense comme celui de Nice en plein solstice d'été, et d'une grande pureté.

J'étais d'autant plus optimiste que j'allais soigner ma première personnalité : Mistinguett.

10

MA BONNE ETOILE : MISTINGUETT

Mes malades venaient de partout ; de tous les milieux. Celui que je voyais le moins était l'ouvrier. Car je n'avais pas la réputation d'avoir le « don ». Et il croit surtout dans ce qu'il ne peut expliquer et dans la Science. J'avais beaucoup de professions libérales, d'intellectuels. Ils éprouvent le besoin de ce fameux « retour aux sources », et n'ont pas une admiration aveugle pour le progrès. La Science poussée trop loin les inquiète. Ils se demandent souvent : où va-t-on ? Et nous ? Naturellement des paysans, car le paysan est un homme simple. Il comprend les plantes, il les voit tous les jours, ce sont ses amies.

Mais je n'avais pas encore soigné ceux que l'on nomme des « personnalités ». Ceux qui ont leur nom, leur photo, dans les journaux. Je ne croyais pas que c'était un signe de réussite. Je trouvais que j'avais un bon succès et il me contentait. C'était « bien » qu'un clochard ait été la bonne étoile de ma chance. Je ne me doutais pas que celle de ma renommée serait Mistinguett.

A cette époque elle avait déjà fait quelques adieux à la scène. Je savais cela, moi, qui ignorais tant de choses dans ce domaine. Pour moi elle était la reine des reines. Il n'y en avait pas de plus grande. Elle symbolisait un monde dans lequel je n'entrerais jamais. J'avais entendu dire aussi qu'elle avait pris sa « retraite » à Menton, à l'Hôtel des Anglais. Il appartenait à sa nièce, Madame Desboutin, dont elle était l'invitée à vie ! Tout mon savoir s'arrêtait là ! Rien ne pouvait faire prévoir qu'il irait plus avant.

Un ami de celui que j'appellerai toujours « le bon Docteur Camaret » me dit un jour :

— Il y a quelqu'un que vous pourriez beaucoup soulager : c'est la « Miss ».

— Vous plaisantez ! Elle ne doit pas m'attendre.

— Il est fort possible que si. Ce n'est pas tellement l'âge qu

l'empêche de gambiller sur les planches, ce sont ses rhumatismes. Ils la paralysent ! Et plus j'y pense plus je crois que c'est une bonne idée pour vous deux. Mais elle est très méfiante. Elle ne vous fera confiance que lorsqu'elle vous aura vu. Son coup d'œil est rapide et elle ne se fie qu'à son jugement.

Comme il devait la voir le lendemain il m'a dit :

— Appelez-moi au téléphone chez elle. Et si elle est bien lunée je vous la passerai.

A l'heure qu'il m'avait indiquée j'ai téléphoné sans y croire. J'étais sûr que ça s'arrêterait là.

— Vous avez bien fait de m'appeler ici, j'étais justement en train de parler de « vos miracles » à Miss. — Miracles ! dans ces milieux-là on n'a pas le sens de la mesure ! — Elle a quelques rhumatismes qui la tourmentent et aimerait vous voir. Je vous la passe.

Et, à mon oreille, la voix que je ne connaissais qu'en disque, la voix de Paris-Gavroche, m'a dit :

— Bonjour, monsieur. Il paraît que vous pouvez guérir. J'espère que vous allez faire quelque chose pour moi ?

J'étais si peu préparé à l'entendre que je bredouillais, je pataugeais dans mes phrases.

— Madame, vous pensez si je vais faire quelque chose... Je vous admire tant... Je suis bien confus... Je...

Elle est partie d'un rire inimitable qui roulait joliment tout en rocaillant un peu dans les aigus. Le rire de Mistinguett.

— Venez me voir après-demain à onze heures. Et surtout ne perdez pas vos moyens en chemin ; on va en avoir besoin tous les deux

Moi le petit gars en sabots de Gavarret, le « fumiste de Lectoure » le « pion-charlatan » de Bergerac, moi le frère du clochard de Nice, j'allais soigner Mistinguett !...

Je me rends bien compte qu'il est impossible aujourd'hui de réaliser ce que ça représentait. Elle fait un peu vieille gloire. Mais à ce moment-là et pour moi, c'était une grande personnalité et sur la côte encore plus.

A cinq heures trente, j'étais debout à l'ouverture du marché aux fleurs. J'avais pensé lui apporter des roses rouges. Il faisait doux, le jour se levait. Les lumières de la rue Saint-Vincent-de-Paul pâlissaient. Au milieu de la chaussée se dressaient des murs d'œillets, épais comme les fortifications de Vauban, derrière s'abritaient des marchandes à l'accent aillé ; elles se criaient des bonjours, se donnaient des nouvelles. C'était gai ! J'aime les foules méridionales. On ne s'y sent jamais étranger.

Toute la rue était remplie de fleurs. C'était comme une grande

fête. J'ai regardé les roses rouges, mes préférées, et puis je me suis dit que j'aurais l'air bête avec elles dans les bras. — J'ignorais que les fleurs se faisaient envoyer.

Je n'étais pas amoureux et je n'aurais pas l'air plus malin avec des violettes dans la main. J'ai pensé aussi que ça ne ferait pas sérieux.

J'avais près de six heures à attendre. J'ai pris mon car et j'ai marché dans les environs de Menton. Au passage, ce fut plus fort que moi, j'ai cueilli une rose rouge très simple, comme je les aime, robuste et belle. Je n'allais tout de même pas oser la lui donner ! La mettre à ma boutonnière sur mon beau costume bois de rose serait encore plus ridicule ! Alors je l'ai mise dans la poche de ma veste. Le geste du gamin de Lectoure qui cachait ses herbes dans sa poche !...

En me présentant à la réception de l'hôtel je croyais m'être préparé à rencontrer Mademoiselle Mistinguett. Le jardin de l'hôtel était bien soigné, odorant de lavandes, de roses. Les bougainvillées grimpaient richement le long des palmiers. C'est dans ce décor qu'elle a ouvert une porte-fenêtre donnant sur une terrasse. J'étais trois marches plus bas, elle a fait une « entrée » de music-hall dans un déshabillé bordé de cygne — c'était bien ainsi que je l'avais imaginée. Comme au Casino de Paris ! Elle a ouvert les bras et crié :

— Venez, jeune homme !...

Je l'ai trouvée plus belle qu'une jeune de dix-huit ans. J'étais tellement troublé que je ne voyais pas ses yeux bistrés jusqu'aux joues, ses grandes dents en clavier, ses rides... et je crois que je ne les ai jamais vus ! C'était déjà une vieille dame, soixante, quatre-vingts ans, je ne le savais pas. Pour moi la beauté n'a pas d'âge. Tant qu'une femme éveille le désir elle est belle. Et Mistinguett est la femme dont j'ai, peut-être, eu le plus envie dans ma vie, qui m'a le mieux bouleversé. Elle éveillait les sens des hommes à un point inimaginable ! Dans ce domaine c'était une garce. Mais quelle femme !

Je l'ai suivie dans sa chambre sans avoir encore réalisé ce qui m'arrivait.

— Vous vous servez d'un pendule, je crois...

En une seconde elle avait enlevé son déshabillé et elle était à plat ventre sur son lit.

— Eh bien, allons-y !...

C'était la première fois que j'examinais une malade aux deux tiers nue, le tiers couvert était grand comme la main ! N'établissant pas de diagnostics, faire déshabiller les gens n'avait, pour moi, aucun intérêt.

J'ai sorti hâtivement mon pendule de ma poche, dans ce geste la rose est tombée sur le lit.

Je ne sais si les oscillations rapides de mon pendule étaient influencées par le magnétisme de ma malade ou par le tremblement de ma main, mais mon petit fil à plomb de quatre sous, en se baladant sur les reins de cette millionnaire, n'était pas indifférent ! Et moi non plus.

Elle avait gardé ses bas et un minuscule porte-jarretelles. C'était très osé comme vision. Quelles jambes ! Il paraît qu'elles étaient assurées pour plusieurs millions. Le chiffre le plus fou ne signifiait rien, elles étaient inévaluables !

Elle a tourné la tête vers moi et j'ai lu dans ce regard humble, inquiet, ce regard de chien empli de souffrances, l'interrogation éternelle des malades : « Alors ? » Je suis redevenu celui qui soigne.

— Qu'allez-vous me donner ?

— Un cataplasme à mettre sur la région des reins, vous le garderez toute la nuit et le renouvellerez le matin. Je vais vous le préparer ce soir.

— Vous n'en avez pas de tout faits ?

— Ce n'est pas possible. Je fais des dosages différents pour chaque malade.

— Ça ne m'étonne pas, vous avez l'air sérieux, un peu trop...

Et j'ai entendu à nouveau son rire.

Tandis qu'elle riait j'ai aperçu ma rose rouge sur son lit. J'avançai la main pour la reprendre, c'était un geste malheureux.

— C'est vous qui l'avez apportée ?

— Je l'ai cueillie... et ...

— Pour moi ?

— Oui !...

— Que c'est joli, vous m'avez cueilli une rose ! Je n'aurais pas aimé du tout que vous l'achetiez. Je n'aime pas les gens qui gaspillent l'argent... Je vous expliquerai plus tard !..

Je n'avais pas fini de recevoir des leçons de la Miss et d'excellentes !

— Il y a de jolies plantes dans celles que vous allez me mettre sur le dos ? Et puis, je n'ai pas besoin de le savoir maintenant, vous me direz ça quand elles m'auront fait du bien !

Pour elle j'augmentai la dose de chou mais je ne lui dis pas. Je trouvais que cela manquait de poésie !

Mon « To be or not to be » était « Réussirai-je ou ne réussirai-je pas ? »

J'ai attendu quatre jours avant de lui téléphoner.

— Je vais beaucoup mieux. Revenez !

J'allai à son deuxième rendez-vous dans un état d'émotions différentes mais bien proches de celles du premier.

En dehors de l'Amiral Darlan, je n'avais jamais approché quelqu'un de connu, quelqu'un qui avait réussi par lui-même à cause de son travail, de son talent. J'ai toujours pensé que l'on ne pouvait pas réussir sans rien. Sur un bluff, une publicité, on peut durer deux, trois, cinq ans... Pas jusqu'au bout de sa vie. Cette femme, qui était d'origine modeste, avait réussi grâce à son travail. Elle avait eu aussi des amants célèbres, riches, nobles, on s'était ruiné pour elle... Tout ça était éblouissant pour le petit bonhomme du Gers que j'étais. Elle m'apparaissait comme une grande dame.

Elle m'attendait, souriante. Quand elle m'a vu, elle m'a dit :

— Mon petit Mességué, je ne souffre plus de mes jambes !

Elle a relevé ses jupes très haut. Vraiment très haut ! A la naissance de ses cuisses ! Un geste qui lui avait rapporté des millions ! Il lui a valu, ce jour-là, uniquement mon admiration, mais elle était grande et j'avais l'impression qu'elle me chantait, pour moi seul :

On dit que j'ai de belles gambettes.
C'est vrai !...

Elle adorait montrer ses jambes ; elle savait combien elles étaient belles et désirables. Elles étaient longues, parfaites, ah ! les jambes de Mistinguett : un rêve sensuel habillé de soie !

— Alors, Maurice ?

A la façon dont elle avait appuyé sur le Maurice j'ai compris qu'elle faisait allusion à celui au canotier. Celui qu'elle avait vraiment aimé.

— Votre accent est plein de soleil, mais quel genre de Maurice êtes-vous ?

— Un paysan du Gers.

— Je connais mieux les gens des villes. Mais je ne demande qu'à apprendre.

Que cette femme avait dû être dangereuse !

— Si vous ne m'aviez pas guérie avec vos plantes, vous auriez pu essayer avec vos yeux. Vous pourriez faire de l'hypnotisme.

— Vous aussi mais vous le faites avec vos jambes !

— Maurice, vous me plaisez. Venez vous asseoir là et nous allons bavarder un peu. Vous avez l'air bien équilibré.

— Je mène une vie de moine.

— Vraiment ?

Cette femme me faisait rougir.

— Je veux dire, je ne mange que des choses simples. Je ne bois pas.

— C'est très sain, alors je ne vous offre rien.

Ce détail de protocole réglé au mieux de ses intérêts, la Miss continua :

— Avec Maurice Chevalier, nous avons représenté la France à l'étranger comme des ministres ! En tout cas, plus longtemps ! J'ai appris beaucoup de choses. Elles me sont rentrées là — elle montrait son front — et elles n'en sont pas sorties. Une expérience comme la mienne vaut très cher.

Je ne comprenais pas du tout où elle voulait en arriver mais je ne doutais pas de ce qu'elle disait.

— Une femme quelconque vous aurait offert un étui à cigarettes ou un gros chèque. Et puis après, bonjour, bonsoir, terminé. Moi, je vais faire votre éducation, vous donner des conseils qui valent de l'or et qui vous en feront gagner toute votre vie. Si je vous ai parlé de Chevalier c'est qu'il a beaucoup profité de moi. Beaucoup plus qu'il ne l'a pensé et surtout qu'il ne l'a avoué. N'en parlons plus ! Heureusement, je suis assez riche pour donner !

Ce mot était assez inattendu dans sa bouche. Je ne la connaissais pas encore bien, mais je l'avais comprise.

— Je vous récompenserai de vos soins comme ça et vous me remercierez ! En attendant quelle est la suite de mon traitement ?

— Des bains de pieds, Madame.

— Première erreur, Maurice, on ne me dit pas Madame quand on est déjà assez en vue pour être avec moi, on m'appelle Miss.

Dans la vie cette femme me désarçonnait. Mais dès qu'il s'agissait de soins on ne me troublait plus.

— Miss, vous prendrez...

Et je lui ordonnai minutieusement le traitement qu'elle aurait à suivre.

Nous étions à égalité.

J'allais la voir quotidiennement. Pour elle je trouvais le temps ; pourtant j'avais déjà près de trente clients par jour. Mais Mistinguette, pour moi, c'était quelque chose. Je n'avais jamais pensé que je pourrais l'approcher et encore moins la soigner ! Et je lui faisais prendre des bains de pieds !...

Un jour, elle m'a dit :

— Ecoute, petit, tu m'as bien soignée, je souffre beaucoup moins. Tu vas dîner avec moi demain.

Comme elle me l'avait demandé, j'étais venu la chercher.

— Toujours à l'heure, j'aime ça. Nous allons prendre le taxi de l'hôtel et nous dînerons au Négresco.

Il ne manquait pas d'endroits chics sur la côte, pourquoi justement le Négresco ? Comme j'étais sûr de payer le taxi j'ai pensé :

Peut-être que le concierge me verra régler le taxi de Mistinguett, ça l'impressionnera. Peut-être aussi qu'il a été remplacé.

En descendant de voiture j'ai bien vu que personne n'avait changé, je connaissais tout le monde ! Enfin grâce à mon beau costume, peut-être ne me reconnaîtraient-ils pas ?

A la porte, en suivant Miss, j'ai hésité. J'avais peur. Et si cet affreux bonhomme allait raconter partout cette anecdote ? Dire : « Celui qui est là avec Mademoiselle Mistinguett, il portait des valises sans avoir de patente et je l'ai chassé ! » A ce moment-là j'avais un peu honte d'avoir été porteur, j'étais assez sot pour ça. Maintenant j'en suis fier...

Je regardais partout si je ne voyais pas le concierge ! Je ne savais pas que ces diplomates-là ne vous reconnaissent que lorsqu'ils peuvent se le permettre.

Ce dîner avec la Miss c'était mon premier contact avec le luxe. J'étais un peu gêné. Il y avait beaucoup d'Anglais et tous étaient habillés en smoking. Je les regardais, c'étaient les premiers smokings que je voyais de ma vie. Ça me paraissait très étonnant tous ces hommes habillés en cérémonie simplement pour dîner. Je sentais que c'était élégant, mais ça faisait sévère. Moi, au moins, je ne l'étais pas ! J'avais un pantalon bleu, une veste verte et des chaussures rouges ! Je trouvais que c'était le dernier cri, j'étais ridicule et je ne m'en rendais pas compte. Je n'ai compris que beaucoup plus tard la réflexion de Miss me regardant ainsi vêtu :

— Très bien, Maurice, on vous remarquera mieux !

Il est certain qu'en smoking, comme tout le monde, personne ne se serait souvenu du jeunot qui accompagnait la Miss ; on avait trop l'habitude de la voir avec des « boys ». Mais un « perroquet » assis à la table d'une vedette, ça ne s'oublie pas !

C'est la première fois de ma vie que j'ai mangé du caviar. J'en avais entendu parler. Mais j'ignorais si c'était de la saucisse ou du boudin, un poisson ou une sorte d'omelette...

Je le mangeai sans même me rendre compte si c'était bon, je n'y avais pas été habitué ! Cela me faisait penser à la fois où j'avais vu mon père manger des huîtres : les gens du village étaient venus le regarder. Moi, personne ne me regardait, parce qu'à la table d'à côté on mangeait également du caviar !

Ensuite, un plat que je ne me rappelle plus, puis des crêpes Suzette, café, champagne. La Miss ne buvait que ça. Elle m'avait dit : « Prends du vin rouge, tu n'aimes pas le champagne... » Et c'était vrai ! Ça me paraissait miraculeux qu'elle puisse savoir cela ; je ne me rendais pas compte que ce n'était pas de la divination, seulement de l'expérience. Et elle en avait ! Tout au long du repas elle me donnait des conseils :

— Maurice, j'ai toujours donné la préférence aux hôtels où on me « faisait des prix ». En descendant chez eux je leur assurais une publicité gratuite. Certains comprenaient mieux encore leur intérêt et ne me faisaient pas payer. Mais pour cela un secrétaire est indispensable. C'est lui qui arrange ces détails à votre place. Bientôt il t'en faudra un.

« Tu as beaucoup à apprendre mais je suis tranquille avec toi, ça ira vite.

« Nous allons être dérangés toute la soirée. Je connais beaucoup de monde et ceux que je ne connais pas veulent avoir l'air de me connaître. On va venir me dire bonjour, me demander des autographes. Regarde-moi bien, je ferai toujours exactement ce qu'il faudra.

Elle était étonnante, elle dosait tout, ses sourires, ses gestes et la hauteur de sa voix quand elle désirait faire tourner les têtes. C'était étonnant. En me présentant, elle disait, mondaine :

« Je vous présente le jeune docteur Mességué. Un magicien, je ne souffre plus. »

Supérieure : « Connaissez-vous le jeune Docteur ? »

Insolente : « Comment, vous ne connaissez pas le docteur Mességué ? »

Parisienne : « Ma chérie, un garçon extraordinaire, le ...

Protectrice : « Maurice, tu feras ça pour moi, tu recevras bien X ou Y. »

On aurait dit la tirade des nez dans *Cyrano de Bergerac*. C'était éblouissant.

Ce soir-là, j'ai appris des tas de choses pêle-mêle : qu'on apportait une petite table pour vous servir, que l'on voiturait les hors-d'œuvre, l'usage du couteau à poisson et du rince-doigts, comment faire remarquer quelqu'un, les limites du savoir-vivre, etc.

— Tu comprends ce que je fais pour toi ? Demain toute la côte saura qu'un docteur Mességué m'a guérie.

— Mais ils sauront que je ne suis pas médecin.

— Je ne leur ai jamais dit que tu étais médecin. Je t'ai seulement appelé Docteur. Et alors ? il y en a de toutes les sortes !

« Sois heureux, je suis sûre que tu seras célèbre, aimé, et que tu deviendras très riche... Je ne me suis jamais trompée. Ce n'est pas pour rien que j'ai le nez en trompette. Il sent la chance !...

Elle a posé sur ma main la sienne alourdie de bagues.

— Demande l'addition, je te la laisse.

J'ai compris que je n'avais certainement pas assez d'argent. Je me suis levé et j'ai été demander l'addition... au Directeur Paul Andrés. Elle était énorme... Décidément je n'avais pas de chance avec le Négresco ! Je lui ai dit :

— Monsieur je ne peux vous en laisser que la moitié. Je vous apporterai le restant dans la semaine.

Il m'a répondu :

— On ne vient pas manger dans un restaurant comme celui-ci quand on n'a pas assez d'argent.

— Je ne savais pas qu'un repas pouvait coûter ce prix-là. Et puis je pensais que j'étais invité par Miss !

Ma naïveté l'a amusé, il connaissait sa cliente !

— Belle mentalité, vous vous faites inviter par les dames ! Et en dehors de ça, que faites-vous ?

Je lui ai dit et quelques jours plus tard sa femme et lui devenaient mes clients. Ce n'était plus moi qui leur donnais de l'argent, c'était eux.

J'ai continué à aller chez Miss très souvent. Elle aimait beaucoup me voir. Elle me racontait sa vie, ses débuts, et surtout ses déboires avec Maurice Chevalier. Elle le trouvait très ingrat, mais je crois qu'il était resté le grand amour de sa vie.

— Tu comprends, c'était un môme de Paname comme moi. On n'était rien tous les deux. La ceinture, on se l'était mise. La vache enragée, on l'avait beaucoup fréquentée... Tu ne peux pas savoir ce qu'il était beau gosse... l'animal ! On en a dansé des « javas vaches » ensemble !...

Elle le détestait comme une femme qui adore.

Miss était gentille, même bonne, à condition qu'on ne lui demande pas de dépenser de l'argent. Elle me disait :

— Tu ne me fais pas payer, d'accord, mais qu'est-ce que je t'ai déjà rapporté !

Elle était hantée par l'argent. Elle y revenait toujours :

— Quand même, de m'avoir soignée — car les journaux en avaient parlé — ça t'a mis en vedette !

Pas comme elle le croyait, j'étais bien incapable d'exploiter cette publicité, d'en tirer parti. Il ne suffit pas d'avoir des vertus, il faut le faire savoir, elles ne servent à rien si tout le monde les ignore.

Mais je crois que je m'en fichais, j'étais heureux, je trouvais ma réussite sensationnelle et ma vie merveilleuse ! Miss voulait que je mette de l'argent de côté, que j'achète de la terre... Ça, en bon terrien, je le savais. Et avant même de me faire faire un costume, j'avais acheté quelques mètres carrés à trois ou quatre francs le mètre.

Sa phrase favorite était :

— Il faut être très économe. On n'est jamais aussi sûr de sa réussite que de son compte en banque !

Elle m'a envoyé quelques clients, entre autres une actrice du Casino de Paris, qui a eu son heure de succès : Claudine Céréda et que j'ai guérie, avec beaucoup de chance, d'un enrouement, avec un seul bain de pieds !

Pour moi, Mistinguett représentait la beauté et pendant très longtemps mon idéal de la femme : elle était terriblement désirable, provocante et un peu garce ! Elle avait du bon sens et elle était bonne. Elle était surtout très femme. Heureusement pour elle, car c'est cela qui l'a conservée jeune !...

11

MES PREMIERS « MIRACLES »

De 1947 à 1949 j'ai vécu trois années extraordinaires. Tellement riches que je crois bien n'en avoir plus eu de pareilles dans ma vie. Pour moi Mistinguett avait été une « grande première », celle de mon entrée dans un monde que je ne soupçonnais même pas. Les « premières » de toutes sortes se sont succédé dans ma profession, dans ma vie privée. J'ai même eu mon premier procès !

On ne venait plus me voir uniquement pour des rhumatismes, des crises hépatiques, des ennuis de circulation ou intestinaux. Bien des malades ont commencé à être pour moi des cas de conscience.

Je me la suis posée souvent la question : « Que ferait mon père ? » Et Camille avait un peu moins réponse à tout. Il n'avait pas connu ce que je connaissais. Il n'avait pas eu à faire face à mes embarras. Pourtant, je le savais, j'en étais sûr, « ses » plantes pouvaient beaucoup. J'allais en avoir une preuve miraculeuse.

Un jour, je suis appelé à Marseille à la clinique du Docteur Bouchard, rue du Docteur-Escart. Il y avait là un homme qui se mourait. Il s'appelait Varna et était exportateur.

Bien entendu, avant même de le voir, j'avais demandé leur autorisation aux médecins qui le soignaient. Ils me l'avaient accordée d'autant plus volontiers que lorsque je suis arrivé à la clinique, ce pauvre homme venait de recevoir l'extrême-onction. On lui avait mis un crucifix sur le ventre. Il était blanc et tout gonflé. Qu'est-ce que j'étais venu faire là ?

Les médecins qui l'entouraient étaient ravis. Non pas qu'il meure, c'est sûr ! mais de me voir au pied de ce lit, à regarder ce mourant sans bouger. Ils me disaient : « C'est vous l'homme qui fait des miracles ? Eh bien, qu'attendez-vous ? Faites-le ce miracle !

Parmi eux, il y en a eu un qui a été très chic. Il m'a pris à part et m'a tutoyé — j'étais si jeune :

— Ecoute, ne t'occupe pas de celui-ci. Il va mourir dans une heure ou dans trois. Il n'urine plus depuis deux jours ! Tu n'en retireras que des ennuis.

Je connaissais l'état de Varna. La personne qui m'avait fait venir m'avait prévenu : « Il est en crise d'urémie. Son taux d'urée est mortel. Ses reins sont totalement bloqués ». Et j'étais venu quand même. J'étais fou ou quoi ? Je me prenais pour qui ? Pour Jésus ressuscitant les morts ?

J'avais loué une voiture pour aller plus vite et j'avais mis dedans un traitement que j'avais préparé : chélidoine, genêt à balai et chardon Roland, lequel, dans la pharmacopée des plantes, est considéré comme le spécifique même de l'urée. Il doit son joli nom à une altération de son nom d'origine « chardon roulant ». A l'automne, ses têtes, qui sont bien nombreuses puisqu'on le nomme aussi « chardon à cent têtes », se détachent aux premiers grands vents et s'en vont semer leurs graines partout. J'avais souvent entendu mon père dire, quand le vent roulait les feuilles rousses : « C'est le grand départ des chardons qui viennent Dieu sait d'où et s'en vont Dieu sait où... » On utilise ses racines qui ont été prises au sérieux par les médecins qui apprécient son utilité dans la néphrite chronique. Le Docteur H. Leclerc [1] a fait en 1939 des observations très intéressantes sur son effet dans des congestions des reins.

C'était tout ce que je possédais pour lutter contre la mort. Et j'étais là à regarder cet homme. Je continuais à me demander pourquoi j'étais venu. Peut-être que j'avais trop de prétentions et que Dieu allait me punir ?

Alors s'est posé à moi mon premier cas de conscience.

« Il va mourir ! » Ça me serrait la gorge. Jamais je n'avais vu un mort. Ses yeux étaient bombés sous les paupières fermées. Je ne connaîtrais, peut-être, pas le regard de cet homme. Ses lèvres étaient rentrées et sa bouche entrouverte faisait un trou noir dans son masque blanc. Ses mains, qui n'avaient plus de sang, étaient posées sur le drap comme des objets...

« Il va mourir ! Est-ce que je le soigne ? Est-ce que je ne le soigne pas ? Si je m'en vais cela ne gênera pas ma réputation. Personne n'exigeait que je fasse des miracles. Si je le soigne et qu'il meure quand même, cela pourra me nuire, je serai ridicule. Les médecins, qui en savent plus que moi, l'ont condamné, alors ?... » J'étais encore perplexe quand l'un d'eux me dit :

— Vous pensez pouvoir le faire uriner ?

— Oui.

1. « Précis de phytothérapie » Paris, Masson.

— Alors, vous allez faire un miracle.

J'aurais pu leur répondre : « Pour les catholiques les miracles c'est à Lourdes, pour les mahométans à La Mecque, pour les bouddhistes au bord du Gange, les israélites au Mur des Lamentations ; moi je ne suis qu'un homme, je m'en vais. » Je leur ai dit :

— Je prends la responsabilité de le soigner.

En moi il y avait une force qui m'affirmait : « Tu vas le guérir ! » Et je pensais aussi : « Si tu n'essayes pas tu es un lâche qui te mens à toi-même. Tu soignes et tu n'as pas confiance ».

J'ai pris du coton, je l'ai imbibé avec ma préparation et je le lui ai mis sur les reins. Il ne sentait déjà plus rien. Il était gonflé, le ventre, les jambes pleines d'eau. Et j'ai attendu.

Ce fut, je crois, la demi-heure la plus longue de ma vie. Je surveillais sa respiration, le drap bougeait à peine. Si le cœur s'arrêtait c'était fini. Tout le monde m'avait laissé, j'étais seul au chevet de ce presque mort inconnu. Une demi-heure après, dans son urinal, il y avait la valeur d'un demi-verre ! La sœur, que j'avais appelée, a dit : « C'est un miracle ! »

Une heure après : un verre. Quatre heures après : sept à huit litres !...

Cela fait vingt-trois ans et il vit toujours ! Naturellement, quand il a pu comprendre, on lui a tout raconté. Il n'y a que quelques années qu'il ne vient plus témoigner à mes procès car il a maintenant quatre-vingt-cinq ans.

Désormais, je ne me poserais plus de cas de conscience, je me dirais : « Il est perdu, je dois essayer ». S'il n'y a qu'une chance sur dix milliards il faut la tenter. Les plantes peuvent guérir, mais ellles ne peuvent pas tuer. Et quand tout a été essayé, que la médecine abandonne, alors c'est mon tour qui vient...

Il n'y avait pas bien longtemps que j'étais revenu à Nice quand un ingénieur parisien, M. Rameau, est venu me voir. Il avait de grandes difficultés à respirer. Il s'arrêtait entre chaque phrase pour retrouver un peu de souffle.

— Monsieur, je suis venu vous trouver parce que je vous considère comme ma dernière chance. Avant vous, j'ai consulté toutes les sommités du monde médical. Mon tempérament, mon éducation ne me portent absolument pas à faire confiance à des empiriques quels qu'ils soient. Les médecins se récusant — ils ne peuvent plus rien pour moi — il ne me reste plus que des hommes comme vous. Je vous ai choisi parce que vous ne faites pas appel à un don mais aux plantes. Pour moi c'est une base scientifique possible.

Cet homme, malgré sa maladie qui l'épuisait visiblement, dégageait, encore, une grande énergie.

— J'ai été gazé à Ypres ; cela fait plus de trente ans que je souffre d'asthme chronique. Mes crises aiguës sont d'une violence telle que je n'ai jamais pu reprendre aucune activité.

« J'étouffe perpétuellement. Je dors assis sur une chaise. Monter sur un trottoir, certains jours, m'est impossible. Vivre m'oblige à un tel effort, de courage, et de volonté, que j'ai pensé plus d'une fois à en finir.

Je résume la plainte de cet homme, elle a duré plus d'une heure. On sentait qu'il était à bout de souffle, moralement et physiquement.

Il était bien inutile que je me serve de mon pendule pour l'examiner. D'ailleurs, j'aurais pu soigner sans. Il n'est pour moi qu'un amplificateur de mon intuition, une sorte de sixième sens. L'intuition est une qualité dont même les médecins ont besoin. Surtout ceux qui sont de remarquables diagnostiqueurs. Bien souvent, leur expérience, leur science, les examens de laboratoires ne leur servent qu'à confirmer leur diagnostic premier, qu'ils ont fait au moment où le malade est entré dans leur cabinet !

Pour M. Rameau, mon pendule allait surtout me servir à faire mes dosages. Cette méthode s'appelle « synthonisation ». Mes échantillons de plantes sont enfermés dans des tubes de verre. Je promène mon pendule sur eux en restant en contact avec le malade, et, suivant les amplitudes de ses oscillations j'établis mes proportions. Bien entendu, je ne le promène pas au hasard, je fais d'abord un premier choix que je modifie ensuite. Il y avait peu de temps que j'appliquais cette méthode et je n'avais pas encore eu à m'en servir pour un cas de l'importance de cet asthmatique.

L'asthme est une maladie qui pose toujours beaucoup de points d'interrogation, il faut souvent tâtonner avant de réussir.

Dans son cas, les antispamodiques étant très importants, j'ai choisi : la lavande officinale, la sauge des prés, la chélidoine et le coquelicot dont les effets opiacés sont plus légers que le pavot et mieux supportés. Le thym qui agit vigoureusement sur l'appareil respiratoire et plus particulièrement sur l'asthme humide a été associé au persil qui est un excellent expectorant. Enfin, j'augmentai dans de fortes proportions la dose de lierre terrestre qui n'a rien à voir avec les lierres grimpants. C'est une petite plante jolie et modeste, on l'appelle « courroie de Saint-Jean ». Je n'en utilise que les tiges. Au XVIIe siècle de nombreux médecins lui attribuaient des vertus antiphtisiques qu'elle est loin d'avoir. Mais en

1876 le Docteur F.J. Cazin [1], l'un de nos meilleurs expérimentateurs modernes, a affirmé avoir guéri des affections pulmonaires chroniques uniquement à l'aide de lierre terrestre. Dès qu'il s'agissait de voies respiratoires, j'avais toujours vu mon père obtenir de bons résultats avec ce lierre qu'il appelait « l'herbe rondelette » à cause de la forme de ses feuilles.

Au bout d'une demi-heure j'ai donné son ordonnance de bains de pieds à mon malade. Il l'a lue et m'a regardé :

— Monsieur, avec ça, croyez-vous que je vais avoir une amélioration... un soulagement ?...

Il s'est arrêté et a repris très humble :

— Je n'en demande pas davantage !...

— Vous pouvez l'espérer.

— Monsieur, je vous crois honnête homme. Pour vous ce n'est pas un mot en l'air ?

— Non, monsieur, je l'espère.

A vrai dire je m'avançais déjà beaucoup. Et la responsabilité que j'étais en train de prendre me faisait un peu peur.

Quelques semaines plus tard, M. Rameau éprouvait un réel et net soulagement. Ni lui ni moi n'osions y croire. Dans l'asthme, les rémissions sont fréquentes, surtout dès que l'on tente un nouveau traitement.

Pour lui, le mieux a persisté et s'est installé. Trois mois après sa première visite il venait me revoir :

— Maintenant, je crois à ma très nette amélioration et je suis venu vous dire merci. Je puis vous affirmer que vous n'aurez pas affaire à un ingrat...

J'avais beau être « jeune dans le métier », je connaissais bien ce genre de phrases. Elles n'avaient jamais de suite.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris que mon ami Rameau, car il l'est devenu, avait écrit à un hebdomadaire parisien à gros tirage cette lettre :

« Gazé pendant la guerre de 1914-1918, je souffrais d'asthme depuis cette époque, au point que j'avais dû, dès 1920, cesser toute activité professionnelle. Récemment, mes souffrances sont devenues telles que les médecins m'ont autorisé à tenter tout ce que je pensais pouvoir m'être utile. Grâce à un traitement par les plantes, M. Maurice Mességué m'a guéri. L'amélioration de mon état est telle que je pense reprendre mon travail.

« Je suis fonctionnaire, donc peu indulgent pour tout ce qui n'est pas orthodoxe. Mais ma conscience me dicte de faire connaître ma guérison. Avons-nous, vous comme moi, le droit de laisser

1. « Traité pratique et raisonné des plantes médicinales indigènes ».

souffrir des gens s'il existe réellement la possibilité de les guérir comme je l'ai été moi-même ? »

Elle n'avait pas fini de faire couler de l'encre d'imprimerie... Les suites ont même contribué à me faire avoir mon premier procès ! C'est dire si la visite de Rameau a eu de l'importance. Il ne me restait plus beaucoup de mois de tranquillité devant moi. Si l'on peut appeler tranquillité la vie follement active que je menais entre Nice et Menton et la cueillette de mes « herbes ». J'avais pourtant trouvé le temps de faire venir ma mère.

Quand j'avais su que je pouvais compter sur dix clients par jour, je lui avais écrit : « Abandonne ton tablier, tu n'es plus au service des autres. Viens me rejoindre ». Ces dix clients, c'était un chiffre que je m'étais fixé. Elle qui avait trimé toute sa vie, je voulais qu'elle connaisse enfin le repos.

Elle est venue tout heureuse et timide. Au début, devant tout ce monde qui m'attendait à Menton ou au 5, avenue Durante, elle s'affolait un peu. Il l'inquiétait :

— Mon petit, est-ce bien sérieux tout cela ? Et si ces gens allaient te faire du mal ?

Comme toutes les mères elle a toujours eu peur pour moi. Elle était là, mais n'habitait pas avec moi, c'était trop petit. Je lui avais trouvé une chambre et elle était heureuse.

Elle me disait :

— Je vis comme une dame, au soleil, avec toutes ces fleurs. Est-ce bien raisonnable ?

La vie l'avait tellement secouée qu'il lui en était resté comme une peur, une inquiétude qu'elle a toujours. Si bien que je lui cache encore mes dîners mondains. Ma promotion sociale l'effraie un peu. Elle est restée l'humble paysanne du Gavarret, la femme de Camille.

Quelques semaines s'étaient écoulées après la dernière visite de l'ingénieur Rameau quand j'ai connu la jeune fille qui allait bouleverser ma vie : Anne-Marie M.

Quand elle est entrée dans mon cabinet de Menton j'ai pensé : « Ce n'est pas possible qu'elle vienne me trouver pour ça ! »

C'était une jolie jeune fille, fraîche, rondelette, saine, vivace comme une plante du Midi. Brune avec ce regard velouté et brillant que les filles d'ici sont seules à avoir. Un regard qui promet le paradis aux hommes sans aucune effronterie. Mais elle avait un bras atrophié replié sur sa poitrine comme une aile d'oisillon blessé. Ce qui l'obligeait à tenir la tête un peu penchée sur le côté.

— Voilà, Monsieur, je suis venue vous voir parce que mon père, qui est employé aux postes, a appris par des gens que vous étiez « comme » un guérisseur ! Alors vous comprenez...

Elle me montrait son bras. Si je comprenais ! A en avoir les larmes aux yeux : une si belle petite !

— N'est-ce pas que vous allez faire quelque chose pour moi ? Vous n'allez pas me laisser comme ça. J'ai dix-neuf ans, vous savez...

— Vous avez vu des médecins, Mademoiselle ?

— Si j'en ai vu ! Je suis remontée jusqu'à Lyon pour en voir. Et ils m'ont bien laissée comme ça... Ils ont dit d'abord : « Ça s'arrangera quand elle sera jeune fille ». Et maintenant que je le suis ils disent : « Il faut attendre ». Quoi ? Ma patience, elle est usée, Monsieur. Dites, vous croyez que je peux trouver un fiancé avec ça ?...

Elle avait des larmes dans les yeux et elle évitait de prononcer le mot bras. Je n'avais pas le courage de lui dire : « Mademoiselle, je ne peux rien pour vous. Mes plantes sont aussi robustes, aussi simples, aussi belles que vous mais elles ne font pas de miracles ! »

— Ce... Cet accident vous l'avez eu quand ?

— Ce n'est pas un accident. C'est de naissance !

Soigner quoi ? Les nerfs ? Certainement. Et puis après ?

— Monsieur, vous êtes là à réfléchir comme les autres. Dites, vous n'allez pas m'abandonner ? Vous allez essayer ?

Oui, elle avait raison, je devais tout tenter.

— Votre bras vous fait mal ?

— Oui, quand le temps va être mauvais.

Il n'était donc pas totalement insensible.

— Mais je ne sens rien d'autre que des douleurs dans les os. Ils m'ont griffée, piquée avec des épingles et je ne sens absolument rien.

Je pensai vite. Rhumatismes, douleurs : thym, ortie piquante, bardane et persil, dont les qualités diurétiques la feront éliminer. Antispasmodique, décontractant pour calmer les racines nerveuses : camomille romaine. Calmants légers : aubépine, tilleul qui l'aideront à dormir, à se détendre, dans son cas c'était très important. Maintenant passons à l'atrophie, c'est une sorte de rachitisme ! Alors la prêle. (Les animaux qui peinent à se tenir sur leurs pattes, qui tombent même, on leur donne avec succès de la prêle associée au chou et au cresson qui sont également des stimulants reconnus comme très efficaces dans la lutte contre l'anémie). Je décidai de les employer avec de la racine de gentiane jaune et de l'oignon.

Le choix de ces plantes était presque un tableau clinique. Mais

allait-il suffire ? C'était la nature qui avait fait cette jeune fille ainsi. J'opposais la nature à la nature. Réussirais-je ?

Vraiment je n'en savais rien.

Je lui ordonnai des cataplasmes, des bains de pieds et de mains.

— Je dois revenir quand ?

— A la fin du traitement dans trois mois — je lui avais ordonné un traitement particulièrement long — avant si vous constatez la moindre amélioration.

— Oh ! merci, monsieur, je viendrai tout de suite. Est-ce que je pourrai vous déranger ?

— Bien sûr ! N'hésitez pas.

Je ne prenais pas de grands risques en lui disant cela.

— Monsieur, vous m'avez redonné de l'espoir.

J'avais bien peur de ne lui avoir donné que cela !

A cause de cette petite M..., il me vînt un grand doute : « Et si je n'étais qu'un marchand d'espoir ? » Une chose me consolait, je ne le vendais pas bien cher et souvent je le donnais... Non. J'avais guéri et même sauvé.

Pauvre gosse, il n'y avait pas eu de bonne fée à sa naissance, peut-être y en aurait-il une maintenant, celle des herbes !

Ce jour-là, il était un peu plus de quinze heures, j'ai ouvert ma porte pour faire entrer le « suivant ». Un grand jeune homme, mince, s'est dirigé vers... la sortie.

— Monsieur, où allez-vous ?

— Je m'en vais.

— Vous êtes bien pressé.

— Simplement, je n'ai plus besoin de vous voir.

— Alors, voulez-vous entrer.

J'ai horreur des insolents. En bon Gascon que je suis, j'ai toujours l'impression qu'ils me jettent un gant à la figure.

— Vous êtes guéri ?

— Non. Je n'étais pas malade. Mais je suis fixé.

— Sur quoi ?

— Sur vos activités.

— Mais qui êtes-vous ?

— Henri Mari, journaliste.

Quand l'hebdo parisien avait reçu la lettre de l'ingénieur Rameau il l'avait prise au sérieux et avait demandé à son correspondant local de venir me voir et d'enquêter.

— Et pourquoi partez-vous ?

— Parce qu'à travers la porte je vous ai entendu conseiller à votre malade : une infusion de tilleul avec de la fleur d'oranger. Il n'y a pas une bonne femme d'ici qui ne pratique ça! C'est un

peu gros de prendre l'argent des gens en échange d'un conseil qui n'est même pas une recette !

— Je ne lui ai rien pris comme vous dites. Je ne pouvais pas la soigner.

— Cela ne m'étonne pas. Je m'y attendais. J'ai vu et je m'en vais.

— Vous n'avez rien vu.

J'aurais pu me mettre en colère et le sortir. Mais je ne sais pourquoi, ce garçon tout bouillant d'honnêteté, d'indignation vertueuse, m'était sympathique.

— Asseyez-vous à côté de moi, comme un assistant, et à la fin de la consultation, peut-être aurez-vous « vu » quelque chose.

Et j'ai fait entrer le malade suivant.

Ce n'est pas facile, quand on se sent observé, jugé, de parler avec les gens, de les écouter, de les comprendre. Cela demande une attention, une concentration que j'avais peine à avoir. Passer quelqu'un au pendule quand un étranger malveillant vous regarde ne vous facilite pas la tâche. Quel sot orgueil m'avait fait asseoir ce garçon au sourire ironique, à côté de moi ? En plus nous devions avoir à peu près le même âge et cela ne m'aidait pas.

— Voilà, j'ai des douleurs dans le dos, comme ça du côté des reins, j'ai pris des tas de choses, rien ne me fait. Et puis j'ai aussi comme des brûlures au creux de l'estomac. Et mon bras droit, je ne le remue pas bien...

Ce pauvre homme devenait ridicule, et je pensai : S'il me parle de ses pieds je vais éclater de rire. C'est dire si j'étais nerveux, pour avoir des idées pareilles, moi qui suis tellement respectueux des malades.

Je n'avais qu'une envie : me débarrasser de lui ; je lui ai donné un flacon de macération pour les rhumatismes en y ajoutant un calmant, le coquelicot, et un stomachique, la menthe, et je l'ai reconduit.

Henri Mari me regardait en souriant. C'était visible : il s'offrait ma tête et pour pas cher.

— Vous savez ce qu'il a votre malade ? Pas plus que moi ! Et s'il est guéri, il viendra me le dire ? Vous appelez ça une preuve ?

Je n'ai pas eu le temps de lui répondre et si j'ai pensé quelque chose je l'ai oublié. Anne-Marie venait d'entrer.

— Monsieur, vous m'avez donné la permission d'entrer.

Je n'arrivais pas à suivre les événements de cette journée.

— Oui, et alors ?

— Je suis venue vous dire bonjour.

Elle m'a tendu la main. Pas à une hauteur normale, à celle de son corsage mais son bras était décollé.

— Regardez... Je peux...

Elle s'est penchée et a pris une fiche sur ma table.

— Votre main... Elle bouge.

— Oui, Monsieur, je suis si heureuse !

Et elle s'est mise à pleurer à gros sanglots de petite fille.

— C'est trop beau, trop beau... Depuis ce matin... J'ai couru... couru...

J'avais moi aussi envie de me laisser aller. Les yeux me piquaient. Je me mouchais... en répétant :

— Ma petite fille... Ce que je suis content !... Racontez...

J'avais oublié le journaliste et son scepticisme insultant. Il pouvait bien partir ou rester, je m'en fichais.

— Je peux devant ce monsieur ?

— Et comment.

Il ne parlait plus de prendre la porte, il écoutait.

— Le premier mois je n'ai rien senti, mon père me disait : « C'est encore un fumiste celui-là ». (J'avais déjà entendu cela !) Le deuxième j'ai eu comme des fourmillements, comme une force dans mon bras et dans ma main. Jamais je n'avais senti ça... Et puis c'est venu petit à petit. J'ai bougé un doigt, puis un autre. Tous les jours je m'exerçais mais je me taisais. Je voulais être sûre pour venir vous voir. Et voilà.

— Mademoiselle, vous voulez dire que vous ne pouviez pas bouger votre bras et votre main ? Que monsieur vous a soignée et que vous le pouvez maintenant ?

— C'est bien ce que je dis.

— Et vous en êtes sûre ?

— Si j'en suis sûre... Mais il vous ferait douter... Donnez-moi votre poignet.

Il le lui tendit et plusieurs fois, assez malicieusement, elle le pinça.

— Vous sentez ?

— Très bien, Mademoiselle.

— Eh bien, moi aussi. Et c'est grâce à Monsieur Mességué. Il m'a fait le plus beau cadeau de ma vie... Aujourd'hui je viens d'avoir vingt ans...

Le lendemain, Henri Mari, qui m'est devenu un ami très cher, commençait son enquête. M. et Mme M. lui dirent : « Cet homme-là c'est un saint, il a fait un miracle. Il a sauvé notre petite ». C'était émouvant mais pas absolument probant. Alors il a rendu visite aux médecins qui avaient examiné la petite. Ils étaient formels, l'un d'eux avait dit : « Dans son état actuel, la science ne peut rien laisser espérer quant à la réanimation ou la guérison d'un membre supérieur atrophié. Des traitement divers, notamment par rayons, peuvent être tentés sans danger sous contrôle médical ».

L'autre : « Rien à faire. Les médecins n'ont pas le pouvoir de corriger les malformations congénitales ».

L'évidence était là : Anne-Marie se servait de son bras et de sa main.

Henri Mari est allé jusqu'au bout. J'aurais pu payer les M. pour qu'ils m'attribuent une guérison due à une autre intervention. Dans le quartier où ils habitaient, on lui affirma qu'ils n'avaient pas changé leur train de vie. La police lui donna d'excellents renseignements de moralité sur la petite et ses parents. Il interrogea les amis, les éducateurs, les employeurs de la famille. Tous les renseignements concordaient. Enfin il consulta un spécialiste qui lui fournit l'explication « raisonnable » qu'il cherchait.

— Il se peut que l'emploi d'agents extérieurs, de facteurs physiques ou chimiques, agissant en corrélation avec des éléments psychiques, aient effectivement modifié les tissus et la motricité de l'organe.

Henri Mari remit alors son « enquête » à son journal : vingt-cinq pages dactylographiées dont il m'avait montré la conclusion : « Je ne crois pas plus aux guérisseurs qu'auparavant. Maurice Mességué n'est certainement pas un savant qui a découvert une thérapeutique nouvelle. Mais il faut reconnaître une chose : il a soulagé des malades pour qui la médecine ne peut rien. Il reste en marge de toute légalité et de toute recherche rationnelle.

« Mais le fait est qu'il guérit ».

Oui, je guérissais et maintenant j'en étais sûr.

12

« MON » PRESIDENT

C'était, je crois, le 26 juillet 1948. A tous les coins de rues, je rencontrais des affiches annonçant que le Congrès du Parti Radical-Socialiste se tenait au Casino Municipal de Nice.

Ce Congrès avait un petit air de fête tricolore qui me mettait de belle humeur. La liste des « vedettes » à l'affiche était impressionnante. En tête le président sortant : Edouard Herriot, maire de Lyon. Les Présidents Queuille, Daladier et les espoirs, ceux que l'on appelait les « jeunes Turcs » : Jacques Chaban-Delmas, Maurice Bourgès-Maunoury, Félix Gaillard. Un vrai programme de gala. Dans toute cette belle liste un seul me fascinait : Edouard Herriot. Et j'avais décidé d'aller l'entendre. Ce n'était pas par opinion politique. Je n'étais fanatique d'aucun parti. Comme tout bon Méridional, j'avais la pointe de mon cœur un peu plus à gauche que d'autres, mais ça n'allait pas beaucoup plus loin.

Je voulais entendre le Président Herriot par amour du verbe et du beau parler. Dans le Gers, on aime deux choses avec passion : le rugby et les discours politiques. Mais on est des connaisseurs et les sifflets partent aussi vite que les applaudissements.

Depuis longtemps, j'avais renié le gamin de Montauban qui ne s'intéressait pas aux hommes politiques ; ils m'attiraient, au contraire, beaucoup. J'avais compris que c'étaient eux qui faisaient l'Histoire. Et, parmi eux, pour moi, le plus grand était Herriot. Je le considérais comme un grand tribun. Il était de la classe de Jaurès, dont j'avais lu tous les discours, le continuateur de ces hommes à la parole sonore, riche, éclatante d'idées, pleine d'enseignements.

J'avais entendu mon grand-père, celui qui était « rouge », parler avec fanatisme du « pape du radicalisme » ; il citait ses discours,

racontait des anecdotes sur lui, et le Président Herriot était devenu une figure de légende.

Puisqu'il était là, pourquoi me contenterais-je d'aller l'écouter ? Pourquoi ne pas demander à le voir ? J'étais demeuré fort naïf. Le seul homme politique que j'avais connu, Darlan, avait demandé à me voir. Rencontrer Edouard Herriot me semblait facile. Très content de ma résolution, à la porte du Casino Municipal, je me suis présenté à un petit groupe d'hommes qui gardaient l'entrée du Congrès.

— Bonjour, messieurs, je viens pour le Congrès.

— Vous venez d'où ?

— D'ici, mais je suis du Gers.

— Où est votre cocarde ? Et votre carte ?

— Je n'en ai pas.

Ils m'ont regardé. Il est vrai que je n'avais pas belle mine : maigre comme un coq noir, je portais un polo grenat, plutôt passé, et un pantalon bleu pétrole, que je trouvais très chic. Ce ne devait pas être l'uniforme du parfait congressiste car ils m'ont refusé l'entrée. J'ai trouvé cela pas très républicain ni démocratique et je suis reparti pas tellement content.

Peut-être deux ou trois jours plus tard on a sonné 5, avenue Durante. J'ai ouvert et j'ai vu devant moi un homme sombre ; tout habillé de noir, avec un col bien blanc et si dur qu'il lui tenait la tête toute raide.

— Monsieur Mességué ?

— C'est moi.

En lui répondant, j'ai pensé : « Ça doit être un huissier ! » Il y avait un petit moment que l'on m'avertissait, « confidentiellement », que mes « activités » ne plaisaient pas à certains médecins.

— Je me présente : Friol, Directeur du Cabinet du Président Herriot.

Je n'avais même plus assez de ressources mentales pour réfléchir !

— Mais entrez donc.

Planté tout raide dans la pièce, sur ma carpette, dont je m'apercevais pour la première fois qu'elle était râpée, Monsieur Friol, après avoir jeté un regard poliment étonné sur mon « cabinet », me dit :

— Le Président Herriot désire vous voir d'urgence. Pouvons-nous convenir d'un rendez-vous ?

Le Président Herriot ! J'avais perdu tout réflexe. Et M. Friol continuait, aussi engageant qu'un maître de cérémonie dans un enterrement chic :

— Monsieur Herriot ayant dû repartir dès la fin du Congrès, tout de suite après sa réélection comme président du parti, il conviendrait que vous l'examiniez à Paris.

Le regard qu'il promenait autour de lui, malgré son flegme diplomatique, n'avait rien de flatteur pour mon logement. Assis, chacun sur une chaise dépareillée, nous nous dévisagions bien poliment :

— Vous permettez, Monsieur, que je regarde mon agenda ? C'est que j'ai beaucoup de rendez-vous. Surtout à Menton...

— Je n'en doute pas. Mais le Président ne peut se déplacer et vous serez plus à l'aise chez lui pour l'examiner. Je vous ferai porter votre billet pour le train de ce soir. Une voiture vous attendra à la gare de Lyon. Et...

Il avait baissé les yeux et il regardait mes pieds ! J'avais des espèces de chaussures de toile mal blanchies et toutes craquelées.

— ... Ne vous inquiétez pas pour vos frais, j'ai reçu des instructions.

J'en ai rougi. Mais c'était ma faute. Je gagnais assez pour m'habiller et me chausser convenablement ; seulement je n'y pensais pas. J'avoue que si l'habit fait le moine je n'avais pas belle mine !

Quand Friol eut refermé ma porte, j'ai essayé de rassembler mes idées. C'était la déroute ! Soigner le Président Edouard Herriot, moi ! Pour quelle maladie ?

Certainement, il devait avoir besoin de perdre du poids. Il avait la réputation d'être un gros mangeur. Il ne fallait peut-être pas négliger le foie. Il y avait des chances pour qu'il soit arthritique, rhumatisant... Et s'il avait autre chose ?

Je n'étais pas un pharmacien, je ne pouvais pas prendre un remède sur une étagère et l'emporter. J'avais quelques préparations de base, mais je les modifiais pour chaque cas. Il m'arrivait même de ne les donner au malade que vingt-quatre ou quarante-huit heures plus tard. Le temps de faire macérer des plantes demi-fraîches quand j'en avais jugé l'emploi nécessaire.

Je n'allais pas, dans ce Paris inconnu, acheter des herbes en rayon qui auraient perdu les deux tiers de leurs vertus. Il me fallait les miennes, je n'avais confiance qu'en elles. Alors j'ai pris une valise et je l'ai bourrée de mes plantes et de mes flacons. En m'habillant je la regardais, peut-être contenait-elle toute ma nouvelle fortune ?

Mes plantes dans ma valise et mes affaires personnelles dans un sac, je suis arrivé à la gare deux heures avant le départ du train. Les paysans du Gers sont toujours en avance. Et malgré tous les leçons de la Miss, ce jour-là j'en étais bien un de paysan !

J'ai voyagé en première. C'était nouveau pour moi. Les gens y étaient plus pincés, moins liants qu'en seconde et tout le monde n'apportait pas le panier à provisions pour l'étaler sur les genoux.

J'étais inquiet, je surveillais ma valise, j'avais peur que pendant un arrêt de nuit on ne me la vole, peut-être par erreur, et qu'elle ne disparaisse !

J'avais beau me le répéter, je ne réalisais pas que j'allais voir Herriot. Ce qui me tourmentait le plus, c'était de ne pas connaître la maladie dont il souffrait. J'aurais voulu pouvoir m'y préparer. Je me disais : « Est-ce que je vais réussir ? Et si j'échoue, de quoi aurai-je l'air ? »

Une chose me tracassait également : comment Herriot avait-il su que j'existais ? Je le voyais mal lisant l'hebdomadaire populaire qui avait parlé de moi. Est-ce quelqu'un qui m'avait recommandé ? Mais qui ? Je ne connaissais personne dans le monde de la politique. Tout ça m'énervait et je ne me suis assoupi que bien après Lyon.

J'ai dû dormir trois heures environ. A Laroche-Migennes on servait, sur le quai, des petits déjeuners dans des gobelets de carton. J'en avais bien envie, mais je n'osais pas descendre, j'aurais eu trop peur que le train ne reparte sans moi.

Quand je suis sorti de la gare de Lyon j'ai regardé cette ville qui s'appelle Paris et j'ai tout de suite senti que je ne la comprenais pas. Elle était trop grande. En la traversant, dans la voiture portant cocarde qui était venue me chercher, j'ai vu qu'elle était belle. Cette ville avait une âme, c'était certain, mais elle ne me parlait ni à l'oreille ni au cœur. On a longé les quais, on a traversé la Seine, que j'ai trouvée bien grise, et l'on s'est arrêté à l'Hôtel de Lassay[1] un très joli petit hôtel du XVIIIe. Ce n'est que plus tard que j'ai pu l'apprécier.

Ce jour-là je n'ai rien vu. Je me sentais sale, fripé, pas à mon avantage. J'avais bien fait ce que j'avais pu comme toilette dans le train, mais ce n'était pas grand-chose. Le chauffeur avait reçu l'ordre de me conduire tout de suite auprès du Président. A la porte je ne sus où mettre ma valise, je ne pouvais tout de même pas entrer avec elle !

— Posez ça là, m'ordonna une petite femme brune, la soixantaine, sèche et énergique.

J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de Césarine, la gouvernante d'Herriot, dont j'avais fait la connaissance par la presse. Avec elle, il était bien gardé le Président. Elle m'a regardé et rien ne lui a échappé.

1. Résidence des présidents de l'Assemblée nationale.

— Allons, suivez-moi...

C'était un « allons ! » de femme qui en avait déjà vu défiler pas mal ! Et j'entrai dans la chambre du Président. Là il m'a fallu reprendre mon souffle. Une grande pièce, pleine de meubles anciens surchargés de journaux, de livres, de vêtements ; il y en avait partout ! Les commodes avaient leurs tiroirs ouverts. Et sur un lit, comme un îlot de chair sur un océan de drap : le Président.

Je n'étais absolument pas préparé à ce que je voyais. Je m'attendais à rencontrer « Le Maire, à vie, de Lyon », le « Président inamovible de l'Assemblée Nationale », le « Monstre Sacré de la Troisième », l'homme qui au lendemain de la Libération avait refusé la présidence de la République, l'historien de Beethoven, de Madame Récamier, l'ami d'Alfred Cortot le pianiste, le lettré, l'érudit, le plus cultivé des causeurs. Et je voyais « le Président », assis à croupetons sur son lit, vêtu d'une nuisette fripée qui s'arrêtait au ras de ses cuisses. Des cuisses énormes comme un rire de Gargantua !

Il me regardait. Des yeux vifs, malicieux, un peu à l'abri derrière les sourcils noirs, la bouche ferme et bonne sous la moustache courte. La brosse dure de ses cheveux mangeait un front de taureau sillonné de rides en bourrelets. C'était un spectacle démesuré et pourtant rassurant.

Autour de lui, il y avait des hommes à l'air important, presque sévère. Des députés-médecins dont le président Queuille.

J'attendais, je ne savais pas très bien quoi.

— Je vous présente le guérisseur qui m'est envoyé par Camaret.

Ce nom me soulageait, une de mes inquiétudes disparaissait.

J'ai appris plus tard qu'en marge du Congrès radical de Nice, Herriot s'étant plaint de ses rhumatismes au Docteur Camaret, celui-ci lui avait dit :

— Ma femme en est débarrassée, je l'ai fait soigner.

— Par un de vos confrères ?

— Non, un guérisseur.

— Un charlatan !

— Non, puisqu'elle est guérie.

— Et il s'appelle comment votre magicien ?

— Mességué.

Ce matin-là, chez le Président, j'ignorais encore cette histoire.

— Approchez-vous, Mességué. Qu'il est jeune, l'animal ! Saluez ces messieurs. Ce sont eux qui entretiennent mes rhumatismes depuis des années ! Regardez-les bien, c'est le pire groupe que je puisse imaginer ; pire encore que le groupe communiste !

Je lisais dans leurs regards froids, ironiques : « Un charlatan, le Président en est là ! Il vieillit ! »

Ils sont sortis dignement et je suis resté seul avec Edouard Herriot. Alors je me suis mis à penser très vite ; une partie de mon avenir allait se jouer, je ne devais pas me tromper ! Mon diagnostic n'était pas difficile à faire. En regardant mon illustre malade, je pensais à ces formules publicitaires devenues slogans : « Qui souvent se pèse, bien se connaît », « Le poids, voilà l'ennemi ! »

— Mon Président — j'ignorais que l'on disait Monsieur le Président ou, quand on était sur un pied d'égalité : Président. Je trouvais le « mon » gentil —, vous vous pesez souvent ?

— Jamais, mon petit. J'ai horreur de me faire de la peine !

Tout en promenant sur lui un pendule respectueux, je lui posais des questions. J'étais plus à mon aise, exercer mon métier me donnait de l'assurance.

— Que mangez-vous au petit déjeuner ?

— Un bon café au lait avec quelques croissants.

Je préférai n'en pas demander le nombre.

— Apéritifs ?

— Sans excès.

— Déjeuner ?

— Vous savez, je suis originaire de Troyes, à la lisière de la Champagne, et je suis lyonnais d'adoption ; cela m'oblige à quelques « sacrifices » qui sont autant de plaisirs. Pouvez-vous imaginer un maire de Lyon qui n'apprécie pas les quenelles de brochet, la poularde demi-deuil de la mère Filloux, le saucisson chaud, le foie gras en brioche, le bourgogne et quelques autres bonnes choses ? Je perdrais ma place !

— Combien d'heures travaillez-vous ?

— Mon petit, je ne compte jamais rien.

— Les femmes non plus ?

— Je ne suis pas plus comptable du temps, de l'argent, que de la beauté.

— Et vous souffrez là et là et encore là.

J'appuyai sans ménagement sur ses points douloureux. Il avait mal courageusement. Mais dans ses yeux il y avait la vieille angoisse des malades.

— Qu'est-ce que vous allez pouvoir faire pour moi ?

— Vous soulager d'abord et dans quelques semaines vous ne marcherez plus avec une canne. Vous pourrez mener une vie normale. Vous allez prendre deux bains de pieds par jour, matin et soir. Demain je vous apporterai un flacon de ma préparation que vous mettrez dedans.

— Et avec vos bains, je ne souffrirai plus ?

— Mon père a toujours obtenu de bons résultats.

Pour un Gascon c'était une réponse de Normand !

— Pourquoi ne pouvez-vous pas me donner tout de suite votre potion-miracle ?

— Mon Président, je dois la préparer pour vous.

— Vous ne donnez pas à tous les rhumatisants la même chose ?

— Non. En vous examinant au pendule, j'ai aussi testé, à l'aide de ces petits tubes, les plantes qui doivent être bonnes pour vous.

— Et vous allez les acheter où ?

Quand il a appris que je traînais, avec moi, ma valise d'herbes, il a ri, un rire énorme, qui le secouait tout entier.

— Je vais croire en vous, parce que vous êtes sincère !

« Vous êtes sincère ». Quelques heures plus tard, cette phrase tournait dans ma tête. J'avais ouvert ma valise aux herbes et j'essayais de faire mes dosages. Mais cela ne m'était pas possible. J'avais menti au Président. Les bains ne pouvaient pas lui suffire, il fallait qu'il suive un régime et je n'avais pas osé le lui dire. J'avais eu peur de perdre mon client. La vérité m'apparaissait clairement : je ne soignais pas un malade, je soignais le Président Edouard Herriot. C'est-à-dire quelqu'un qui allait me faire « arriver », qui allait être ma publicité. Et j'en ai eu comme une sorte de honte. Ça allait bien vite d'avoir la tête tournée !

J'allais, peut-être, soulager mon malade, et il était possible qu'il m'en revienne une certaine gloire ! Dès ce soir il me fallait écarter tout sentiment de vanité : il n'y a pas plus de mérite à soigner un homme célèbre qu'un autre.

Restait à faire ma préparation. Chez Herriot, soigner les douleurs venait en second. J'accordai toute mon attention, tous mes soins, aux diurétiques : prêle, queue de cerises, barbe de maïs, et aux plantes à double effet diurétique et rhumatismal : bardane, oignon, reine-des-prés, racine de chiendent.

Il est parfois très difficile de déterminer quel sera le diurétique le plus efficace pour le malade. Certaines plantes ont des propriétés très complexes qui peuvent en doubler l'action ou la contrarier, tel est le cas de l'oignon. La liste de ses propriétés est longue : diurétique, stimulant, antiscorbutique, expectorant, antiseptique, résolutif, antirhumatismal. Excellent pour la constipation et les fermentations intestinales, les engelures, les plaies, les panaris, il a l'air d'être, vraiment, une panacée que l'on peut employer sans danger. C'est faux, le Dr F.J. Cazin [1] le déconseillait aux tempéraments sanguins ou bilieux, aux personnes sujettes aux hémorragies, et dans les affections dartreuses. Certains hépatiques ne le supportent pas. Des travaux relativement récents ont

1. « Traité pratique et raisonné des plantes médicinales indigènes ».

prouvé que si sa haute teneur en soufre le rendait efficace contre les rhumatismes, il pouvait devenir nocif pour des hépatiques allergiques au soufre.

Ce soir-là, l'oignon a fait partie de mes doutes. Suffisamment puissant comme diurétique, on l'a vu débloquer les reins de malades atteints d'urémie ; excellent pour les douleurs rhumatismales, il pouvait voir son efficacité disparaître et même devenir dangereux si le foie du Président ne le supportait pas.

Le pendule avait réagi favorablement, mais comme il n'était pas pour moi un instrument magique, dont l'infaillibilité était absolue, je supprimai l'oignon.

A la pensée d'affronter le Président le lendemain, de lui tenir tête pour lui imposer un régime, je passai, à nouveau, une fort mauvaise nuit dans ma belle chambre à la moquette douce et aux tentures épaisses.

Le lendemain, Césarine, devenue plus familière, m'a dit :

— Qu'est-ce que vous allez lui faire à Monsieur Herriot ?

— Un régime.

— Mon pauvre monsieur, vous pouvez reprendre votre valise. Jamais il ne suivra un régime !

Tant pis, j'avais pris ma décision.

Le Président, calé dans ses oreillers, avait l'air de souffrir. Je ne voyais plus en lui qu'un malade.

— Donnez-moi vite votre flacon.

Il l'a pris dans sa main, courte et puissante.

— Qu'est-ce que vous mettez là-dedans qui ne soit pas dans ce que l'on m'a déjà donné ?

— Je l'ignore ; beaucoup de remèdes sont tirés des plantes. Mais ce dont je suis sûr, c'est que vous n'y trouverez pas la plus petite trace de produit chimique. Mes « herbes » ont poussé libres dans leur terre d'élection, là où la nature les a mises. C'étaient des plantes heureuses, et ça c'est important. On est bon quand on est heureux...

— Ce n'est pas bête ce que vous dites là et c'est joli ! Alors, vous allez me guérir ?

— Non, mon Président, vous améliorer.

— Est-ce que cela vous intéresse de savoir que mes rhumatismes ne sont ni infectieux ni chroniques ?

— Très peu. Je ne suis pas médecin. Ce n'est pas la sorte de rhumatismes dont vous souffrez que je vais soigner. C'est vous, mon Président.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que je soigne le malade avant la maladie. Vos rhumatismes, vous les avez parce que vous mangez trop de bonnes choses et en

trop grande quantité. Que votre poids pèse sur vous et exige de votre corps un effort énorme de tous les instants. Que vous êtes un sédentaire et un intoxiqué.

« Et vous n'irez pas mieux si vous continuez à manger tous ces plats dangereux dont vous m'avez parlé. Moi aussi j'aime le foie gras, je suis du pays où l'on fait le meilleur, mais je n'en mange pas tous les jours.

« Supprimez un repas sur deux, de préférence celui du soir, remplacez-le par du bouillon de poireau, de la salade cuite non assaisonnée. Et comme boisson, de l'eau.

— Vous n'allez pas me faire ça ! C'est un assassinat et vous voulez que je sois complice !

Césarine avait raison, cela ne pouvait pas réussir. Ma carrière auprès des hommes politiques allait se terminer là. Tant pis ! Je devais avoir l'air plutôt consterné car Herriot m'a tapé gentiment sur la main :

— Ne faites pas cette tête-là, c'est décidé, je vous obéis. C'est Césarine qui va être contente, depuis le temps qu'elle me casse les oreilles avec son : « Faites un régime !... »

Au bout de deux mois de ce traitement sévère, Herriot marchait sans canne et avait maigri de dix kilos.

Pour soigner « mon » Président, je n'avais abandonné aucun de mes malades et je devais faire la navette entre Lyon, Paris et Nice. C'était fatigant et déprimant car je le voyais reprendre du poids à vue d'œil ! Mon triomphe fut de courte durée. Au bout de deux mois, tout était à recommencer : le Président avait repris ses dix kilos !

— Mon Président, vous faites bien votre régime ?

— Mon petit Mességué, comment pouvez-vous en douter ?

Il avait l'air malin de Gnafron [1] quand celui-ci invite Guignol à aller « bouère un p'tiot coup !... »

— Vous pouvez le demander à Césarine...

Je n'ai pas eu besoin de lui poser la question, Césarine a parlé d'elle-même :

— Mon pauvre Monsieur, c'est bien la peine que je lui fasse de la bonne soupe aux légumes, que je la lui serve, et qu'il la mange en faisant la grimace. Il nous trompe tous les deux.

« J'ai le sommeil léger et l'autre nuit j'ai entendu un bruit qui venait de ma cuisine. J'ai eu des doutes, j'y suis allée tout doucement, notre Président était là, installé sur le coin de la table, il mangeait une boîte de foie gras avec du pain et un petit bourgogne...

1. Personnage truculent du Guignol lyonnais.

Césarine n'était pas la seule à me renseigner sur les « débordements » d'Herriot, M. Friol m'avait confié dans un style plus diplomatique :

— Savez-vous, mon cher, pourquoi le Président, quand il se rend à Lyon, préfère la route au train ? Pour pouvoir faire une halte gastronomique chez Dumaine à la Côte-d'Or.

Je savais ce que cela voulait dire ! J'avais vu Herriot, au Banquet du Congrès Radical-Socialiste de Toulouse, manger du foie gras, un magnifique cassoulet, — il en avait repris trois fois — du roquefort, de la tarte aux prunes ; bu du bergerac, du bordeaux, un café, de l'armagnac, et fumé un bon gros cigare.

J'ai pu d'ailleurs constater que Friol ne mentait pas. Certain samedi, passant par Saulieu, je vis la voiture présidentielle dans le parking du Relais de la Côte-d'Or. Et j'entrai pour saluer mon Président. Il était attablé devant un coq au vin fumant, dont il humait, les yeux mi-clos, la bonne odeur.

Dès qu'il m'aperçut, avec une dextérité incroyable, il posa son assiette de coq au vin sur la table voisine, occupée par un couple d'Anglais en train de manger gravement une salade d'œufs. Et il s'empara d'une de leurs assiettes.

Je fis mine, évidemment, de n'avoir rien vu.

— Les œufs en salade, mon petit Mességué, il n'y a rien de tel pour la santé !

— Vous avez bien raison, mon Président.

Il était cinq heures du soir, on allait s'en aller, quand Herriot a fait appeler le maître d'hôtel et il lui a dit : « S'il y en a, je reprendrai bien une lichette de cassoulet !... »

Ce bel appétit, il l'avait en tout.

Un jour que je l'accompagnais, dans une de ces dernières haltes, à Saulieu, au moment de repartir il avait disparu. On le cherche partout ! On monte à sa chambre, il n'y faisait pas la sieste ! Comme il avait fait un dîner terrible, monstrueux, on s'inquiète, on va aux toilettes : il n'y était pas. On va sur la route, on appelle : « Président... Président !... »

Friol était blanc et commençait à parler d'alerter la gendarmerie. Il disait :

— Il a pu être pris d'un malaise, être tombé quelque part... Comment allons-nous le retrouver ?

C'est le chauffeur qui l'a découvert, dans une sorte de cellier, en compagnie d'une belle et forte fille ! A soixante-dix ans ! Et en plus il riait du bon tour qu'il nous avait joué.

— Mességué, vous n'allez pas me défendre cela aussi !

On ne pouvait rien lui défendre. Et je me demande encore comment j'ai pu lui faire faire un régime.

C'était vraiment une force de la nature. Tout en lui était immense, son rire, sa voix, son corps, son intelligence, sa culture, sa bonté... Ce n'était pas un homme à notre mesure.

Il m'était bien difficile de lutter contre lui. Mes remontrances le faisaient rire. Il n'y avait que mes plantes qu'il prenait au sérieux.

— Celles-là, au moins, elles vous font du bien sans rien vous demander en échange ! Votre seule erreur avec moi, mon petit Mességué, a été de croire que je pouvais, aussi, en mettre dans mon estomac !

Par moments, il y avait quelque chose de très émouvant dans cet homme qui refusait de vieillir, de perdre ses forces et, avec elles, les joies de sa vie. Quand il me disait : « Ne me refusez pas ça, laissez-moi être heureux, à mon âge on n'ignore pas que les sacrifices ne sont plus rentables... », je ne pouvais faire autrement que de lui céder. J'ai souvent pensé que par faiblesse on « enterrait » toujours un peu plus tôt que les autres ceux que l'on aimait.

Il m'était impossible de ne pas m'être attaché au Président. C'était un homme de cœur, d'une grande gentillesse. Je l'appelais : « mon rabatteur n° 1 ». Grâce à lui, il y a eu un moment où j'ai soigné soixante-quinze députés ! Ce qui lui faisait dire :

— Mon cher Mességué, quand vous aurez la majorité à la Chambre, ne m'oubliez pas !...

Cet homme, qui avait l'air d'un taureau vieillissant, avait dans l'amitié des délicatesses, des pudeurs de jeune abbé. Bavardant avec moi il s'interrompait pour penser tout haut :

— Il faudra que je songe à signaler à un de mes amis qui souffre de... que vous pourriez l'aider...

Et il n'oubliait jamais. Il n'affirmait rien brutalement, il commençait toujours ses phrases par : « Je suis de ceux qui pensent que... » Jamais je ne l'ai entendu dire : « Moi je... », « J'affirme ».

Une seule fois, il m'a « commandé » à sa manière :

— Mon petit Maurice, j'ai un ami malade et je voudrais bien que vous le receviez dimanche.

— C'est si urgent ?

— Non, mais il travaille toute la semaine.

J'attendais un malade, ils sont venus à six : le père, la mère, les enfants. Le petit dernier, tout bouclé, avait de beaux yeux noirs. Il a fallu que j'examine tout le monde. Ils n'étaient, d'ailleurs, pas malades. Des foies un peu délicats, une prédisposition aux boutons et ce que j'appellerais, aujourd'hui, « un psychisme délicat ». Pratiquement je pouvais, très honnêtement ordonner à toute la famille la même chose, ce que je fis.

Le traitement devait beaucoup inquiéter la mère — très chef de famille — car elle m'avait demandé :

— Il faudra plusieurs flacons ?

— Ne vous inquiétez pas, Madame, je les donne.

— Oh, nous ne sommes pas comme ça, Monsieur. Je sais que vous vous occupez d'un orphelinat et je vais vous faire un don.

Elle a ouvert son sac et m'a donné 50 francs.

C'étaient de très gros fourreurs parisiens, déjà plusieurs fois millionnaires. Quand j'ai raconté cette histoire à Herriot, il s'est tapé sur les cuisses — son geste favori —, a éclaté de son grand rire :

— Ah !.. Ah !... Ça ne m'épate pas que ces gens-là soient riches !.

J'allais souvent le voir, le matin, alors qu'il était encore dans son grand lit, qui gardait en creux la puissante empreinte de son corps, il me parlait de tout, des hommes, des femmes. Celles-là, il les aimait beaucoup :

— Imaginez-vous un univers sans femmes ? Comme il serait triste et laid !... L'amour, c'est la parure d'une vie !

Ce qui l'amusait particulièrement c'était mon ignorance de la politique :

— Vous auriez pu réussir là-dedans, car vous n'y comprenez rien ! et c'est une position excellente, peut-être la meilleure !

Une fois il me parla de la France. Il en parlait d'une façon étonnante, comme d'une femme aimée, comme d'une mère... Ce n'était plus de la politique. Cette conversation à bâtons rompus était bien loin des discours vigoureux du tribun qui réveillaient et secouaient le Parlement.

Il me parla de nos « grands hommes », comme il l'aurait fait de ses parents, en essayant de les comprendre, de leur pardonner leurs erreurs. Il disait : « Celui-ci a mal tourné, celui-là a réussi, cet autre nous donne bien des tracas. » Il considérait Daladier comme un frère qui s'est égaré sur une autre voie. Blum faisait figure de cousin, bien estimable mais un peu éloigné. De Gaulle ? « Un type intéressant et il lui est bien difficile de se mouvoir dans le cadre de notre politique actuelle. Mais c'est un très bon Français, je le crois honnête homme ».

Il ne lui reprochait qu'une chose : le procès de Pétain.

— Il me semble qu'à la place du Général j'aurais choisi une autre politique. Je n'aimais pas Pétain, c'était un vieillard assez borné, mais pas un traître. Pour réconcilier les Français je pense que de Gaulle aurait dû faire la paix avec lui.

Mais nos plus longues discussions, nous les avions à propos de la religion.

— Dites-moi, Mességué, Lourdes ce n'est pas très loin de chez vous et on y fait, dit-on, des miracles ! Vous êtes bien, un peu, orfèvre en la matière, alors donnez-moi votre avis.

— Mon Président, je ne suis pas gêné de vous dire que j'aime la Sainte Vierge. Je la préfère, même, au Bon Dieu. C'est une femme, une maman, elle est plus indulgente. Nous sommes tous un peu ses fils...

Cette idée amusait beaucoup Herriot et le faisait rire.

— Je vais très souvent à Lourdes, continuai-je. Jamais au moment des pèlerinages ; de cette hystérie collective exploitée, sans pudeur, par des gens qui vivent de la maladie, où s'étale la vente, éhontée, des bondieuseries, où les marchands du temple tiennent le carreau ! Ces gens qui font leurs affaires sur le dos de la souffrance et de la religion me révoltent ! Et là, je vous rejoins, mon Président, car à cause de tout cela, je n'aime pas la religion des prêtres !

« Mais à Lourdes, on guérit. Et pour moi c'est incontestable. Des miracles ? Je ne sais pas si les guérisons de Lourdes sont des miracles de la religion. Parce que beaucoup de guérisons, qui n'ont pas lieu là, sont aussi miraculeuses ! Récemment on m'a amené une petite fille de quatre ans qui ne parlait pas. Maintenant elle emploie plus d'une centaine de mots. Croyez-vous, mon Président, que ce sont uniquement mes herbes qui l'ont guérie ?

— Et vous, que croyez-vous ?

— Je ne sais pas. Mais j'ai étudié longuement, attentivement, les gros dossiers des miracles de Lourdes, et ils m'ont beaucoup appris. Le fait qui m'a paru être le plus important est qu'un malade apparemment incurable, parfois même très près de la mort, peut être guéri autrement que par la médecine officielle. Ce n'est pas toujours facile d'être en dehors des chemins normaux, de ne pas être protégé par des diplômes. Il vous vient des doutes... Et cela m'a beaucoup rassuré de penser qu'il n'avait pas manqué aux miraculés de Lourdes d'avoir consulté de bons médecins, que ce qui leur avait manqué, c'était d'en avoir rencontré un qui avait la foi !

« Je crois très fort au pouvoir de la foi ; quelles qu'en soient la forme, l'origine, la cause. Et surtout, je suis sûr qu'il faut être deux à la posséder : le malade et celui qui le soigne.

« Les grands médecins eux-mêmes sont des hommes qui croient à la médecine, même s'ils en connaissent les limites, et eux aussi font des miracles.

— Mais où voyez-vous la part de Dieu dans tout cela ?

— Ambroise Paré, je crois, disait à peu près ceci : « Je les panse, Dieu les guérit. »

Au fur et à mesure que le temps passait, chaque fois je revoyais

mon Président, je le trouvais plus souvent préoccupé par l'idée du Bon Dieu.

— Mon petit Maurice, je suis de ceux qui ne croient pas en Dieu, mais qui ne condamnent pas non plus les croyants. Chacun fait ce qu'il veut. Ce qui me déplait c'est l'ingérence du Chef d'une Eglise dans la politique d'un pays. Dieu n'est-il pas au-dessus de cela ?

Je trouvais qu'Herriot avait toujours la même vivacité d'esprit, une intelligence aussi aiguisée, mais dans son corps malade, je voyais son âme s'inquiéter. Ce que les hommes ne pouvaient lui donner, il le cherchait ailleurs, plus haut, en aveugle. Il se cognait contre l'idée de Dieu mais il ne pouvait plus l'abandonner. J'avais l'impression qu'elle avait pris une grande importance pour lui.

— Vous voyez, Mességué, je crois que je suis comme le bon La Fontaine. Moi qui ai « bouffé du curé » toute ma vie, vous verrez que je mourrai en religion !

Au seuil de la mort il abandonnait fragment par fragment son athéisme. Quand un malade ne peut plus croire en la médecine, dans quoi peut-il croire d'autre ?...

C'est sans doute pour cela qu'à la clinique de Saint-Genis-Laval, le 16 mars 1957, mon Président a reçu la visite du cardinal Gerlier, Primat des Gaules.

Moi qui suis un paysan bien accroché aux choses de la terre, je dis qu'il est plus difficile de mourir en matérialiste qu'en croyant !

13

MON PREMIER PROCES

« J'aime ». Si j'avais une devise à choisir je crois bien que ce mot deviendrait la mienne.

J'aime la vie, les hommes, le soleil, les plantes, les fleurs, les femmes et j'aime mon métier. Pour moi c'est le plus beau de tous. C'est lui qui m'a donné mes joies les plus fortes et aussi mes plus grands tourments. Ce qui prouve que c'est bien de l'amour que j'ai pour lui.

Je pensais à cela ce mois de février 1949 en marchant dans la montagne des environs de Sospel. Le jour n'était pas levé depuis bien longtemps et dans deux heures à peine je descendrais à mon cabinet de Menton et j'y oublierais cette montagne, ce ciel, les parfums forts de cette nature méditerranéenne, pleine de passion. Devant moi il n'y aurait plus que des malades, lesquels me posaient de plus en plus fréquemment des cas de conscience.

Ma vie en un an et demi avait changé. J'avais dû résoudre beaucoup de problèmes et bien souvent être forcé d'improviser. Mes voyages auprès du Président me prenaient du temps et si je restais deux ou trois jours sans recevoir, je me sentais comme un peu coupable vis-à-vis de tous ces gens qui m'attendaient.

La cueillette de mes plantes, elle aussi, m'avait donné du souci. Le nombre de mes malades était trop grand. Je ne pouvais plus assurer, moi-même, sur place, le renouvellement de mon stock d'herbes. J'avais fait quelques essais, mais les gens d'ici sont déjà déformés par la ville, ils n'ont ni le sérieux ni les connaissances de nos paysans du Gers. Et puis, je dois être honnête, pour cueillir je n'avais confiance qu'en moi-même ou en ceux de chez moi.

J'avais donc fait un voyage éclair au Gavarret pour y chercher des gens d'un certain âge, qui aient une bonne main pour les

plantes et aussi cette expérience de la nature que l'on ne peut avoir qu'en vivant perpétuellement avec elle.

C'est à ce moment-là que j'ai mis sur pied toute une technique du ramassage et du séchage que je n'ai fait qu'améliorer par la suite, mais qui ne s'est pas transformée.

Cela n'a pas été tout simple et j'ai dû me déplacer plusieurs fois.

Mes plantes ne se récoltent pas de la même façon, au même moment. Elles ont chacune leur mois, leurs heures. Cueillies à une saison mauvaise, à un moment peu favorable, sur un terrain de qualité médiocre, mal séchées, ou conservées trop longtemps, elles perdent toutes leurs bontés.

La première des règles est de ne pas ramasser d'herbes sur les talus des routes nationales, elles sont empoisonnées par les gaz d'échappement, ni celles qui poussent aux abords des champs de céréales, des vergers, des vignes. Elles ont reçu des éclaboussures des produits chimiques que l'on emploie comme engrais ou insecticides, et elles peuvent devenir nocives. Il faut les récolter le plus loin possible de tous les lieux cultivés.

Je les fais cueillir à l'état sauvage, la sélection naturelle s'est faite. La plante est plus vigoureuse, plus riche. Elle a trouvé son sol nourricier d'élection. Pour chacune d'entre elles il y a des règles à respecter. Elles changent selon qu'on récolte la fleur, les feuilles, la tige ou la racine.

Les plantes sont particulièrement riches de sucs le matin et les racines le soir. « C'est que, me disait mon père, le sang de la plante circule, il va et vient comme dans notre corps ».

Les fleurs, les tiges, les feuilles doivent être cueillies sitôt la rosée évaporée. Les fleurs comme l'aubépine doivent être récoltées quand elles sont encore jeunes filles avant que la nature les ait épanouies comme une femme. C'est très important. Ainsi, les fleurs de genêt à balai, un de nos meilleurs diurétiques, peuvent occasionner des troubles gastriques si elles ont été cueillies au début de leur transformation en gousse.

L'époque la meilleure pour beaucoup de plantes est le solstice d'été, autour de la Saint-Jean. Nos pères le savaient bien.

Le temps ne doit être ni trop humide ni trop sec.

Le séchage est capital. C'est lui qui conservera toute leur efficacité aux plantes. C'est un tour de main. Il les faut ni trop sèches ni trop fraîches. Pas totalement déshydratées. Le premier séchage doit être fait à l'ombre, jamais au soleil, dans un endroit aéré, mais pas venteux, et à l'abri des insectes, étendues sur une toile où on les retourne souvent, ensuite on les « finit ». Pour cette opération les claies sont d'un bon emploi, car l'air circule

de partout ; mais ma méthode préférée est de les suspendre, par petits paquets, la tête en bas, dans une maison.

J'ai depuis longtemps au Gavarret une maison aux herbes dont les poutres et les solives portent leur chargement de bouquets. Mes plantes en sont les seules habitantes. Elles ont leur gardien qui leur ouvre les fenêtres au beau temps, les ferme à la pluie et les enferme chaque soir. Cela fait vingt-cinq ans qu'il veille sur elles !

Pour les racines, il faut d'abord les débarrasser de leur terre, puis les laver rapidement et les brosser avant de les faire sécher.

Enfin, les herbes sèches doivent être enfermées à l'abri de la lumière qui leur ferait perdre leurs couleurs et avec elles une partie de leurs qualités. Il est certain que les plantes pâlissent et noircissent en séchant ; mais j'ai constaté que je peux être sûr qu'elles demeurent actives si elles ont conservé la fraîcheur de leurs tons.

Il a fallu, aussi, que je me préoccupe de leur emballage, puis de leur expédition. Au début, j'ai reçu, parfois, des envois inutilisables : emballées trop fraîches, elles avaient moisi, trop sèches elles n'étaient plus que poussière.

Ces mauvais arrivages étaient pour moi plus qu'une déception : une catastrophe.

Je ne pouvais pas dire :

— Je n'ai plus de plantes, revenez dans huit jours... ou dans quinze !

Cela ne m'était pas possible. Comment expliquer à des gens tordus par la douleur qu'on les soulagera... plus tard ?

A peine mon ciel s'éclaircissait-il qu'un nouveau nuage accourait de l'horizon. Il y avait trop de monde à ma porte, cette réussite provoquait des jalousies. Des gens, dont les sentiments à mon égard étaient peu sûrs, m'avaient prévenu que j'étais « surveillé ». C'était un mot très désagréable. Ce sont les malfaiteurs, les mauvaises gens que l'on surveille. Je ne voyais vraiment pas quel mal je pouvais faire en soignant, bien souvent gratuitement, des malades.

Le docteur Camaret, qui était président du Syndicat des Médecins de Menton, m'avait dit :

— Faites attention, vous réussissez trop bien. On parle trop de vous. Tous mes confrères ne sont pas comme moi. Il y a vingt-six médecins à Menton et aucun ne peut se vanter d'avoir autant de clients que vous.

Le docteur Echernier, que j'avais revu et dont j'avais même soigné les rhumatismes, m'avait mis en garde.

— Maurice, tu n'es pas aimé. Je t'avais prévenu. La côte c'est la jungle. C'est le miroir aux alouettes, on s'imagine que parce

qu'il y a du soleil il y a aussi de l'or. Et l'on y accourt de tous les côtés ! Quand on s'aperçoit que la vie y est aussi dure, et même plus qu'ailleurs, il est trop tard. Alors on sort les griffes pour survivre ! Les médecins ne sont pas plus indulgents ni meilleurs que les autres hommes...

« Cela m'ennuierait d'être obligé un jour d'aller témoigner pour toi à ton procès !...

Je lui répondais :

— Mon procès ? Vous faites le monde plus mauvais qu'il n'est. Je ne nuis à personne et c'est bien ça le plus important

Il est dans ma nature de faire confiance aux gens. Et chaque fois que je suis déçu cela me révolte, me paraît injuste, me fait mal ; mais je ne change pas et recommence la fois suivante.

C'est dire si toutes ces « attentions » m'énervaient. Je ne voyais pas ce que l'on pouvait me reprocher. Je me trouvais en règle avec l'Etat puisque je payais patente de radiesthésiste. Avec l'Ordre des Pharmaciens, puisque je donnais mes flacons de préparations. Il ne me serait pas venu à l'idée de vendre les plantes du Bon Dieu. Et tout à fait en paix avec les médecins, et ma conscience, puisque je ne soignais jamais un malade sans avoir pris toutes sortes de précautions qui me semblaient bien naturelles.

Je n'avais que vingt-neuf ans mais je n'étais pas plus présomptueux que je ne le suis maintenant. Je ne faisais déjà aucun diagnostic. Je demandais d'abord au malade celui du médecin.

Je suis très intuitif. Je l'avoue, cette espèce de sixième sens m'est très utile, il me guide dans mes recherches. Toutefois j'ai la sagesse de le contrôler et de ne pas m'y abandonner.

J'ai aussi toujours pensé que les médecins en savaient, peut être, moins sur les malades, mais certainement plus sur les maladies. Et je n'ai jamais eu la prétention de déclarer : « Cet homme souffre de ceci ou cela... », ni cherché à démolir le diagnostic d'un médecin pour le remplacer par le mien.

Il arrive qu'en faisant mes dosages, par le choix de mes plantes même, je modifie ce diagnostic ou le complète. Cela vient de ce que je soigne la cause avant l'effet. Mais le malade l'ignore. J'ai toujours été très contrarié quand quelqu'un m'a dit : « Ah, monsieur, je ne sais plus à quel saint me vouer ! Le Docteur X m'a dit que j'avais un ulcère du duodénum, le chirurgien Y voulait m'opérer de l'appendicite et le Professeur Z m'affirme que c'est la vésicule ; qui dois-je croire ? »

Quand il a perdu la foi dans le savoir des hommes qu'il a consultés, le malade croit moins dans sa guérison et il est moins réceptif.

Je ne prenais pas, non plus, de maladies pour lesquelles la médecine, la chirurgie sont beaucoup mieux armées et plus efficaces. Ce n'était pas à moi de soigner une fièvre typhoïde, ni des maladies infectieuses ; ou de prétendre à guérir la tuberculose ou le cancer.

Je n'avais jamais mis en danger la vie d'un malade. J'avais si peur de me tromper et de passer à côté de choses importantes que lorsqu'un malade me disait : « Je n'ai pas fait faire d'examens, avec vous, ce n'est pas la peine... », je l'envoyais tout de suite à un des trois grands médecins de Nice qui voulaient bien travailler avec moi : D., L. et D., pour qu'il lui fasse faire tous les examens radiographiques et les analyses nécessaires. Parce que, pour moi, la première chose en médecine n'est, peut-être, pas de guérir mais de ne pas nuire !

Si je procédais ainsi ce n'était pas par crainte de je ne savais quel gendarme, mais parce que ma conscience m'aurait reproché le plus petit manquement à ces règles.

En descendant vers Menton, toutes ces pensées allaient et venaient dans ma tête, mais elles ne me mettaient pas en souci. Malgré les « avertissements » de mes amis et des autres, je n'étais pas préparé à ce qu'il allait m'arriver. Je ne le croyais pas possible.

Aujourd'hui encore, si je me souviens bien nettement de ce jour de février 1949, c'est qu'il a été un des plus durs de ma vie ! Je ne dirais pas le plus, on peut toujours avoir pire !

C'est dire si j'ai été bouleversé quand au plein milieu de ma consultation on m'a remis une enveloppe, jaune, contenant du papier bleu.

J'étais bel et bien poursuivi devant le Tribunal Correctionnel de Nice pour exercice illégal de la médecine, infraction à l'Article 376 du Code de la Santé Publique. L'assignation à comparaître était fondée sur l'ordonnance-loi du 27 septembre 1945 réglementant l'exercice de la profession de médecin. J'encourais une amende de 500 à 50 000 francs [1] et un emprisonnement de deux mois à deux ans.

J'étais anéanti. Toute la journée, j'ai continué à recevoir. Je regardais chaque malade comme un être cher que j'allais abandonner. Il y en avait qui étaient nouveaux et en les examinant je pensais : « Heureusement son traitement sera court, dans peu de temps il n'aura plus besoin de moi, ou : comment va-t-il faire ? il en a pour des mois ! »

Car, réagissant toujours à tout avec passion, je me voyais obligé d'abandonner, et j'en avais la gorge serrée. Je me souviens qu'une femme m'a dit ce jour-là :

1. Anciens francs.

— Sans vous, monsieur Mességué, de pauvres gens comme moi dont les médecins ne veulent plus, qu'est-ce qu'on deviendrait ?

Je crois bien que je l'ai un peu bousculée, ce qui n'était pas dans mes habitudes, tant ce qu'elle me disait répondait à mes pensées.

J'étais d'autant plus atteint que ce maudit papier bleu spécifiait : « A la requête du Dr Camaret, Président du Syndicat des Médecins de Menton. »

Dans le car qui me ramenait à Nice, je passai par toutes sortes d'alternatives : fureur, dégoût, désir de lutte, puis d'abandon. Après tout, je pouvais toujours redevenir pion quelque part ! J'étouffais de colère et d'impuissance devant ce que je considérais comme une injustice.

Ce soir-là, j'ai retrouvé Suzanne Jaffeux, celle qui allait devenir ma femme et que j'aimais profondément.

Elle était venue me voir il y avait quelques mois en me disant :

— Monsieur, pouvez-vous me guérir ?

A l'instant où elle s'était assise devant moi je l'avais aimée. Et je n'osais pas le lui dire. Je m'étais toujours interdit de considérer les femmes qui venaient me consulter autrement que comme des malades. A chaque nouveau rendez-vous, je pensais : la prochaine fois, quand elle sera guérie, je l'inviterai à dîner. Seulement sa guérison traînait ; j'en étais bien inquiet et je m'interrogeais sur la valeur de mes plantes. Je ne pouvais pas savoir qu'elle me mentait pour pouvoir continuer à venir me voir, qu'elle pensait : « Quand je serai guérie je n'aurai plus de prétexte... »

Ce soir-là, nous avions rendez-vous et je lui ai tout dit. Je crois que j'ai parlé longtemps, très longtemps, ce qui ne me ressemble pas. Des gens du Midi j'ai l'abord facile et aussi la réserve profonde. J'ai l'air de tout dire et je tais ce qui me touche vraiment.

Suzanne m'a demandé :

— Tu as téléphoné à Camaret ?

— Mais c'est lui qui m'attaque.

— Tu sais bien que ce n'est pas possible. Tu dois le voir, et aussi prendre un avocat, te défendre. Demander à tes malades de te soutenir... Tu ne peux pas les abandonner.

C'était bien elle qui avait raison.

Le lendemain, j'ai vu le « bon Docteur Camaret ».

— J'ai voulu vous prévenir, mais vous n'étiez pas là. Je n'ai pas pu faire autrement ; sur vingt-cinq médecins, vingt et un m'ont demandé d'agir, mais cela ne m'empêchera pas d'être de votre côté et je vous serai plus utile encore.

Pour les quatre autres, j'en aurais été bien étonné : je soignais leurs femmes.

C'étaient de bonnes paroles et j'y croyais. Seulement je réalisais clairement qu'au regard de la loi, je serais toujours un illégal, une sorte de clandestin. On ne m'accorderait jamais officiellement le droit de guérir ; je serais perpétuellement mis en demeure de cesser mes activités, par des gens qui ressembleraient au proviseur de Bergerac. Ma vie allait devenir un paradoxe constant. D'un côté, des hommes comme Edouard Herriot et des médecins reconnaîtraient mes capacités et m'accorderaient le droit de soigner. De l'autre, on me l'interdirait et on me pourchasserait.

Et quelles poursuites ! Le commissaire P... m'avait envoyé des malades-mouchards qui devaient témoigner que j'exerçais illégalement la médecine. Ce qui était bien inutile, à mes yeux, puisque je ne me cachais pas.

Quand le commissaire P... m'a interrogé, j'ai répondu à toutes ses questions et il y en avait ! Il en est une, la seule, qu'il ne m'a pas posée, à laquelle je n'aurais pas répondu étant lié par le secret professionnel : « Est-ce que ma mère vient se faire soigner chez vous ? »

Comme elle était venue bien avant que P... apparaisse dans ma vie, je n'ai jamais su si c'était lui qui lui avait conseillé de venir me voir ou si elle était venue d'elle-même ! C'était une brave femme, pas bien riche, elle avait un petit commerce de mercerie, et je la soignais gratuitement. Alors, pour me remercier, elle m'avait apporté des chaussettes, sans doute les mêmes que celles qu'elle donnait à son fils.

Il n'est pas dans mon caractère de me laisser battre. J'avais donc préparé mon combat. Mais quand j'ai franchi le seuil du Palais de Justice de Nice le 28 avril 1949, j'étais profondément découragé et j'avais décidé d'abandonner après l'audience. Me Pierre Pasquini, mon défenseur, me disait : « Je vous affirme que ce procès se retournera contre eux. Vous serez évidemment condamné, le Président sera forcé d'appliquer la loi. Mais j'ai confiance, je suis sûr que vous en sortirez victorieux ! »

Mais moi je ne voyais qu'une chose : j'étais traîné en justice ; si mon père avait été là, il en aurait été malade. C'était une honte pour les Mességué.

Me Pierre Pasquini avait fait citer 288 témoins. Le tribunal avait décidé d'en entendre une cinquantaine. Ils voulaient tous passer, se faire entendre. Ils disaient leurs malheurs avec des mots simples, des mots de tous les jours, qui me bouleversaient. J'en avais comme une petite boule dans la gorge. Et je n'étais certainement pas le seul.

On ne pouvait pas entendre sans émotion cette petite vieille dame de soixante-dix ans qui avait soigné sa mise pour venir. Elle marchait vers la barre en trottinant à la manière des petites souris. Elle et moi savions que cette marche discrète, mais rapide, était un miracle.

— Voulez-vous déposer assise, Madame ? lui a demandé le Président.

— Oh, non, maintenant je peux me tenir debout.

D'une voix lente, en pesant, en choisissant bien ses mots, elle a dit :

— Voilà, depuis deux ans je ne pouvais plus marcher. Plus du tout. J'étais au lit toute seule. Mes enfants sont au loin, aux Colonies, je ne voulais pas les rejoindre. C'est un embarras pour des jeunes, monsieur le Président, une vieille femme impotente ! Toutes mes ressources, qui ne sont pas bien grosses, y sont passées. Je ne voulais rien demander à mes petits pour ne pas les inquiéter. On m'a fait des piqûres, des massages, de l'électricité, des rayons. Ce n'était pas de mauvais médecins que je voyais. Ils ne pensaient pas faire mal en me vendant de l'espoir... Et puis ils ne pouvaient pas savoir que pour payer leurs soins, je vivais avec deux cafés au lait par jour avec du pain. Le onzième médecin que j'ai vu m'a dit : « C'est fini... il faut avoir du courage... » J'ai cru qu'il me parlait de ma mort. Je lui ai dit : « Allez-y, docteur, j'en ai ». Ce qu'il m'a dit était pis pour moi : « Madame, vous ne marcherez jamais plus... »

« Ce monsieur qui est là — elle me désignait — est venu chez moi. Le premier bain de pieds, c'est lui qui me l'a donné. Il ne m'a rien pris. Il m'a soignée et vous avez vu comme je marche bien !...

« J'ai les preuves là, tous les certificats... (et elle fouillait un peu maladroitement, de ses vieilles mains tremblantes, dans son sac noir).

« Monsieur le Président, pour nous autres qui sommes abandonnés par les médecins, cet homme-là c'est le Bon Dieu... Ne lui faites pas de mal. Sans lui il ne nous resterait plus qu'à mourir...

Un Suisse, M. Peyrot, avait fait le voyage pour dire :

— Monsieur le Président, j'avais consulté plus de douze praticiens français et suisses, des hommes compétents. Aucun n'avait pu me soulager de mes crises d'asthme. J'étouffais nuit et jour. Et en cinq jours Maurice Mességué m'a guéri.

Quand Anne-Marie M., ma petite paralytique, est venue, qu'elle a étendu sa main, l'a fait jouer dans le soleil, qu'elle a écarté son bras de son corps, le Président n'a pu s'empêcher de dire : « Mais, c'est un véritable miracle !... »

Dans la salle on entendait les femmes se moucher.

Ce fut au tour de la mère du petit R., de Châteauneuf-de-Grave, de raconter sa peine :

— Mon petit, Monsieur le Président, il était comme un petit mort qui vivrait. Il pouvait marcher, courir, comme tous les autres garçons. Mais il était comme séparé de la vie, il n'entendait rien et il ne pouvait pas parler. Pas un mot. Il n'y avait que moi, sa maman, qui le comprenais. Je savais, quand il grognait, si c'était de joie ou de peine. J'avais appris à lire dans ses yeux, ils étaient devenus si grands qu'ils lui mangeaient toute sa petite figure. Peut-être parce qu'ils remplaçaient ses deux sens absents.

« Je n'avais rien à perdre, alors quand j'ai entendu parler du « Docteur Miracle », je l'ai mené le voir. Quand il m'a parlé de ses bains de pieds et de mains j'ai cru qu'il se moquait. J'étais folle ! Mais j'avais trop de peine pour l'injurier, lui dire qu'il était un charlatan ! Et puis mon petit lui a tendu ses bras, il avait confiance en lui. Alors je me suis dit comme ça que ces petits innocents sentent des choses qui nous échappent, et je les lui ai faits, ses bains. Et voyez-vous, Monsieur le Président, ce n'est pas bien vieux, mais depuis un mois mon petit parle. Et hier, Monsieur le Président...

Madame R. a éclaté en sanglots.

— Je vous demande pardon, c'est la joie ! Hier, pour la première fois, il m'a dit : « Maman... »

Ces témoignages étaient bouleversants, mais pour moi et pour le tribunal ils étaient moins étonnants que ceux des Docteurs Camaret, Echernier, Leroy qui se sont désolidarisés de l'action intentée par leurs confrères. Des médecins défendant un guérisseur, cela ne s'était jamais vu !

— Docteur, nous vous écoutons.

Et le Dr Camaret a affirmé :

— Maurice Mességué guérit. La première cliente que je lui ai envoyée a été ma femme, il l'a débarrassée de rhumatismes dont elle souffrait depuis vingt ans et qu'aucun de nous n'avait réussi à calmer. Ensuite, je lui ai adressé certains malades jugés incurables et ils ont été soulagés ou guéris... Ce sont des résultats indéniables.

Le Dr Leroy a précisé :

— Non seulement ses traitements de plantes sont efficaces mais étant d'usage externe, ils sont sans danger pour le malade.

Le docteur Echernier avait témoigné par écrit : « Je certifie qu'après avoir suivi le traitement par bains de pieds de M. Mességué j'ai obtenu une guérison presque miraculeuse d'un rhumatisme datant de plusieurs années, rebelle à tous les traitements. »

Au bout du vingt-huitième témoin, la partie civile a déclaré qu'elle ne contestait pas l'efficacité des traitements. Alors, on a abandonné l'audition des témoins.

Pour Me Pasquini, nous venions de remporter une victoire. J'en étais moins sûr et quand j'ai vu se lever Me Montel, avocat de la partie civile, représentant l'Ordre des médecins des Alpes-Maritimes, j'ai pensé que le procès allait changer de ton.

— En tant qu'avocat, je plaide contre lui, mais en tant qu'homme je suis prêt à prendre des bains de pieds pour guérir mes insomnies ! Nous ne contestons pas les guérisons de Mességué, nous n'entendons prouver qu'une seule chose : qu'il pratique l'exercice illégal de la médecine. Il guérit, mais aucun diplôme ne lui en accorde le droit. Il doit donc être condamné.

Et je le fus à 10 000 francs[1] de dommages-intérêts envers le Conseil de l'Ordre et à 300 000 francs[1] de dommages-intérêts envers le Syndicat des médecins de Menton.

A la sortie, au bas des marches du palais de justice, dans cette vieille ville où j'avais si souvent traîné misère, il y avait beaucoup de monde qui m'attendait, une vraie foule, et Me Pierre Pasquini m'a dit :

— Maintenant, Mességué, vous êtes célèbre !

Cela m'était totalement indifférent. Cette célébrité par le scandale ne m'intéressait pas, elle me déplaisait.

— Allons, Mességué, ne soyez pas sombre. Vous tenez votre meilleure revanche. Pour ces gens-là vous êtes, presque, une erreur judiciaire ! Eux, il y a longtemps qu'ils vous ont acquitté !

Il avait, sans doute, raison, mais ma décision était prise : j'abandonnais.

La foule avait grimpé les marches, des mains se tendaient, me touchaient, m'agrippaient.

Dans le brouhaha, mon oreille pêchait des mots, des lambeaux de phrases.

— On est avec vous... Bravo... Mon fils est malade... Je suis désespérée... Souvenez-vous de moi... Je viendrai demain... Donnez-moi un rendez-vous...

Et je secouais la tête obstinément :

— Non, non... Je ne peux pas...

— Mon médecin m'a donné l'autorisation par écrit...

— Non.

Pour moi c'était bien fini. La phrase : « Il n'a pas le droit de guérir parce qu'il n'est pas médecin diplômé » sonnait dans

1. Anciens francs.

mon crâne. Non, pour moi ce n'était pas un triomphe, c'était une défaite. J'avais été dupe de mes illusions. Je savais maintenant que l'on me poursuivrait toujours, qu'on ne m'accorderait jamais le droit de guérir. J'abandonnais.

Je ne sais pas si j'ai dormi. Je ne le crois pas, en tout cas fort peu. Le matin m'a trouvé la barbe piquante, la tête douloureuse, la bouche amère.

Il faisait à peine jour que l'on tapait à ma porte. C'était ma concierge.

— Monsieur, ils sont là, ils veulent vous voir.

— Qui ?

— Les malades, il y en a plus de cent...

— Je ne reçois personne.

— Ce n'est pas possible. Il y a des vieux, des femmes, des enfants...

Je hurlai, perdant mon calme :

— Je n'ai pas le droit... Comprenez-vous ? Pas le droit !

A côté de la concierge, une femme était là et derrière elle je devinais d'autres personnes.

C'était une femme très simple, en blouse. Elle m'a regardé :

— Monsieur, ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas nous faire ça... Vous...

C'était vrai, je ne le pouvais pas.

— Eh bien, entrez, Madame.

14

ELEVE D'UN MEDECIN

Je dis souvent : « J'exerce le plus beau métier du monde », comme le dirait un ébéniste de sa corporation. Il faut être sûr que la sienne est la meilleure, la plus belle, sinon on n'aurait plus la foi, on ne se sentirait pas à l'aise dans sa peau. Rien n'est plus triste, plus démoralisant qu'un homme qui exerce un métier pour lequel il n'a pas de cœur. Je demande toujours à ceux qui viennent me consulter : « Aimez-vous votre métier ? » C'est très important pour le moral, leur guérison est alors tellement plus facile.

Si demain on m'empêchait de soigner, je ne connaîtrais plus le bonheur. Pour moi, soigner c'est ma fonction sur cette terre. Si je n'avais pas eu cette foi, si je n'avais eu que l'intérêt pour me soutenir, j'aurais abandonné...

La veille de mon procès, avec mes trente malades quotidiens, j'étais sûr d'avoir très bien réussi. Le lendemain j'en avais plus de cent. Et il m'arrivait plus de cinq cents demandes de rendez-vous par jour. Ce n'était certainement pas le résultat recherché par le Conseil de l'Ordre.

Quelques jours plus tard, des gens attendaient dans mon couloir du huitième, serrés les uns contre les autres. Les lettres m'arrivaient par sacs. Les petits télégraphistes m'apportaient les télégrammes à poignées. Le soir une grande quantité de malades repartaient sans que j'aie pu les voir.

Parmi eux, il y avait des enfants, des vieilles personnes, des gens avec des cannes, des béquilles. Ils me suppliaient : « Monsieur, j'ai fait trois cents, cinq cents kilomètres, je ne peux plus tenir debout ! » « Mon enfant est fatigué... » « Ne me faites pas revenir... » A 22 heures j'étais épuisé, je n'avais rien pris et il y avait toujours autant de monde à ma porte. Je les entendais

racler des pieds, tousser... Ils parlaient peu et ne se plaignaient pas.

La patience des malades est infinie... Je m'arrêtais à bout de force, incapable de continuer. Je les entendais repartir, traînant leur mal mais pleins d'espoir puisque demain je les verrais...

Ces soirs-là j'ai eu peur. J'allais sur mon petit balcon respirer un peu en regardant la nuit et je pensais : « C'est trop ! Comment faire pour être digne de cette confiance, de cette foi ? Je ne suis qu'un homme, je peux me tromper. Les connaissances empiriques des Mességué seront-elles toujours suffisantes ? »

Le huitième jour, je crois, ma femme — j'avais épousé Suzanne — est venue à côté de moi :

— Maurice, cela ne peut plus continuer.

Quand je suis malheureux, et je l'étais, je deviens très violent. J'ai crié :

— Je ne les abandonnerai pas !...

— Il ne s'agit pas de cela, mais de t'organiser. Il faut trouver un appartement, prendre une secrétaire, envisager de chercher un collaborateur, quelqu'un pour surveiller les dosages de base et la mise en flacons. Si cette folie continue, tu vas manquer de plantes.

Elle avait raison, c'était une folie.

— Tu n'as pas le temps de t'occuper de tout cela. Toutes tes forces, toute ta pensée appartiennent à tes malades. Si tu veux, je vais me charger de ces détails matériels.

En quelques jours, elle a trouvé un appartement de six pièces au Majestic, à Cimiez. Un palace pour Anglais de la belle époque, qui venait d'être transformé en appartements. J'aimais cet endroit ; on était au-dessus de la ville. C'était un quartier calme, une sorte de Neuilly niçois qui me convenait parfaitement.

Ma femme a eu une très grande importance dans ma carrière. J'étais et je suis encore un homme désordonné. Elle avait des qualités d'organisatrice exceptionnelles... Elle a engagé des secrétaires, car je ne pouvais plus classer mes fiches, répondre au courrier, prendre mes rendez-vous, et surtout elle m'a débarrassé du soin de demander des honoraires.

Je détestais le geste de tendre la main que je devais faire pour prendre cet argent. Cela m'avait été très dur quand j'étais porteur. J'avais beau savoir que ce n'était pas la même chose, je ne m'y habituais pas.

La première fois que j'ai pu répondre : « Voyez ma secrétaire... » j'ai eu l'impression d'être enfin un homme libre.

J'évitais aussi les remerciements de ceux que je soignais gratuitement. Ils me gênaient beaucoup. J'ai vu de vieilles femmes s'agenouiller pour me prendre la main et l'embrasser. Ça me bouleversait, je pensais qu'aucun homme ne méritait cela.

Je continue à voir, à peu près, le tiers de mes malades, gracieusement. Ils n'ont pas à me remercier car ils ignorent qu'ils ne paieront pas. Quand je sens qu'ils ont économisé sou à sou pour venir me voir, qu'ils ont rogné sur tout, je ne marque aucun chiffre sur leur fiche et quand ils demandent à ma secrétaire le montant de mes honoraires, elle leur répond : « Rien ».

L'exploitation des malades est une chose qui m'a toujours irrité et scandalisé. Je croyais bien avoir pris toutes mes précautions pour l'empêcher autour de moi. Et je n'y avais pas réussi.

Le gardien du Majestic était chargé de leur distribuer des numéros. Il avait trouvé plus profitable de les vendre. Son système me réservait des surprises ; il arrivait qu'une de mes secrétaires appelle un numéro et que cinq personnes se présentent avec le même ! Comme ni ma femme ni moi n'avions le temps de nous occuper de ces détails, son petit trafic l'a suffisamment enrichi pour qu'il achète un fonds d'épicerie.

Tous ces gens qui m'attendaient me faisaient pitié. Je n'osais même plus me mettre à ma fenêtre. Certains arrivaient la veille pour être sûrs de passer le lendemain. Et j'avais dû demander au commissariat central de Nice de placer un service d'ordre à ma porte. Cette affluence me déconcertait et faisait surgir de nouveaux problèmes.

Un après-midi, j'ai reçu Mme B..., une petite femme blonde, ravissante, mince et vive, qui portait des gants jusqu'aux coudes. J'ai pensé : « Tiens, une nouvelle mode ! » Elle s'est assise de profil et a commencé à me parler sans tourner la tête. Sa voix était lasse.

— Monsieur, je sais que vous demandez au malade qu'il vous apporte une autorisation de son médecin ou d'un spécialiste. Voici donc la lettre que le professeur R... a bien voulu vous écrire à mon sujet. Elle vous éclairera pleinement sur mon cas.

C'était une belle formule mais inexacte. La lettre m'affirmait que Mme B... était abandonnée de la médecine à cause d'un « vitiligo avec achromie et hyperchromie » rebelle. Je n'avais aucune idée de ce que ces mots pouvaient signifier. Agacé, j'ai reposé la lettre. Je ne pouvais tout de même pas lui dire que je n'y comprenais rien :

— Expliquez-moi comment vous avez ressenti les premiers troubles.

— En me regardant dans la glace. Tenez, monsieur, à vous, je peux les montrer, voyez mon visage, mes mains...

Elle avait des taches blanches, comme décolorées, entourées de zones brunes :

— Et encore, j'ai de la chance. Pour ma figure je ne les ai que sur un seul côté. Mais l'autre commence à être gagné... C'est affreux pour moi. Ce n'est pas uniquement de la coquetterie. Mais je suis vendeuse, dans la haute couture, et il ne m'est plus possible d'être en contact avec une clientèle pour laquelle la beauté a tant d'importance...

Deux mois plus tard elle était guérie et ce même professeur R... constatait la disparition des taches décolorées. Seulement si cette affection, au nom barbare pour moi, avait été interne, comment aurais-je pu la soigner ?

Le même jour, un homme de soixante ans, appuyé sur une canne, est entré dans mon bureau. Marcher lui était visiblement très douloureux.

Lui aussi m'a tendu une lettre d'un spécialiste, accompagnée d'un paquet de radiographies.

— Voilà, monsieur ; pour moi, toutes ces radios et ces notes, remplies de mots médicaux, ne me disent rien. Mais pour vous ce ne sera pas la même chose et vous allez pouvoir me dire si c'est grave et si vous pouvez me guérir.

La lettre du spécialiste et les « notes » accompagnant les radiographies étaient obscurément techniques :

« *Myélographie lombaire*

Pas d'image de hernie

Petite protusion en L4-L5

Rétrécissement important du cul-de-sac, par bombement de la paroi postérieure.

— en L4-L5 (coupe à 16 cm, série en hypo-cycloïde)

— en L3-L4 (coupe à 153/4, série en hypo-cycloïde).

Liquide céphalo-rachidien

Sucre	: 0,50 g
Albumine	: 1 g
Chlorures	: 7,20 g
B.-W.	: négatif
Hématies	: 204 par mm³
Leucocytes	: 1 par mm³
Bactériologie	: négative
Culture	: négative. »

Que cachaient tous ces mots ? Peut-être une tuberculose osseuse ? Maladie que je refusais de soigner. Devais-je le renvoyer ? Heureusement, quelques instants de conversation me firent comprendre qu'il souffrait de lumbago et d'une sciatique dans la jambe droite. Mes bains de pieds devaient le soulager.

Cet embarras était presque nouveau pour moi. Jusqu'à présent, j'avais travaillé avec des médecins qui me connaissaient. Ils se mettaient à ma portée. Ils me traduisaient les examens en termes simples, en langage vulgaire, et ils concluaient : « Je pense que vous pouvez quelque chose pour ce patient ». Parfois même ils allaient jusqu'à : « Je crois utile de vous mettre en garde... »

Seulement maintenant il me venait des malades de plus en plus loin. Ça remontait : Marseille, Valence, Lyon, Paris, Lille, Strasbourg... Ça dépassait nos frontières : Belgique, Suisse, Hollande... Et je me heurtais, tous les jours, à ces mots que mon père appelait avec respect « savants ». On me tendait des résultats d'examens auxquels je ne comprenais rien, des clichés que je pouvais, sans inconvénient, regarder à l'envers. Et si devant le malade je faisais celui qui savait, ce n'était pas par vanité. C'était par crainte qu'il ne s'inquiète, qu'il ne pense : « Il n'en sait pas plus que moi ».

Je ne le cache pas, dans de nombreux cas, une partie de l'efficacité de mes traitements vient de la confiance que les malades ont en moi. Je souffrais de mon manque de connaissances de la médecine et j'avais décidé de le pallier. Il fallait qu'un médecin accepte de m'aider, de m'apprendre ce qu'il était indispensable que je sache.

Je suis allé voir le Docteur Echernier. Je lui ai confié mes embarras et je lui ai dit :

— Je ne peux pas aller m'asseoir sur les bancs d'une faculté, alors que faire ?

— Tu avais bien une idée en venant me trouver ?

— Oui. Vous êtes savant, vous êtes chef de clinique, accepteriez-vous de me donner des leçons ?

Il m'a regardé, il avait des yeux bleus, un peu froids, très perçants :

— Et pourquoi pas ? Tu es un garçon honnête, ta visite le prouve. Je sais que, déjà, tu gagnes beaucoup d'argent. Tu aurais pu être grisé, ne voir que ton intérêt. Tu as assez de succès pour te croire quelqu'un et tu es venu. Ta démarche me plaît. Alors c'est d'accord. Quand veux-tu commencer ?

— Tout de suite.

— Tu n'as pas changé ! Eh bien, allons-y. Nous allons débuter par le plus facile mais l'indispensable. Je vais te montrer comment

un bonhomme est fabriqué, comment la machine fonctionne, ensuite nous verrons ses dérèglements et d'où il proviennent.

Je travaillai avec lui de quatre à cinq heures par jour. Comment j'avais fait pour caser ces heures-là dans mon emploi du temps ; je ne sais pas. Quand Suzanne me disait : « Tu peux partir, il n'y a plus de malades », je la croyais. Même si je voyais des gens qui avaient l'air d'attendre, je ne m'arrêtais pas. Elle savait leur dire non, moi pas.

L'ostéologie et la myologie m'ont émerveillé, je ne connaissais que l'anatomie que l'on fait au lycée, autant dire rien. Il m'a appris ce que signifiait polyarthrite, névrite, arthrose, algie radiculaire, etc. J'étais comme mon père, je ne connaissais que le mot douleur.

C'est ainsi que j'ai acquis un peu plus que des rudiments de médecine. Ces leçons m'ont apporté beaucoup de connaissances sur la progression des maladies, leurs complications, sur les symptômes de certaines affections. Elles m'ont surtout appris à devenir très méfiant et à avoir peur de la médecine — je tiens à préciser, de la médecine, pas des médecins. J'ai compris aussi qu'elle pouvait être très dangereuse. Quand je vois soigner des bébés pour de l'eczéma à coups de cortisone, je n'ai pas peur de dire : « C'est criminel ! » ou donner des barbituriques à un enfant d'un an, j'ai envie de crier : « Au fou ! »

La médecine m'a, surtout, enseigné qu'il fallait être très humble dans ce métier... et reconnaître que « ce que l'on savait le mieux c'est que l'on ne savait rien ».

Combien de fois il m'est arrivé de voir un malade qui, ayant consulté trois ou quatre médecins, tous compétents et honnêtes, avaient autant de diagnostics que de médecins. Alors, je dis que la médecine est un art mais pas une science exacte.

Ma vie était un tourbillon, elle allait trop vite...

Des gens m'écrivaient de Paris : «Vous êtes très loin, le voyage coûte très cher ». « Mon travail ne me permet pas de venir vous voir ». « Ouvrez un cabinet ici ». Et je l'ai fait : 5, place de la Porte de Champerret. J'ai eu cet appartement grâce à M. Rameau qui avait été une des mes premières guérisons importantes.

Puis ce fut le tour de Lyon. Les Lyonnais considéraient que je leur devais bien ça puisque je soignais leur maire !

J'aimais cette activité un peu folle. Ces gens qui m'appelaient de tous les côtés me faisaient croire à mon utilité. Honnêtement, ils me grisaient un peu.

Depuis, je me suis rendu compte que cette manière de vivre m'avait fait du mal. L'activité, lorsqu'elle est trop grande, devient une sorte de drogue. Elle m'a intoxiqué et j'ai beau couper mon

année par-ci, par-là, d'une semaine de retraite à la Trappe, je ne sais pas me reposer. Si je ne fais pas quelque chose, j'ai l'impression d'être en faute... J'en rougis un peu quand je pense que je suis fils de ce Camille qui avait su prendre le temps d'observer pour que je puisse devenir ce que je suis.

Près de trois mois à l'avance, mes carnets de rendez-vous étaient pleins, les noms les plus obscurs encadraient les plus célèbres. Ce qui m'a protégé du risque de devenir un « guérisseur mondain », c'est que dans mon cabinet je ne faisais aucune différence entre celui qui était venu à pied, et celui qui était descendu d'une Rolls. Devant la maladie, les hommes sont tous pareils.

Un bel après-midi d'automne, tout doré, est entrée dans mon bureau de la Porte de Champerret la Baronne Hauser. La soixantaine, élégante et soignée. Je l'aurais trouvée semblable à beaucoup d'autres femmes de son style, si elle n'avait pas eu un collier dont les perles étaient si grosses que j'ai pensé : « Si elles sont vraies, cette femme doit avoir une des plus belles fortunes d'Europe ! »

Je ne me trompais pas, son mari était un banquier. Dans leur hôtel particulier de l'avenue Gabriel à Paris, vingt-sept domestiques allaient et venaient à l'aise. Et leur chasse en Espagne couvrait quelque soixante-dix kilomètres... Mais ce jour-là je n'en savais rien.

La Baronne me parut un peu sur la défensive, ironique avec politesse :

— Votre réputation, Monsieur, m'a fait penser que, peut-être, vous pourriez m'aider.

— Madame, votre médecin vous a-t-il autorisée à venir me voir ou vous l'a-t-il conseillé ?

— Autorisée, Monsieur, mais c'est une bien petite nuance.

— Elle a beaucoup d'importance pour moi. S'il vous a autorisée, vous venez me voir en pensant : « Après tout, pourquoi pas ? » S'il vous l'a conseillé, vous croyez que je vais vous guérir.

Elle a souri :

— Oui, je vois.

— De quoi souffrez- vous ?

— Ceci vous l'expliquera mieux que moi.

Elle me tendit les résultats d'un examen radiographique.

Seulement cette fois-ci, pour moi, tout était clair. Elle souffrait d'une belle arthrose de l'épaule droite avec incidence sur les cervicales. Je remerciai intérieurement Echernier de tout mon cœur.

— Ces douleurs de l'épaule me torturent, me font passer de bien mauvaises nuits. Je reçois et sors beaucoup. Je suis obligée de renoncer aux robes du soir, décolletées, si je ne veux pas,

ensuite, souffrir pendant des heures. Et elles sont très longues, ces heures-là, monsieur.

Ensuite, elle a développé un thème devenu très classique pour moi : « J'ai essayé... j'ai vu des spécialistes... »

Je lui ai ordonné à peu près le même traitement de cataplasmes et de bains de pieds que j'avais conseillé à l'Amiral Darlan. Et ils ont eu la même efficacité. Pour elle j'avais ajouté à ma préparation de l'aubépine, excellente pour les troubles circulatoires en général, et ceux des femmes en particulier, et de la sauge, ce merveilleux antispasmodique.

— Combien de fois dois-je revenir ?

— Une seule, Madame, quand vous ne souffrirez plus, pour me dire merci.

J'avais très bien compris que la Baronne était venue me voir parce que j'étais à la mode et elle avait pensé que, connaissant sa fortune (elle se trompait, son nom ne m'avait rien dit), j'allais faire durer le traitement.

J'avais oublié la Baronne Hauser quand j'ai reçu une invitation de sa part pour aller, en week-end, chasser dans ses terres, à l'ouest de Madrid.

Deux ans auparavant j'étais une sorte de demi-clochard. A présent, à vingt-neuf ans, je n'étais pas revenu de toutes les vanités et j'avoue que certaines me flattaient. Et puis « Bon chien chasse de race », j'étais le fils du « Cassaïré ».

C'était ma première entrée dans le « grand » monde. Vêtu de mon beau complet bleu marine, je montai dans l'avion privé du Baron Hauser. Pour chasser, j'avais prévu, dans ma valise, un vieux costume de sport, dans lequel j'étais bien à l'aise, et une solide paire de bottes. Avec deux chemises blanches et une cravate pour me changer. J'admirais ma prévoyance. C'était la première fois que je voyageais en avion et le décollage m'a beaucoup impressionné. J'ai trouvé cela merveilleux et j'ai regardé avec une joie d'enfant la terre s'éloigner, se transformer en carte géographique, sous les ailes de l'avion.

Quatre à cinq heures plus tard j'étais en Espagne, dans ma chambre. Un valet me faisait couler mon bain et disposait sur mon lit, avec élégance, un smoking à ma taille. Heureusement que la Baronne avait été plus prévoyante que moi ! Quelle mine j'aurais eue au dîner !

Ce fut un week-end de cinéma. Premier avion, premier smoking, premier fusil. Une belle arme damasquinée. Si mon père avait pu la voir, quel plaisir il en aurait eu !

Je n'avais jamais chassé et j'étais à côté d'un Grand d'Espagne

qui avait tout ce qui me manquait, de l'expérience et un beau costume !

Je ratais mon gibier avec régularité. Il m'a dit :

— J'espère que vous êtes meilleur guérisseur que chasseur. Sinon je plaindrais vos malades !

Un peu agacé, je lui ai répondu :

— Je souhaite que vous ne le sachiez jamais.

Il a souri, il avait de belles dents bleutées comme le blanc de ses yeux. Le Docteur Echernier m'avait appris que c'était, en général, le signe d'une ossature fragile prédisposée aux fractures.

— Vous souffrez de rhumatismes à la suite d'une fracture.

— Ce n'est plus de la médecine, c'est de la sorcellerie !

— N'en soyez pas étonné, les plantes ont toujours eu cette réputation...

Quelques jours plus tard, à Paris, je lui ordonnais des cataplasmes et des bains de pieds.

— Mességué, vous devriez venir en Espagne, vous parlez parfaitement notre langue, vous y feriez fortune.

Cette phrase-là, j'allais l'entendre souvent. Tellement que j'avais fini par répondre : « Merci, mais c'est fait ! » Je me vantais, mais, aujourd'hui encore, elle m'agace. Pour moi, l'argent est un élément agréable de la réussite mais il n'est pas la réussite.

Tous ces événements tenaient quand même un peu du merveilleux. C'était très agréable et ils auraient pu me faire tourner la tête si je n'avais pas eu d'autres satisfactions plus sérieuses.

Un matin, la secrétaire du Docteur Claoué m'a demandé au téléphone :

— Monsieur Claoué serait très heureux de vous rencontrer. Votre jour et votre heure seront les siens.

Je connaissais Claoué, qui était une gloire du Gers. C'était un chirurgien fort apprécié et très habile. Il avait une bien jolie spécialisation : la chirurgie esthétique. J'ai toujours été attiré par des gens qui sont, d'une manière ou d'une autre, des artisans de la beauté. Quand on dit chirurgie esthétique on pense : femmes qui se font rajeunir. On oublie trop souvent les blessés de la face, les gueules cassées, tous ceux dont le physique peut faire naître de pénibles complexes. Si l'on m'avait demandé quels étaient les hommes que j'avais envie de connaître, je l'aurais certainement mis sur ma liste.

C'est dire si j'étais impatient de le rencontrer. Quand je l'ai vu, j'ai été un peu surpris. Un beau visage de séducteur, des yeux très noirs, brillants, des cheveux blancs, une tête intelligente et passionnée sur un corps qui n'était pas aux dimensions de

l'homme. Il était petit, 1,57 m environ. Il avait des mains étonnantes, inoubliables, fines et fortes, avec des doigts d'artiste. Il le savait et il disait d'elles en riant : « J'ai des doigts de fée et c'est pour cela que je fais de la couture. »

— Ah ! te voilà ! Alors toi aussi tu es du Gers ?

D'emblée il m'avait tutoyé :

— Raconte-moi.

Il m'intimidait beaucoup, je respectais sa science et son autorité. Je lui ai dit mes origines et surtout ma dernière épreuve : mon procès.

— Ne te défends pas. Je sais que tu es sincère.

Et j'ai appris que, sans me le faire savoir, il m'avait envoyé des malades :

— Tu les as reçus courtoisement, correctement ; et surtout tu n'as pas abusé de la situation en les faisant revenir plusieurs fois.

Il avait poussé l'expérience plus loin en me recommandant à une personne atteinte de sclérose en plaques, maladie contre laquelle la médecine demeure impuissante. Les rémissions peuvent être longues mais l'issue en est, toujours, fatale et c'est une des affections que je m'étais interdit de traiter. De cette malade je me souvenais parfaitement, c'était une très belle jeune femme dont le drame m'avait beaucoup touché.

— Alors c'était vous qui me l'aviez envoyée ? Sa mort m'a fait de la peine.

— A moi aussi. Je sais que, honnêtement, tu as refusé de la traiter. Je sais aussi que tu allais la voir souvent et que jusqu'à sa fin tu l'as aidée moralement. Pour moi, tu es un véritable guérisseur, digne de ce très beau nom. Et j'ai pour toi des projets importants dont nous parlerons plus tard.

Ce soir-là, je suis revenu à pied chez moi, je marchais la tête dans les étoiles. Un grand médecin, le Docteur Claoué, m'avait dit : « Tu es un guérisseur digne de ce très beau nom... » Pour moi, c'était ça la véritable réussite.

15

MON LORD

J'avais passé mon permis de conduire et je m'étais acheté une « traction ». Je la trouvais bien belle, ma voiture ; à mes yeux, elle avait quelque chose que les autres n'avaient pas : elle m'était devenue indispensable. Ensemble nous courions les routes comme des fous. J'avais découvert le plaisir de conduire vite, trop. Avec bonne conscience et de bonnes excuses, c'était, toujours, pour aller voir un malade.

Une nuit, je revenais de consulter à Lyon, ma femme m'a dit :

— Il faut que tu rappelles de toute urgence M. R... à Marseille. Il a laissé son numéro.

— Les maladies que je soigne peuvent attendre au lendemain.

— Téléphone-leur pour les rassurer.

M. R... attendait certainement mon appel. Il a répondu tout de suite.

— Enfin, c'est vous, Monsieur Mességué. Ma petite fille est très mal... Les médecins sont d'accord pour que vous veniez. Je vous en prie, ne perdez pas une minute...

La voix de l'homme qui me parlait était tellement bouleversée que j'avais peine à le comprendre.

— Quelle maladie a-t-elle ?

— On ne le sait pas, monsieur...

— Mais...

— Avez-vous des enfants, monsieur Mességué ?

— Pas encore.

— Essayez de comprendre. Ma femme ne supportera pas une nuit de plus. Elle n'en peut plus... et ma fille...

— C'est bon, j'arrive.

Et je suis reparti. Il faisait doux. De crainte de m'endormir, je conduisais la fenêtre ouverte. Dans la forêt domaniale des Maures, les parfums de Provence emplissaient ma voiture. J'étais surexcité par la fatigue, par la forte odeur des plantes et des fleurs ;

mon imagination surchauffée faisait surgir toutes sortes de pensées, d'images, dans ma tête. Je me sentais « puissant et solitaire ». Je me voyais tour à tour sauvant cet enfant, ou incapable de l'empêcher de glisser dans cette nuit de la mort, aux parfums d'encens...

Je ne sais pas combien de temps j'ai mis pour arriver à Marseille, mais j'ai été très vite.

Le père m'attendait dans le hall de leur belle maison. C'était cetainement des gens fort riches. Une des plus belles fortunes de la ville.

— Notre médecin de famille est auprès de ma petite, venez.

— Quelques secondes, monsieur. Dites-moi ce qu'elle a.

— Nous ne le savons pas. Il y a quinze jours ma fille est revenue des sports d'hiver en se plaignant de la gorge. Notre docteur a dit : « C'est une petite angine ». On a pris sa température : 40°5. Au bout de trois jours la fièvre n'avait pas baissé. « On a tout essayé, on a fait tous les examens et la température ne cède pas.

— Et elle n'a rien d'autre ?

— Non.

Je commençais à perdre de mon enthousiasme.

— Conduisez-moi.

Le médecin traitant, le docteur M..., était plutôt un ami, il m'avait même envoyé des clients. Son accueil fut aimable. La jeune fille, une belle petite brune de 17 ans, avait l'air un peu lasse, mais pas tellement abattue. En revanche sa mère faisait pitié.

Le docteur M... m'a pris à part.

— Nous n'y comprenons rien, trois confrères et un professeur l'ont examinée. C'est une curieuse fièvre, sans montées ni chutes. Son manque de courbe n'est même pas une indication.

« Son pouls ne correspond pas à la poussée fébrile, toutefois cette dissociation n'est pas, non plus, le symptôme d'une fièvre typhoïde. Le danger ne semble pas immédiat : mais la malade ne pourra pas supporter longtemps cette température. Dans des cas semblables la poussée évolutive peut être foudroyante. Ecoute, contre cette fièvre tes plantes ne pourront rien ; tu peux refuser.

Je suis resté seul avec la jeune fille.

Au-dessus d'elle mon pendule oscillait avec une vigueur pleine d'une belle santé.

— Vous n'êtes pas médecin ?

— Non. Mais, dites-moi, vous avez envie de quelque chose ?

— Oh oui ! J'ai faim. On m'a mise à la diète et je rêve de loup grillé, d'ailloli, de poulet...

Et ses yeux brillaient dans son petit visage rond, un peu pâle.

Je lui tâtai la main. Elle était tiède. Cette petite-là n'avait pas 40°5 de fièvre. Elle était en parfaite santé.

— Alors ?

— Vous n'êtes pas malade.

J'ai cru qu'elle allait sauter de son lit.

— Vous, alors, vous êtes formidable !

Ça n'a pas été l'avis du Dr M... Il a changé de visage. Il est devenu dur, agressif, presque méchant.

— Je te croyais un homme honnête. C'est très mal ce que tu fais là : tu te moques de ses parents et tu nous prends pour des imbéciles. On peut commettre une erreur de diagnostic, mais pas de thermomètre !

On s'est regardé. Sa phrase venait de nous ouvrir l'esprit à tous les deux. Et si c'était un mauvais thermomètre ?

Il a dit :

— En vingt-cinq ans de métier je n'ai pas vu cela une fois. Mais après tout c'est possible...

Pas plus que lui je n'y avais pensé. Simplement n'étant embarrassé par aucune science, j'étais sûr que la jeune fille n'était pas malade.

Dix minutes plus tard, le père de la jeune fille allait chercher dans une pharmacie de nuit un thermomètre neuf ; par précaution il en achetait deux. Et à quatre heures du matin je repartais laissant la malade en train de dévorer de bel appétit une cuisse de poulet. Sur sa feuille de température il n'y avait plus que 36°4...

Les rares personnes qui pouvaient me voir traverser Marseille ont dû se dire : « Il est fada, celui-là ! » tellement je riais en conduisant. Je riais, mais cela ne m'empêchait pas de penser qu'en médecine il était bien facile de se tromper, même avec le concours d'un instrument réputé aussi précis qu'un thermomètre. Cette fois-ci, comme disent les enfants, c'était un cas « pour rire ». Mais sans doute des erreurs plus dramatiques pouvaient se faire. Et encore les médecins prenaient toutes sortes de précautions, analyses, examens, se consultaient entre eux. Mais les autres, les charlatans ? Les faux guérisseurs ? Je voyais clairement tout le parti qu'ils auraient pu tirer d'un cas comme celui-là. Et je me rendais compte que rien ne distinguait un vrai guérisseur d'un faux, il y avait certainement une lutte à entreprendre pour nettoyer ces écuries d'Augias. Il faudrait y intéresser des médecins. Pourquoi pas un homme comme le docteur Claoué ?

Le moteur ronronnait régulièrement et mes pensées ronronnaient avec lui. La nuit, à l'horizon, était moins sombre. Il faisait frais. Les parfums s'étaient engourdis, comme moi ils avaient besoin de soleil pour revivre. Je me sentais sombrer dans une sorte de

puits rempli de coton qui aurait eu la forme d'un serpent qui s'étirerait comme une route...

Mon rêve s'est terminé près de Fréjus sur un mur. Assommé par le choc, je continuais à subir des images au ralenti. Je m'enfonçais dans une nuit silencieuse. Il n'y avait plus de bruit de moteur. Je n'avais pas mal, j'avais envie de dormir. Puis j'ai entendu des cris et j'ai vu des flammes. J'ai voulu ouvrir la portière, une douleur violente m'a paralysé l'épaule. Le rêve était devenu cauchemar. Des voix criaient : « Il faut le sortir de là ! » « Il va brûler !... » « Attention au réservoir ! » Des mains, sans douceur, m'ont tiré hors de la voiture. J'étais sauvé. Ma conscience revenait. Je souffrais et ma belle voiture neuve brûlait... J'ai dû la vie à des soldats de Fréjus qui étaient en exercice sur la route. Sinon je serais mort carbonisé.

Une épaule luxée, deux côtes brisées, c'était pour moi le bilan d'un thermomètre qui n'avait pas marché... Après tout, cela faisait partie des risques du métier. Je n'avais pas fini d'en courir.

Je n'avais pas lâché l'idée, que j'avais eue cette nuit-là, de défendre publiquement ma profession. J'avais revu le Docteur Claoué, qui m'avait encouragé à sa manière et promis son aide.

— On fait trop de bruit autour de toi. Le nombre de tes malades et tes réussites sont comme un doigt tendu qui te désigne à l'Ordre des Médecins. Que tu te taises ou que tu parles, ils ne te lâcheront pas. Alors autant que tu proclames ce que tu as à dire. Commence par faire des conférences pour exposer tes idées et défendre ton métier. Mais ne te mêle pas d'attaquer, déjà, les autres. Sépare d'abord le bon grain de l'ivraie. Je serai à tes côtés, chaque fois que je l'estimerai utile.

— Mais je ne sais pas parler.

— Allons donc, tu es du Midi ; chez nous, on parle déjà dans le ventre de sa mère !

J'ai accepté cette idée, mais je me suis imposé des règles invariables. Je n'ai jamais demandé : « Voulez-vous de moi ? » J'ai attendu que l'on me dise : « Venez faire une conférence chez nous. » Enfin, je m'interdis de soigner dans la ville où je suis invité. Je ne voudrais pas que l'on puisse m'accuser de faire de la prospection de clientèle, d'être une sorte de voyageur de commerce de la guérison.

Bien entendu j'ai fait ma première conférence à Nice, dans la salle Brea. J'avais un trac terrible. Je me sentais petit comme jamais je ne l'avais été. Ma propre audace me rendait malade. Je me disais : « Tu vas avoir belle mine devant ta table avec ton verre d'eau ». J'avais bien tort de m'inquiéter. Mon sujet, je le connaissais à fond.

Quand j'ai commencé, quelqu'un a crié : « Plus haut ! » Alors je me suis lancé. A la fin j'étais plutôt content, pas tellement des applaudissements mais d'avoir dit tout ce qui m'étouffait depuis mon procès et, surtout, ceci :

« Nous autres les guérisseurs, qui portons un si beau nom, nous voudrions guérir en paix. Le Conseil de l'Ordre des Médecins nous l'interdit. Et si un médecin nous assiste il est poursuivi conjointement avec nous.

« Nous demandons l'autorisation de soigner le malade abandonné par la médecine légale, dont nous acceptons tous les contrôles. Nous les sollicitons même. Mais si un guérisseur a une chance sur cent de guérir un malade, pourquoi la refuser ? Et surtout pourquoi le pénaliser. On n'a pas le droit de refuser à un malade de tenter sa dernière chance. Alors je pose cette question : quand les médecins refusent à un malade de le laisser faire une ultime tentative, alors qu'ils ont échoué, sont-ils certains d'agir conformément au serment d'Hippocrate ? »

Ce fut un succès. En quelques mois j'ai fait plus de vingt villes. Je suis allé d'Antibes à Paris, de Rouen à Bordeaux, de Toulouse à Lyon. A Alger, ma conférence, qui avait lieu dans un grand cinéma, a été un véritable coup de poker. On m'avait prévenu qu'il y aurait des médecins dans la salle. Je ne les craignais pas, ils venaient de plus en plus nombreux à mes conférences et me posaient des questions, rarement malveillantes.

Ce jour-là, en commençant, j'avais comme une sorte d'inquiétude. Ce n'était pas de la crainte, mais le sentiment qu'il allait se passer quelque chose. La salle était si pleine de gens qu'il en débordait sur le trottoir. C'était un pays chaud, un pays de passion. Les gens m'écoutaient, ils me laissaient parler, mais ils commentaient mes paroles et ça faisait des vagues sonores qui s'en allaient se perdre dans la rue et me revenaient en écho. A la fin, au moment des débats, un homme s'est levé et m'a dit :

— Monsieur Mességué, je suis médecin, et vous ne nous avez pas beaucoup épargnés. Moi, je vous dis c'est au pied du mur qu'on voit le maçon. Dans votre cas c'est auprès du malade qu'on voit le guérisseur. Je connais une jeune femme, que je soigne, depuis très longtemps, sans succès. Guérissez-la et je dirai, ici même, publiquement : « Les guérisseurs existent et vous en êtes un. »

Ce défi pouvait être un piège. Mais je n'ai pas réfléchi, j'ai répondu :

— Si cette malade n'est atteinte ni de cancer ni de tuberculose, j'accepte. Seulement je n'ai pas mes plantes ici et je veux que mon traitement soit appliqué sous ma surveillance. Je vous propose

de l'emmener avec moi à Nice, de la traiter gratuitement, de régler tous ses frais de voyage et de séjour. Dans un mois je vous la ramènerai et vous pourrez juger.

— Cette malade, monsieur, c'est ma fille. J'accepte votre offre, sauf pour le voyage et le séjour.

Les gens applaudissaient, criaient, c'était extraordinaire.

La jeune femme s'appelait Yolande B., elle était mariée à un chemisier de Bab-el-Oued. Son père, le docteur Timsit, m'a expliqué que depuis l'âge de trois ans elle souffrait de la rate sans qu'on ait pu en découvrir la raison.

J'ai d'abord calmé les douleurs violentes qui par moments la cassaient en deux. Je lui ai appliqué sur la rate un cataplasme à base de mauve et de sauge qui l'a soulagée presque immédiatement. Puis, avec mes bains de pieds, j'ai traité son état général. Elle souffrait d'une sorte d'atonie pour laquelle l'achillée mille-feuille, associée au persil, à la menthe et au thym, devait être excellente. Pour ses nerfs, j'ai choisi de l'aubépine et du coquelicot. Et, pour lui faire retrouver l'appétit, de la racine de gentiane jaune.

Trois semaines plus tard, Yolande B. ne faisait plus de température, elle avait pris cinq kilos. Les médecins parisiens qui l'ont examinée ont constaté que sa rate était parfaitement saine et fonctionnait normalement.

Quand je suis revenu avec elle à Alger, son père et son mari répétaient : « Mais c'est un miracle ! » Le Dr Timsit voulait absolument tenir sa parole et louer la salle de cinéma pour me proclamer « guérisseur ». Il m'a été difficile de le convaincre de n'en rien faire.

C'était la première fois qu'un médecin me confiait sa fille. Ça n'allait pas être la dernière. Tout au long de ma carrière de guérisseur j'ai toujours eu les meilleurs rapports avec le Corps Médical. Certains médecins m'ont fait le très grand plaisir de m'appeler « cher confrère », tel le Dr R.A... de Coulommiers :

« Cher Confrère,

« Car je vous considère comme tel. Je viens de revoir notre malade et amie Madame H... Elle est superbe de santé et d'équilibre. En admettant que vous laissiez aux officiels que nous prétendons être une part dans l'amélioration de son état, je vous abandonne de mon côté la part au moins aussi importante de son équilibre psychique et là... dans ce domaine, nous étions peut-être un peu gênés dans les entournures.

« Merci de votre appui précieux. »

Mais leur sympathie pour moi ne s'est pas uniquement arrêtée à des lettres gentiment confraternelles. Beaucoup m'ont demandé de les soigner eux ou leurs familles comme le Dr L.F. C... de Dijon :

« Je tiens de nouveau à vous témoigner ma reconnaissance. Ma femme souffrait depuis plusieurs années de troubles qualifiés de fonctionnels, que nous étions impuissants à guérir.

« Après les échecs multiples de différents médecins seule votre intervention a permis à ma femme de retrouver un excellent état de santé.

« Avec plus d'une année de recul, je considère que ma femme est guérie grâce à vous et je tiens à vous en remercier ».

Je ne peux pas nier que certains témoignages de médecins non seulement m'ont réchauffé le cœur mais encore m'ont causé de petits mouvements de vanité bien compréhensibles.

Le Docteur Ch. F... Docteur en Médecine, Biologie, Bactériologie, Ancien Chef de Laboratoire, Cancérologue, n'a pas hésité à m'écrire : « Le nom de Mességué finira dans le domaine scientifique ».

Le Docteur A. S..., ex-Interne des Hôpitaux de Lille, m'a écrit :

« Je veux vous dire toute la reconnaissance que m'a inspirée la sympathie si courtoise de votre accueil. J'ai noté avec le plus vif plaisir la parfaite humanité avec laquelle vous avez reçu la malade que je vous ai conduite et je me plais à reconnaître que votre attitude si charitable n'est pas indigne de la plus pure tradition médicale.

« Je souhaite que tant d'efforts ne soient pas vains et je veux croire que vous réussirez là où nous avons tous échoué.

« De toute façon, je ne manquerai pas de vous informer des résultats et je forme des vœux pour le succès de ce que je considère comme une expérience dont les seuls buts sont l'intérêt supérieur et la guérison du malade.

« Dans un cas semblable où les méthodes scientifiques et rationnelles les plus modernes ont toutes fait la preuve de leur impuissance absolue, méthodes que je n'ai pas été seul à appliquer puisque cette malade a fait deux séjours d'un mois dans le service de dermatologie du Pr N... de Lille, l'observation de la conduite d'un traitement empirique et de ses résultats éventuels peut nous être un précieux enseignement et une source d'observations fécondes. C'est dans cet esprit que je vous ai conduit cette malade.

« Je vous remercie d'avoir bien voulu nous recevoir et vous prie de croire, Cher Monsieur, en mes sentiments les meilleurs. »

Bien souvent également des médecins, que moi je n'oserais pas appeler « confrères », m'ont adressé des malades pour me demander de formuler un véritable diagnostic sur leur cas.

Mais les encouragements les plus importants, ceux qui ont vraiment eu une influence très grande sur ma carrière, je les ai reçus

du Docteur Claoué, qui m'a donné une preuve de confiance le jour où il m'a dit :

— Maurice, j'aimerais que tu soignes des amis à moi, Lord et Lady X.

Lord X., pair du Royaume-Uni, était un des magnats de la presse anglaise. Le soigner signifiait poser déjà un pied sur le tapis rouge qui conduisait à la cour. Me plaisantant moi-même, j'imaginais un tout petit Mességué noir comme un pruneau sur un long tapis royal avec au bout... la reine. Cette image naïve m'enchantait.

J'ai bien failli rater cette marche en arrivant avec une minute trente secondes de retard au Négresco, où m'attendait Lord X.

Devant moi, droit et raide, posé au centre de son salon, un grand monsieur d'un mètre quatre-vingt-seize, et de soixante-dix ans, aux cheveux gris très argentés, avec un œillet rouge à la boutonnière, le monocle hautain, me regardait sévèrement :

— Monsieur, apprenez qu'on ne fait pas attendre un X. La reine elle-même le sait.

Ce n'était pas un très bon début. Et quand j'ai vu entrer Lady X. j'ai perdu le peu d'assurance qui me restait. Elle était presque aussi grande que son mari, un mètre quatre-vingts, mince, très élégante. Entre eux deux, j'avais l'air d'un nain. Lui me regardait à travers son monocle et elle son face-à-main. J'avais l'impression agréable d'être sous leurs yeux un insecte d'une espèce inconnue. Mon métier m'a toujours sauvé de toutes les situations. Quand je commence à soigner, il n'existe plus rien d'autre, et une reine ne m'impressionne pas plus qu'une blanchisseuse.

Lord X. tirait fortement la jambe, il avait une coxarthrose très importante. Je savais ce qu'il endurait et je l'admirais. La station debout lui était très pénible. Et pourtant il me regardait avec un visage impassible que la douleur ne parvenait pas à rider.

— Je ne vous demande pas si vous avez mal, monsieur, car un X. ne souffre pas !...

Comme tous les Anglais, l'esprit le mettait de belle humeur.

— Disons que j'aimerais être, encore, plus alerte...

— Vous le serez.

— C'est avec cette petite chose que vous allez réussir cela ? Il me montrait mon pendule.

— Non, ce n'est qu'un instrument de contrôle. Monsieur Claoué ne vous a pas dit que je soignais avec ces plantes que nous appelons des simples ?

— Il m'a seulement dit que vous étiez l'homme de ma situation et je lui ai fait confiance.

Quelques instants plus tard Lord X. m'offrait un whisky, dont j'ai horreur et que je refusai poliment. Comme je lui avais donné quelques conseils de diététique, il me dit :

— Je dois penser que vous interdisez cela aussi ?

— Pour vous, je lui préférerais votre autre boisson nationale, le thé.

Très vite, ils sont devenus pour moi de véritables amis. Lady X. était une femme étonnante, d'une intelligence un peu glacée. Elle avait un esprit très dur, cruel même. Dès qu'il s'agissait de la « society » elle était sans pitié. Pour moi elle a toujours été d'une extraordinaire gentillesse.

Claoué avait vu juste. Un an plus tard j'en étais à mon deuxième procès, et ce n'était pas le dernier. J'allais passer devant un tribunal à peu près tous les ans pendant vingt ans ! Pourquoi ? Le processus n'est pas compliqué. Il est toujours le même : un médecin, bien souvent dans votre immeuble, avise le Conseil de l'Ordre qu'il y a un « illégal » qui consulte. Le Conseil, généralement en accord avec les syndicats, saisit le Procureur de la République et, se portant partie civile, l'oblige à poursuivre. Il peut arriver que le Procureur de la République poursuive d'office, mais cela ne s'est jamais produit pour moi.

L'épreuve, cette fois-ci, était pour moi moins bouleversante, mais elle demeurait bien irritante. Je n'ai jamais pu m'habituer à ces procès. Ils sont restés l'image de la loi aveugle, bornée, confondant le coupable avec l'innocent.

Pour ce procès j'avais comme avocat Me Pasquini, le futur vice-président de l'Assemblée Nationale. Je l'avais rencontré à Nice, il m'avait beaucoup plu, je le trouvais intelligent et plein de talent. Ce garçon jeune et beau dégageait un magnétisme, une puissance formidable. Quand il souriait, il vous donnait comme une envie de bonheur. Ce procès m'énervait et je lui disais :

— Enfin, je comprendrais si l'on venait me dire : « Nous vous intentons un procès parce que vous soignez un malade et que quatre ou cinq mois après il est dans un tel état qu'il devient impossible à la médecine de le sauver ». Là ils auraient raison. Mais dans ces procès on ne parle jamais des malades. Ils n'intéressent personne. On ne me reproche pas de les améliorer, de les guérir, ou de leur nuire, on me reproche d'exercer. Les malades, on ne saurait même pas qu'ils existent, on ne les verrait jamais si je ne les produisais pas comme témoins.

« Et en plus « l'Ordre » mêle à tout cela des histoires de gros sous très déplaisantes. On me reproche les honoraires que je touche sans tenir compte du nombre de malades que je soigne gracieusement et qui représente plus du tiers de ma clientèle. Quand

j'ai produit des lettres de remerciements le prouvant, l'Ordre m'a répondu : « Vous n'avez pas non plus le droit de soigner gratuitement... »

— Mon pauvre Maurice, tu es parfois d'une naïveté extraordinaire. As-tu pensé que si tu ne guérissais pas tes malades, que tu aies seulement un accident, tu serais poursuivi pour homicide par imprudence et en plus d'une amende, tu risquerais la prison ?

J'étais furieux et je criais :

— Ce sont des fous, des criminels ! Ce n'est pas une mesure de salubrité publique qu'ils exercent contre moi, c'est une mesure contre les malades et je le leur dirai. Et ce n'est pas toi qui m'en empêcheras.

Plus je criais, plus Me Pasquini riait. Mais il était tout de même un peu inquiet car il savait, comme tous mes amis le savent, que lorsque je suis révolté par quelque chose, je le dis et je me moque totalement de ce qui peut arriver.

L'instruction de mon deuxième procès a été faite avec grand soin et beaucoup de sérieux. J'aurais été accusé d'être un nouveau Landru que l'enquête policière n'aurait pas été menée avec plus de sévérité. L'effort fourni était tellement disproportionné avec le délit qu'il en devenait comique. Un matin, à l'heure réglementaire du lever du soleil, deux policiers se sont présentés à mon domicile Porte de Champerret.

— Nous sommes commis par le juge d'instruction pour constater la présence de clients à votre domicile et pour établir le délit. En conséquence, vous êtes prié de ne rien faire pour entraver notre mission.

Placé à la fenêtre, l'un des inspecteurs surveillait la rue et l'autre la porte.

Comme à la fin de la matinée aucun malade n'était venu sonner à ma porte et que les policiers très bien renseignés savaient que j'en recevais beaucoup, l'un d'eux, soupçonneux et hargneux, me dit :

— Alors il ne viendra personne aujourd'hui. Vous avez été prévenu et vous avez décommandé vos rendez-vous.

Il ne se trompait pas, j'avais, en effet, annulé tous mes rendez-vous de la journée au profit d'un seul. Contrairement à ce qu'il pensait, leur présence ne me gênait pas du tout, elle était plausible, je pouvais très bien avoir pris des précautions pour assurer la sécurité de la personne que j'attendais.

Il continuait, de plus en plus désagréable :

— On attendra le temps qu'il faudra, mais on les verra, vos clients !

Il ne se trompait pas. Dix minutes plus tard, il a pu voir par la fenêtre une Rolls de l'Ambassade Britannique s'arrêter devant ma porte. Lord X. en descendait, s'inclinait protocolairement devant une jeune femme joliment enveloppée de vison. J'attendais dans l'entrée pour accueillir cette cliente dont le rendez-vous avait été pris par Lord X. lui-même. J'allais ouvrir la porte quand l'inspecteur bondit pour le faire. Il en a eu le souffle coupé. La jeune femme qui entrait était un membre important et gracieux de la famille royale. Sa photo était, ce matin-là, dans toute la presse parisienne.

Les deux policiers affolés bredouillèrent quelque chose qui devait être une excuse et filèrent. Lord X. a toujours cru que j'avais fait venir des policiers pour assurer la protection de cette personne princière.

Plus tard, quand j'ai annoncé à Lady X. mon procès, elle m'a fixé longuement de son regard clair :

— C'est très choquant que la justice de votre pays fasse cette chose. Faites, je vous prie, le nécessaire pour que je vienne dire à ces juges ce qui doit être dit.

Dans la salle de la 16e Chambre Correctionnelle du Palais de Justice, ce mois de juillet 1950, il faisait lourd, orageux. Le procès commençait dans une atmosphère moite, presque indifférente. Ce qui ne plaisait pas à Me Pasquini. L'indifférence est la pire des choses pour un procès. Une salle qui s'endort est prête à accueillir les verdicts les plus injustes. C'est à peine si les journalistes avaient eu l'air intéressé, quand Me Pasquini avait posé sur le bureau du Président d'énormes paquets de lettres en disant :

— Voici, Monsieur le Président, les témoignages des malades qui n'ont pas pu venir. D'ailleurs cette salle n'aurait pu les contenir, il y en a deux mille !

Me Pasquini avait fait citer cinquante-huit témoins. Le Président ayant décidé d'accorder soixante minutes d'audition, quinze témoins à peine avaient pu se faire entendre. Nous n'étions plus à Nice, où tout devient théâtre, commedia dell'arte. Ici pas de miracle, le merveilleux n'existait pas. On appliquait la loi rigoureusement et un guérisseur ne pouvait être qu'un charlatan. Je me serais rongé les poings de colère si j'avais pu.

Devant certains témoignages le public a commencé à s'échauffer un peu. M. Glenna, avec un bel accent méridional qui n'est pas parvenu à ensoleiller la salle, a déclaré :

— Je suis mutilé à 100 % et, en plus, j'avais des abcès au poumon : un guérissait, un autre revenait... Les médecins avaient fait plus que m'abandonner. Les deux derniers m'avaient condamné et ma femme préparait déjà le voile de crêpe, quand sa sœur, qui

est à Nice, lui a dit que M. Maurice faisait des miracles grâce aux plantes. Moi, les bonnes herbes, j'y crois. On m'a mis des cataplasmes, on m'a donné des bains de pieds et mon docteur de Menton a été bien obligé de reconnaître que j'étais guéri.

« Et vous savez ce qu'il m'a dit, Monsieur le Président ? « Il y a des domaines où les guérisseurs réussissent ce qui nous paraît impossible ! » Il a même été voir M. Maurice pour lui dire : « Je ne crois pas en vous, mais je reconnais que vous avez sauvé ce malheureux ! »

« Ce malheureux c'était moi. Les médecins, ce sont des gens qui veulent toujours avoir raison. Quand on meurt ils disent : « Je l'avais dit » et quand on guérit : « Je ne pouvais pas me tromper ».

La salle était devenue bruyante, elle applaudissait, et le Président avait menacé de la faire évacuer.

Ces humbles témoignages n'ont pas ébranlé le scepticisme du Président et des juges, pas plus que ne l'ont fait les attestations des médecins.

Le Président a eu un mot qui m'a fait bondir :

— On a assez perdu de temps comme ça. Appelez le dernier témoin.

C'était Lady X.

Son entrée fut remarquable.

Gantée de chevreau fin jusqu'aux coudes, portant une toilette de mousseline et une grande capeline souple, cette grande dame victorienne avait l'air d'être sur la pelouse d'une garden party plutôt que dans le prétoire poussiéreux de la Correctionnelle. D'un geste un peu sec du poignet, elle a ouvert son face-à-main et a regardé le Président. Elle était suivie, respectueusement, d'un avocat anglais en pantalon gris rayé et veston noir, tenant à la main son melon, ses gants et une serviette de maroquin. Ces deux personnages avaient changé l'atmosphère en une seconde.

L'huissier, sur un signe du Président, avait avancé une chaise à Lady X. En France, cet honneur est réservé seulement aux ministres. Elle s'est assise avec la même aisance altière qu'elle avait dans son salon.

— Veuillez vous déganter, Madame, lui a demandé le Président avec courtoisie.

Son avocat se pencha légèrement vers elle et, avec une mauvaise grâce très visible, elle déboutonna très lentement ses longs gants dans le silence.

Ce geste fascinait la salle entière.

— Maintenant, reprit le Président, levez la main droite et jurez de dire la vérité, dites : « Je le jure. »

Lady X. ne remua même pas la main ; très sèche, elle répondit :

— Une X., Monsieur, dit toujours la vérité !

C'était étonnant. Elle déposa entièrement sur le même ton :

— Il n'est pas utile que vous me posiez des questions, je sais ce que j'ai à dire. Chez nous il n'est pas convenable de se plaindre des choses qui troublent votre vie privée et la santé en fait partie. Cela veut dire que si je suis ici ce n'est pas pour parler de moi mais pour défendre un homme qui a notre estime.

« Depuis beaucoup d'années j'avais ce que vous appelez, je crois, des migraines. Nos médecins n'avaient plus d'intérêt pour moi. Ils avaient usé leur science. M. Mességué m'a guérie. Ce n'est pas, comme vous le dites, un charlatan, c'est un homme bien.

« J'aime beaucoup la France et je suis choquée de voir Maurice Mességué devant les juges de ce pays, accusé d'être coupable d'avoir guéri.

« Je n'ai rien d'autre à dire. »

Elle reboutonna calmement ses gants, se leva et après un salut très sec vers le tribunal, sortit.

Je ne sais pas si c'était bon pour moi, mais cela m'avait fait du bien.

Je fus condamné à 8 000 francs [1] d'amende.

Ce qui ne m'empêcha pas, bien malgré moi, d'être porté en triomphe dans la salle des pas perdus par mes malades.

1. Anciens francs.

16

WINSTON CHURCHILL

Mon premier procès avait fait beaucoup de mal à ma mère. Elle me répétait :

— Il ne faut pas être trop grand. Ton père disait toujours qu'« il y a plus de place sur une grosse bête pour la tirer que sur une petite ». Regarde, moi, à Valence je n'étais pas bien importante... les gens m'ont quand même fait du mal ! Alors toi, mon petit, qui te montres partout, qui fréquentes des gens si haut placés, pense un peu à tous ces malheurs qui peuvent te venir...

« Les médecins sont des gens puissants, ils te ruineront, mon petit. Et peut-être, même, que tu iras en prison...

La pauvre femme vivait dans la terreur.

Pour qu'elle soit à l'abri, bien en dehors de ma vie agitée, j'avais acheté, pour elle, une petite maison à Cap-d'Ail. A cette époque ce n'était pas encore bien cher. Quand j'étais sur la côte, j'y habitais avec ma femme et mon fils Didier qui était né le 7 octobre 1950.

Cette naissance avait été une grande joie, mais je crois que je ne savais pas très bien ce qu'elle signifiait. La première fois que je l'ai compris c'est en conduisant. J'allais vite, comme d'habitude, et j'ai frôlé l'accident. La pensée de mon fils m'est arrivée comme un message, elle m'a guéri de mon goût du risque et m'a fait comprendre qu'un enfant vous donnait des responsabilités.

Plus tard, il y a eu cette nuit pendant laquelle il a été gravement malade. J'ai eu si peur que j'ai fait le vœu de ne plus fumer pendant quinze ans et je l'ai tenu. Maintenant j'ai trois garçons et ils comptent beaucoup dans ma vie.

Quand j'étais à Cap-d'Ail, je voyais souvent Lord X. Nous étions voisins. Ma petite villa était entourée par les magnats de la presse

anglaise, d'un côté Lord X. et de l'autre Lord Beaverbrook [1] qui habitait la villa « Capocina », construite dans le style de la belle époque de la côte, vrai palais pour principauté d'opérette dans lequel Winston Churchill faisait souvent des séjours.

Un soir, Lord X. me dit :

— Il faut que je vous fasse connaître un de vos voisins. Je crois que vous vous apprécierez beaucoup.

Je l'ai remercié, mais cette phrase ne m'a pas étonné. Je devais aux X. ma clientèle anglaise. Et leurs relations avaient toutes, ou presque, un pied dans la cour ou la gentry.

J'avais oublié ces paroles quand un matin le téléphone a sonné. J'ai décroché et j'ai entendu une voix grave, un peu grasseyante, avec un fort accent anglais. Mon oreille a de la mémoire et j'eus l'impression de l'avoir déjà entendue.

— Monsieur Maurice Mességué ?

— Lui-même.

— Winston Churchill à l'appareil. Je sais que vous soignez X. J'aimerais vous voir. Pas pour me soigner, je ne suis jamais malade, mais pour parler un peu, avec vous, de ce qu'il faut, surtout, ne pas faire pour pouvoir vivre vieux. Je crois que je pourrais commencer à y penser...

Il avait déjà passé largement la septantaine.

— A votre disposition, Monsieur le Président.

Depuis que j'avais rencontré Herriot, tous les grands hommes politiques étaient pour moi des « Présidents ». C'était bien pratique, je ne risquais pas de me tromper dans les titres. En plus, cela avait un petit côté démocratique qui me satisfaisait.

J'avais encore la main sur l'appareil, que je venais de raccrocher, que déjà mon imagination galopait. Pour la calmer un peu, je suis parti faire une grande promenade à pied. Elle était bien belle cette nature, moins que celle de mon pays, mais plus étonnante, sauvage à la manière d'une belle femme qui accuserait son type par mille artifices. Ces rochers rouges, cette mer d'un bleu violent, ces arbres d'un vert noir et ces fleurs qui avaient l'air d'une parure un peu sophistiquée, n'avaient pas, pour moi, le charme plus naïf, plus sain, plus naturel des coteaux, des forêts du Gers. Elle me fascinait plus qu'elle me comblait.

Je me suis assis sur un rocher, j'avais cueilli une branche de myrte et je l'effeuillais comme une marguerite. Quel chemin que le mien ! Et comme j'avais été vite, d'Herriot à Churchill. Quelle griserie de se dire que les juges qui me condamnaient n'auraient même pas pu espérer être reçus, un jour, par Winston Churchill !

1. Autre magnat de la presse britannique.

Ce nom tapait fort dans ma tête, dans mon cœur. Je trouvais sidérante l'idée de le rencontrer. Des images éclataient en moi. Je pensais : « bataille d'Angleterre ». J'essayais d'évoquer le «vieux Lion » coiffé de son feutre noir, ou du casque plat des Tommies, la canne à la main, mâchonnant un cigare, écrasant sous son pied les ruines de Londres dans un geste de défi. Siégeant à Téhéran, puis à Yalta. Nous parlant, à nous Français, à la B.B.C. J'entendais le fameux indicatif de l'Espérance et la voix du speaker annonçant : « Ici, Londres ».

Cet homme me faisait penser à Georges Clemenceau en plus puissant encore. Il avait comme lui tenu tête à tous, l'un était le Tigre l'autre le Lion. Je me souvenais des célèbres communiqués de Churchill qui étaient devenus de véritables pages d'histoire. Et j'ai toujours été passionné par l'Histoire. Chaque fois que j'avais approché un grand bonhomme je lui avais posé des tas de questions. Mais lui il les écrasait tous. Et j'allais le voir.

Le lendemain, à la villa « Capocina » qui était un vrai petit palais, une sorte de majordome m'a dit : « Veuillez me suivre, Sir Winston Churchill vous attend. »

Dans un coin du parc, sous les pins, devant la mer, je reconnus la célèbre silhouette de bouledogue de Churchill. Il était assis devant son chevalet et peignait avec des couleurs violentes, ces rochers, et cette mer, que j'avais tant regardés la veille en pensant à lui. Il avait une sorte de vieille salopette déteinte, pleine de peinture, un feutre Stetson blanc dont les larges bords l'abritaient, son légendaire cigare au coin des lèvres. Quand il m'aperçut — il voyait de très loin — il me fit son salut en V. Cette vision était tellement celle que j'attendais que je croyais « entrer » dans une photographie de l'Histoire...

De près, les couleurs de sa toile criaient encore plus :

— Ça vous plaît ?

Je trouvais son tableau assez hideux. Je ne sais pas faire un compliment, je ne sais pas mentir. Pour ça je suis resté très fruste, mais je n'aime pas être grossier ou blesser, alors je me suis tu.

— Je vois, me dit Churchill dont les yeux s'enfonçaient dans des plis de malice, vous n'osez pas me dire que c'est... comment vous dites en français ? « moche ». Mais, rassurez-vous, la signature vaut quelque chose.

« Peindre me repose beaucoup parce que je ne regarde qu'une toute petite partie du monde et c'est beaucoup moins fatigant que d'en regarder la carte...

« Je vous l'ai dit, je me porte comme un bébé... Vous n'avez pas remarqué que tous les bébés me ressemblent ? Et savez-vous

pourquoi j'ai cet air reposé ? Parce que je peux dormir n'importe où et n'importe quand.

« Je vous ai demandé de venir pour bavarder un peu de l'avenir. Je crois que la vie commence à quatre-vingts ans. J'en ai soixante-dix-neuf, alors, l'année prochaine il faudra que je pense à m'organiser sérieusement. X. m'a dit que si vos plantes étaient vieilles et sèches vos idées étaient neuves et fraîches. Peut-être allons-nous pouvoir nous entendre ?

« Voilà, si je vous dis : je tousse beaucoup, que me répondrez-vous ? »

Il peignait, les yeux un peu plissés, comme s'il n'attachait pas d'importance à ma réponse.

— Connaissez-vous les plantes, Monsieur le Président ?

— Celles que je mets dans mon assiette très bien. Les autres, je ne suis pas sûr de les avoir toutes regardées. Il en pousse peu au 10 Downing Street.

— Contre la toux, les phytothérapeutes se servent de plantes bonnes pour votre assiette : ail, chou, cresson, oignon, thym, origan, menthe, ou pour être mises dans un vase : coquelicot, mauve, violette. Il y a aussi celles des champs : bourrache, lin, bouillon blanc.

Il a tourné la tête vers moi, suçoté joyeusement son cigare éteint.

— Vous ne m'avez pas répondu : ne plus fumer. Vous êtes plus habile qu'un médecin ! Et vous allez calmer ma toux avec toutes ces plantes ?

— Non. Mon cocktail sera moins compliqué. Je vais surtout insister sur la mauve. J'aime beaucoup cette plante qui a l'avantage de pouvoir être utilisée toute l'année. Quand elle n'a plus de fleurs, on prend les feuilles et quand elle les a perdues on se sert de la racine. Vous apprécierez aussi qu'on l'utilise souvent dans le biberon des bébés pour calmer leur toux. Et si l'histoire des plantes vous amuse, Monsieur le Président, les Anciens mangeaient les jeunes pousses de mauve cuites ou en salade. Cicéron en parle dans ses lettres. Quant à Horace il chante dans ses odes : les olives, la chicorée et la mauve légère.

— N'en croyez rien, les Romains se nourrissaient de bonnes viandes plus que d'herbes.

— Et pour vous, j'ajouterai à ma préparation de la violette.

Churchill éclata de rire :

— C'est une fleur qui va très bien à ma modestie.

— Ne riez pas, Monsieur le Président, elle sera très bonne pour votre toux.

J'ai tout de suite aimé Winston Churchill. C'était un homme qui avait une personnalité extraordinaire, écrasante. Sa simplicité, son franc-parler, son humour, cette manière qu'il avait à la fois de se prendre au sérieux et de se moquer m'avaient emballé. Très vite nos relations étaient devenues plutôt familières, je l'invitai même à déjeuner — en voisin — chez moi.

— J'espère, me dit-il en arrivant, que le menu est plein de très bonnes herbes pour la santé.

— Cèpes à l'ail, cassoulet de chez nous avec tout ce qu'il faut, confit d'oie du Gers, et saucisses de Toulouse. Roquefort, clafoutis aux guignes. Et un tursan, finement corsé.

On a terminé par un vieil armagnac.

— Goûtez-le, Monsieur le Président, il a un parfum de violette.

— Voilà pourquoi il est bon pour moi.

Les yeux de Churchill étaient tout mouillés d'une tendresse gourmande et ses joues étaient comme deux petites pommes rondes. Jamais son nez ne m'avait paru plus petit et son sourire plus grand.

— Mességué, on vous a beaucoup calomnié. Ce farceur de X. m'avait dit que vous étiez un garçon très dur, que votre régime était très triste et donnait un méchant moral. Il est vraiment bien difficile. Ou alors c'est vous qui êtes comme tous les médecins : « Faites ce que je dis, mais ne faites pas ce que je fais. »

Car Sir Winston Churchill n'aimait pas beaucoup les médecins. Le seul proverbe anglais que, grâce à lui, je connaisse est : « An apple a day keeps the doctor away ». « Une pomme chaque jour éloigne le médecin. » Et il le complétait à sa manière... « Surtout si on le vise bien !... »

De Lord Moran, son médecin personnel, il me disait :

— Il est merveilleux, il fait vraiment très bien son métier qui l'oblige à empoisonner votre vie pour la sauver. Grâce à lui je sais de quoi je mourrai : d'ennui.

Churchill avait souvent l'humour féroce, ce qui explique, peut-être, que Lord Moran, à la mort de son malade, ait écrit des Mémoires assez impitoyables sur lui.

Tout de même, je lui faisais la morale. Quand il était de belle humeur, ce qui était fréquent, j'en profitais pour lui dire :

— Suivez mon exemple, Monsieur le Président, je ne bois pas, je ne fume pas. Je mange raisonnablement. Je marche beaucoup. C'est à cause de tout cela que j'ai une belle forme.

— C'est quand vous aurez mon âge que je pourrai voir si votre traitement était vraiment bon. Et si je suis encore là pour en juger, avouez que c'est le mien qui aura été le meilleur !... Il est simple : je fume, je bois, je ne fais jamais d'exercice et ma forme est aussi belle que la vôtre. Et savez-vous pourquoi : le

repos engourdit les microbes, la fumée les asphyxie et l'alcool les tue.

Et il riait de ce rire un peu secret qui lui fermait les yeux.

— Ce n'est pas tout à fait la vérité, Mességué, et vous êtes un garçon assez bien pour que je vous la dise : je suis devenu très sage.

« Je fume très peu et c'est un regret pour moi. On continue à m'offrir des masses de cigares. Tous de chez Davidoff, mon fournisseur depuis un demi-siècle. Ah, si je pouvais vivre assez longtemps pour fumer tout cela !... Je me rationne, mais il ne faut pas le dire. Le Lion vieillissant doit encore pouvoir déchirer sa gazelle devant son peuple, sans cela on dirait qu'il a perdu ses dents.

« En public, on est en représentation. Alors j'ai toujours un verre à la portée de la main et un « Winston Churchill »[1] aux lèvres. Mais le verre reste plein et je laisse s'éteindre le cigare. J'ai même un très bon truc pour les photographes qui m'attendent aux aérodromes, j'ai toujours sur moi un mégot de havane fumé aux deux tiers, je le sors juste à l'atterrissage. Seulement, durant le voyage, j'ai sucé des bonbons. Maintenant, à cause de vous, je les choisirai à la violette. Je ne peux pas dire cela aux journalistes, ils ne sont pas comme vous, pour moi ils préfèrent le cigare. »

On dit chez nous : « Qui aime bien, châtie bien ». C'était sans doute parce qu'il les adorait que Churchill martyrisait les journalistes.

— Les journalistes dans notre vie sont vraiment « la meilleure ou la pire chose », comme disait Esope de la langue.

Un après-midi, un jeune reporter qui avait obtenu une interview à Cap-d'Ail, voulant lui faire plaisir, lui a dit devant moi :

— Sir, j'espère vous interviewer de nouveau le jour de vos cent ans.

Churchill, d'un mouvement de lèvre, fit pointer, comme une pièce d'artillerie, son cigare vers le ciel.

— Je ne vois pas pourquoi vous ne pourriez pas le faire : vous me paraissez assez jeune et en assez bonne santé pour cela.

Il aimait rappeler qu'il avait, lui-même, exercé ce métier.

— J'ai été correspondant de guerre à Cuba (la guerre Hispano-Américaine), j'étais très mal payé, mais j'en garde un excellent souvenir, là-bas, les havanes étaient vraiment pour rien.

J'ai soigné Churchill de 1950 à 1957. Je devrais plutôt dire : j'ai bavardé avec Churchill pendant sept ans. Car il n'était pas

1. Marque de cigare créée en hommage à Churchill, on en trouve toujours en Belgique.

sérieux du tout pour ses traitements. Pourtant, il ne niait pas les vertus de mes bonnes herbes. D'ailleurs, a priori, il croyait en tout. Devant une chose qui pouvait paraître étonnante, il me disait toujours : « Ce n'est pas parce que l'on ne peut pas expliquer une chose qu'il faut la nier. »

Pendant un séjour à Marrakech, il s'était fait faire des passes magnétiques par un guérisseur qui s'appelait Vallier.

— Voyez-vous, je ne saurais pas expliquer pourquoi, mais je constate que ce magnétiseur me rechargeait, que ses passes me redonnaient du tonus.

Pour moi, ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans Winston Churchill, c'était son amitié, sa fidélité. Il n'est jamais venu à Cap-d'Ail sans m'appeler au téléphone. Pourtant, qu'est-ce que j'étais, moi, par rapport à lui : une puce à côté d'un éléphant !

J'avais deux qualités qu'il appréciait particulièrement : je ne l'embêtais pas et j'étais combatif. Mes procès lui plaisaient. Il méprisait les gens qui estiment que l'on doit répondre aux insultes par le dédain.

— C'est idiot, Mességué. Il faut répondre à l'insulte par l'insulte et si ce n'est pas suffisant par la gifle ou le coup de poing. On ne défend pas son honneur en s'asseyant dessus !

Il tenait beaucoup à sa réputation d'homme qui ne mâche pas ses mots, elle lui permettait de dire ce qu'il pensait.

Un jour, à un grand dîner auquel j'assistais, Churchill a entendu la fin d'une phrase : «... La Libération en France a été terrible. »

Mâchonnant son cigare, l'œil volontairement éteint, il l'a relevée :

— En Angleterre, nous n'avons pas eu les mêmes problèmes.

— Et si vous aviez été à la place de De Gaulle, qu'auriez-vous fait ?

— J'aurais pris le maréchal Pétain par la main et nous aurions remonté, ensemble, les Champs-Elysées...

Et il a ajouté :

— Mais je suis votre invité. Je n'ai pas le droit de porter un jugement.

C'était assez étonnant pour moi de constater que deux hommes aussi différents que « Mon Président » Edouard Herriot et Winston Churchill avaient, sur les rapports Pétain-de Gaulle, un avis presque identique.

Il avait beaucoup aimé Roosevelt et s'entendait fort bien avec lui. Quand il me parlait de lui, il me disait : « C'était un homme qui avait de belles et bonnes qualités et aussi une vue excellente des choses. Seulement, à Yalta, il n'était déjà plus le même, on le sentait très malade. Quand un homme lutte contre son corps il a

moins de forces pour lutter contre les autres. C'était très dur d'être devant Staline. Cet homme avait des yeux de fou.

« Quand il vous parlait il vous fixait de son regard cruel, inhumain. C'était très curieux, son visage était coupé en deux : sous la grosse moustache très paternelle, les lèvres souriaient et au-dessus, il y avait ce regard d'hypnotiseur, presque fixe, sans âme.

« Seulement, moi, je ne suis pas quelqu'un qu'on hypnotise. Je résiste très bien à ce genre d'influence. Sa puisance était de n'avoir aucun cœur, aucun sentiment d'aucune sorte et ce manque total d'humanité faisait un peu peur à Roosevelt. »

Pour moi, Winston Churchill était un homme admirable, son esprit était aussi agile que sa démarche était difficile. Ce qui ne l'empêchait pas de prendre son temps pour parler. Il avait toujours l'air de dire des choses très simples parce qu'il avait un grand bon sens, celui des vieux lutteurs qui maintiennent bien leurs pieds au sol pour ne pas perdre le contact.

Sous ses airs de bouledogue, c'était un grand sensible, un grand sentimental, un écorché vif. On pouvait lui faire mal très facilement. Il avait un complexe inattendu chez un homme de cette force, lui qui était premier ministre, un des hommes les plus populaires du monde : dès qu'il se trouvait devant une femme il était désarmé. Je n'ai jamais vu un homme aussi timide. Et à cause de cela, il avait une admiration sans bornes pour Onassis.

Un jour, sur le port de Monaco, nous voyons une grosse voiture qui s'arrête devant le yacht d'Onassis. Elle était remplie de jolies filles, blondes, brunes. On aurait dit une publicité américaine en couleur. Tout y était : le soleil, le décor, le yacht et, à la place du jeune premier, le milliardaire Onassis.

Et Churchill regardait ce spectacle avec les yeux qu'un collégien aurait eus pour Casanova et il m'a dit :

— Regardez-le... regardez le succès qu'il a avec les femmes. Comment fait-il ?

Car il ne se faisait pas d'illusions sur les charmes physiques d'Onassis.

— Son secret, c'est qu'il ose, lui...

Pour sa femme, cet homme bourru, combatif, parfois agressif, avait des douceurs, des pudeurs étonnantes. Il me parlait d'elle pendant des heures.

— Lady Clementine, Mességué, c'était la plus célèbre « beauty » d'Angleterre et regardez maintenant, n'est-elle pas la plus belle des « old charming ladies » ?

C'était vrai, je n'ai jamais vu une vieille dame plus jolie, profil grec, yeux bleus, jeunes, comme des myosotis au matin, des bandeaux blancs lisses comme de la soie et un sourire de grand-mère pour bébé de nursery.

Leur amour durait depuis cinquante ans. Et s'il leur arrivait d'être séparés, ils étaient malheureux.

Churchill n'aimait pas qu'on l'interrompe quand il « disait » une histoire et il était très bavard. Un jour j'étais à la préfecture de Strasbourg à côté de lui. Pendant qu'il racontait une anecdote, sa femme, sans l'écouter, bavardait. Il s'est arrêté et lui a dit : « Shut up please ! » Et puis, confus, il s'est levé tout de suite et lui a baisé la main : « I am very sorry, darling. »

— La seule dispute que j'ai eue avec « Clemmie », m'avait-il raconté, alors que nous parlions du mariage, c'est à cause d'une vieille voiture, un « tacot » comme vous dites. Nous avions une vénérable Austin jaune que j'aimais beaucoup, mais je crois qu'elle lui donnait un sentiment de honte. Alors, un jour, elle l'a vendue pour 40 livres. Quand je l'ai appris, j'ai été furieux et suis allé au garage pour la racheter. J'ai demandé : combien cette chose ? Je pensais être habile en la diminuant :

« — 100 livres, Sir.

« — C'est plus du double de son prix.

« — C'est la moitié de sa valeur, elle a appartenu au Premier ministre !

« Et j'ai racheté ma propre voiture. C'est la seule fois de ma vie que j'ai essayé de faire du commerce. Cet essai m'a fait penser que j'avais eu raison de ne pas choisir cette branche.

La mort de Winston Churchill m'a fait beaucoup de peine. Pour la première fois, et la seule de ma vie, moi qui n'envoie que des roses rouges, j'ai voulu qu'il ait des violettes.

A la télévision, j'ai suivi le long cortège de ce deuil qui tombait comme un voile de suie sur l'Angleterre et avec mon imagination de Gascon je voyais mon bouquet de violettes et j'entendais Churchill me dire avec son air le plus ours et son œil le plus malin :

— Mességué, êtes-vous bien sûr que j'aie besoin d'avoir une belle voix à la violette pour aller chanter avec les anges ?

17

ROBERT SCHUMAN ET KONRAD ADENAUER

Pour moi, les hommes sont comme les plantes. En eux ils ont du bon et du mauvais. Même la meilleure de mes « bonnes herbes » peut devenir dangereuse et faire du mal. La camomille romaine, cette panacée de bien des familles qui a la bonne réputation de faciliter la digestion et que l'on recommande contre les vomissements nerveux, devient vomitive à doses trop élevées. Le tilleul qui favorise si efficacement le sommeil, à doses trop fortes, provoque des insomnies. Et même la chélidoine, dont j'apprécie tellement les vertus, ingérée à très fortes doses, est si toxique qu'elle peut devenir mortelle.

C'est un peu à cause de cette parenté entre la nature et les hommes que j'ai pour eux la même curiosité, le même amour que celui que j'ai pour mes plantes. Et il m'est très utile pour les soigner.

Quand on venait trouver mon père, il disait à son « client » :

— Laisse-toi bien aller. Raconte-moi d'abord tout ce qui ne va pas dans ta maison...

Et avec son extraordinaire patience, qui ne connaissait pas les limites imposées par le temps, il écoutait son malade se plaindre de sa vie, et de son corps, mélangeant bien souvent les deux.

Et il me disait :

— Tu vois, mon chéri, la vie et le corps d'un homme, ils vont de compagnie, ils font le chemin ensemble, alors ils s'influencent. Pour soigner l'un il faut connaître l'autre...

C'était, aussi, de cette manière que procédaient nos médecins de campagne : ils soignaient les soucis en même temps que le foie.

Quand je dis : « Je crois que les hommes sont bons, que la société est bonne », on me moque, on me dit que je suis naïf. C'est faux, ce n'est pas de la naïveté. Je sais bien qu'ils ne sont

pas « tous bons » mais ils ne sont pas « tous mauvais ». Et je me refuse à ne pas considérer la méchanceté autrement que comme une malformation accidentelle. On me dit aussi que j'ai des raisonnements bien simples. Cela est possible, mais le bon sens, que les beaux esprits méprisent en le traitant de commun, m'apparaît comme la plus sûre et la plus utile des qualités. C'est ce bon sens légué par mon père qui m'a empêché de me prendre au sérieux. En quatre années, à peine, j'étais passé de la misère à l'opulence. C'était encore avant-hier qu'un concierge de palace me menaçait de me botter le cul et aujourd'hui des gens, que je n'aurais jamais rêvé approcher, me faisaient fête. Il y avait, là, de quoi tourner la tête la plus solide. Plusieurs fois, j'ai été tenté de me croire quelqu'un d'extraordinaire, un homme vraiment pas comme les autres. Plusieurs fois j'ai senti ma tête gonfler, devenir énorme comme un potiron parce qu'il était bien difficile de résister à des histoires comme celle-ci :

Je donnais une conférence à Marrakech quand deux jeunes gens sont venus me trouver à la Mamounia où je logeais. C'étaient des Marocains habillés à l'européenne, très élégants, très courtois, un mélange parfait de politesse arabe et d'éducation européenne.

— Monsieur, nous avons assisté à votre conférence et nous voudrions que vous veniez voir notre père.

— Messieurs, je le regrette beaucoup, mais je ne le peux pas. Je ne consulte pas dans la ville qui m'invite pour une conférence.

Connaissant les coutumes de leur pays, je leur ai offert un café. Avec beaucoup de délicatesse, ils me firent savoir qu'ils étaient prêts à me donner un million si j'acceptais.

— Non, je ne le peux pas, je n'accepterai en aucun cas. C'est une question de principe et je suis sûr que vous pouvez le comprendre.

Ils se levèrent, me saluèrent et partirent.

Le lendemain, à sept heures, la standardiste de l'hôtel me dit :

— M. le Général X..., commandant de la place, voudrait vous voir.

Je n'en voyais pas la raison mais j'ai dit : « qu'il monte ».

Est entré chez moi un général en bel uniforme qui claqua des talons :

— Monsieur, je vous présente mes respects.

J'avais trente ans et un général me présentait ses respects, à moi simple troufion. C'était déjà assez étonnant et je goûtais bien l'humour de cette situation. Mais il allait y avoir mieux.

— Monsieur, hier, vous avez refusé aux fils de Son Excellence El Glaoui, pacha de Marrakech, de venir voir leur père. El Glaoui

a téléphoné à la Présidence qui m'a chargé de vous demander de bien vouloir accéder au désir de Son Excellence.

C'était vraiment énorme. Un général me demandait au nom du Gouvernement d'exercer cette médecine pour laquelle en France j'étais poursuivi et condamné.

Et je crois avoir été parmi les rares Européens qui sont entrés dans la chambre d'El Glaoui. Une chambre de conte arabe dans laquelle était un superbe vieillard grand, maigre, d'une distinction extraordinaire, un véritable seigneur. Il croyait aux vertus des plantes. J'ai mis les miennes à sa disposition.

Ce soir-là, sous le ciel du Sud, qui ne ressemble à aucun autre, où les étoiles paraissent plus proches, plus brillantes sur un fond de velours plus bleu, j'ai eu un moment de grande vanité. C'est un passage difficile que celui de la pauvreté à la réussite. Comment ne pas succomber à cette griserie ? Si j'ai eu la tête tournée quelques heures je ne l'ai jamais eue une journée entière. J'ai gardé mon équilibre pour des raisons très simples. Je crois à ce que je fais, totalement, et même il m'arrive d'en être fier, mais je ne me suis jamais pris pour un pontife. Et quand j'ai eu des succès, une soirée où l'on m'a encensé, une fois rentré chez moi, seul dans ma chambre, je me suis toujours dit : « Tu n'es, quand même, qu'un paysan, le fils de Camille. » Et cela me ramenait à une saine réalité.

Les tentations ne m'ont pas manqué. C'était facile d'abandonner mes consultations journalières, bourrées de petites gens, au profit de ces belles randonnées à l'étranger où l'on me flattait, de ces clients qui me réclamaient et me payaient très cher. Il est possible que l'on ne me croie pas, mais auprès de ces malades riches et célèbres j'avais un sentiment de remords. Il me semblait que je volais du temps aux autres. Alors, pour compenser, me racheter à mes yeux, je consultais de huit heures à minuit.

Une autre chose m'a aidé : parmi tous ces gens connus, je n'ai pas fréquenté que des célébrités, j'ai eu la chance d'approcher des hommes de très grande valeur dont la modestie m'a été un précieux exemple. Et celui qui m'a, peut-être, le plus influencé a été Robert Schuman.

Un matin que nous causions dans sa chambre, Herriot m'avait dit :

— Maurice, je veux vous faire connaître un de mes meilleurs amis. Nous n'avons pas toujours les mêmes idées, surtout sur votre Bon Dieu. Mais, pour moi, cet homme est un saint. C'est Robert Schuman.

Et il m'avait pris rendez-vous.

En allant rue du Bac où Schuman habitait un petit appartement

de trois pièces, je ne me posais pas beaucoup de questions. Je me souviens même n'avoir pas eu une grande curiosité de cette rencontre. Physiquement, je le connaissais assez peu. J'avais vu une photo dans un journal et peut-être une ou deux caricatures. Je me souvenais qu'il n'était pas très beau.

Quand Marie, sa « Césarine » à lui, m'a fait entrer, j'ai cru m'être trompé d'étage. C'était tout à fait le logement d'un homme d'Eglise aux moyens modestes ; pas du tout celui d'un homme politique.

Dans son bureau, il y avait un prie-Dieu patiné par des mains pieuses, défoncé par des genoux humbles. Au mur un crucifix noir d'une sévérité toute janséniste. Dans un bénitier, du buis des derniers Rameaux.

Le seul meuble un peu confortable se trouvait dans la chambre : un fauteuil de curé de campagne, en velours vert avec une têtière au crochet. Mais je n'ai jamais été sûr que Schuman osât s'asseoir dessus.

Devant moi, vêtu de grosse étoffe grise, chaussé de solides souliers noirs à bouts ronds — en quatorze ans je ne lui en ai jamais vu d'autres — se tenait, bien droit, Robert Schuman. Il était, en effet, d'une étonnante laideur. Un petit crâne d'oiseau, tout déplumé, de grandes oreilles d'éléphant, un long cou de girafe au bout d'un corps dégingandé. Comme aurait dit mon père, il était « long comme un jour sans pain ».

— Comment trouvez-vous ma « garçonnière » ?

Le paradoxe entre le mot et son bureau l'amusait. Derrière ses lunettes, ses yeux vifs me guettaient avec une sorte de malice que j'allais vite apprécier.

— Je l'appelle comme cela parce que j'y vis en vieux garçon. C'est que je suis célibataire, Monsieur Mességué. Vous l'auriez deviné en m'auscultant, je porte des caleçons longs.

Son rugueux accent alsacien surprenait mon oreille gasconne habituée à des finales chantantes. En lui posant quelques questions professionnelles, je l'examinais.

Son teint gris, ses lèvres décolorées, ses mains sèches aux ongles pâles, évoquaient les macérations du corps et les méditations de l'esprit. S'il souffrait de quelque chose, ce ne pouvait être que de l'estomac.

Cet homme d'apparence triste, qu'on aurait pu croire froid tant il y avait d'austérité en lui, avait un sourire plein de bonté et d'indulgence malicieuse. Je ne l'ai jamais entendu dire une seule fois du mal de quelqu'un.

Il m'intriguait. Comment cet homme discret, volontairement effacé, avait-il pu choisir la politique où l'on appréciait davantage

les batteurs d'estrade que les moines ? Quand nous avons été suffisamment amis, ce qui n'a pas été bien long, je lui en ai parlé.

— On me demande aussi, souvent, pourquoi je ne me suis pas marié ? Et voyez-vous, Monsieur Mességué, en répondant à une question je réponds à l'autre. Quand, pour la première fois, en 1919, j'ai été élu député, je me suis marié avec la politique. Pour moi elle a été une véritable épouse, exigeante, souvent inconstante, mais je suis fidèle pour deux. Il y a des hommes qui peuvent se donner à deux choses : à leur femme et à leur profession, moi pas. J'aurais toujours peur de léser l'une au détriment de l'autre. Pourquoi j'ai choisi la politique ? Par vanité, parce que j'ai pensé que je pourrai y être utile. Et par besoin de me dévouer à quelque chose, puique je ne me dévouais pas à quelqu'un.

C'était bien clair, il était rentré « en » politique comme on entre dans les ordres. Il se connaissait bien. Les devoirs qu'il aurait estimé avoir vis-à-vis de sa femme lui auraient compliqué la vie. Il ne supportait pas d'être une cause de dérangement pour quelqu'un.

Rentrant d'une séance à l'Assemblée Nationale qui s'était terminée vers trois heures du matin Robert Schuman, devant sa porte, s'était aperçu qu'il avait oublié ses clefs.

— Que vouliez-vous que je fasse, Monsieur Mességué ? Sonner et réveiller Marie ? Ce n'était pas possible, elle avait travaillé toute la journée, elle avait droit à son repos. Alors, je me suis assis sur une marche de l'escalier et j'ai attendu sept heures pour sonner à ma porte.

Je le voyais, bien posé sur sa marche d'escalier, comme un oiseau frileux, attendant que Marie soit réveillée. C'était tout Schuman. Pas un instant il n'a pensé que son repos à lui était plus important que celui de sa gouvernante. Quelle leçon d'humilité il m'a donnée ce jour-là !

Jamais je n'ai eu un malade plus docile, plus respectueux de mes conseils. Mais aussi plus difficile à soigner. Pour lui j'avais choisi une préparation à base de mauve. C'était facile, mais quelle hygiène alimentaire imposer à un homme qui ne boit même pas de vin ? Qui ne mange que des biftecks hachés et des pommes à l'anglaise ? Qui ne prend comme stimulant que du thé à la menthe et encore dans les grandes occasions ? Et dont les vacances se passent à l'abbaye de Ligugé dans la Vienne ?

La vie privée de cet homme était un bloc de cristal sans le moindre défaut. Ses scrupules et son honnêteté vis-à-vis de l'Etat étaient étonnants.

Un matin qu'il revenait d'un voyage à l'étranger, je l'ai vu descendre, discrètement, d'un wagon de première classe.

— Vous devez être bien fatigué, comment se fait-il que vous n'ayez pas eu de wagon-lit ?

— La France a mieux à faire de son argent que de le dépenser de cette manière. On dort très bien assis.

Ce qui n'était certainement pas son cas, il avait le sommeil difficile.

Il gérait les affaires de l'Etat comme les siennes et il était si économe que le soir, dans son Ministère, il passait derrière ses collaborateurs pour éteindre les lumières. Il me disait :

— Je suis un peu comme Georges Clemenceau, le premier arrivé et le dernier parti. Connaissez-vous cette anecdote que je crois authentique ? Clemenceau venait d'être nommé à la présidence du Conseil. Suivi de ses collaborateurs, vers onze heures trente, il faisait au pas de charge le tour de la maison. Dans le premier bureau, personne. Il en ouvre un second, un troisième, un quatrième : le vide. Enfin, le cinquième était occupé par un rédacteur qui dormait paisiblement sur sa table, la tête dans ses bras. Un jeune secrétaire plein de zèle se précipite pour le réveiller. « Le Tigre » l'arrête : « Ne le réveillez pas, il partirait !... »

C'est Schuman qui m'a appris à aimer l'Alsace. Il a fait de moi un Gascon alsacien. J'avais toujours dit : « Un homme a deux patries, son pays et son village. » Et depuis, je dis : « Il en a trois : son pays, son village et l'Alsace. » J'aime beaucoup les Alsaciens, ce sont des gens sérieux, travailleurs, sensibles et gais.

La grande idée de Schuman, tout le monde la connaît : c'était l'Europe. Mais il ne l'envisageait pas sans une vraie participation de l'Allemagne.

Pendant des heures, nous marchions côté à côte, de ce même pas lent, un peu pesant, des paysans, nous écrasions sous nos souliers cette terre d'Alsace fertile et riche, et Schuman construisait à mots calmes et réfléchis un monde nouveau.

— Monsieur Mességué — il me disait toujours monsieur mais dans sa bouche cela sonnait comme « mon ami » — il faut gagner la guerre de vitesse — c'était sa hantise —, la rendre impossible. Pour cela il faut fédérer l'Europe. Nous sommes la noisette entre les mâchoires du casse-noix : les U.S.A. et l'U.R.S.S. Mais cette Europe doit se faire avec l'Allemagne de l'Ouest et avant la réunification des deux Allemagnes qui, elle, se réalisera tôt ou tard.

« C'est un grand peuple sérieux et travailleur dans la paix, dur et dangereux dans la guerre. Il vaut mieux en être l'ami. Les

Allemands savent le prix de chaque geste : planter un clou, poser une brique. L'Europe ne peut pas se passer d'eux.

« Les réalistes, qui voient avant les autres, sont toujours traités d'utopistes. Mais cela m'est indifférent, je combattrai autant qu'il le faudra pour cette idée.

Je m'étais tellement attaché à cette Alsace, si éloignée de ma terre, que j'avais loué une chasse à Marckolsheim. Depuis ma première battue en Espagne, j'avais retrouvé le goût et un peu de l'adresse de mon père pour ce sport. Si bien que j'accompagnais fréquemment Schuman à Strasbourg quand il y faisait des conférences sur l'Europe. C'était un fort mauvais orateur. N'ayant pas confiance en lui il lisait, mais il lisait encore plus mal qu'il ne parlait.

Un soir qu'il donnait une conférence sur l'Europe au Cercle Militaire de Strasbourg, une jeune fille, au premier rang, s'est levée. Elle était superbe. Belle comme une déesse, blonde avec une queue de cheval, c'était le début de cette mode et elle lui allait fort bien. Elle a crié :

— Tais-toi donc, eh, cocu !...

Ce mot appliqué à Schuman, pour ceux qui le connaissaient, c'était d'un effet énorme.

Tranquillement, dans un geste familier, il a enlevé ses lunettes et a regardé la jeune fille :

— Oh, Mademoiselle, un si vilain mot dans une si jolie bouche !

C'était fini, les étudiants qui étaient venus là avec l'idée de le chahuter, car ses idées n'étaient pas encore très populaires, l'ont écouté attentivement jusqu'au bout et même l'ont applaudi. Dès qu'il parvenait à retenir l'intérêt, cet homme d'apparence modeste, presque effacée, avait une foi et une honnêteté très convaincantes.

J'étais dans ma chasse de Marckolsheim quand il me dit :

— Monsieur Mességué, je voudrais vous faire connaître un confrère et ami. Comme vous il soigne par les plantes.

Je pensais qu'il s'agissait d'un concurrent allemand, ce qui me laissait assez indifférent.

Schuman ne me demandait jamais rien. S'il le faisait, c'est qu'il avait une raison.

— Avec le plus grand plaisir. Venez demain matin avec votre ami, j'organise justement une battue.

— Mais il ne chasse pas plus que moi.

— Aime-t-il marcher ?

— Autant que moi.

— Parfait, voulez-vous être mes rabatteurs ?

— Votre idée est encore plus amusante que vous ne le pensez. A demain.

A la manière dont les yeux de Schuman pétillaient derrière ses lunettes, j'aurais dû me méfier et me douter qu'il me préparait une surprise importante. Elle était de taille.

Le lendemain, la matinée s'annonçait belle, la brume de cette fin d'automne était blonde de soleil et se déchirait aux branches des sapins comme une soyeuse chevelure d'Alsacienne. Les chiens, d'impatience, tiraient sur leur laisse ; les portières des voitures claquaient joyeusement ; les chasseurs, au lieu du rendez-vous, battaient de la semelle sur la route avec bonne humeur.

J'attendais l'arrivée de Schuman pour donner le signal du départ quand je vis une Mercedes s'arrêter assez loin de moi. La brume estompait le visage de son « collègue et ami » dont la silhouette était celle d'un Allemand : feutre du tyrol bavarois à blaireau, pèlerine de loden vert, culotte de sport, épaisses chaussettes de laine écrue et grosses chaussures de chasse. La face me paraissait assez plate, sans reliefs, comme écrasée. Je venais de le reconnaître : c'était le Chancelier Konrad Adenauer, le plus vieil homme d'Etat en Europe, un des plus illustres avec Churchill et de Gaulle.

Je ne m'y étais vraiment pas attendu et mes invités étaient encore plus étonnés que moi.

Il m'a regardé de ses yeux froids et autoritaires et m'a dit dans un français râpeux, guttural et lent — il parlait assez mal :

— Vous êtes, Monsieur Mességué, mon « confrère » — il appuyait lourdement sur confrère. Nous avons la même croyance. C'est une chose qui rapproche les hommes — il a regardé Schuman qui nous observait derrière ses lunettes — et les peuples. Seulement, comme guérisseur, vous n'avez pas de chance avec moi. Je me soigne moi-même avec mes plantes et je dois vous dire aussi que l'Allemagne Fédérale est très généreuse. Elle donne à son Chef de Gouvernement trois médecins officiels. Vous voyez si je suis bien protégé. Les miens ne toléreraient pas votre présence auprès de moi. — Il a eu un petit rire secret. — Ils auraient peur que vous ne deveniez une sorte de « Raspoutine français »... Mais nous parlerons plus tard. Puisque nous sommes venus chasser. En chasse !...

Cette journée, dont j'ai gardé la mémoire bien fraîche, avait été placée sous le signe de la nature. Le matin, le Chancelier d'Allemagne Fédérale et Robert Schuman ont marché avec un vrai plaisir, presque sensuel, sur cette terre tapissée de mousse, d'aiguilles rousses et lisses de sapins, recouverte de myrtilliers, en tapant joyeusement sur les buissons pour débusquer un gros capucin roux ou un faisan royal, et je crois bien être le seul chasseur en Europe à avoir eu le Chancelier comme rabatteur.

Si je n'ai pas abandonné tout de suite la chasse pour mon hôte, ce n'était pas de ma part un manque d'égards. Je tenais beaucoup à voir ce Chancelier rigide se détendre dans la nature. Je voulais l'observer, me faire une idée, et à cause de cela j'ai fort mal chassé ce jour-là.

Cet homme m'impressionnait. Il avait autant de simplicité, dans son costume bavarois, que Schuman dans son costume gris. Mais il n'y avait aucune tendresse dans son œil. Il ne ressemblait ni à Herriot ni à Churchill, il n'avait pas la bonhomie malicieuse de l'un ni l'humour de l'autre.

Sa réputation de « vieux renard » était bien établie et je la sentais juste. Avec Adenauer, je n'avais pas mes aises et dans ces cas-là je ne vaux rien. Mes qualités ont besoin pour s'épanouir de se chauffer au soleil de la sympathie, de l'amitié. Je suis comme les crocus qui sans soleil restent obstinément refermés sur eux-mêmes. Je me roule en boule comme un animal frileux et j'attends. C'était ce que je faisais, pourtant j'avais une grande curiosité de cet homme qui marchait à côté de moi. Je me demandais ce qu'il cachait derrière ce visage aplati, bosselé de cicatrices, ce masque que lui avait fait un accident de voiture en 1917.

Le soleil léger qui traversait les sapins donnait à la forêt des airs de cathédrale. C'était très beau mais sévère. Un peu avant midi j'ai abandonné mon fusil et nous avons marché.

Adenauer avait conservé son bâton, il en grattait doucement le sol pour découvrir une girolle ou une petite herbe. Ce geste commençait à me rapprocher de lui. C'est que nous étions bien loin, moi le petit gars du Gers et lui le Chancelier de l'Allemagne. Près d'un demi-siècle nous séparait, j'avais trente ans, il en avait soixante-dix-sept... Il a tapoté doucement un pied d'airelles rouges.

— Preiselbeere...

— Airelle, a traduit Schuman.

— Qu'est-ce que vous en faites, Monsieur Mességué ?

— Rien, Monsieur le Président, chez nous, dans le Gers, il n'y en a pas et je n'utilise que les plantes de mon pays, celles que ma famille a expérimentées depuis des siècles.

— Je vois. Eh bien, elle a les mêmes qualités que celles-ci. Il désignait des myrtilles aux baies noires.

— Les rouges sont plus astringentes, plus acides et parfois moins bien supportées par les estomacs sensibles.

La conversation entre nous était assez lente. Elle avait lieu dans un français très mélangé d'allemand et Schuman nous servait d'interprète.

— Vous savez, je crois beaucoup aux plantes. Ainsi ces Preiselbeeren sont bonnes pour la dysenterie, les feuilles ont un pouvoir

hypoglycémiant reconnu. Elles réussissent aussi très bien dans les infections des voies urinaires et on peut également les utiliser en gargarismes, contre les maux de gorge.

« Pour toutes ces choses vous vous servez de quelles plantes ?

— De feuilles de ronces contre le dysenterie et de bruyère pour les voies urinaires.

— Il vous faut deux plantes, nous une seule. Et je n'ai pas fini : les fruits sont riches en sucre, vitamine A, C et en minéraux. En teinture, on les emploie sur les aphtes, la stomatite, la leucophasie buccale, les angines. Et contre l'eczéma.

Il s'était arrêté et me regardait.

Je n'osais pas lui dire, que si je ne les utilisais pas, nous connaissions très bien, en France, l'usage des airelles. J'avais l'impression de passer un examen. Je commençais à être sérieusement inquiet sur la suite de la journée.

— Et le raifort, vous l'utilisez ?

— Non, Monsieur le Président, mais savez-vous que chez nous, on l'appelait la « moutarde des Allemands » ?

Pour la première fois, je l'ai vu sourire. Et j'ai poursuivi :

— Je peux vous dire aussi que le raifort est antiscorbutique, stimulant, diurétique, expectorant et placé sur la peau il a des propriétés révulsives. C'est également un très bon tonique. Son usage est recommandé dans les affections scrofuleuses, la chlorose, l'anémie, la débilité et le rachitisme. J'ai remplacé le raifort, qui n'existe pas dans mon pays, par le cresson qui a exactement les mêmes propriétés et a l'avantage d'être moins fort et mieux supporté par les estomacs fragiles.

— Je vois que vous êtes savant, Monsieur Mességué. Connaissez-vous cette recette suédoise qui est vraiment très bonne contre les rhumatismes et l'hydropisie sous toutes ses formes ? Vous râpez des racines de raifort, vous les humectez d'un peu d'eau vinaigrée et vous jetez dessus du lait bouilli. Quand le lait est caillé, vous recueillez le petit lait et vous en buvez un ou deux petits verres chaque jour. Moi je préfère le raifort râpé mélangé à du beurre et tartiné sur du pain. L'utile et l'agréable...

— On peut très bien faire cela aussi avec du cresson.

— J'essayerai. Je crois, comme vous dites en France, qu' « il vaut mieux prévenir que guérir ».

Il s'est tourné vers Schuman :

— Ce sont nos métiers qui en sont responsables, n'est-ce pas ? Alors, depuis soixante ans, je prends tous les matins des flocons d'avoine. C'est très bon pour éviter les ulcères et aussi pour les soigner. Les Français sont très légers avec leur santé, ils commencent leur journée en avalant un poison : le café au lait. Tout de suite au réveil, à jeun, ils excitent leur estomac et fatiguent leur foie. Qu'en pensez-vous ?

— Exactement comme vous, Monsieur le Président, mais dans nos campagnes les gens sont plus sages. La plupart de nos paysans, le matin, mangent de la soupe.

Nous avions rejoint mes autres invités pour un repas de vrais chasseurs pris sur le pouce, pas un de ces « gueuletons » qui vous abrutissent et vous font perdre tout le bénéfice de ce sport. Si Adenauer ne buvait pas d'alcool — aux repas il prenait juste un verre de vin du Rhin —, il adorait les « douceurs ». Et on lui en envoyait autant que de cigares à Churchill. A la fin de notre casse-croûte, quelqu'un lui a demandé :

— La fumée ne vous incommode pas, Herr Kanzler ?

— Je ne sais pas. On n'a jamais fumé devant moi.

C'était un style de réplique qui me plaisait bien. J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour les gens qui ont suffisamment de caractère pour l'avoir, aussi, en public. Et le Chancelier n'en manquait pas.

— Monsieur Mességué, savez-vous jouer à la « pétanque » ?

C'était inattendu.

Il avait découvert ce jeu au cours d'un séjour dans le Sud et depuis, ses boules ne quittaient plus sa voiture. Nous avons fait une partie. Il était meilleur pointeur que tireur, mais il savait jouer.

Cet homme commençait à me plaire. Avec une seule phrase, il m'a gagné tout à fait.

— Aimez-vous les roses ?

— Je les adore. Je ne peux pas vivre sans elles et je souffre beaucoup quand je coupe une fleur. Je préfère les rouges, sentimentalement, parce qu'elles sont le symbole de la passion. La légende prétend qu'autrefois la rose était blanche. Au banquet des dieux, Cupidon voltigeant autour de Vénus renversa d'un coup d'aile une amphore de vin qui teignit les roses en rouge ; d'autres disent qu'il se piqua à une épine et que son sang teinta la rose qu'il offrit alors à Vénus...

— Ach ! ces Français, ils ne sont jamais sérieux ! Ils mêlent toujours le sentiment à tout !...

— Et les Gascons encore plus, Monsieur le Président. Je crois les roses rouges meilleures que les autres, plus efficaces pour soigner.

— Vos raisons ?

— La rose rouge de Provins est la seule qui soit utilisée en « médecine par les plantes » depuis qu'elle fut, dit-on, rapportée

des croisades par Thibaud de Champagne. Elle est plus forte, plus riche en tanin.

— Peut-être, mais les roses pâles et les roses jaunes ont des propriétés laxatives que la vôtre n'a pas. Je vais, pourtant, vous faire une concession. Au XVIIIe siècle, en Allemagne, le Dr Kruger, en utilisant de la « conserve » de rose rouge, s'est guéri d'une phtisie. J'ajoute qu'il a complété son traitement avec de la tisane d'orge. Et vous, vous utilisez vos roses pour quoi ?

— Les troubles de l'intestin, les leucorrhées, les hémorragies, les migraines d'origine ophtalmique, et surtout pour la toux. C'est un excellent expectorant.

— Je préfère les roses jaunes, elles sont aussi efficaces, je m'en sers beaucoup. Je tousse facilement et elles sont plus douces que les rouges.

Plus tard, Schuman me renseigna :

— Ce que le Chancelier ne vous a pas dit, c'est qu'il a une magnifique roseraie dans sa propriété de Rhoendorf en Rhénanie. Et, connaissant son goût pour les roses jaunes on a créé, pour lui, une espèce de couleur soufre, très belle, à laquelle on a donné son nom : la « Konrad Adenauer ».

Ce serait de la fatuité de ma part de croire que j'ai pu influencer le Chancelier. Pourtant, il s'est beaucoup intéressé à mes méthodes de ramassage des plantes, surtout au fait que j'utilisais uniquement celles qui poussaient à l'état sauvage, que je refusais de les cultiver sur un sol entretenu et forcé à coups d'engrais.

Il répétait souvent :

— C'est très bon ! Excellent !...

Puis il m'a demandé si je me servais de l'orge et du blé.

— Je les recommande beaucoup, mais là encore, j'insiste sur la manière dont ils ont pu être cultivés. Je crois que c'est capital.

— C'est tout le problème de notre nourriture, Monsieur Mességué. Nos aliments ne sont plus suffisamment naturels.

Il m'approuvait, mais il a regretté son impuissance.

— Je pense comme vous, mais je suis Chef d'Etat et la position économique de l'Allemagne dans l'industrie des produits chimiques est très importante. Parfois, je déplore certaines formes de cette expansion et je me console en pensant que la chimie a aussi découvert l'aspirine.

Nous n'avons pas vraiment échangé de « recettes », mais nous avons longuement parlé de la façon dont nous employions les plantes.

Il se servait beaucoup d'infusions. Sa plante fée était l'orge, il en buvait énormément. Il faisait aussi un grand usage des stigmates de maïs, de la sauge, de la mauve, c'étaient ses plantes préférées,

mais sur toutes il avait des connaissances sérieuses et étendues, et en avait expérimenté beaucoup.

— Je ne me couche jamais sans ma petite infusion.

Notre rencontre fut une rencontre de « professionnels ». Je lui ai indiqué mes méthodes, il m'a dit : « J'essaierai », mais je ne suis pas sûr qu'il l'ait fait. D'ailleurs, il n'était pas malade, il avait une santé de fer.

Schuman disait de lui : « Il est solide comme le pont de Kehl » et c'était vrai.

Le soleil allait bientôt se coucher, disparaître derrière la Forêt-Noire, celle du Chancelier, quand il m'a dit :

— Regardez-moi, Herr Mességué. Je dois tout aux plantes, à la nature. A vingt ans j'ai été déclaré inapte au service militaire à cause de mes poumons. A quarante ans, une compagnie d'assurances a refusé de me faire une police, elle estimait que je ne passerais pas l'année. Trente-sept ans plus tard je travaille dix heures par jour dans mon bureau, je voyage, j'inaugure, je visite, j'abats des kilomètres et en rentrant chez moi je grimpe comme un jeune homme les cinquante-quatre marches qui mènent à ma villa. Et tous les maris d'Allemagne me détestent parce qu'à cause de moi, devant leurs femmes, ils n'osent plus dire qu'ils sont fatigués, elles leur répondraient : « Et le Chancelier, comment fait-il à son âge ? »

Ce n'était plus le même homme que celui qui était descendu de voiture le matin, l'œil dur et méfiant. Maintenant il était tout à fait détendu et ce sujet l'échauffait.

— Dites-moi, « l'âge » qu'est-ce que c'est ? Un vieillard, c'est un homme qui a dix ans de plus que vous. Alors on est toujours le vieillard de quelqu'un.

Et avec une liberté inattendue le Chancelier m'a parlé des problèmes de virilité.

— C'est une chose très importante pour l'équilibre d'un homme. Il est bon d'entretenir ces forces qui sont la véritable jeunesse de l'homme par des massages à la base de la colonne vertébrale avec une pommade de ronces, du fruit de l'aubépine et de menthe. Et vous, quelle est votre recette ?

— Berce, chélidoine, menthe et fenugrec.

Adenauer m'écoutait avec intérêt, mais je ne l'ai pas influencé et lui non plus. Nous sommes restés, comme il a été si souvent dit pour l'Allemagne et la France, sur nos positions !

18

L'IMPUISSANCE ET LA FRIGIDITE

Les problèmes sexuels n'ont pas d'âge et ils sont souvent très inattendus.

Le prince Ali Khan m'avait demandé de venir le voir sans me préciser ce dont il souffrait. A la façon dont il m'avait dit au téléphone : « Nous parlerons de cela entre hommes », j'avais pensé qu'il s'agissait d'une question très « privée ».

J'étais assez sûr de moi, car j'obtiens toujours, dans ces problèmes, de très bons résultats. Mon pourcentage de guérison est de 80 %.

L'appartement d'Ali Khan, avenue de Madrid, à Neuilly, était plutôt du genre somptueux. L'ameublement mélangeait, sans gêne, les vieilles commodes du XVIIIe et les marqueteries orientales. Les couleurs en étaient rouge sombre et d'un violet velouté comme celui des belles-de-jour [1]. Les statues, vases, bas-reliefs, et les tableaux modernes auraient été bien accueillis par le conservateur du Louvre.

En marchant sur ces tapis j'avais l'impression de marcher dans un autre monde. Il n'avait plus aucun rapport avec celui des grands carreaux rouges et usés de la cuisine de Gavarret. Pourtant, je n'en avais aucune timidité. Ce n'était pas mon décor, mais c'était ma place. J'ai toujours trouvé normal que l'on me fasse venir pour soigner. Celui qui m'appelle n'est plus un milliardaire, ni un prince, c'est un malade. Et je suis très à l'aise, très calme, rien ne peut m'étonner, ni me choquer.

Ce jour-là, j'avais bien besoin de ces qualités, quand le valet de chambre m'a fait entrer dans les appartements particuliers du prince.

Le prince m'a reçu, assis dans un fauteuil, une main aban-

1. Volubilis.

donnée dans celle d'une manucure, entouré de jolies filles — femmes de chambre, secrétaires ?...

— C'est vous le type aux herbes ? Mais vous êtes tout jeune. C'est marrant, à cause de vos bains de pieds, je vous croyais un vieux bonhomme plutôt crasseux.

Il emplôyait énormément de mots grossiers mais avec une telle classe que je n'en étais même pas choqué.

Je le regardais : la qualité des cheveux, de la peau, la coloration des ongles, tout en lui indiquait l'homme en parfaite santé.

Il a renvoyé assez négligemment la manucure ; les autres jeunes filles ont continué à aller et venir. Parfois une de ces jolies filles se penchait vers lui pour lui demander un renseignement, lui tendre un papier, lui glisser à l'oreille le nom d'une personne qui était au téléphone. J'avais du mal à me souvenir que j'étais à deux pas de la place de l'Etoile et non dans un palais d'Orient.

J'avais sorti mon pendule et je le promenais sur mon « malade ».

— Vous y croyez, vous, à cette connerie ? Parce que moi vous savez ce n'est pas la peine de me faire le grand jeu.

Il me regardait avec un sourire ironique, cynique, avec un fond de tendresse dans l'œil qui devait faire des ravages chez les femmes.

— Alors, Mességué, comment me trouvez-vous ?

— En parfaite santé.

— Oui, je fume, je bois, je ne me prive de rien. Je fais tous les excès dont j'ai envie et sans fatigue. Seulement il y a tout de même un « mais »... Je sais que vous vous occupez beaucoup des questions sexuelles, que vous êtes appelé dans les pays comme le Koweït, et certains Etats arabes, où les gens sont très travaillés par la virilité. On m'a dit que vous obteniez de très bons résultats et qu'après votre passage les femmes n'avaient plus à se plaindre de leurs bonshommes. C'est la raison pour laquelle je vous ai fait venir. Disons que je fais l'amour sans appétit.

Avec une simplicité et une liberté de langage totales le prince m'a expliqué qu'il ne manquait pas de moyens, que la conclusion de cet acte lui était facile, même qu'il en restait maître, mais, qu'en quelque sorte, il le faisait davantage par hygiène, pour contrôler sa virilité que par envie.

— Comprenez que cela m'emmerde. Ce manque d'intérêt pour les femmes qui m'entourent, n'annonce-t-il pas une sorte de vieillissement précoce ? Pouvez-vous quelque chose pour moi ?

— Vous poser d'abord une question : combien de fois par semaine ?

Il a eu l'air assez étonné.

— Régulièrement trois fois par jour.

— Et toujours avec le même succès ? La même facilité ?

— Absolument.

— Alors, Prince, c'est moi qui vais vous demander une consultation !...

Il a beaucoup ri et nous ne nous sommes pas revus.

En rentrant chez moi je pensais : « C'est bien la première fois que je peux rire d'un problème sexuel ! » Je les ai toujours pris au contraire, très au sérieux. Ils sont parfois dramatiques et j'en sais toute l'importance pour l'homme et pour la femme.

C'est dans l'harmonie sexuelle que se trouvent l'équilibre du couple et son bonheur. Ce sujet-là, je le connais bien. J'ai soigné, en chiffre rond, quinze mille malades et j'ai obtenu des résultats, allant du mieux au parfait, pour un peu plus de douze mille personnes traitées.

Malgré la vague d'érotisme, les grandes déclarations sur la liberté et l'éducation sexuelles, ce n'est toujours pas un sujet que les gens attaquent facilement et franchement. Les Français, que l'on considère à l'étranger comme le peuple du plaisir, en parlent encore moins librement que les étrangers.

On me dit rarement :

— Voilà, je viens vous trouver parce que je ne peux pas faire l'amour, ou je ne ressens aucun plaisir, l'amour pour moi c'est une corvée...

Je dois les débusquer, dans les taillis compliqués de leurs complexes, comme un lièvre peureux des buissons. Si je le fais, ce n'est pas par goût des confidences intimes. Je connais trop l'importance de l'équilibre sexuel sur l'état général, et sur des affections qui semblent, pour le malade, en être éloignées comme l'ulcère du duodénum, les troubles hépatiques, nerveux et même intestinaux.

Les hommes se taisent par vanité, amour-propre. Il n'est pas agréable d'avouer à un autre homme que l'on manque de virilité. Les femmes par timidité, par pudeur car beaucoup sont encore ligotées par leur éducation. Leurs mères leur ont trop souvent dit : « Ce n'est pas « ça » qui fait un bon ménage. » Alors qu'elles auraient dû leur enseigner le contraire. Ce n'est pas pour rien qu'elles appellent cet acte « le devoir conjugal ». Ce sont des mots à vous glacer le plaisir dans le corps !

Pour ces troubles ma manière de consulter m'a été très utile. Elle m'a permis d'aider ceux, ou celles, qui n'osaient pas parler.

Quand un malade entre, pour la première fois, dans mon cabinet, je le regarde. En quelques secondes je sais déjà beaucoup de choses sur lui. Sa silhouette, obèse ou sportive, son allure, sa démarche lente ou rapide, apathique ou agressive, lourde ou légère, me renseigne. J'attache, aussi, beaucoup d'importance aux

yeux. Dedans on voit s'il est triste, pessimiste, inquiet ou optimiste, confiant ou méfiant. Tout compte : la forme de son visage me donne les dominantes de son caractère. A la qualité de sa peau, son élasticité, sa couleur, je vois s'il a un ulcère au duodénum, une maladie de foie, si c'est un sanguin, un pléthorique, un détraqué sexuel.

Les mains, leur forme, leurs gestes m'indiquent si c'est un travailleur ou un intellectuel. Souvent il m'est arrivé de les arrêter : « Ne me confiez rien, je vais vous dire qui vous êtes. » Il y a des détails très importants : s'il ronge ses ongles ce n'est pas seulement un nerveux, ou un complexé, c'est un homme qui a des ennuis sexuels et très souvent des perversions. Jamais je n'ai vu un homme puissant, équilibré, se ronger les ongles.

Sa manière de s'habiller est aussi très parlante, je vois tout de suite si c'est un étriqué, un mesquin, un timoré. Ceux qui sont excessivement nerveux, inquiets, ne s'habillent pas comme ceux qui sont calmes et optimistes.

Pour les femmes, ces observations sont encore plus significatives. Du premier coup d'œil, je sais si c'est une femme frigide ou comblée. La démarche de la femme sensuellement équilibrée, heureuse, est onctueuse, souple, et elle conserve toujours une certaine lenteur. Son corps semble accompagner ses gestes, et elle se balance un peu sur ses hanches. La femme frustrée est beaucoup plus mécanique dans sa démarche, on dirait un pantin. Elle est nerveuse, il n'en existe pas qui soit calme.

Sa façon de s'habiller est très révélatrice. La femme frigide fait beaucoup de recherches de toilette. C'est normal, comme elle n'attend pas d'autres satisfactions, elle reporte tous ses efforts sur ses vêtements et son maquillage. Elle se veut séduisante, excitante. C'est sa façon de compenser son manque de satisfactions sexuelles et d'équilibre profond.

Tout cela ne s'apprend pas dans les livres, c'est de l'expérience. Dès qu'un malade entre, je sais, déjà, si je pourrai ou non lui être utile, par conséquent le guérir.

Ce genre d'observation ne m'est pas personnel. Tout bon médecin le pratique, il est toujours psychologue et intuitif. C'est pour cela que l'on peut être un professeur agrégé et être un médiocre, ou un obscur petit médecin de campagne et un grand praticien.

Je n'aime pas généraliser, surtout en médecine, et encore plus quand il s'agit de problèmes sexuels où chaque cas est un cas personnel. Tout de même on peut faire deux grandes divisions : les organiques et les psychiques.

Les organiques, ce sont ceux, ou celles, qui sont atteints de

malformations, congénitales ou autres, bien entendu ceux-là, je ne peux pas les soigner.

Reste les psychiques dont les troubles fonctionnels sont d'origine nerveuse et psychologique, et ceux dont les déficiences sont provoquées par des affections diverses : voies urinaires, diabète, albuminerie et surtout obésité. Pour toutes ces affections particulières mes plantes sont très puissantes.

Dès qu'il s'agit de problèmes sexuels mes ordonnances n'ont pas moins de deux pages. Je ne me contente pas de donner des indications pour l'utilisation de mes préparations de base, j'ordonne aussi un mode d'alimentation : ce qu'il faut boire, manger et surtout ce que l'on doit éviter. Parfois, même, mes prescriptions n'ont, apparemment, rien de bien médical, mais elles sont très efficaces.

Ainsi, pour certaines jeunes femmes célibataires, veuves ou divorcées qui font de la dépression nerveuse due à la frigidité ou à l'absence d'homme dans leur vie, je prescris : « Partir seule en voyage en Italie. » Et je souligne seule. Et quand la malade proteste, affolée : « Mais, cela va être affreux, je supporte, déjà, si mal la solitude. » Je lui réponds : « Non, dès le premier soir, sortez, ne mangez pas dans le restaurant de votre hôtel, goûtez les spécialités du pays dans de petites « trattoria », prenez votre café aux terrasses des cafétérias, allez danser et faites-moi confiance, vous reviendrez transformée. »

Je ne crois pas que les Italiens soient plus doués que d'autres ; mais chez eux, surtout dans le Sud, on prend le temps de s'occuper d'une femme. Ils ont aussi le goût du décor, leurs paysages font rêver, leurs musiques, leurs chants sont très sensuels. Et bien souvent une femme est froide parce qu'on n'a pas pris le temps nécessaire, ni employé les moyens qui convenaient pour l'éveiller.

La femme est avant tout une sentimentale, elle a besoin pour se préparer à l'acte sexuel de jolies choses. Une vieille éducation l'oblige, encore, à penser que l'acte d'amour est laid et une initiation ratée, parfois douloureuse, a souvent renforcé cette idée fausse.

Les hommes devraient toujours se souvenir de l'Oiseau de Paradis. Pour accueillir sa belle, il dresse à terre une sorte d'abri, c'est la chambre nuptiale. Il en foule le sol avec ses pattes et enlève tout ce qui pourrait blesser les pattes délicates de sa compagne. Ensuite il orne de fleurs le toit, les murs de la maison, et en jonche le sol. Alors, seulement, il va chercher sa femme et dans un éblouissement de couleurs, paré comme un prince oriental, bombant sa gorge, inclinant sa tête pour mieux faire frémir ses aigrettes, il exécute, pour elle seule, la danse de l'amour.

Quelle est la femme qui pourrait résister à tant de prévenance et de beauté ? Aucune.

Fort peu de couples ont une vie sexuelle normale. Il suffit de peu de chose parfois pour qu'une femme devienne froide. Le mécanisme de sa sexualité est très délicat.

Contrairement à ce que pensent, trop souvent, les femmes, l'homme n'est pas l'être grossier et bestial qu'elles imaginent. Les causes de certaines impuissances sont aussi subtiles, tout en étant différentes, que celles qui troublent la vie sexuelle de la femme.

Cela ne m'empêche pas d'affirmer que si (d'après mes statistiques personnelles) sur cent femmes, quatre-vingt-deux ignorent le bonheur, ce sont les hommes qui, dans 95 % des cas, en sont responsables.

Les trois cas de troubles fonctionnels que j'ai rencontrés le plus souvent chez l'homme sont : l'impuissance ou le désir sans possibilité physique de le satisfaire ; l'anaphrodisie ou le manque de désir ; l'éjaculation prématurée ou l'impossibilité de se contrôler.

Je déteste ces termes médicaux trop techniques qui dépoétisent l'amour et je ne les emploie jamais. J'ai remarqué également qu'en parler de cette façon était assimiler cet acte à un mécanisme organique appelé à fonctionner à coup sûr. Cela en devenait blessant pour l'homme qui n'en est plus maître et pour la femme qui tient beaucoup à parer l'acte sexuel des couleurs qu'elle aime.

Je crois qu'une part de mon succès, dans mes consultations, est dû au fait que je n'oublie jamais les jolies leçons des plantes, des animaux sauvages, dont l'accouplement est très rarement bestial.

C'est certainement sur l'amour physique que j'ai entendu les « confessions » les plus douloureuses.

Elle était jeune, appétissante et très éveillée, la femme qui m'a confié :

— Monsieur, j'ai vingt-quatre ans, mon mari en a vingt-trois, nous sommes mariés depuis six mois et je n'ai pas eu de nuit de noces. Pourtant je sais qu'il m'aime. Avant lui j'ai eu un amant, j'ai connu le bonheur qu'un homme peut me donner et je ne peux plus m'en passer. Je ne veux pas tromper mon mari. Alors que faire ?

« Je dors très mal, je suis nerveuse, irritable. Je me rends compte que je deviens impossible. Mais quand toute une nuit j'ai senti son corps contre le mien, que j'ai été pénétrée de sa chaleur, que ma main a touché la douceur de sa peau, le matin c'est plus fort que moi, je lui en veux. Et hier, Monsieur, j'ai osé le traiter d'impuissant ! Il s'est mis à pleurer comme un enfant. J'étais bouleversée.

Maintenant c'était elle qui pleurait dans mon bureau.

— Expliquez-moi, Madame, comment les choses se passent ?

— Mon mari m'embrasse longuement, il aime beaucoup cela. Je vais même vous avouer que lorsque nous étions fiancés j'ai pensé que, s'il faisait tout de la même façon, nous allions vivre des moments extraordinaires. Le soir de nos noces, il a des principes et n'avait jamais voulu me toucher avant, il m'a embrassée, m'a un peu caressée et m'a abandonnée en me disant : « Ce n'est pas ma faute, je t'aime tant, j'ai trop attendu ce moment... » Je l'ai cru, mais, le lendemain et les jours suivants, rien n'a été changé.

— Peut-être ignorez-vous que certains hommes aiment être un peu sollicités par leur femme.

— Oh non, Monsieur, l'amour est une chose que l'on doit faire à deux. Mais il ne veut pas que je le touche, cela le met en colère.

— Il vous en donné la raison ?

— Il m'a dit : « Laisse cela aux putains, c'est bien assez que je ne sois pas le premier. »

J'étais éclairé. Je lui ai donné un traitement calmant et lui ai demandé de m'envoyer son mari.

Il m'a avoué ;

— A chaque fois je pense qu'un autre lui a fait l'amour avant moi et je ne peux pas.

— Vous l'aimez ?

— A m'en rendre malade.

Je lui ai posé suffisamment de questions pour apprendre qu'il avait été élevé par sa mère, veuve depuis des années, dans des principes religieux très étroits et qu'elle avait critiqué son mariage. Il a même ajouté :

— Et encore, monsieur, ma mère ne savait pas que ma femme avait eu un amant, sans cela elle m'aurait défendu de me marier.

Enfin, n'ayant pas de gros besoins sexuels, il n'avait jamais eu de maîtresses. Il s'était contenté de quelques rapports rapides avec des prostituées dont il disait :

— Je l'ai toujours regretté, ces femmes ont des manières dégoûtantes. Elles, je ne les embrassais jamais.

— Mais avec elles, vous n'étiez pas impuissant ?

— Non, ce n'était vraiment pas possible.

Son impuissance était entièrement psychique. Ses rapports avec des professionnelles avaient, à ses yeux, rabaissé l'amour physique à un acte grossier qu'il ne pouvait pas imposer à la femme qu'il aimait. Son incapacité était encore aggravée par la pensée que sa femme avait appartenu à un autre.

Il m'a fallu plusieurs conversations avec lui pour le débarrasser de ses tabous. Mes plantes, en provoquant son désir, ont fait le reste.

D'autres cas ont été moins faciles à traiter.

Entre un jour dans mon cabinet une jolie femme, Mme W..., blonde, élégante et soignée. Très vite elle a attaqué son sujet. Elle me donnait l'impression d'avoir appris sa confession par cœur.

— A trente-deux ans, j'ai réalisé mon rêve en épousant un homme beau, riche et très gentil. Malgré notre différence d'âge — il a cinquante ans —, j'étais sûre de trouver le bonheur. Dans la vie mon mari est un homme parfait : délicat, attentionné, d'une grande bonté et surtout dépourvu de tout égoïsme. Mais dans l'amour, je ne le reconnais plus. C'est un anormal. Depuis que nous sommes mariés, monsieur, pas une seule fois je n'ai été heureuse !

— Voyons, madame, avant d'être mariée aviez-vous éprouvé du plaisir ?

— Bien sûr. J'avais eu un amant avec lequel je m'entendais fort bien.

— Vous n'aviez pas pris avec lui des habitudes voluptueuses que votre mari n'aime pas ou ne pratique pas ?

— Je ne pense pas. Hans était très normal.

— Je n'en doute pas, mais les papillons caressent longuement la corolle des fleurs avant d'y abandonner leur pollen dans le cœur et ces plaisirs légers vous étaient, peut-être, indispensables ?

Elle a rougi d'une si jolie manière que j'ai pensé que son mari était bien coupable.

— Oh non, monsieur.

Je lui avais posé cette question, car il est fréquent qu'ayant pris certaines habitudes jeunes filles, elles ne puissent plus s'en passer. Le cas est très courant pour des femmes de trente à quarante ans, surtout dans les pays anglo-saxons, où elles ont beaucoup pratiqué avec leurs « boy-friends » le « tout mais pas ça ! » S'il est satisfaisant pour l'hypocrisie il est très éprouvant sexuellement et crée souvent des inhibitions graves.

— Non, monsieur, ce n'est pas moi la responsable. Pourtant vous ne pouvez pas savoir combien j'aurais désiré l'être.

« Entre mon mari et moi, tout se passe toujours de la même manière. Il entre dans ma chambre, à l'improviste, quand je suis devant ma coiffeuse. Il s'approche de moi et je ne peux ignorer son désir. Vite je vais m'allonger sur mon lit, il a conclu sans m'avoir même frôlée. C'est incroyable, mais pas une seule fois je n'ai senti mon mari en moi.

« La première fois j'ai mis cette défaillance sur le compte d'un désir trop violent. Ensuite je vous avoüe que je lui ai fait part de ma déception. J'ai vu qu'il en était bien malheureux. Et j'ai eu peur que notre amour soit menacé. Alors j'ai feint d'éprouver du plaisir, en même temps que lui, rien qu'à voir le sien. Il en a

été heureux sans se donner la peine de comprendre que c'était vraiment impossible. Et un jour la colère, la rage, de cette pitoyable comédie m'ont fait hurler. Il a cru que c'était de joie. Depuis je crie de plus en plus fort. Il ne se rend pas compte que c'est devenu le cri animal d'un corps épuisé par cette duperie. J'en deviens folle, je lui en veux et je me méprise.

— Avant tout, madame, il est nécessaire que je voie votre mari.

Elle avait raison : il était beau, charmant et très viril. Il m'a expliqué qu'il avait eu son premier spasme quand il avait quinze ans. Il se trouvait assis dans la loge d'une danseuse, celle-ci était assise devant sa coiffeuse.

— J'étais derrière elle et je la regardais, la loge sentait la sueur, le parfum, le cosmétique. C'était un mélange d'odeurs, lourd et très érotique. J'avais chaud et les mains glacées. Elle a levé ses bras, j'ai vu ses aisselles rasées avec des gouttes de sueur. Il y a eu comme une détente en moi, j'ai cru que j'allais m'évanouir, puis j'ai été merveilleusement soulagé.

— Vous étiez amoureux de cette danseuse ?

— Comme on l'est à cet âge, j'en étais fou.

— Et si vous n'aimez pas une femme, comment les choses se passent-elles ?

— Je ne sais pas, monsieur, je n'ai jamais fait l'amour sans aimer.

Je lui ai fait un cours d'éducation sexuelle et j'ai soigné son système nerveux. J'ai obtenu de bons résultats, mais ce fut très long.

Deux ans plus tard, Mme W... m'écrivait pour m'annoncer la naissance d'une petite fille et elle ajoutait : « ... et ce n'est pas un bébé éprouvette ! »

Je suis le parrain de beaucoup d'enfants, car je soigne aussi énormément de femmes pour la stérilité. Pour moi la conception et le plaisir vont ensemble et je demande toujours à voir le mari. Bien entendu je ne soigne que la stérilité d'origine psychique mais dans 85 % des cas elle l'est. Il arrive aussi, que certaines femmes aient des spasmes, des contractions utérines, qui rejettent la semence mâle, mais cela est peu fréquent.

Dans mon cabinet, le comportement du couple est très révélateur. J'accorde à l'homme et à la femme un quart d'heure pour exposer leur point de vue et j'attends.

Si c'est l'homme qui prend la parole en premier, je sais déjà que j'ai affaire à un égoïste. Alors il y a peu de raisons pour qu'il change dans un lit et se transforme en amant prévenant... Je laisse s'écouler vingt minutes et je me tourne vers sa femme.

— Je vous écoute, madame.

En général ce genre d'homme l'interrompt à tout propos pour me faire croire qu'elle ne peut rien ajouter d'intéressant.

Ces hommes-là sont en général des sanguins, ils ont souvent des nuques de taureau et se croient virils parce qu'ils désirent très vite et concluent de même. Ce n'est jamais leur visite que je reçois en premier, mais celle de leur femme. Ce qui n'a pourtant pas été le cas pour Liliane S... et son mari.

C'est lui qui m'avait demandé un rendez-vous. C'était un homme de cinquante ans, grand, assez fort, ses cheveux gris acier coupés en brosse étaient drus. Ses mains assez courtes, à la paume très large, indiquaient un lutteur, un homme fait pour la bagarre. Elle était petite, mince et paraissait presque menue à côté de lui. Très fine, légèrement parfumée, le pied bien chaussé, petit et racé, elle avait un visage jeune. Mais ses lèvres avaient quelque chose de las et son regard était dur.

— Ma femme ne voulait pas venir, elle disait que c'était inutile puisqu'elle a demandé le divorce. Pourtant, nous avons une maison agréable, je lui ai donné la vie mondaine qu'elle aime, des bijoux, des fourrures, elle a tout ce qu'une femme peut désirer.

Elle s'est redressée sur sa chaise et lui a jeté en pleine figure :

— Tout, sauf le plaisir. Monsieur, j'ai épousé un impuissant.

Il est devenu rouge, les veines de son cou se sont gonflées.

— Elle est folle. Nous avons cinq enfants, monsieur.

Il s'est tourné vers elle :

— Et tu les as eus d'un mari impuissant ? Voilà la logique féminine.

— Oui, répliqua-t-elle, avec une ironie glacée, nous avons cinq enfants, mais tu les as faits en cinquante secondes !

Il n'y a pas de nationalité pour bien faire l'amour, mais il y a tout de même des pays où l'homme vit moins vite.

C'est l'homme des villes, quelle que soit sa profession, qui est le plus guetté par les déficiences sexuelles parce qu'il est devenu un anxieux. Un inquiet permanent, aux nerfs usés par le téléphone, les embouteillages, les échéances. Autrefois, les gens vivaient plus lentement, plus harmonieusement, ils prenaient le temps de regarder passer la vie derrière leur fenêtre. Ce rythme-là on le retrouve, encore, à la campagne. Dans le Gers, les paysans viennent me consulter pour toutes sortes de maladies, mais rarement pour des histoires de virilité.

Cela est si vrai que dès qu'un homme me dit qu'en amour il est cérébral, je sais qu'il est ou qu'il a peur de devenir impuissant.

J'ai eu récemment un cas très triste : il mettait fin à un ménage heureux qui avait duré plus de quinze ans.

Elle était ravissante, une jolie quarantaine dorée de brugnon, des yeux gris tendre de gorge de pigeon, une élégance un peu provinciale pleine de charme. Sa voix était jeune et légèrement agressive.

— Monsieur, je ne supporte plus mon mari. Depuis deux ans nous faisons chambre à part. J'ai tenu bon jusqu'à maintenant, je n'ai pas voulu me l'avouer mais j'en souffre. Je n'avais jamais cherché à savoir si je le trouvais beau, bien fait. Les apollons ne me font pas tourner la tête. Mes amies m'enviaient Lucien, elles le disaient « bel homme », cela me suffisait, je ne voyais qu'une chose, dans ses bras j'étais heureuse.

« Comme il me trouvait un peu simplette dans ma façon de faire l'amour il m'appelait sa « petite bourgeoise ». J'aurais bien aimé avoir un enfant de lui mais il me l'a refusé. Il en avait déjà deux d'un premier mariage et il ne voulait pas les léser.

« Au début nous nous aimions souvent, puis au fur et à mesure des années, beaucoup moins. N'était-il pas normal que nous devenions plus calmes ? Il l'était surtout avec moi, car j'ai appris qu'il avait des maîtresses. Cela m'a fait beaucoup de peine et je le lui ai dit. Il m'a répondu qu'il n'avait aucun sentiment pour elles, mais qu'il était un cérébral, et avait besoin de certaines excitations que je ne savais pas lui donner.

« Bien entendu je me sentais prête à tout. Il m'a expliqué que sentimentalement il m'aimait tout autant ; mais qu'il existait des façons plus intéressantes de faire l'amour. Et que lorsque les préjugés couchaient avec vous en tiers, ils empêchaient certaines formes de plaisirs très agréables. Ainsi ce serait d'un érotisme plus raffiné, quand on était dans les bras l'un de l'autre, de se voir dans une glace, cela doublerait notre plaisir.

« J'ai accepté les glaces sans en être trop choquée. Il est devenu plus exigeant, il m'a demandé, comme une preuve d'amour, d'accepter de rencontrer d'autres couples. Le rendez-vous a eu lieu à Paris dans un hôtel. Je nous trouvais un peu ridicules. Ils avaient tous des airs polissons d'enfants vicieux avec des rides de cinquante ans. C'était pénible. Et pour moi cela est vite devenu affreux. En regardant mon mari (qui croit avoir un très beau corps) avec une autre femme, j'ai vu qu'il avait de l'estomac, un gros pli sur le ventre, des jambes d'échassier poilues, que sa peau tremblotait. Son corps faisait usé, plus vieux que son âge. Aveuglée par l'amour je ne m'en étais jamais aperçue.

« Tout cela était dégoûtant. Si l'amour c'était cette chiennerie, je n'en voulais plus. Le lendemain je lui ai fermé ma porte et je l'ai envoyé coucher dans son bureau. Seulement, depuis ce temps-là, je suis malheureuse. Je sens bien qu'il me manque quelque chose

et puis un couple qui n'a plus de plaisir dans les bras l'un de l'autre ce n'est plus un couple.

Que cette femme avait raison ! Je ne pouvais vraiment pas grand-chose pour elle. Lui donner des bains calmants ne pouvait lui rendre l'équilibre qu'elle trouvait dans l'amour.

J'ai vu son mari. Sentimentalement, il était malheureux d'avoir perdu sa femme.

— Mais, comprenez-moi, monsieur, j'ai besoin d'excitants, sans cela je deviendrais impuissant.

Déjà il l'était à moitié.

— Pourquoi avoir obligé votre femme à participer à vos expériences ? Vous la connaissiez, vous saviez bien qu'elle ne le supporterait pas.

— Je l'aimais, avec elle je pensais que ce serait plus fort qu'avec les autres.

J'ai eu comme de la pitié pour cet homme et en même temps de la colère. Il l'aimait, mais pas assez pour lui faire un enfant, ni pour faire passer la sécurité de son ménage avant son plaisir.

Pour ces gens-là mes plantes, mon bon sens et ma connaissance des hommes ne servent à rien. J'ai eu dans l'ensemble peu d'échecs. Pourtant j'ai plus souvent rencontré, dans ces histoires sexuelles, des cas sans espoir que dans bien d'autres maladies.

Trente-huit ans, un peu rondelette, tout à fait le genre de femme dont les hommes se disent : « Tiens, elle doit être agréable au lit ! » Mme Colette D... l'avait été, seulement c'était le lit qui n'avait plus d'agréments pour elle.

C'était une gentille femme, simple, pas du tout une intellectuelle. Elle me disait sa peine avec des mots pas compliqués, sans les trier, comme ils lui venaient :

— J'ai peur, monsieur, c'est plus fort que moi, ça ne se commande pas. Dès que mon mari m'approche, je me recule. Je l'aime encore beaucoup, mais je ne peux plus être heureuse dans ses bras.

« C'était bon de faire l'amour avec lui. Je me laissais aller, faut dire que dans ces moments-là on n'a pas sa tête à soi ! Je lui faisais confiance. Il m'avait : « Ne t'inquiète de rien, je prends mes précautions. » Je le croyais.

« Je me suis mariée très jeune, à dix-huit ans, avant lui je n'avais eu personne, alors je manquais d'expérience. Et puis un jour j'ai été prise. Il m'a dit : « C'est un accident, ne t'inquiète pas, ça n'arrivera plus. » Je l'ai cru et de dix-huit à vingt-cinq ans j'ai dû interrompre, volontairement, cinq grossesses. Il faut comprendre, nous avions déjà deux enfants et nous n'en voulions pas plus. Pour ça, mon mari est très raisonnable. Il dit : « Les enfants ce n'est pas tout de les faire, il faut les élever. »

« J'ai bavardé, entre femmes on se renseigne, et mes amies m'ont expliqué qu'il exagérait, que c'était sa faute, qu'il n'avait qu'à... enfin vous voyez ce que je veux dire.

Ce que je voyais surtout, c'est que son mari était un égoïste, un homme sans volonté, sans maîtrise de soi.

— Et j'ai compris que son plaisir, il le prenait bien à fond. Tant pis pour les suites. C'était moi qui avais les ennuis. Alors, je me suis mise à le surveiller. Ça se passait toujours pareil. Au début, dans ses bras, j'avais confiance, je savais qu'il n'y avait pas de danger. J'étais heureuse et puis, quand je commençais à sentir que j'allais basculer, je prenais peur, je me raidissais. Pour ne pas me laisser aller je pensais à l'inquiétude que j'allais avoir au moment de mes règles. Je revoyais ces démarches humiliantes que je devais faire, ces manœuvres douloureuses que je devais supporter. Alors je le repoussais et il avait son plaisir tout seul. Je n'ai même plus à penser à tout cela. C'est devenu mécanique, je repousse mon mari et je reste insatisfaite, les nerfs à vif.

« Il ne veut pas, non plus, que je prenne la pilule. De toute façon, je crois qu'il est trop tard. L'amour pour moi est devenu une cochonnerie qui ne réussit qu'aux hommes. Maintenant, quand il me prend, ça ne me fait plus rien, je suis devenue froide.

La frigidité par peur de la grossesse est très fréquente. Bien souvent, la femme repousse l'homme avant d'avoir été heureuse et, frustrée de son plaisir, devient peu à peu physiquement indifférente. Parfois pour éviter cette insatisfaction, le chemin du plaisir sans danger est vite trouvé et devient rapidement une habitude sexuelle dont la femme ne peut plus se passer et qui la rend indifférente à l'étreinte habituelle.

C'est chez les femmes très jeunes que l'on rencontre parfois les réactions les plus étonnantes.

L'une d'elles m'a expliqué qu'elle était totalement et définitivement frigide.

Elle n'avait été heureuse que dans les bras d'une femme, mais elle disait :

— Je sais bien que ce n'était pas le véritable plaisir puisque ce n'était pas un homme qui me le donnait.

Elle ne voulait pas admettre cette déviation sexuelle et préférait se croire frigide.

Une autre, très raisonnable, m'a expliqué :

— J'ai été très tentée de prendre comme amant un homme de quarante ans. Plusieurs de mes amies m'avaient affirmé que les garçons de notre âge ne savaient pas faire l'amour. Mais j'ai

préféré ne pas en tenir compte. J'ai pensé qu'avec lui je connaîtrais des plaisirs que je ne serais pas sûre de retrouver avec un mari de mon âge. Et puis, je me suis dit qu'on ne serait peut-être pas plus maladroits que les autres et qu'on saurait découvrir cela ensemble. Sinon, tant pis, puisque je n'aurais pas connu autre chose, cela ne me manquerait pas. »

Je n'ai pas la prétention de donner des cours d'éducation sexuelle. On ne fabrique pas des amants irrésistibles et des maîtresses affolantes comme l'on forme des athlètes pour les Jeux Olympiques. Mes conseils ont pour but d'aider ceux qui me font confiance à retrouver leur équilibre et leur bonheur de vivre.

Mes méthodes sont simples : j'interdis, avant tout, les aphrodisiaques que l'on vend en secret. Ces excitants d'une nuit sont très dangereux. Ils peuvent même provoquer des syncopes cardiaques. Et à coup sûr, leur usage et leur abus, loin de soigner, peuvent rendre totalement impuissant.

Mon traitement de bains de pieds, de douches vaginales doit être accompagné de massages, au bas du dos, sur la colonne vertébrale, avec une crème à base de plantes qui est très efficace. Des malades m'ont téléphoné peu après son emploi pour me dire qu'ils avaient obtenu des résultats qui les avaient surpris eux-mêmes. Des femmes m'ont même affirmé que ces massages avaient eu sur elles des effets presque immédiats.

Ces plantes du bonheur sont au nombre de trois : la chélidoine, la berce, la sarriette.

La chélidoine doit être fraîche, pas plus de quinze à dix-huit jours. C'est pourquoi en janvier et février je ne soigne jamais les impuissants. Mais au mois de mars c'est le renouveau, la sève montante donne aux plantes une vigueur, une force étonnante, elle monte dans tout... et tous. C'est la meilleure période pour soigner les déficiences sexuelles.

La berce, que mon père appelait « Patte-d'Ours », est recommandée par le Docteur H. Leclerc [1] comme un aphrodisiaque naturel, sans effet secondaire, ses expérimentations, dans des cas d'asthénie génésique, ont été très concluantes.

La sarriette est une plante dont la légende est évocatrice de ses pouvoirs. Certains anciens prétendent que son nom vient de Satyre. De ces joyeux barbus, cornus, moitié hommes, moitié boucs, joueurs de pipeau, danseurs infatigables et amateurs de tendres nymphes. Ils étaient doués, par la nature, d'une puissance suffisante pour leur permettre de transformer en dames de nombreuses

1. Le Dr H. Leclerc fait autorité en matière de phytothérapie.

demoiselles dans la même journée. Ce qui me fait dire que « l'on ne prête qu'aux dieux ». L'origine du nom est, peut-être, discutable, mais ce qui ne l'est pas ce sont les résultats obtenus avec cette plante. Le Docteur J. Valnet [1] en reconnaît les propriétés stimulantes, tant pour le corps que pour l'esprit.

Dans certains cas, j'y ajoute de la menthe et du plantain.

Pour aider à l'action de mes « herbes merveilleuses », je conseille une discipline physique et un régime alimentaire efficace. Il peut être suivi, avec succès, à titre préventif.

Il ne faut pas faire d'excès amoureux. Les réserves humaines ne sont pas inépuisables. Médicalement, ces abus font partie des causes d'impuissance. De même l'excès d'exercices physiques qui utilisent toutes les ressources nerveuses et musculaires de l'homme provoque, en cours d'entraînement ou de compétition, des impuissances passagères qui peuvent avoir des suites.

Je recommande beaucoup la marche en forêt, en campagne, au bord de la mer, l'iode est un excellent stimulant. C'est un sport qui détend, calme et n'enlève pas l'envie de pratiquer d'autres exercices agréablement physiques.

Supprimer l'alcool, boire raisonnablement du vin. Tous les alcooliques sont des impuissants. Un homme vraiment ivre est incapable de conclure ce qu'il a entrepris.

Ne pas abuser, non plus, du tabac et de tous les excitants susceptibles de détraquer votre système nerveux.

Que dire des ravages causés par les excitants chimiques qui ont pour but de vous tenir éveillé quand tout votre organisme réclame le sommeil à grands cris ? Des euphorisants qui ont pour mission de vous faire oublier les difficultés, les soucis de la vie, le surmenage physique, intellectuel et qui font de vous un candidat, parfait, à la dépression nerveuse et à l'impuissance ?

Après vous êtes « réveillé » il faut vous endormir et vous prenez, bien vite, un somnifère dont vous augmentez progressivement, mais rapidement, les doses. Aidée par ces trois agents destructeurs votre journée devient bien courte, même si elle s'est poursuivie très tard, et vous n'avez plus le temps de faire l'amour. D'ailleurs, très vite, vous n'y pensez plus. Et quand l'idée, et pas toujours l'envie, vous en vient parce que vous êtes auprès d'une femme, que vous aimez sentimentalement, vous ne le pouvez plus.

Supprimez tous les excitants et remplacez-les en mangeant beaucoup de poissons de mer, de cervelles, de crustacés riches en phos-

1. Dr J. Valnet, *Aromathérapie*. Paris, Maloine, 1964.

phore. Ce phosphore dont vous faites chaque jour une dépense considérable, physiquement, intellectuellement, sexuellement.

Pour vous aider à avoir de l'appétit, au bon moment, utilisez modérément quelques épices : poivre, cannelle, muscade, paprika. Mangez aussi du céleri : selon la croyance populaire il rend amoureux, ce qui n'est pas faux.

19

UN MONSTRE FASCINANT : FAROUK

En amour la satiété est aussi une cause de manque d'appétit. Si vous ne mangez que des plats épicés, à la fin du repas, vous avez la bouche emportée et vous ne sentez plus rien. Si l'on vous sert, tous les jours, les plats les plus raffinés, vous rêvez d'une solide poule au pot bien rustique. Et si vous avez, en abondance, à chaque repas, tous vos plats préférés, au bout de quelques jours vous aurez perdu tout appétit. Il en va de même pour la table de l'amour.

J'ai connu un des hommes les plus comblés du monde : le roi Farouk. Il n'avait même plus besoin de lever la main et encore moins de jeter le mouchoir pour voir tous ses désirs satisfaits.

Ce n'était pas un grand homme, ce n'était qu'un gros homme dont l'obésité aggravait l'agressivité.

A cette époque, je consultais encore à Nice au Majestic. Cet après-midi-là, je rentrais de Lyon par la route, assez fatigué, quand ma secrétaire m'a dit :

— Monsieur, le roi Farouk voudrait vous voir, il a déjà appelé deux fois.

Ma vanité en a été caressée. C'était flatteur et tout en consultant je me demandais qui pouvait lui avoir parlé de moi ?

J'examinais une brave poissonnière, du marché de Nice, quand ma secrétaire a ouvert une porte, ce qu'elle ne faisait jamais, et m'a crié :

— Monsieur, c'est le roi.

La marchande de poissons n'a pu se retenir :

— Le faites pas attendre ! pensez, un roi... Pécaïre ! Quelle chance j'ai d'être tombée chez vous, ce jour-là... Je vous laisse. Vous me rappellerez après.

L'homme qui me parlait avait un accent italien assez prononcé. J'ai su, plus tard, qu'il s'appelait Gino et qu'il était l'homme-à-tout-faire du roi.

— Sa Majesté le roi Farouk aimerait que vous vous rendiez auprès de lui.

Je n'ai jamais été très fort pour les ronds de jambes protocolaires et j'avoue, qu'en plus, à cette époque, j'en avais peu l'expérience.

J'ai répondu :

— Je suis très honoré.

Et estimant en avoir terminé avec les cérémonies, j'ai ajouté :

— Quel jour et à quelle heure ?

— Il serait agréable à Sa Majesté que vous puissiez partir dès maintenant.

Un instant, j'ai eu envie de répondre : « J'ai une consultation », mais c'était, tout de même, le roi Farouk qui me demandait et une grosse bouffée d'orgueil m'est montée à la tête. Je devais en être tout rouge.

— Pour aller où ?

— A Monte-Carlo. Son Altesse y séjourne. Et nous vous avons réservé un appartement à l'hôtel de Paris. Mais si vous préférez une suite, nous donnerons des ordres immédiatement. Sa Majesté fera mettre à votre disposition tout ce que vous désirez.

J'ai répondu d'un ton que j'espérais blasé :

— Non, cela ira.

— Pouvons-nous nous permettre de vous envoyer, immédiatement, la Rolls ?

— J'ai ma voiture.

— Sa Majesté souhaite que vous utilisiez la Rolls, elle pense qu'elle sera plus agréable pour vous.

Mon ton n'était plus blasé mais cassant. Je redevenais ce « paysan-citoyen » de 89 qui avait crié : « Mort aux tyrans ! » Ma voiture valait bien celle d'un roi et j'irais comme il me plairait. On a l'orgueil chatouilleux dans le pays de d'Artagnan.

— J'ai ma voiture, un chauffeur et en plus, j'adore conduire.

Je n'avais pas de chauffeur mais, sans doute impressionné, le secrétaire n'a pas insisté et j'ai rouvert ma porte pour faire revenir ma pescadière [1].

— Dites, monsieur, ce roi c'était bien un vrai, ce n'était pas une galéjade ?

Le soir même, du port au cours Salcédo, on a dû savoir qu'un roi m'avait demandé et cette communication a dû prendre des proportions énormes.

J'étais content de terminer une consultation, de n'être pas parti, comme un fou, parce que Farouk m'appelait. Et je savais, déjà,

1. Poissonnière.

que dans mon examen de conscience de ce soir, je me ferais des reproches pour avoir remis les autres malades au lendemain.

A 19 heures, je stoppais devant l'hôtel de Paris. Je n'avais pas ouvert ma portière que les grooms, le portier galonné, suivi d'un jeune homme brun coiffé du fez, et du deuxième concierge du palace se jetaient sur moi. Le « petit » Mességué a pensé : « Qu'est-ce que ça doit coûter comme pourboire tout ça » et le « grand » a dit :

— Veuillez me conduire à mon appartement.

Le concierge s'est précipité.

— Inutile, est intervenu le jeune homme, qui était troisième secrétaire de Sa Majesté, M. Mességué est attendu dans son appartement, je vais l'y conduire...

Après avoir traversé les deux salons de mon appartement, j'arrivai dans un troisième transformé en boutique de fleuriste tant il y avait de fleurs, et j'y trouvai, m'attendant, le premier secrétaire de Sa Majesté qui me débarrassa de mon porte-documents qui ne contenait rien et que j'avais pris pour donner bonne impression. C'est alors qu'un monsieur assez fort me salua :

— C'est moi qui vous ai téléphoné.

Suivit un silence. Je pensai : Il va me conduire au roi. Il a ouvert une porte de mon salon.

— Voici votre chambre, vous pourrez vous y reposer.

— Mais je ne suis pas fatigué. Conduisez-moi plutôt auprès du roi.

— Sa Majesté est très occupée. Et vous risquez de devoir attendre longtemps. Commandez ce qu'il vous plaira. Ne quittez pas votre appartement, je viendrai vous y chercher dès que Sa Majesté en manifestera le désir.

Et je restai seul. Je pensais à ce que dirait ma poissonnière si elle me voyait ainsi au milieu de ma chambre : « Le pôvre, il a l'air tout couillon. » Et c'était vrai. Mon imagination ne m'avait pas préparé à cette attente de « prisonnier ». La « cellule » était belle et confortable. Cette chambre, immense, était étonnante : lit bas, très large, de satin noir, moquettes beiges épaisses comme un gazon anglais, tables basses, opalines roses et vertes et deux téléphones bleu pâle. La salle de bains, aussi grande qu'une salle à manger pour famille nombreuse, était en marbre et mosaïque noir et or. L'intérieur de la baignoire piscine était d'un bleu turquoise très raffiné. Et la vue une merveilleuse « carte postale en couleur » : la mer violette, le rocher blanc de la Principauté, dans le couchant le blanc et le rouge du drapeau monégasque, qui flottait au-dessus du palais et avait l'air tissé d'or.

L'impression d'être au service de cette Majesté invisible m'irri-

tait. Mais la fatigue de la journée avait chassé tout sentiment de révolte en moi. J'enlevai mon veston prince-de-Galles — mon plus beau costume, le tout dernier — et le posai sur le valet d'acajou. Je desserrai ma cravate et m'allongeai sur le lit où je fermai les yeux.

Une sonnerie douce et discrète me réveilla, je décrochai le téléphone.

— Sa Majesté vous recevra dans quelques minutes, je passe vous prendre.

Je regardai ma montre, il était 4 h 30.

J'ai remis mon veston et en tâtant, machinalement, mes poches, je me suis aperçu que j'avais oublié mon pendule. Il n'était pas possible, à cette heure, d'en trouver un dans la Principauté.

Au cordon de tirage des rideaux pendaient de lourdes boules de cuivre. J'ai coupé le cordon, enlevé la boule. Je n'avais plus qu'à demander à une femme de chambre un peu de fil pour avoir un pendule parfait. Heureusement que je n'ai jamais pris mon pendule pour un instrument magique. Tant pis : Sa Majesté sera examinée avec une boule à rideaux. L'humour m'en plaisait assez.

Dix minutes plus tard Gino était de retour.

— Si vous voulez me suivre.

Couloirs, ascenseurs, de nouveaux couloirs, un nouvel ascenseur. Je me demandais si je ne continuais pas à rêver.

— Mais où allons-nous ?

— Cet ascenseur conduit au souterrain.

— Quel souterrain ?

— Celui qui mène aux salons de Sa Majesté.

Cette fois, j'étais sûr de rêver. Jamais je n'avais donné une consultation dans ces conditions.

Gino m'a expliqué :

— Sa Majesté joue dans ses salons privés du Casino et ce souterrain les relie à l'hôtel de Paris.

Quelques instants plus tard, nous entrions dans un salon crème et or.

Là, devant une table de jeu, son énorme cou sortant d'une chemise à fines raies roses, vêtu lâchement d'un costume de soie grège, Sa Majesté le roi Farouk terminait, m'a-t-on précisé, sa vingt-septième partie de la nuit. A portée de sa main, deux bouteilles de champagne dans leur seau, une grosse boîte entamée de caviar et une montagne de cuisses de poulet froid.

Le tapis de jeu était vert, une lumière dure éclairait la table, les mains, creusait les visages qui, parfois, se penchaient en avant. Un croupier, sans expression, tenait la banque. Autour de Farouk, il y avait quatre hommes, deux femmes d'une cinquantaine d'années.

Ceux-là étaient, à coup sûr, anaphrodisiaques. Le lit clos de leur volupté était cette table, leur frisson trouble: perdre ; leur plaisir : gagner. Ils l'attendaient, le guettaient toute la nuit jusqu'au jour. La volupté qui creusait leur visage, faisait trembler leurs mains, c'était le mouvement fascinant de ces plaques de galalithe que le râteau du croupier poussait vers eux, ou râtissait vers lui ; de ces cartes qui sortaient du sabot d'acajou verni pour être saisies par leurs mains. Ils repartaient vidés, moralement, physiquement et parfois financièrement.

Je regardai « mon malade ». D'après ses photos, je le voyais avec des cheveux noirs, avec des yeux bruns. Ce qui lui restait de cheveux était châtain très clair. Il venait de m'apercevoir et il a posé sur moi un étrange regard bleuâtre. Je lui ai trouvé l'air très intelligent. Son visage était lisse, la nuit ne l'avait pas marqué. Au milieu des visages morts des joueurs qui l'entouraient, il paraissait étonnamment vivant.

Pourtant, j'avais de la gêne devant cet homme, je le sentais monstrueux. Il m'a souri, ses dents carnassières étaient très blanches, et j'ai compris, dans la seconde, la sorte de séduction fascinante que ce tyran à l'obésité encore aimable pouvait avoir.

— Ah, Monsieur Mességué, vous m'accorderez le temps de finir cette partie ?

C'était poli, mais je n'avais pas à répondre. Il jouait royalement. Perdre semblait l'amuser autant que de gagner. J'ai su que cette nuit-là il avait perdu 300 000 livres[1] sur une seule carte.

Je savais peu de chose sur le joueur, mais cela me suffisait. Un soir, son adversaire lui avait fait observer qu'il n'avait montré que trois rois sur le « carré » qu'il annonçait. Il avait répondu :

— Et avec moi, le roi d'Egypte, cela ne fait-il pas quatre ?

Une autre fois, à San Remo, il faisait un poker avec un gros industriel milanais, le Commendatore P... B... Sur une relance de ce dernier, Farouk avait renchéri de trois millions de lires.

— Pour « voir », avait dit l'industriel.

Sa Majesté annonça une « suite » et jeta ses cartes au talon sans les montrer en disant : « Vous pouvez en croire la parole d'un roi. » On n'a jamais su s'il l'avait vraiment et B... a perdu.

Sur l'homme, j'avais appris qu'il avalait une douzaine d'œufs à son petit déjeuner, des grillades de huit cents grammes. Et qu'un jour dans un restaurant romain, il avait commandé vingt côtelettes et n'en ayant mangé que dix-neuf il a laissé la vingtième au

1. 420 000 anciens francs.

maître d'hôtel en lui disant : « Tenez : la part du pauvre ! »

C'était cet homme-là que j'observais. Je n'avais plus aucune gêne, ni aucune crainte. Bientôt, j'allais l'examiner, il allait m'appartenir, et tout comme ma poissonnière il guetterait dans mes yeux la promesse d'une guérison.

Ce n'était certainement pas un grand malade. Il y avait en lui une force extraordinaire. Le mettre au régime n'allait sans doute pas être facile. Pourtant c'était obligatoire.

— Approchez donc, Monsieur Mességué.

Tranquillement il a jeté, par-dessus son épaule, son pilon à peine entamé et s'est essuyé la main sur son pantalon. Sur un signe de lui, un garçon m'a tendu une coupe que j'ai refusée.

— Vous préférez un scotch ?

Je le refusai ainsi que la cuisse de poulet, les pâtisseries et le havane que Sa Majesté, elle-même, m'avait tendu.

Dans ses yeux, un étonnement coléreux est passé.

— Vous êtes très difficile, Monsieur Mességué. Et ça ?

Il a claqué des doigts et une fille blonde est venue à côté de moi comme un chien bien dressé à qui on a dit : « Va donner la patte au Monsieur ». Elle me frôlait, prête à m'accorder toutes les voluptés que je désirerais.

Je n'ai pas eu à répondre.

Farouk continuait :

— De toute façon, ce sera pour plus tard.

Il riait assez méchamment.

— Maintenant, vous allez voir un homme perdre au jeu, sur commande, parce que je suis le roi. Ce monsieur est mon ministre, il est à mes ordres.

Il me montrait un homme d'une cinquantaine d'années, assez fort, au visage aussi brun que le mien, aux paupières lourdes et bistres et qui tentait de garder un air impassible.

Discrètement, les joueurs se sont levés. Cette partie-là ne les concernait plus. La fille blonde m'a quitté pour rejoindre d'autres filles, comme elle, superbes, mais vendues d'avance.

De l'autre côté de la table, l'homme me regarda rapidement. Son regard me rappela celui des animaux traqués, il y passa une lueur d'affolement. Gino me murmura : « Et surtout taisez-vous. » Je commençais à en avoir assez. C'était le genre de climat que je ne supporte pas.

— Donnez les cartes, a ordonné Farouk.

Le croupier distribua les cartes.

— Perdez, commanda Farouk, et ne trichez pas.

Comme dans un gros plan sur un écran, je voyais la sueur perler sur le front du ministre.

Farouk a abattu son jeu. Il était bon. Le ministre a eu l'air soulagé, il a abattu le sien, il était heureusement moins bon.

— Il n'a même pas besoin de tricher pour perdre sur commande. Comment appelez-vous ça en France ? De la merde... Voilà ce qu'il est, ce qu'ils sont tous.

Il répétait le mot grossier avec une sorte de plaisir déplaisant. Je n'avais plus qu'une envie : rentrer chez moi.

Il a rappelé d'un geste son harem d'un soir, a assis la fille blonde sur ses genoux et lui a caressé la hanche de son énorme main baguée.

— Elle ne porte rien sous sa jolie robe, même pas sa conscience, elle n'en a pas.

Puis il a changé d'avis et renvoyé tout le monde. Le spectacle était terminé.

— Maintenant, Monsieur Mességué, nous allons parler de moi. Je vais vous dire pourquoi je vous ai demandé de venir.

C'était bien la première fois que je donnais une consultation dans une salle de Casino. Avec la même honnêteté consciencieuse que dans mon cabinet, j'examinai le roi Farouk avec mon pendule improvisé. Puis je lui prescrivis des bains de pieds, de mains.

Je ne révèle jamais les maladies pour lesquelles on m'a consulté, sauf si elles sont de notoriété publique comme les rhumatismes d'Herriot ou la toux de Churchill. Je ne dirai donc pas quelles plantes me furent nécessaires pour soigner Sa Majesté.

Les résultats en furent heureux puisqu'il m'a demandé, plus tard, de venir le soigner à Koubbah près du Caire.

Son palais était extraordinaire, mais froid. Il n'y avait pas une pièce, pas un coin où l'on pouvait sentir qu'un objet avait été placé par une main attentionnée. Je n'ai jamais vu autant de belles choses réunies manquer à ce point d'âme. C'était un rêve des mille et une nuits à la limite du cauchemar. Tout était en marbre, en bronze, en or. Des lustres de cristal que le plafond de l'Opéra aurait eu du mal à supporter, pendaient partout. C'était écrasant.

Il y avait à peu près un an que j'avais vu le roi à Monte-Carlo. Je le trouvai très changé. Farouk avait perdu à peu près le restant de ses cheveux et grossi considérablement. Ses yeux s'enfonçaient dans une graisse déplaisante, une lueur cruelle, méprisante, filtrait maintenant, en permanence, entre ses cils paresseusement baissés.

Il m'a tendu sa main avec une chaleur qui m'a étonné.

— Soyez le bienvenu chez moi...

Ses ministres, ses dignitaires chamarrés, ses courtisans, ses secrétaires l'entouraient. Ses serviteurs, des colosses musclés ou des

éphèbes nonchalants aux magnifiques yeux d'Orientaux, allaient et venaient, silencieux et attentifs.

— Messieurs, je vous présente M. Mességué. Je vous ordonne de vous faire soigner par lui et de lui rendre son séjour très agréable. Vous pouvez vous retirer. Venez, Mességué, je vais vous montrer quelques babioles.

Il avait de somptueuses collections de boîtes à musique, d'automates dont il était assez vaniteux.

— Regardez-les, ils sont aussi vivants que mes ministres, comme eux ils font toujours les mêmes choses, celles qui leur ont été imposées.

Ses montres anciennes, au nombre de plusieurs centaines, étaient de véritables bijoux d'or, de pierreries, d'émaux et représentaient des centaines de millions de l'époque.

Gino nous suivait respectueusement, il m'avait murmuré :

— C'est un très grand honneur d'être conduit par le roi.

Je me serais fort bien passé de Farouk pour regarder ces merveilles. Ses remarques étaient très grinçantes :

— J'aime ces objets qui ont appartenu à des hommes qui croyaient qu'ils n'étaient qu'à eux. Très peu d'argent a suffi pour qu'ils soient à moi.

« Voici le nécessaire de toilette du Général Kléber. Voici le thermomètre médical du Tsar, il est serti d'or et de diamant comme si l'endroit où il le mettait puait moins que celui des autres hommes. Le bâton a été offert par Hitler au maréchal von Brauchitsch, aigle d'or et croix de fer en hématite. Et la tabatière de Frédéric le Grand ; je l'aime à cause de son inscription : « J'ai appartenu à Frédéric II, Frédéric II m'a donné à son fils et je dois rester dans la famille. » Amusant, n'est-ce pas ?

Dans son bureau, il y avait, au mur, le portrait d'un adolescent très beau, mince, au regard tendre, presque enfantin : le roi Farouk à seize ans.

— Mais oui, c'est moi. Vous ne me trouvez plus ressemblant. Il a été fait en 1936 quand je suis monté sur le trône. J'ai changé, n'est-ce pas ?

Il n'était pas reconnaissable et il n'avait que trente ans, ce colosse obèse, au crâne chauve, qui me parlait :

— Vous avez certainement entendu parler de ceci ?

Sur son bureau — une immense table marquetée — était posé un poing en bronze.

— Mais oui, Mességué, tout ce que je veux, je l'obtiens par le poing.

Je le trouvais encore plus odieux qu'à Monte-Carlo et je pensais

que la monarchie en Egypte ne pouvait plus en avoir pour longtemps.

— Monsieur Mességué, vous lisez dans les corps des hommes, moi dans leur cervelle. Et je suis lucide. Il n'y a que cinq rois qui dureront dans le monde : le roi de trèfle, le roi de carreau, le roi de cœur, le roi de pique... et le roi d'Angleterre.

« Une halte à Koubbah est très agréable, profitez-en ce soir, nos nuits d'Orient sont belles.

Le soir, dans ma chambre de conte oriental : soie, ors, tapis, lumières douces, parfums et musiques, venus je ne savais d'où, deux sœurs, deux jumelles, m'attendaient. Elles étaient ravissantes, des yeux de gazelle, des corps parfaits. De chacun de leurs gestes, de leurs danses, de leur voix, la volupté naissait, grisante, fascinante... L'amour était pour elles un rite dont elles accomplissaient chaque geste avec une sorte de ferveur sacrée. L'Egypte des Pharaons avait connu ces prêtresses-là.

Mon lit, très vaste, couvert de coussins, était placé sur une estrade, un peu plus loin dans l'enfilade des pièces de mon appartement il y avait une piscine de marbre rose dont l'eau était étrangement bleue et douce. Après chaque étreinte, elles se baignaient, se versaient mutuellement du parfum. C'était grisant. Elles m'apportaient des fruits, des pâtisseries au miel, bourrées de noix, de pistaches, d'amandes et de traîtresses épices, de la confiture de rose au haschisch.

Vers le milieu de la nuit, des négresses nues, aux corps lisses et parfaits, sont venues masser, oindre d'huiles odorantes les deux jeunes filles. Puis elles se sont occupées de moi. Sous leurs mains habiles ma fatigue tombait. Je me sentais souple, dispos, tout neuf. Deux Noirs m'ont versé un vin doux, couleur d'ambre clair, au goût de cannelle.

Tout cela était merveilleusement orchestré. Je n'aurais jamais cru que cela pouvait exister ailleurs que dans des romans ou dans les productions à grand spectacle d'Hollywood. Et pourtant, cette nuit-là, je l'ai vécue.

Pour réveiller mon appétit ou étancher ma nouvelle soif, les deux gazelles aux yeux de velours étaient prêtes à tout ce que je leur demanderais. Sadique ? Je n'avais qu'un geste à faire, les Noirs n'attendaient qu'un signe pour faire claquer les lanières qui pendaient à leurs ceintures. Masochiste ? Elles étaient à mes ordres. Tout avait été prévu, les tableaux vivants des nuits d'Orient étaient prêts à s'animer pour moi sur ma simple demande.

Mes goûts étaient plus modestes, les jumelles me suffisaient, mais j'avoue avoir profité de cette nuit exceptionnelle. L'homme

normal qui prétendrait pouvoir résister à tant de volupté, je ne le croirais pas.

Au matin, quand je me suis réveillé, le soleil d'Egypte était depuis longtemps levé. J'aurais pu croire avoir fait un rêve de haschisch. J'étais seul. Aucun désordre dans la pièce. Le jet d'eau de la piscine éparpillait dans la lumière ses diamants. Le silence était parfait.

Mon examen de conscience, que je n'avais pas fait le soir, je l'ai fait le matin. J'ai compris que lorsque l'on avait tout cela, toutes les nuits, à sa disposition, il vous fallait très rapidement autre chose. Et que l'on devenait vite un roi Farouk. Et je remerciai mon père de m'avoir fait ce que j'étais et j'ai remercié mon bon Dieu de m'avoir permis de ne pas l'avoir oublié.

Vingt-quatre heures plus tard je quittais le palais. De l'avion, je voyais, petits, noirs comme des insectes, des fellahs qui grattaient la terre éternelle des Pharaons.

Je n'ai jamais revu Farouk. Il ne m'a plus demandé d'aller en Egypte et j'en ai été bien content car je ne sais pas si j'aurais eu le courage de résister aux douces et tendres gazelles du palais de Koubbah.

20

LA MAIN D'UTRILLO ET LE CŒUR DE COCTEAU

Je n'aime pas beaucoup les statistiques. C'est une manie de notre temps que je n'ai pas. Et l'emploi qu'on en fait en parlant de malades me gêne. J'ai l'impression qu'en les tranformant en chiffres ils font partie de l'économie du pays et qu'ils viennent s'aligner entre le marché de la viande et la production du pétrole.

Je n'aurais jamais eu l'idée de faire la statistique des résultats de mes traitements, mais un de mes collaborateurs l'a faite pour moi. Il a passé des soirées, et je crois quelques nuits, à examiner toutes mes fiches qui portent toujours à côté de la mention « résultat » : guéri, amélioré, récidives, échec ou sans suite, ce qui veut dire que le malade n'est pas revenu et ne nous a pas fait connaître l'issue du traitement.

C'est bien la première fois que des chiffres m'ont fait autant plaisir :

	guérison (en %)	amélioration (en %)	échec (en %)
Angine de poitr. et infarctus	50	40	10
Artérite	15	70	15
Arthrite	30	60	10
Asthme	60	30	10
Bronchite chronique	10	80	10
Cœur	50	40	10
Dérèglement du sympathique	85	10	5
Eczéma	98		2
Emphysème	10	70	20
Estomac	80	15	5
Excès de cholestérol	60	20	20
Foie	80	15	5
Hémorroïdes	50	20	30
Insomnies	80	10	10
Migraines	80	10	10
Rhumatisme chronique	30	65	5
Sciatique	60	30	10

	guérison (en %)	amélioration (en %)	échec (en %)
Tension	30	30	40
Troubles de la circulation	80	10	10
Troubles nerveux	80	15	5
Tube digestif	50	30	20
Ulcère au duodénum	90	5	5
Ulcères variqueux	30	30	40
Urée	50	30	20

Ces statistiques, malgré leur éloquence flatteuse pour moi, ne me parlent pas vraiment ; alors qu'un nom, qui me passe par la mémoire, me fait revivre la lutte que nous avons menée, le malade et moi, contre son mal. Pas plus qu'un médecin je ne peux agir seul sans la collaboration, la foi du malade ; celle-ci est indispensable à toutes guérisons. Parfois c'est le nom d'une affection qui fait naître en moi toute une suite d'images. Ainsi, si je prononce le mot asthme, je revis l'aventure étonnante du Maroc avec Narcose Murciano.

On m'avait demandé de faire quatre conférences, suivies de débats, à Casablanca. Le public était chaud comme il l'est toujours dans ces pays de soleil. Parmi l'assistance beaucoup de personnes avaient, déjà, assisté aux précédentes conférences. Elle les suivaient comme un film à épisodes.

Je devais une part de mon succès à quatre médecins qui étaient venus chaque soir « m'apporter la contradiction » et soutenir la médecine traditionnelle. A cette époque, j'avais encore tendance à confondre l'Ordre des Médecins, qui me faisait procès sur procès, avec les médecins. Pour me défendre, j'avais eu souvent l'attaque prompte. Cette lutte ardente, mais courtoise, avait passionné le public. A la sortie de la salle, aux terrasses des cafés, sur des places, les pro et les anti-mességuistes s'affrontaient à coups de paroles sonores et imagées.

Ce soir-là, le dernier, les débats étaient tellement passionnés qu'un médecin, le Pr. Corcos, je crois, s'est levé et m'a dit :

— Monsieur Mességué, je ne doute pas de votre bonne foi, de votre honnêteté, je doute seulement de l'efficacité de vos traitements. Et je suis comme saint Thomas, je ne crois que ce que je vois.

Ma fougue naturelle m'a emporté et je lui ai répondu :

— Je vous fais une proposition : *je soignerai le malade de votre choix*, je l'emmènerai avec moi en avion, je le garderai de deux à trois mois. Tous ses frais seront à ma charge et je lui verserai le salaire qu'il aurait touché au Maroc. Je n'y mets qu'une

condition : qu'il soit examiné par le même groupe de médecins à son départ et à son retour.

— J'accepte, monsieur, mais moi aussi je mets une condition : le malade sera désigné par nous.

— Je suis d'accord, je demande le droit de choisir la maladie.

— Choisissez.

— L'asthme.

La salle hurlait, trépignait, un vrai délire.

C'était la deuxième fois que je faisais une proposition semblable au cours d'une conférence en Afrique du Nord. Le soleil de ce pays devait me chauffer la tête pour que je me laisse aller à de pareilles folies ! J'entendais la voix de mon père : « Petit, à tenter le diable, il vous brûle. » Tant pis je l'avais dit, il n'était pas dans mon caractère de revenir en arrière.

A peine la salle était-elle calmée qu'un monsieur s'est levé. C'était Max Hymans, le président-directeur général d'Air-France[1].

— Monsieur, Air-France assurera gracieusement le transport aller et retour du malade.

Le lendemain je voyais « mon » malade. Il s'appelait Narcose Murciano. Cet artisan-coiffeur, père de cinq enfants, était atteint d'un asthme chronique si violent qu'il lui était impossible de travailler. Ses crises aiguës revêtaient un caractère de gravité tel que la dernière avait mis ses jours en danger. Le cas était désespéré.

Quand je l'ai vu, j'ai pensé : « Je suis foutu. Ce n'est pas un malade, c'est un moribond. Il va mourir entre mes mains. J'ai le droit de le refuser. Pas plus qu'un médecin je ne suis faiseur de miracles. Je vais demander qu'on me présente un autre malade. »

Pendant que dans ma tête passaient tous ces beaux raisonnements, je l'examinai. Sa peau, sans souplesse, restait collée quand on la pinçait, comme celle d'un chien malade.

Les quatre médecins contradicteurs étaient là. Très honnêtement, l'un d'eux me fit signe de les rejoindre :

— Nous ne l'avions pas vu récemment, nous ne pensions pas qu'il était dans cet état, vous pouvez refusez sans honte.

J'allais le faire quand « mon » malade, entre deux essoufflements, réussit à me dire :

— Monsieur, emmenez-moi, vous êtes ma dernière chance. Mes enfants ont besoin de moi.

Il avait de magnifiques yeux noirs qui ne quittaient pas les miens. Je n'ai jamais oublié le regard de cet homme : toute la

1. Air France, pour se prêter à l'expérience, offrait le voyage aller et retour du malade. Ainsi une grande compagnie nationalisée se rendait coupable du délit de complicité d'exercice illégal de la médecine.

détresse animale, de l'homme dont la mort a déjà pris la main, était dedans. J'acceptai.

Le voyage d'aller fut affreux. Le malheureux économisait ce qu'il lui restait de vie. Il ne faisait pas un geste. Il gardait même les yeux fermés. Devant une volonté aussi farouche de vivre, j'ai repris courage ; je ne serais pas seul, cet homme-là m'aiderait.

Deux mois plus tard, je le ramenais, guéri, à Casa. Il vit toujours et n'a plus jamais eu de crises.

C'était pour moi, je l'avoue, une très belle victoire. Depuis, les médecins du Maroc m'ont adressé tous les asthmatiques rebelles aux traitements traditionnels.

Mon pourcentage de guérisons le plus élevé : 98 %, concerne l'eczéma. Il m'a valu de connaître Maurice Utrillo.

A cette époque, je prenais encore des rendez-vous moi-même. Si je ne le fais plus, ce n'est pas par prétention, mais par précaution. J'oubliais, presque régulièrement, d'avertir ma secrétaire de ceux que j'avais pris et il m'arrivait d'avoir deux ou trois personnes pour la même heure.

Cette fois là, ma secrétaire avait noté : 16 h 30 Lucie Valore. Et comme j'avais fait un « triplé », j'ai fait attendre deux heures Lucie Valore et son mari. J'ignorais qui était cette dame opulente, couverte de colliers de perles et de bracelets d'or, entortillée dans des châles qui raviraient aujourd'hui les hippies. A côté d'elle attendait un vieillard sec, nerveux, sautillant, que je prenais en toute innocence pour M. Valore. Son corps d'une maigreur dramatique flottait dans un costume bleu marine. Un peu plus tard j'apprenais que ce vieil homme était Maurice Utrillo.

L'entrée de Lucie Valore dans mon cabinet a été étonnante. Elle glissait majestueusement vers moi comme un lourd galion chargé des dépouilles des Aztèques.

— Vous pouvez vous asseoir, me dit-elle. Toi aussi, Maurice, et surtout fais bien tout ce que monsieur te demandera. Je suis venue vous consulter pour lui. Je vais vous dire ce qu'il a. Il boit trop et cela lui donne de l'eczéma. Montre ta jambe, Maurice, et tes mains.

Docile, il me tendait ses mains qui tremblaient comme deux vieux oiseaux affolés. Elles étaient étonnamment belles dans leur déchéance, les pouces spatulés auraient pu être ceux d'un sculpteur.

— Nous sommes deux grands peintres, vous le savez. Le malheur veut que Maurice ait beaucoup de mal à peindre et même à signer.

C'est très ennuyeux car sa signature vaut de l'or. Qu'est-ce que vous pouvez faire pour lui ?

— Pour vous répondre, il faudrait que je l'examine, que je lui pose quelques questions.

— Alors, le mieux serait que vous veniez au Vésinet. Ici Maurice ne se sent pas bien. Chez vous, ça manque de beauté. Maurice a l'habitude d'être entouré de mes œuvres d'art, elles lui sont nécessaires pour vivre. Vous verrez nos peintures, cela rendra la consultation plus intéressante.

J'acceptai immédiatement. J'étais très curieux de voir ce couple dans son décor.

En poussant la grille de leur villa, rue Cortot au Vésinet, je croyais m'être préparé à tout. C'était une erreur. Pour moi qui aime la nature, à l'état sauvage, le jardin m'apparut terriblement tarabiscoté. Il était plein de statuettes rococo posées à même le sol, et les détours compliqués de ses allées me faisaient penser au parcours d'un golf miniature. Au fond une maison[1] sans style avouable, dont les murs étaient crépis d'un rose passé, surmontée d'un premier étage mansardé.

A l'entrée du jardin se dressait une chapelle qui faisait, par son architecture et sa taille, penser à celles qui sont plantées dans les cimetières.

Cette maison était un véritable musée. En entrant j'aperçus au passage, à droite, « la salle Valadon » qui servait de salle à manger. Aux murs étaient accrochées vingt-trois toiles de la mère de Maurice Utrillo, vingt-trois chefs-d'œuvre. J'ai eu, plus tard, la possibilité de les admirer. A gauche, il y avait la « salle Utrillo ». Il m'aurait été impossible de dire quelle était la couleur de ses murs. Ils étaient recouverts des toiles du maître qui se chevauchaient jusqu'au plafond. J'ai eu le temps de lire une pancarte écrite de la main d'Utrillo : « Dieu en créant Lucie a créé mon bonheur. »

La pièce principale était consacrée à « Utrillo-Valore ». Il y avait beaucoup de Valore exposés et peu d'Utrillo. Elle servait de salle de séjour. C'est là que j'ai été reçu par Lucie. Elle trônait dans une bergère, ses mains grasses scintillantes de diamants, caressaient un de ses pékinois favori, ronflant et puant ; autour d'elle, les quatre autres jappaient de jalousie.

— Je vous présente mes trésors : Choudi, Chouchou, Utrillette, Valorette, Marquise. Ils ne tolèrent que les gens qui les aiment.

On s'entendait fort mal. Dans la pièce il y avait une grande

1. Cette maison est devenue le « Musée Utrillo ».

volière remplie d'une trentaine de perruches qui menaient un tapage assourdissant.

Debout dans un coin, muet, mâchouillant un mégot baveux de nicotine, son complet maculé de cendres, Utrillo me regardait. Il avait des yeux émouvants, couleur de myosotis délavé, d'une tristesse poignante. Le regard d'un vieux qu'on a trop battu.

Sous l'œil impérieux et vigilant de celle que Maurice, certains jours d'obéissance, appelait « Ma bonne Lucie », j'examinai ce grand peintre qui avait l'air d'un enfant abandonné.

Je lui ai posé des questions. Et au fur et à mesure que j'avançais dans ma consultation, un autre visage s'interposait entre nous : celui de Schoum, le clochard. L'eczéma de Maurice Utrillo avait une origine semblable : le vin rouge. Je me suis donc servi de la même composition. Mais les nerfs du peintre étaient en beaucoup plus mauvais état que ceux du clochard. J'y ai ajouté du bouton-d'or, de l'églantine et de la menthe.

Il ne pouvait pas être question de le mettre au régime. J'ordonnai un traitement de bains de pieds et de mains qu'il suivit, d'ailleurs, pendant un certain temps et qui donna de bons résultats.

La consultation terminée, Lucie entreprit de m'initier à sa peinture.

— Regardez bien cette toile. C'est un portrait de Rita Hayworth que j'ai fait.

« Le Prince Ali Khan l'avait commandé à Maurice. C'était son cadeau de mariage pour Rita. Naturellement Maurice a refusé. Il leur a dit : « Je peux vous faire une maison ou une rue, mais pas votre femme. Je ne peins aucune femme, sauf ma bonne Lucie. » Alors, pour les dépanner, je leur ai fait ce portrait. Ils n'en ont pas voulu. J'étais d'autant plus mécontente que j'avais eu beaucoup de difficultés à le faire. Je ne peux peindre que la véritable beauté, celle de l'âme et de la pensée... Et cette fille en était totalement dépourvue. A la place du visage elle avait un masque peint par Hollywood !

La peinture de Lucie m'a semblé bien laide : un amas de couleurs vulgaires, criardes, en couches tellement épaisses que j'avais envie de lui demander si elle peignait à la truelle.

Utrillo s'ennuyait. Il est allé s'asseoir devant un harmonium et s'est mis à en jouer, d'une manière enfantine, tirant des sons nasillards et traînards de son instrument. Au milieu des aboiements des cabots et des jacassements des perruches, je l'ai entendu chevroter un cantique.

— Il est très pieux, vous savez. C'est un grand mystique. Maurice, présente à M. Mességué tes amis qui sont sur ton harmonium.

A côté d'une statuette de saint Paul en plâtre, les photographies

de Sacha Guitry et de Maurice Chevalier. Celle-ci était dédicacée : « d'un Maurice à un autre ».

Toujours très royale, Lucie m'a dit :

— Je ne vous raccompagne pas. En partant, si vous avez envie de voir un peu de peinture, vous pouvez entrer dans les deux salles.

Le mysticisme de Maurice Utrillo avait quelque chose de déchirant. Plusieurs fois, en arrivant, je l'ai surpris agenouillé à même le sol de sa chapelle, abîmé en prières au pied d'une affreuse statue de la Sainte Vierge. Il égrenait un rosaire que ses mains tremblantes faisaient cliqueter sur les dalles. Pour transquilliser cette âme tourmentée, il lui fallait son Bon Dieu à sa porte.

Cette chapelle avait une histoire. Maurice avait supplié Lucie de la lui faire construire. Ensuite, il avait voulu qu'elle fût bénie. Et un dimanche matin, le curé du Pecq était venu, en surplis, avec deux enfants de chœur. Depuis, Maurice semblait avoir retrouvé un semblant d'équilibre. Mais, pour obtenir tout cela, il avait dû être « bien sage » et « bien obéissant ». Lucie avait exigé qu'il peigne un certain nombre de tableaux.

Je me suis souvent demandé quelle grâce du ciel il pouvait bien implorer. Peut-être la paix ? Jamais je n'avais assisté à des scènes plus pénibles que celles que lui faisait Lucie. Il répondait, d'ailleurs, dans la même langue, un vocabulaire de trottoir et d'égout. Les mots les plus anodins de leur répertoire étaient « connard », « salope ». En quelques visites j'avais entendu plus de grossièretés qu'en quinze ans de consultations auprès de tous mes malades réunis, Farouk y compris.

Maurice, que des cures de désintoxication et des internements successifs n'avaient jamais guéri de sa « drogue » se mettait à crier :

— Du pinard, salope !

Elle n'était plus sa « bonne Lucie » dans ces cas-là.

— Va te faire...

— Merde, merde et merde...

— Je t'en donnerai si tu dis à M. Mességué que je suis un plus grand peintre que ta mère.

— Tu me donneras du pinard ? Un litre entier ? Sans flotte ?

— Oui. Enfin, Mességué, regardez-moi cette toile (elle me montrait sa dernière œuvre) cela vaut plus que du Valadon. Il y a la liberté d'un génie là-dedans. Ça s'envole !... Tandis que cette pauvre Suzanne, avec son gros trait lourd, pataugeait dans la merde. Avoue-le, Maurice. Tu ne veux pas le dire parce que c'est ta mère. Il en était fou, ce connard...

— Mon vin !

— Tu l'auras, mais dis-le d'abord.

— Non, donne d'abord la bouteille.

— Tiens, la voilà.

Elle la lui montrait et Maurice, les yeux brillants, la bouche tremblante, tendait ses mains et bredouillait :

— Tu as du talent Lucie, beaucoup de talent...

— Dis, plus que ma mère.

— Va te faire foutre avec ton litre...

Et ce pauvre homme s'était mis à pleurer. Mais je crois qu'il était heureux parce qu'il n'avait pas trahi sa mère.

Quand Lucie avait épuisé ce sujet elle lui disait :

— Maurice, Pétridés[1] t'a demandé une « neige », mon chéri. Fais-lui sa « neige ». C'est ce que tu réussis le mieux et ça vaut des millions. Fais-la.

— Non. Je veux bien lui faire un « printemps », j'en ai marre de faire des « neiges ». Je veux foutre du vert et du rose sur ma toile. Le blanc ça me fait grelotter.

Ces scènes-là, en général, se passaient à l'étage au-dessus, dans l'atelier de Maurice enfumé et sentant le tabac froid. Maurice crachotait ses mégots un peu partout.

— Fais une neige et tu auras double ration de pinard.

— Deux litres ?...

Et il se dirigeait vers sa toile vierge. Vaincu, il pressait ses tubes à pleine main sur sa palette. Maurice Utrillo se copiait lui-même. Il n'avait plus rien à dire de nouveau. Je n'ai pas de connaissances en peinture, mais je pouvais faire la différence entre ce qui sortait, maintenant, de ses mains et les tableaux qui étaient dans la « salle Utrillo » et dont les plus beaux dataient de 1912.

J'avais fini par apprivoiser mon malade et il me disait avec le regard pathétique des bêtes et des enfants :

— Tu sais, toi, je t'aime bien, mais pourquoi fais-tu tremper tes herbes dans la flotte ? Je n'aime pas l'eau.

— Ça ne fait rien puisque vous ne la buvez pas.

Il riait d'un rire de marionnette cassée.

Parfois, quand Lucie était absente, pour quelques instants, il se désignait du doigt.

— Dis, tu m'as vu. Regarde ce qu'elle a fait de moi. Un bourgeois... C'est pour ça que je bois, faut que je l'oublie.

Il avait beaucoup de choses à oublier : son enfance, sa misère,

1. Paul Pétridés, marchand de tableaux d'Utrillo ayant le peintre en exclusivité.

la mort de sa mère. Au fur et à mesure qu'Utrillo devenait confiant, Lucie devenait méfiante. Et mon plus grand tort a été d'avoir critiqué, sans ménagement, sa dernière « œuvre ».

— Dites-moi ce que vous en pensez, Mességué, franchement. Soyez sans inquiétude, vous ne m'influencerez pas, moi je sais ce qu'elle vaut.

Très cher, puisqu'elle obligeait les acheteurs d'un Utrillo à prendre un Lucie Valore. Elle ne le donnait pas par-dessus le marché, on devait le payer un bon prix. Je restais sans voix.

— Allons, ça vous dit bien quelque chose ?

Ça ne me disait que des choses qu'il valait mieux que je taise.

— Qu'est-ce que ça représente pour vous ?

— Des épis de maïs.

— Vous voyez bien un visage ? Vous le reconnaissez ?

— Non.

— C'est Danièle Delorme. Toute son âme est là-dedans comme un papillon cloué sur un mur.

Elle me portait sur les nerfs et sa façon de martyriser Utrillo me révoltait, alors je me suis laissé aller.

— C'est peut-être ce que vous dites. Mais vous êtes bien la seule à le voir. Pour des gens normaux, comme moi, ce n'est qu'un amas de peinture.

J'ai cru que je rentrerais chez moi défiguré. J'ai vu monter la colère en elle comme une grande houle qui l'a toute gonflée. C'était presque beau.

— Vous êtes un béotien, un paysan ignorant, un être grossier et l'homme le plus mal élevé que j'aie rencontré.

J'avais, d'ailleurs, commencé à lui déplaire fortement le jour où étant venu une seconde fois en consultation chez moi, elle m'avait demandé combien elle me devait.

A l'époque, je crois que ma consultation, traitement compris, était de 5 000 francs et je le lui avais dit.

— Maurice va vous faire un dessin.

Je suis allé chercher les crayons de couleur de mon fils, du papier et Utrillo m'a fait un « Moulin de la Galette » bien dans sa manière.

— Tenez, m'a dit Lucie, cela vaut beaucoup plus mais vous pouvez garder la monnaie.

Puis nos relations se sont espacées. Tout de même Lucie n'avait pas conservé un si mauvais souvenir du « paysan mal élevé ».

En 1955, elle m'avait envoyé un petit mot, très gentil, pour m'annoncer la mort de Maurice, sur un papier gravé d'une couronne impériale. Elle la mettait sur tout depuis que quelques peintres l'avaient, un soir, sacrée « Impératrice de Montmartre ».

Je l'ai revue une fois avec Mme Floriot qu'elle désirait connaître. Il nous avait invités à dîner au Fouquet's.

Vers le milieu du repas, elle promena sur l'assemblée un regard « impérial » et dit à mon ami l'avocat :

— Maintenant que l'on vous a vu avec moi, vous allez être connu du Tout-Paris...

Je n'ai pas oublié Maurice Utrillo et souvent je le revois dans sa chapelle, à genoux en prières, les bras en croix. Pauvre Christ pathétique et décharné exprimant l'angoisse de toute sa vie. « ... Mère, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

L'ulcère du duodénum le plus difficile que j'aie soigné a été celui de Pierre Loutrel qui était surtout connu sous son surnom de « Pierrot le Fou ». Ce gangster dangereux, considéré comme l'ennemi public n° 1, avait une maladie de Président-Directeur Général. C'était en 1950 et toutes les polices le recherchaient tandis que dans mon salon il attendait d'être reçu.

Quand j'ai fait entrer dans mon bureau cet homme petit, aux joues creuses, au visage marqué, aux yeux très noirs, aux cheveux séparés au milieu par une raie bien sage, j'ignorais sa profession. Je le prenais pour un vendeur de voitures qui a réussi. Son complet sombre était coupé dans un beau tissu, mais sa cravate n'était pas d'un goût très sûr. Tout de suite mon diagnostic avait été fait : ulcère du duodénum.

— Voilà, docteur (pour lui j'en étais un), j'ai tout essayé, enfin tout ce qu'on peut trouver chez un pharmacien et je souffre toujours. Surtout la nuit, ça me tord là — il me montrait son estomac — c'est à devenir dingue... Est-ce que vous croyez que vous allez pouvoir faire quelque chose pour moi ?

Je pouvais lui répondre tranquillement oui. Mes guérisons étaient de 80 %.

Je lui ai dit comment il devait se faire son cataplasme. Il m'écoutait, ses yeux noirs fixés sur les miens, me faisant répéter chaque explication.

— Pouvez-vous faire un régime ?

— Pas trop facilement.

— Quel genre de vie menez-vous ?

— Je voyage beaucoup.

— Vous conduisez ?

— Cela m'arrive.

— Vous avez une vie très active ?

— Plutôt.

— Et vous vous énervez facilement ?

— Difficile de faire autrement...

Il a eu un geste vague :

— Dans les affaires, n'est-ce pas...

— Pendant le traitement, essayez d'éviter tout ce qui pourrait vous causer un choc nerveux. Dans ces maladies-là les nerfs ont une très grande importance.

Il a eu un petit sourire.

— Vous savez, j'aimerais bien qu'on me laisse tranquille, seulement on ne me fiche pas la paix.

Dans la nuit, mon téléphone sonnait :

— C'est moi.

— Qui ?

— Le type à l'ulcère. Je suis en pleine crise. Je me suis préparé mon cataplasme, alors je voudrais être sûr de ne pas me tromper pour les gouttes. C'est bien quatre-vingts ? Et si j'en mettais une de plus ?

— Ça ne vous empoisonnerait pas. Bonsoir.

Jamais je n'ai eu un client plus ponctuel, plus scrupuleux et respectueux de mes ordonnances.

Quinze jours plus tard, il était à nouveau assis dans mon salon. Il n'avait pas pris de rendez-vous. J'ai réalisé ensuite que Pierrot le Fou, pour des raisons de sécurité, ne pouvait pas m'annoncer son arrivée. Je l'ai fait attendre assez longtemps. Il avait l'air calme et me paraissait très patient pour un nerveux. C'est d'ailleurs ce que je lui ai dit.

— Vous savez, dans mon métier il faut savoir attendre. Ça ne se voit pas, mais je me ronge et ça se passe là.

Et il frottait son estomac.

— Je suis revenu pour vous dire que vos herbes me soulagent bien. Alors j'en voudrais une autre fiole. Pour le régime, j'ai une frangine qui s'en occupe.

Cette fois-là son vocabulaire m'a paru plus lâche.

En sortant, il a donné cinq mille francs à ma secrétaire en lui disant :

— Vous acheterez une babiole avec ça.

Huit jours plus tard, il était à nouveau là.

— J'ai eu un coup dur. Ça m'a foutu une de ces crises... C'est dommage, je ne sentais plus rien. Si je n'étais pas malade je les aurais mis.

— Je ne sais pas ce que vous faites comme métier, mais il va être difficile de vous guérir si vous n'y mettez pas un peu du vôtre, même en augmentant les doses.

— C'est pas possible que vous ne m'ayez pas reconnu. Des types qui ont ma confiance m'ont affirmé que je pouvais vous

mettre au parfum. Alors je le fais : je suis Loutrel, Pierrot le Fou, ça vous dit quelque chose ?

Il m'aurait été bien difficile d'ignorer ses « exploits » et ceux du « gang des tractions avant ». Ce n'était pas un faux dur mon client, ni un tendre. Son « tableau de chasse » était impressionnant.

— Vous comprenez, quand vous me dites de changer de métier, de ne pas m'énerver, je voudrais bien, mais ce n'est pas facile d'avoir une petite vie pépère quand on a été condamné à mort par contumace et que tous les poulets vous cavalent après. Vous pouvez m'aider. Les gars qui m'ont envoyé m'ont dit que vous faisiez des miracles, faites-en un pour moi. Une fois guéri, je me range.

Mes secrétaires le trouvaient parfait, gentil, bien élevé et surtout très doux avec elles. A chaque fois il venait dans une voiture nouvelle, toujours une belle américaine, et elles pensaient qu'il avait une grosse fortune. Elles ne se trompaient pas, c'était vraiment l'Al Capone français.

Ce soir-là il a tiré un billet de dix mille de la liasse qu'il avait à même sa poche et le leur a laissé.

Loutrel ne m'a pas posé de cas de conscience. Je n'étais pas un indicateur de police. On ne « donne » pas un homme qui vient chez vous se faire soigner. Je savais très bien ce que mon père aurait fait dans ce cas-là et je ne pouvais agir autrement. Je n'ai pas eu besoin de prêter serment, ni qu'on me l'impose, pour respecter de moi-même le secret professionnel.

J'ai, tout de même, eu très peur une fois : en ouvrant la porte de mon salon, côte à côte, il y avait Loutrel et un directeur adjoint de la Sûreté Nationale. Il n'a pas reconnu dans cet homme, qui lisait paisiblement son journal, celui dont la tête était affichée dans tous les commissariats de France. Sans doute parce qu'il ne pouvait pas imaginer le trouver chez moi.

Je lui avais pratiquement guéri son ulcère, il n'avait plus de crises, quand il s'est tué d'une balle dans le ventre en remettant son pistolet dans la ceinture de son pantalon, alors qu'il venait juste de cambrioler une bijouterie, rue Boissière.

C'est d'un infarctus que j'ai soigné l'homme qui m'a le plus ébloui et que j'ai, peut-être, le plus admiré et aimé : Jean Cocteau. Notre rencontre a été étonnante.

Je crois qu'il y a des choses qui doivent arriver. La rencontre de deux êtres n'est pas le fait du hasard. C'est une chose qui est voulue et organisée par des forces que nous ne connaissons pas. Et comme tout ce que nous ne pouvons pas expliquer nous inquiète, nous nions tout en bloc. Je crois à la prédestination. Je sais bien que certains pensent : « Il est fou... » mais cela ne me préoccupe pas. Et j'ai tendance à penser que ce sont les autres qui sont fous... C'est une bien grande vanité que de croire que l'on sait tout, que l'on connaît tout. De penser que ce que l'on est incapable d'expliquer n'existe pas.

Me Pasquini avait, un jour, parlé de moi à Cocteau qui avait pris rendez-vous pour venir me consulter dans une semaine. Et rien ne s'est passé comme il avait été prévu.

Je ne sais plus pour quelles raisons je me trouvais en forêt de Fontainebleau.

Fatigue ? Epuisement nerveux ? Besoin de retrouver le contact avec les forces de la nature ? Peut-être un peu de tout cela. Toujours est-il qu'une longue marche m'avait conduit aux abords de Milly-la-Forêt. En entrant dans le village, je m'étais arrêté devant le château et j'avais regardé l'eau noire de ses douves où flottaient, entre deux eaux, de longues chevelures d'herbes. Cette maison était celle de Jean Cocteau et je l'ignorais.

Ce jour-là tout était merveilleux, peut-être parce que j'approchais d'un enchanteur. Ma promenade sans but m'a mené à une petite chapelle entourée d'un jardin de simples. Il faisait beau. Mes plantes étaient toutes là et elles étaient heureuses, libres, elles respiraient dans l'air calme. Et les poussières dansaient dans le soleil. Je décidai d'entrer dans la chapelle. Le Bon Dieu qui s'abritait là était le mien.

Et j'ai vu Jean Cocteau. Il portait une veste de daim feuille morte, ses cheveux blancs mousseux dans un rayon de soleil lui faisaient auréole. Il était en train de peindre, monté sur un échafaudage ; il décorait les murs de la petite chapelle. Il me tournait le dos. Sous sa main fleurissait un bouton-d'or. La fleur avec laquelle j'allais le soigner naissait comme un oracle au moment même où j'apparaissais.

Comment ne pas croire aux choses que nous ne voyons pas quand les présages vous font de pareils signes ? Avec Cocteau tout devenait facile. Il s'est retourné et je lui ai dit :

— Je suis Maurice Mességué.

— Je vous attendais.

— Mais je ne savais pas que j'allais venir.

Il a souri

— Moi non plus.

— Vous êtes en train de peindre la fleur avec laquelle je vais vous soigner.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'utilise beaucoup et j'ai senti qu'elle allait vous faire du bien.

Avec personne d'autre je n'aurais pu avoir ce dialogue. Cocteau avait le pouvoir de vous accorder à lui.

Descendu de son échelle, il me regardait. Sous sa veste il portait un pull de laine jaune bouton-d'or.

— Je suis content que votre poésie rejoigne la mienne.

— Oh moi, je ne suis qu'un paysan.

— Vous êtes fait d'argile et de sang. Vous pesez le lourd poids de l'homme, comme mon ami Pablo Picasso.

Immobile sur le pas de la porte, il me regardait. Il avait l'air léger d'un oiseau qui vient de se poser momentanément sur le sol.

— N'est-il pas merveilleux, Maurice Mességué, que vous entriez ici, sans vous savoir appelé, pour m'y trouver peignant vos bonnes herbes, celles que vous allez me donner. Peut-être que les hiéroglyphes de votre ordonnance sont déjà inscrits sur ces murs. Venez me les montrer. Dites-m'en les vertus, je les ai jetées là en toute ignorance, ne connaissant d'elles que le plaisir que j'avais à les aimer. Parlez-m'en.

J'ai dit tous les noms que mon père leur donnait : herbe aux gueux, herbe aux sorcières, herbe à mille trous...

— Quelle miraculeuse litanie, écoutez :

Herbe aux chutes,
Herbes à coupures,
Herbe à fièvre,
Guérissez-nous.
Herbe aux sorcières,
Herbe au chats,
Préservez-nous.
Herbe de gagne
Herbe de chance,
Soyez pour nous.
Herbe sainte
et herbe vierge,
Soyez à nous.
Couronne de saint Jean,
Herbe aux cent goûts,
Aimez-nous.

— J'aimerais que ce poème soit chanté dans cette chapelle le jour de ma mort.

— Ecrivez-le.

— Non, il s'est inscrit sous ses voûtes. Elles me le chanteront et je serai seul à l'entendre.

Un instant, ses mains ont arrêté le vol de leurs gestes.

— Je n'ai pas peur de mourir. C'est le moment du passage que je crains, mais sans doute en serai-je averti... la mort est une amie que j'ai si souvent mise en scène, qu'il me sera aisé de la retrouver de l'autre côté des miroirs...

« Venez, nous allons aller chez moi. Savez-vous que j'ai l'âge de la Tour Eiffel, très exactement, et je me porte comme elle. J'ai une santé de fil de fer.

Il s'est arrêté et m'a souri.

— Dites-moi que je suis jeune. D'abord, c'est vrai et ça me fera plaisir. La jeunesse c'est un « truc » que j'ai pigé il y a cinquante ans : il suffit de toujours débuter. Et je n'ai fait que cela toute ma vie. Savez-vous ce qu'André Maurois m'a dit en me « recevant » à l'Académie Française : « Si quelque jour lointain, Jean Cocteau, vous consentez à vieillir, je suis bien tranquille pour vous et pour nous : vous lancerez la vieillesse. Ce sera bien agréable... »

« Mais ne pensez-vous pas que cette mode-là peut m'attendre encore un peu ?...

« J'ai eu quelques déboires avec cette Académie Française. Des amis n'ont pas aimé que j'y entre. Ils ont osé des grands mots : trahison, reniement... Simplement, ils n'ont pas compris. Depuis toujours on exige de moi de l'insolite. Puisque l'on trouve insolite que j'entre à l'Académie, que me reproche-t-on ? L'Académie, c'est mon dernier scandale !

« Comment trouvez-vous cette maison ?

— Je m'y étais arrêté en venant pour regarder les herbes des douves.

— J'aime ces vertes chevelures d'ophélies enchaînées aux douves. Je défends qu'on les arrache.

Ce visionnaire n'avait pas vu que quelques mois plus tard, Xavière, sa chatte persane qui aimait y nager, prise au piège des herbes, s'y noierait.

Autant le jardin de Lucie Valore m'avait mis mal à l'aise, autant celui-ci m'enchantait.

Les fleurs grimpaient librement le long des statues et leur donnaient des airs de nymphes en fête. Dans ce jardin, les plantes, les bêtes et peut-être aussi les hommes, y faisaient ce qu'ils voulaient.

Nous sommes entrés chez lui où je l'ai examiné. Il avait une maigreur d'adolescent, ce qui lui faisait dire :

— Je vieillis comme un anachorète, mon corps devient esprit...

A côté de lui, je me sentais épais et rustre et pourtant nos mots

se rejoignaient. Je disais : « Mes bonnes herbes », il me répondait : « Vos herbes sauvages ». Ce n'était pas tout à fait moi qui m'accordais à lui. C'était le fils de Camille. Je retrouvais près de Cocteau la pureté, la noblesse de mon père. C'est aussi une des raisons pour lesquelles je l'ai beaucoup aimé.

Pendant des années, jusqu'à sa mort, deux fois par semaine, j'allais voir Jean Cocteau jongler avec les mots, à Milly ou dans son appartement du Palais-Royal, rue de Montpensier. Là régnait Mme Racine, sa servante, dont le nom enchantait Cocteau. Quand les gens ne lui plaisaient pas, elle les refoulait dans la cage de l'escalier d'un « Monsieur dort encore » définitif.

Cocteau était le voisin de Colette et un jour, avec lui, je suis allé chez elle.

En passant dans le salon, Jean m'a montré, sur une cheminée, une collection de boules de cristal : « Les boules de la magicienne, elle s'y regarde et elle voit le monde. »

Déjà Colette ne quittait plus son lit, ses mains déformées essayaient encore d'écrire sur son papier bleu lavande. Quand elle nous a vus elle a repoussé les feuilles. Elle avait toujours sa célèbre tignasse, mais ses cheveux étaient gris. Ses yeux étaient encore très beaux, allongés vers les tempes d'un coup de crayon, ils lui conservaient son visage de chatte. Son nez et son menton étaient devenus très aigus. Elle m'a regardé comme elle seule savait regarder un homme. Cela ne devait pas être facile de lui mentir.

— Soyez le bienvenu, Jean m'a dit que vous saviez apprivoiser les plantes comme moi les bêtes.

La voix était un peu cassée et son accent bourguignon faisait ronronner les « r ».

— Qui êtes-vous, Mességué ?

— Un paysan.

— Vous dites cela comme je le dirais avec mon orgueil. Tu as bien fait de me l'amener, Jean.

J'aurais aimé la connaître davantage pour pouvoir l'aider à supporter ses douleurs, mais elle est morte quelques mois plus tard.

Nos rencontres avec Cocteau, depuis la première, avaient conservé quelque chose d'irréel.

L'amitié de Jean Cocteau était exceptionnelle. Il « faisait l'amitié » comme d'autres font l'amour. Jamais il ne m'a laissé sans nouvelles de lui et dans chacune de ses lettres je trouvais toujours la phrase qui me ferait plaisir ou me réconforterait.

Etant à Cap-d'Antibes, alors qu'un nouveau procès me faisait vivre dans l'enfer de la procédure, Jean m'écrivait :

« Mon très cher disciple de Saint-Blaise-des-Simples,

« J'ai visité Soulié[1] avant mon séjour au Cap. Il m'a dit en souriant : « Mességué, on ne peut nier ses pouvoirs que par prudence, suivez-le pas à pas. »

Et il ajoutait à la fin :

« Nos déboires sont du même ordre, je ne demande pas qu'on m'admire, je demande qu'on me croie. »

Mon traitement, à base de bouton-d'or, lui avait fait beaucoup de bien. Il le proclama un jour : « Par l'entremise de cette eau savante, je saute des obstacles que bien des jeunes ne sauteraient pas ! »

Ce tendre farfelu avait un sens très précis de l'heure. Son horreur d'arriver en retard était presque maladive. Elle rejoignait la mienne. Et quand nous allions au théâtre ensemble, ce qui était assez fréquent, nous arrivions tous les deux en même temps que les ouvreuses. Nous avons même attendu sur le trottoir l'ouverture des portes.

Et Jean me disait :

— Maurice, j'ai tellement la maladie de l'heure qu'elle me fera perdre quelques minutes de vie. Je serai capable d'arriver en avance au dernier rendez-vous...

Le 11 octobre 1963, l'amitié lui fut fatale. La mort d'Edith Piaf a été une émotion trop violente pour son vieux cœur de jeune homme.

C'est à quelques mètres de la chapelle Saint-Blaise-des-Simples que Jean le Poète repose aujourd'hui comme un grand insecte ailé. Son âme a rejoint ces étoiles qu'il semait, avec largesse, dans ses poèmes et sur ses dessins.

1. Le Professeur Soulié était titulaire de la chaire de cardiologie à la Faculté de Médecine de Paris et le plus éminent cardiologue français.

21

MON GRAND SUCCES : LA CELLULITE

Ma victoire la plus éclatante, je l'ai obtenue contre la cellulite : 98 % de guérisons. Cette maladie, car c'en est une, est devenue la hantise de la femme qu'elle atteint dans des proportions élevées : 95 % des femmes contre 2 % des hommes.

Sans les femmes et sans les fleurs, le monde serait souvent bien laid.

Elles sont bien rares les femmes qui ne sont pas jolies. Bien sûr, je ne parle pas de ces beautés incomparables, que l'on rencontre rarement, sur lesquelles on se retourne. Seulement on les regarde comme on contemple un beau tableau, une belle sculpture. Elles sont le plaisir des yeux. Il ne vous viendrait pas le désir de prendre ce chef-d'œuvre dans vos bras. Ces femmes trop belles me font toujours penser à ces roses de mon jardin de Feucherolles, bien plus parfaites que celles des haies. Seulement quand on les respire, elles sont sans parfum. Ce sont des roses devenues bêtes... Je trouve qu'il en va de même pour ces femmes trop parfaites, leur beauté manque bien souvent d'esprit. Ce qui charme un homme c'est justement le petit défaut qui la rend différente des autres et la fait vôtre. Il vous fait fondre le cœur et éveille votre désir.

Malheureusement la vilaine « peau d'orange » de la cellulite faite de nodules indurés, entre cuir et chair, n'appelle pas la caresse et ne favorise pas les attendrissements passionnés.

Quand je vois des femmes empâtées à de si jolis endroits : le cou, les cuisses, la taille, les genoux, les hanches, je suis triste pour moi qui aime tant à les regarder, pour elle, parce qu'une femme qui ne croit plus en elle perd tout son pouvoir et tout son bonheur.

J'ai toujours essayé d'aider la femme soit à conserver sa beauté, soit à devenir plus belle. C'est aussi joli à faire et aussi agréable que de soigner mes rosiers.

L'ennemie n° 1 de la femme, à notre époque, étant la cellulite, j'étais décidé à lutter contre elle. J'avais fait maigrir beaucoup de femmes mais je ne m'étais pas attaqué au fond du problème. Mes bains de pieds diurétiques, à base de chélidoine, chiendent, prêle, genêt, bouton d'or, lierre terrestre, etc., très efficaces, m'avaient permis de penser que je possédais là un très bon remède contre différentes formes d'obésités et d'œdèmes. Je m'étais contenté de ses succès sans aller plus avant. Peut-être aurais-je encore attendu si une jeune femme, Paulette L..., n'était venue me consulter. Elle était petite, blonde et très agréablement potelée. Ses yeux clairs, au regard liquide, avaient une certaine ressemblance avec ceux de Michèle Morgan.

En entrant, elle m'a demandé :

— Ce n'est pas la peine que je me déshabille ?

— Mais non, madame.

— Tant mieux, parce que je crois que je n'aurais pas osé. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien cacher de si affreux.

— Monsieur, il faut que je maigrisse. Ne me dites pas que je n'en ai pas besoin. Vous comprendriez si vous voyiez mes cuisses. Elles sont énormes. Avec une robe cela ne se voit pas trop, mais en maillot de bains, c'est grotesque !

— Vous ne croyez pas que vous exagérez un peu ?

— Non. Je vous ai apporté une photo, prise par mon mari cet été, et vous allez comprendre.

Elle avait raison. Cette femme ravissante, bien proportionnée, au buste un peu frêle et aux jambes fines, avait les cuisses d'une obèse. A la fois elles remontaient vers les hanches et descendaient vers les genoux, formant ce que l'on appelle « la culotte de zouave ». Heureusement pour elle, qu'à l'époque, la mode n'était pas à la mini-jupe. Je pensais que son mari devait être vicieux ou méchant pour l'avoir photographiée en maillot de bain.

— A cause de cette photo, nous sommes au bord du divorce. C'est par méchanceté que mon mari l'a prise. Quand je l'ai épousé, il y a cinq ans, j'étais absolument normale. Nous faisions beaucoup de natation, il adore ça, et bien entendu nous passions toujours nos vacances au bord de l'eau. Il y a trois ans, pour en profiter davantage, mon mari a acheté un canoë et nous avons passé notre mois d'été entièrement sur l'eau et dedans. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à grossir.

— Pourtant la natation devrait être un excellent sport pour vous.

— C'est ce que j'ai pensé. Au début j'ai cru que mes cuisses se musclaient parce qu'elles devenaient plus grosses et puis, un jour, je me suis pincé la peau entre deux doigts et j'ai vu qu'elle était comme granuleuse. C'était affreux. J'ai réalisé que j'avais de la cellulite. L'année suivante, nous avons descendu des gorges en canoë et j'ai commencé à devenir difforme. C'est à ce moment-là que mon mari a pris cette horrible photo pour me faire honte. Depuis, je ne nage plus avec lui, il va à la piscine sans moi et il emmène sur la Seine et la Marne une amie à nous dans son canoë... Vous me comprenez, monsieur ?

— Oui, très bien, mais ce que je ne comprends pas c'est la raison de votre cellulite. Vos reins fonctionnent bien ?

— Pas mal.

— Et votre foie ?

— J'ai des petites crises.

— Vos intestins ?

— Pas très bien... Vous comprenez, ces trois dernières années, sur notre bateau, nous n'avons mangé que des conserves ; de frais, nous n'achetions que les fruits. Mais pas tous les jours. Nous avons descendu des gorges très sauvages, le soir nous campions dans de petites criques loin de tout commerce. C'était merveilleux.

— Certainement, mais pas pour votre santé. Vous vous êtes intoxiquée, madame. La rétention d'eau et les maladies hépatiques sont deux affections de la vie moderne. Elles se sont considérablement développées et ce sont ces troubles fonctionnels des reins, du foie et obligatoirement de l'intestin qui sont, en général, les causes de cette altération des tissus, aigus et surtout chroniques, que l'on appelle : cellulite.

— J'ai pris des diurétiques et j'ai perdu du poids momentanément.

C'était très juste. Lutter contre cette maladie à coups de diurétiques est criminel. Le jour où l'on prend le diurétique, l'effet en est remarquable. Certaines personnes peuvent perdre, en poids, de un à trois kilos, mais le lendemain la rétention urinaire devient plus importante. Les reins fatigués par le fonctionnement forcé qui leur a été imposé redeviennent paresseux et les kilos, spectaculairement perdus en vingt-quatre heures, sont repris aussi vite.

Le foie n'est pas davantage épargné. Les diurétiques, très souvent dérivés du mercure ou des sulfamides, provoquent, fréquemment, des réactions hépatiques parfois violentes. Et au lieu d'aider le malade à se désintoxiquer en éliminant, on « empoisonne », un peu plus, son organisme.

Tous mes malades, ou presque, me posent des problèmes. Celui de Paulette n'était ni plus intéressant, ni plus émouvant que beaucoup d'autres et pourtant il a continué à me préoccuper bien après son départ.

Avec mon tempérament fougueux, emporté par l'émotion que sa peine et son désarroi avaient fait naître en moi, je lui avais dit :

— Je vous promets que vous retrouverez vos jolies cuisses et que votre mari ne regardera plus qu'elles.

Maintenant, il fallait que je fasse tout pour tenir ma parole. Je devais la revoir trois semaines plus tard. Si elle n'avait pas perdu suffisamment de poids avec mes bains de pieds, que lui ordonner ? Et si son élimination était satisfaisante, comment l'empêcher de reprendre du poids ? C'était bien ça le plus important.

Je ne suis pas un scientifique, je suis un empirique qui a le goût de l'expérimentation. Mes raisonnements sont simples. Ceux qui ne m'aiment pas disent simplistes. C'est possible, mais ils ont le mérite d'être clairs et de me mener à des expériences concluantes. Et puis le professeur Charcot disait : « L'empirisme est le vestibule obligé de la science. »

Je me suis posé le problème de la cellulite de la façon suivante : pour moi, elle est le résultat d'une intoxication chronique. C'est l'effet des carences fonctionnelles des reins, du foie et des intestins. La première chose à faire était donc de les remettre en marche. Pour cela je faisais confiance à mes plantes, elles avaient fait leurs preuves.

Il me semblait que le deuxième point noir de cette affection devait avoir ses origines dans l'alimentation. C'était elle la responsable. J'aurais simplement enfoncé des portes ouvertes si je m'étais contenté de penser qu'il convenait de supprimer les farineux, les graisses et l'alcool, d'imposer un régime sévère qui oblige le malade à vivre sur ses réserves. C'est une méthode assez démoralisante pour le sujet qui est, presque toujours, un gros mangeur, mais elle donne des résultats dans bon nombre d'obésités. Pour la cellulite, je la considère comme un pis-aller. Car avec ces restrictions alimentaires, une fois encore, on ne traite pas la cause mais les effets.

J'avais trois semaines pour étudier la question. Comme toujours, quand on commence à chercher, il faut d'abord apprendre ce que l'on ne connaît pas pour pouvoir ensuite se permettre de le rejeter. Deux découvertes ont, alors, retenu mon attention : les calories et les vitamines.

C'est en 1899 que Marcelin Berthelot a découvert que l'énergie dégagée dans notre organisme, par les aliments, était égale à la quantité de chaleur produite lorsqu'on les faisait brûler à l'air libre. Ce qui l'a amené à établir que l'être humain, suivant l'effort qu'il faisait, avait besoin, chaque jour, d'un nombre de calories proportionné à son travail.

Pour moi qui aime bien voir simplement les choses, les calories sont devenues le charbon que l'on met dans la chaudière pour produire de l'énergie. Cette théorie me paraissait très logique. Seulement tous les charbons ne brûlent pas de la même manière. Il y a ceux qui brûlent vite et sans déchet, mais ils obligent à recharger souvent la chaudière. Ceux qui sont gras, qui durent plus longtemps et encrassent la machine. Ceux qui chauffent fort, assez longtemps, et produisent des scories importantes, du mâchefer. Non seulement le genre, mais la qualité du charbon employé est primordiale. Que dire des agglomérés et des combustibles de synthèse ?

Alors, j'ai commencé à tourner autour de cette idée de quantité et de qualité. Bien entendu j'avais appris des choses plus savantes : par exemple que pour éviter les carences, il fallait consommer une certaine quantité d'aliments « énergétiques » qui brûlent dans le corps au contact de l'oxygène absorbé par les poumons et sont une source d'énergie. Ce sont :

Les protides : œufs, fromages, légumineuses, poissons, viandes.

Les glucides : sucre, céréales, fruits

Les lipides : huiles, fruits, oléagineux, viandes, laitages.

Il faut aussi absorber des aliments « non énergétiques » qui contiennent des substances essentielles à la vie et qui sont constituées principalement par les sels minéraux :

Calcium : lait, fromages et végétaux frais

Phosphore : viandes, poissons, œufs

Fer : viandes, légumes, huîtres, jaunes d'œufs, poissons.

Il me restait à étudier les vitamines. On sait que ce sont des substances essentielles à la vie et qu'elles existent dans chaque structure vivante. Les chimistes ont déterminé qu'elles se trouvaient dans les aliments crus. On les a étiquetées, d'après les lettres de l'alphabet, A, B, C, D, E, etc. Il en reste, je crois, encore beaucoup à découvrir.

Vitamine A : C'est la vitamine de développement. On la trouve surtout dans les épinards, les légumes racines, citrons, oranges, bananes, noix, amandes, choux, champignons, laitues, artichauts, haricots blancs, potirons, tomates, foies, cervelles, cœurs, poudre de lait, beurre, huile de foie de morue, crème, fromages gras, jaunes d'œufs, pain complet, son de blé...

Vitamine B : C'est la vitamine de l'équilibre nerveux, on la trouve dans la levure de bière, germes de céréales, lentilles, choux, carottes, épinards, pommes, haricots, tomates, champignons, châtaignes, citrons, oranges, noix, jaunes d'œufs, cervelles, foies, poudre de lait, extrait de malte.

Vitamine C : Elle est antiscorbutique et sert à la régulation

sanguine. On la trouve dans le lait frais, petit-lait, jus de viande, huîtres, oranges, citrons, bananes, raisins, pommes, choux et choux-fleurs, tomates, oignons, laitues, pissenlits, pois, épinards, betteraves, carottes, haricots verts, pommes de terre, navets.

Vitamine D : est contre la rachitisme. On en absorbe avec l'huile de foie de morue et celles de différents poissons, les poissons, les champignons, légumes verts, lait, levure.

Vitamine E : Antistérilité. Ses principales sources sont les graisses, beurres, margarines, feuilles de laitue, avoine, germes de céréales, soja, blé, riz.

Vitamine K : Elle sert à la coagulation du sang. On en trouve dans les épinards, huile de soja...

Tout cela était très intéressant, capital même, mais ne me donnait pas l'envie d'imposer à mes malades des régimes uniquement déterminés par ces connaissances. Plus j'avançais, plus je me fortifiais dans l'idée, qui me paraissait élémentaire, que pour se bien porter il fallait manger de tout, avoir une nourriture équilibrée. Et surtout ne pas faire maigrir en prenant le risque de provoquer des carences d'éléments énergétiques et non énergétiques et des avitaminoses graves.

Mes études, ajoutées à mes expériences, m'ancraient dans l'idée que si l'on pouvait attaquer la cellulite avec des régimes d'urgence, pour obtenir une régression rapide du poids, et surtout des mensurations, le mal profond ne résidait pas là. J'en revenais à mon exemple du charbon, la qualité des aliments devait avoir une grande importance, mais laquelle ? Et comment se manifestait-elle ?

Deux faits, qui paraissaient très éloignés de ce problème, m'avaient frappé.

Un jour, mon garde-chasse de Marckolsheim m'a téléphoné :

— Monsieur, tous vos faisans crèvent.

— On les empoisonne ?

— Non, mais ils mangent les doryphores qui sont sur les pommes de terre.

— Les doryphores sont mortels pour eux ? Pourquoi ?

— Non. Seulement ceux qu'ils mangent sont sur des pommes de terre qui ont été traitées avec un insecticide à base de sulfate de cuivre. En les picorant, vos faisans meurent.

J'ai téléphoné au maire qui m'a affirmé que si ce sulfate était dangereux pour les oiseaux, il ne l'était pas pour les gens.

— C'est sans importance, Monsieur Mességué, les pommes de terre ne sont pas atteintes puisqu'elles sont enterrées.

— Avez-vous pensé que la pluie entraînait ce sulfate, le faisait pénétrer dans la terre et que vos pommes de terre en étaient arrosées, que les feuilles, les tiges en étaient imprégnées ?

— Oh, vous savez, on les lave, on les épluche, on les fait cuire...

— Et qu'est-ce qui vous prouve que vos pommes de terre ne contiennent pas de sulfate ? Etes-vous sûr que la cuisson en détruit les effets ?

Pour moi, une chose était sûre : les pommes de terre traitées chimiquement pouvaient être dangereuses.

Une autre fois, j'avais soigné pour un eczéma terrible un de mes amis qui était Président des Arboriculteurs de la Vallée du Rhône. Il l'avait contracté en traitant ses pommiers contre différentes maladies cryptogramiques sans avoir pris la précaution de mettre des gants.

— Et encore, m'avait-il dit, mes mains ce n'est rien ! Mes porcelets, eux, en sont morts.

— Pourquoi, vous les avez arrosés avec ?

— Vous plaisantez. Non. Ma femme a un petit élevage de porcs. Un peu avant la cueillette des fruits, les porcelets se sont échappés, trente ou trente-deux, je crois, et ils ont mangé les pommes tombées. Une demi-heure après il n'y en avait plus un seul de vivant.

— Comment expliquez-vous cela ?

— C'est très simple, les fruits avaient été traités six jours avant et il n'avait pas plu. Il aurait suffi de les laver.

— Combien de fois traitez-vous vos arbres dans l'année ?

— De dix à douze fois.

Dans ces conditions, je crois indispensable d'éplucher les fruits que l'on mange. Ce qui est bien dommage car dans certains, la pomme notamment, la peau contient des vitamines qui ne se trouvent pas dans le fruit ou en quantité moindre.

Il est bien certain que ces splendides golden, brillantes et lisses, que l'on trouve dans de belles boutiques ne vous empoisonneront pas. Toutefois, elles seront beaucoup moins profitables pour vous que la bonne petite pomme ridée du verger familial, si vous avez la chance d'en avoir un.

L'air que nous respirons dans nos villes est pollué. Nous nous lavons, nous nageons, nous buvons une eau rendue « potable » grâce à des adjonctions de chlore, de désinfectants, de microbicides chimiques. Et, ce qui est plus grave, les enfants et trop souvent les bébés la boivent.

Les produits de nettoyage, les détergents, avec lesquels on fait, entre autres, la vaisselle sont tous des dérivés du pétrole, par conséquent ils sont cancérigènes.

Les légumes et les fruits qui devraient nous apporter la santé contiennent toutes les raisons de la mettre en péril. Ils poussent dans une terre rendue fertile grâce aux engrais chimiques et nettoyée à coups d'herbicides dont on vous dit quand on les emploie

de les tenir loin de la portée des enfants, d'en éloigner les animaux domestiques et surtout de bien se laver les mains. Mais on ne se préoccupe pas du fait que passant par les racines ils montent dans la sève et contaminent la plante. Les légumes et les fruits sont protégés des parasites par des anticryptogamiques, des pesticides, qui contiennent trop souvent du D.D.T.

Pendant des années les chimistes ont affirmé que le D.D.T. était un produit totalement inoffensif. On en a saupoudré largement la nature, les bêtes et les hommes. Actuellement, on sait que le corps humain ne l'élimine que très partiellement et qu'ainsi il s'y accumule dangereusement provoquant, plus tard, des troubles graves. On prend peur quand on sait que la ration de nourriture quotidienne d'un Américain moyen contient cent quatre-vingts milligrammes de D.D.T. Les océans ne sont pas épargnés. En 1964, le Directeur de la Santé Publique aux U.S.A. dénonçait la présence, à doses élevées, de ce poison dans les huiles et graisses de poissons pêchés en eaux profondes.

Il est stupéfiant d'apprendre qu'en France un décès sur cinq est dû au cancer (de 1937 à 1967, la mortalité par le cancer est passée de 43 000 à 72 965 par an) et surtout de savoir que la belle couleur jaune du beurre est obtenue grâce au P. Diméthylaminoazobenzène et au jaune d'aniline (O. Aminoazotoluène).

Ces adjonctions sont parfaitement autorisées ainsi que celles du vert lumière et de l'éosine qui sont couramment employés comme colorants dans la chimie alimentaire et dans certains médicaments. Or ce sont des substances cancérigènes à des doses minimes. Les bêtes sont nourries de racines (betteraves fourragères), d'herbes (foin), qui poussent dans une terre empoisonnée. Les pâturages, sauf en montagne, ne sont pas non plus épargnés. On les saupoudre, on les arrose de produits chimiques. L'hiver on alimente le bétail avec des tourteaux de synthèse vitaminés à coups de produits chimiques.

Pour hâter leur croissance et obtenir des bêtes plus rentables, on n'hésite pas à leur injecter des hormones et des antibiotiques. Ces techniques criminelles sont employées aussi bien pour le gros bétail que pour la volaille.

En France quelques éleveurs ont expérimenté des corps radioactifs qu'ils introduisent près de la glande thyroïde des veaux, obtenant ainsi des sujets apparemment magnifiques et très rémunérateurs. En 1965, M. Tavera, Président de l'Association Européenne d'Agriculture et d'Hygiène Biologiques, a fait un rapport à l'Assemblée Générale de l'association prouvant que des bœufs traités de cette manière avaient été abattus à La Villette et livrés à la consommation.

Même le fond des mers n'est pas à l'abri de ces graves pollutions et le poisson peut devenir dangereux. Quant aux harengs, ils sont, trop souvent, fumés avec des bois dont les goudrons sont cancérigènes.

Au fur et à mesure que j'avançais dans mes connaissances, je possédais de nouvelles raisons de m'inquiéter. Le professeur Paul Brouardel, un des promoteurs de l'hygiène, aux environs de 1900, écrivait dans un de ses traités sur le sujet : « Quand un homme a pris le matin à son premier déjeuner, un lait conservé par de l'aldéhyde formique, quand il a mangé à son déjeuner une tranche de jambon conservé par du borax, des épinards verdis par du sulfate de cuivre, quand il a arrosé cela d'une bouteille de vin fuchsiné ou plâtré à l'excès, et cela pendant vingt ans, comment voulez-vous que cet homme ait encore un estomac ? »

Que dirait-il aujourd'hui ? Sans doute le même chose que le professeur W. Heupke, de Francfort-sur-le-Main, qui a dressé une liste des produits utilisés en agriculture, avec les dangers qu'ils représentent pour l'organisme humain. Le vin extrait de raisins traités aux bouillies sulfatées précipite les cirrhoses. Les fruits ayant subi le même traitement provoquent une inflammation du foie, ceux qui ont reçu des pulvérisations à base de plomb ou de mercure favorisent, outre les affections du foie, celles des reins et des nerfs. S'il s'agit de dérivés du thallium : chute des cheveux, perte de la vue, paralysies...

Aucun de nous n'est à l'abri de cette invasion chimique lente et insidieuse. Je sais bien que la machine humaine est admirable et que notre organisme est ainsi fait qu'il lutte très vite contre les agressions de l'extérieur et fabrique des anticorps de défense et de combat.

Il n'empêche que j'ai été pris d'une grande peur en comprenant à quel point nous étions tous plus ou moins intoxiqués. J'ai, aussi, parfaitement réalisé quel drame cela pouvait représenter pour ceux qui, par suite de défauts fonctionnels, éliminent insuffisamment. Ils deviennent des intoxiqués permanents. C'est chez eux que la cellulite s'installe en terrain conquis. Cette maladie n'a pas que des inconvénients esthétiques, elle fait de ceux qui en sont atteints des candidats à certaines maladies comme le cancer et l'infarctus du myocarde.

Je me suis mis à rêver, avec envie, aux légumes, aux fruits de mon enfance, j'ai pensé à ces vieux qui disent : « De mon temps, il n'y avait pas toutes ces cochonneries de produits, les fruits avaient un autre goût, le pain était bien meilleur... » Ils ont bien raison. Et j'ai décidé de me donner comme principe de diététique de

bannir de l'alimentation tout ce qui est chimique pour revenir à une alimentation le plus naturelle possible.

Quand Paulette L... est revenue me voir, elle semblait assez satisfaite.

— Rien qu'avec vos bains j'ai perdu quatre kilos, c'est un succès n'est-ce pas ?

— En partie seulement, madame, vous pouvez les reprendre très vite si vous ne surveillez pas votre alimentation.

— Vous allez me donner un régime ?

— Non. J'ai horreur de la chose et je suis allergique au mot. Je le trouve démoralisant. Je veux simplement vous indiquer une alimentation différente.

Rapidement, je lui ai expliqué le rôle dangereux des produits chimiques dans notre nourriture.

Elle me regardait anéantie.

— Mais, alors, on ne peut plus rien manger...

— Si, beaucoup de choses. Bien entendu le régime que je vous donne est exclusivement pour la cellulite. Il y a une grande responsable de votre embonpoint, la chimie, et elle augmente le danger que vous font courir ces cinq ennemis de votre ligne : le sel, le sucre, le pain, les graisses, et l'alcool.

« Le sel, que vous supprimerez pendant quelques mois et dont vous userez, ensuite, très modérément, doit être du sel marin.

« Le sucre, dont vous vous méfierez beaucoup — ne dépassez pas deux morceaux par jour —, doit être de canne roux, non raffiné. Tous les raffinements qui le blanchissent et lui assurent une belle présentation, suppriment des éléments indispensables à votre santé, et se font, en général, à coups de produits chimiques.

« Chaque fois que vous le pouvez, remplacez-le par une cuillerée à café de miel de montagne. En haute montagne on ne pulvérise pas les champs d'engrais chimiques, les pollens des fleurs restent purs. Les abeilles ne véhiculent pas de produits toxiques. Les diastases du miel facilitent la digestion. Ses sels minéraux et son acide lui confèrent des propriétés désinfectantes.

« Si les abeilles ont été nourries de sucre ou substances sucrées, l'étiquette portera : miel de sucre. Il est à déconseiller.

« Equilibrez votre ration de sucre, le jour où vous prenez du miel, supprimez les confitures. Celles-ci doivent être exclusivement faites chez vous et avec du sucre roux.

« Abolissez, totalement, la pâtisserie achetée dans le commerce. Chez vous, usez-en avec prudence, uniquement pour les grandes occasions et les petites fêtes familiales. Cela m'amène à vous parler du pain et de la farine qui est votre ennemie n° 1.

« Les blés utilisés en meunerie ont été obtenus grâce à des

apports massifs d'engrais chimiques. Ils sont broyés par des cylindres d'acier et tamisés de telle sorte qu'ils ne contiennent plus de son, d'aleurones, de gluten, de germes. Ils sont réduits à une sorte d'amidon, très nourrissant, dépourvu totalement de vitamines, d'huile, de phosphore, de fer, de magnésium et d'acides aminés.

« La farine est traitée chimiquement à l'aide de gaz à base de chlore ou de benzol pour la blanchir. Ces gaz ont la propriété de tuer les ferments-diastases dont la carence dans notre alimentation fait de nous des candidats à la tuberculose et au cancer.

« Le pain est également « enrichi » de levures chimiques qui contiennent du persulfate d'ammonium, du bromate de potassium, du carbonate de magnésie, du plâtre, du sodium, des sulfates et phosphates de calcium.

« Reste encore quelques manipulations tout aussi dangereuses et dont la dernière est la cuisson dans des fours au mazout (lequel est un sous-produit du pétrole).

« Ce pain-là ne vous fait pas seulement grossir, il est dangereux. Et les biscottes faites avec la même farine le sont autant.

« Contentez-vous de manger deux ou trois tranches, minces, de pain complet, de préférence de pain de seigle. Celui-ci est légèrement laxatif. Il rend les artères plus souples et active la circulation. En Russie, en Pologne, où l'on ne mange que du pain de seigle, on ne connaît pratiquement pas l'artériosclérose, ni aucune des maladies des vaisseaux ou de l'épaississement du sang.

« Aucune céréale, ni farineux, n'est à conseiller dans votre cas.

« Vous pouvez consommer un peu de beurre de ferme si vous en connaissez la provenance. Mais supprimez radicalement le beurre cuit. En effet, la cuisson en le transformant chimiquement, le rend dangereux pour le foie, l'estomac et l'intestin.

« Tous les beurres, ou presque, subissent des manipulations de conservation et de présentation qui les rendent nocifs pour vous. Quant à la margarine, dérivée des huiles végétales, elle est un produit de notre industrie. Les huiles subissent, elles aussi, les mêmes modifications. En Provence, il n'y a pas si longtemps, on appelait encore, avec mépris, toutes les huiles d'arachide « l'huile de lampe ». Ces paysans avaient raison, la meilleure est d'olive. Utilisez-la en très petite quantité. Exigez de la première pression à froid à 0° 5 d'acidité, la seule qui soit parfaitement tolérée par le foie et qui ne contribue pas ainsi à vous intoxiquer.

« L'alcool est, pour vous, un poison. Apprenez que l'étiquette « eau-de-vie » dissimule un mélange autorisé d'eau-de-vie et d'alcool d'industrie qui dépasse la proportion de 50 %.

« Les vins dits de consommation courante contiennent de l'acide éthylène, de l'acide monobromacétique et du fluorure de sodium ;

ce dernier produit est toxique à la dose d'une cuillère à café.

« Bien entendu, les alcools et les vins ne sont pas tous frelatés. Surtout ne buvez pas bon marché. Exigez un vin d'origine et comme dans votre cas vous ne devez pas dépasser deux verres par jour en cure d'entretien, la dépense ne sera pas importante. Quant à l'alcool et aux liqueurs, quelles que soient leurs qualités, ils demeurent défendus.

« En dehors de ces quatre points essentiels, soyez aussi très prudente avec la charcuterie. Non seulement elle contient beaucoup de graisses animales, mais encore elle renferme, très souvent, des produits chimiques nocifs (polyphosphates) pour votre organisme. N'achetez que chez un charcutier dont vous êtes sûre qu'il fabrique lui-même. Contentez-vous de manger du jambon et un peu de saucisson sec. Bannissez totalement tous les pâtés, galantines, rillettes, etc. Pas de lait entier, de crèmes et de fromages gras.

Au fur et à mesure que je parlais, je voyais la pauvre Paulette L... changer de visage. Elle ne souriait plus du tout.

— Vous ne m'avez pas parlé des conserves ?

— Dans votre cas, il est préférable de vous en abstenir pendant quelque temps. Je les rends responsables de votre cellulite. Pourtant elles sont beaucoup moins dangereuses que d'autres produits si vous savez lire leur étiquette. Leur fabrication est très surveillée et s'il est précisé qu'elles ne contiennent aucun produit chimique, fécule ou colorant, vous pouvez être tout à fait tranquille. Tous les produits surgelés sont excellents, le froid leur conserve toutes leurs qualités.

« Quant aux assaisonnements, ils vous sont tous permis et recommandés : oignon, ail, échalote, persil, cerfeuil, thym, romarin, sauge, estragon, fenouil, cumin, poivre, etc., et toutes les épices.

— Après ce que vous venez de me dire, je n'oserai plus rien avaler...

— Pourquoi ?

— Eh bien, j'aurais peur soit de grossir, soit de m'empoisonner.

Paulette L... venait de me donner une bonne leçon. Emporté par mon sujet, j'avais oublié toute psychologie. Alors j'ai fini par où j'aurais dû commencer.

— Vous pouvez manger à volonté de la viande rouge grillée. La viande blanche est moins nutritive et je me méfie un peu du veau aux antibiotiques. Vous pouvez aussi manger les volailles « élevées au grain », on en trouve partout sous ce label. Du poisson de mer grillé, à l'exclusion du maquereau, du saumon. Tous les coquillages et les crustacés. Le café, le thé, les jus de fruits, les jus de légumes.

« Ne soyez pas démoralisée. Je vais vous composer un menu type :

A midi :

— Crudités assorties avec une bonne cuillère d'huile d'olive et du citron.
— 1 côtelette de mouton aux herbes
— 1 légume vert
— 1 fromage non fermenté
— Des fraises avec un yaourt à la place de la crème.

Le soir :

— 1 potage aux légumes
— 1 poisson grillé au fenouil.
— 1 salade
— 1 yaourt et 1 fruit.
— 1 tranche de pain de seigle à chaque repas.

« Pensez-vous que vous aurez faim et que vous serez triste ?

— Non, certainement pas.

— Alors, essayez... et revenez me voir dans deux semaines.

Au bout de deux mois, Paulette L... me disait :

— Je continue à maigrir, c'est merveilleux ! Mon mari mange comme moi, et tous ses petits malaises : maux de tête, coup de fatigue, après le repas, ont disparu. Je ne vous en avais pas parlé parce que je pensais que c'était peu de chose, mais j'avais tort, ils le rendaient grognon, irritable. Et dimanche prochain, nous irons tous les deux faire une balade en canoë sur la Marne.

Paulette avait été pour moi, sans le savoir, un précieux terrain d'expériences. Toutes les deux semaines, elle venait me voir et, suivant les résultats obtenus, je modifiais son régime. En trois mois, j'avais plus appris avec elle qu'en plusieurs années avec des milliers de malades.

Bien entendu, j'ai continué à appliquer ma nouvelle théorie à toutes celles qui sont venues me consulter pour la cellulite. Seulement, les résultats que j'obtenais étaient inégaux. Certaines maigrissaient spectaculairement, d'autres moins, et quelques-unes à peine. J'avais beau, pour mes bains, tenir compte de tous les facteurs si importants chez la femme : nerfs, menstruations irrégulières, insuffisantes, dérèglements hormonaux, mes réussites, tout en étant fort appréciables, ne me donnaient pas entièrement satisfaction. Il fallait que je fasse une véritable expérience avec plusieurs femmes qui n'échapperaient pas à mon contrôle. Que je puisse noter soigneusement leurs réactions, établir des courbes de poids, de mensurations, qui me permettraient de mettre au point un véritable traitement contre la cellulite. Je voulais avoir à ma

disposition douze femmes-cobayes. Il était primordial qu'elles viennent de différents pays n'ayant ni le même climat ni la même alimentation de base. Leur âge devait être entre trente ans, l'âge où la cellulite en général apparaît, et soixante ans, celui où elle s'installe définitivement. J'avais fixé la durée de cette cure à dix-huit jours.

J'ai dû attendre plusieurs années avant de pouvoir réaliser cette expérience dont l'idée me passionnait.

Enfin, j'ai pu réunir mes douze « femmes-cobayes », deux de chaque nationalité : Allemandes, Espagnoles, Françaises, Hollandaises, Italiennes, Suisses. Le matin où je les attendais, j'étais plutôt nerveux. Je savais qu'on exigerait de moi une réussite éclatante, que si elle était seulement honorable on ne m'épargnerait pas. Je me faisais des reproches intérieurs : « Après tout j'aurais pu faire mes essais sans en avertir personne, je n'étais qu'un vaniteux, un prétentieux... » Comme toujours, dans ces cas-là, je me disais tout cela mais, au fond de moi, j'avais une énorme confiance dans ma réussite.

Pour gagner cette bataille, je disposais d'armes dont maintenant je connais bien l'efficacité : mes herbes diurétiques, mon système alimentaire. Et une arme secrète : ma crème anticellulite [1]. Je l'avais mise au point récemment et j'étais en droit d'en espérer le plus grand bien, mes expérimentations préalables m'ayant donné toute satisfaction.

Cette crème a la propriété de dissoudre sans douleur les nodules de cellulite, ce qui est très important, car, pour être utiles, les massages de ces tissus indurés doivent être douloureux et beaucoup de femmes les abandonnent. J'ai, aussi, toujours estimé que la douleur va à l'encontre de l'efficacité. Les muscles, en luttant contre elle, se contractent et empêchent la relaxation indispensable à cette cure. Enfin, l'écrasement manuel de ces nodules provoque des inflammations regrettables qui peuvent faciliter l'intoxication des tissus. J'avais donc décidé de n'employer les massages que pour détendre les nerfs et faciliter la circulation ; tout en profitant d'eux pour faire pénétrer par osmose ma crème à base d'herbes.

L'effet de la crème est évidemment plus lent que celui des bains. Mais elle a l'avantage d'attaquer la cellulite localement aux endroits de prédilection de celle-ci. J'avais déjà pu constater qu'elle rendait à la peau son élasticité et sa souplesse, redonnait aux jambes et aux chevilles fatiguées leur galbe et leur finesse.

Bien entendu, ces dames n'ont pas quitté ma propriété de Mougins. J'ai pu les surveiller constamment, m'assurer que les bains

1. Laboratoire des herbes sauvages, 22, rue Caumartin.

étaient pris à l'heure et qu'elles n'en sauteraient pas un seul. Que leur alimentation ne subissait aucune modification sans mon ordre, et que ma crème était exactement employée et appliquée comme il le fallait.

Pesées, toisées et mesurées dès leur arrivée, sous contrôle médical, elles devaient l'être également dans les mêmes conditions au bout de huit jours et à leur départ. J'aurais volontiers vieilli de dix-huit jours tant j'étais impatient de connaître les résultats.

Une cure peut réserver des surprises.

L'emploi du temps de mes femmes-cobayes était très précis :

8 heures : lever, bain de pieds aux herbes sauvages de 8 minutes.

8 heures 30 : petit déjeuner : café, thé citron ou cacao spécial (dégraissé) une tranche de pain de seigle. Un fruit provenant de mon verger. Repos. Lecture.

10 heures : massage doux en profondeur avec ma crème. La masseuse médicale opérait suivant mes indications en insistant sur les hanches, les cuisses, le haut des épaules où se trouve la « bosse de bison ».

11 heures : repos et bain ou douche suivant les habitudes de chacune.

12 heures 30 : déjeuner composé de produits alimentaires naturels. Crudités assaisonnées d'huile d'olive de première pression à froid à 0° 5 d'acidité et de citron. Une grillade de viande rouge de préférence de 150 grammes et sans sel, mais aux herbes de Provence. Légume vert à volonté avec persil, cerfeuil, estragon, ail, oignon et une noix de beurre. Fromage non fermenté : 30 grammes, 1 tranche de pain de seigle, café ou thé sans sucre.

14 heures 30 : repos, lecture, conversation de préférence allongées. Cette position reposante pour les reins favorise l'action des herbes diurétiques.

16 heures : soins du visage et du corps avec une crème revitalisante à base d'herbes suivis d'un masque de beauté aux herbes afin d'éviter le relâchement des tissus dû à l'amaigrissement.

17 heures : deuxième massage médical, crème anticellulite.

18 heures : promenade.

19 heures 30 : bains de mains de 8 minutes.

20 heures : dîner, bouillon de légumes, légumes verts sans sel, œuf dur provenant de poules nourries au grain ou poisson grillé au fenouil, ou jambon sans sel, un yaourt et un fruit. Une tranche de pain de seigle.

22 heures : coucher, et masque avec une crème rajeunissante [1].

1. Il est très important de faire un masque de Jeunesse « 70 » durant la cure d'amaigrissement.

Elles buvaient dans la journée un litre de liquide : eau peu minéralisée, jus de fruit naturel, en quantité raisonnable à cause du sucre. Jus de citron sans sucre pour les estomacs qui le supportaient.

Bien entendu, les boissons alcoolisées étaient totalement interdites, ainsi que la charcuterie, les pâtisseries, les bonbons.

Ce traitement de choc a donné des résultats étonnants.

A la fin de la cure, l'ensemble de mes femmes-cobayes avait perdu en kilos plus de cent. En tour de taille, une moyenne de six centimètres et de huit à dix centimètres de tour de poitrine et de hanches.

« Maravilloso ! » disaient les Espagnoles.

« Bellissima ! » s'extasiaient les Italiennes, qui n'avaient pourtant perdu que cinq kilos chacune.

« Prima ! » disaient les Allemandes en se regardant dans la glace.

Elles le pouvaient. Frau L... était descendue de 87 kg à 76.

Les deux cas les plus intéressants étaient les Françaises.

Mme D... de St-Claude dans le Jura pesait à son arrivée, 72 kilos, mesurait 1,52 m et avait 57 ans.

— A mon mariage, monsieur, je pesais à peine 55 kilos. J'étais rondelette, mais c'était mon tempérament et mon mari aimait ça ; il aimait aussi les petis plats que je lui cuisinais. Nous étions bien gourmands tous les deux. Je pouvais me le permettre, je ne bougeais pas d'un gramme. J'étais heureuse. Et puis, mon mari est mort. J'ai eu tellement de chagrin que j'ai perdu quatre kilos. Je n'avais même pas le cœur à m'en réjouir.

Rapidement, n'ayant plus aucun autre plaisir, elle s'était mise à manger comme d'autres se mettent à boire.

En quelques mois elle avait pris dix-sept kilos. Régimes, médicaments, longues marches, rien ne l'avait fait maigrir durablement.

Au bout de dix-huit jours de cure, elle pesait soixante-trois kilos (perte neuf kilos) son tour de cou a diminué de deux centimètres, de poitrine et de hanches de huit centimètres, son tour de cuisse de cinq centimètres cinq, de mollet de trois centimètres et de cheville de deux centimètres.

Elle était méconnaissable.

— Quand je me suis vue devant la glace, je me suis dit : « Ce n'est pas toi ! » Et ce qu'il y a de merveilleux c'est que je n'ai pas souffert. Tout s'est fait sans fatigue. J'avais peur d'avoir les traits tirés, des plis, de nouvelles rides. Rien. Grâce aux massages et à vos crèmes, j'ai même rajeuni.

Le cas de Mme G... A... de Limoges était plus grave. Elle pesait quatre-vingts kilos pour 1,62 m et elle avait soixante et un ans.

Quand je l'ai examinée dans mon cabinet, elle m'avait beaucoup touché.

— Pensez, Monsieur, qu'en 1928 j'ai été élue Reine de Paris. Je doublais la Miss au Moulin-Rouge, je pesais, tout habillée, cinquante et un kilos et voyez ce que je suis devenue.

« Les soucis ne réussissent pas aux femmes. Je me suis mariée en 1934, et j'ai divorcé en 1947, à quarante ans. C'est le mauvais âge pour une femme. Je m'ennuyais trop, j'étais trop seule, alors je mangeais et je me suis mise à grossir régulièrement.

Son tour de taille était de cent quatre centimètres, son tour de poitrine et de hanche de cent seize centimètres. Sa tension était de 17. Son cœur surmené, étouffé par la graisse était menacé d'infarctus. Elle avait des insomnies et elle était si déprimée qu'elle fondait en larmes à tout propos.

C'était une grosse dame poussive à l'œil humide.

A la fin de la cure, elle pesait 71,800 kilos. Elle avait perdu 8,200 kilos. Tour de poitrine : 108 cm, de taille : 86 cm, de hanches : 94 cm, de cuisse : 48 cm. Même les bras avaient perdu 3 cm. Sa tension était de 13,5 et elle dormait 8 heures par nuit sans le secours de somnifères.

Sa joie était extraordinaire, elle répétait : « J'ai rajeuni de dix ans... Quand je marche j'ai des ailes. Monsieur, vous avez fait un miracle, je ne le croyais plus possible ».

J'ai appris, un an plus tard, qu'elle n'avait pas repris un gramme.

Cette expérience a été pour moi très profitable. Non seulement mon système était bon, mais j'ai pu mieux apprécier l'importance du psychisme dans les cures d'amaigrissement.

Une de mes Hollandaises m'a dit :

— Votre cure a fait des merveilles. Mais vous n'auriez pas eu les mêmes résultats dans un décor triste, pluvieux, gris. Il n'est pas difficile de se priver d'un des plaisirs de la vie, la table, quand, autour de vous, il n'y a que de jolies choses : des fleurs, du soleil, de la gaieté. L'ennui fait beaucoup grossir.

L'Allemande l'a approuvée :

— Ces dix-huit jours chez moi auraient été l'enfer. Ici ils ont été le paradis.

Cela m'expliquait pourquoi mes deux Italiennes avaient perdu 50 % de moins que leurs compagnes. Ce pays ne leur apportait rien de plus que le leur, il ne les dépaysait pas. Il n'était qu'un prolongement de l'Italie.

Si mon raisonnement était juste alors pourquoi les Espagnoles avaient-elles perdu autant de poids que les femmes du Nord et de l'Est ? Je l'ai compris quand l'une d'elles m'a expliqué :

— Notre pays est, peut-être, encore plus beau que celui-ci,

mais nous n'y sommes pas aussi libres. La vie moderne n'a influencé que très peu les femmes. Nous continuons à rester beaucoup à la maison. Nos maris n'aiment pas que nous sortions seules pour nous distraire !... Ici c'était possible. D'être enfermée à la maison, et aussi en soi, fait grossir.

Ma meilleure récompense a été de les voir partir délivrées de leurs kilos et redevenues des femmes heureuses.

Si la beauté est aussi nécessaire au bonheur de la femme que la pluie à la nature, la maternité lui est indispensable.

J'ai toujours été bouleversé par ces femmes, sans enfants, qui n'hésitaient pas à joindre les mains, dans mon cabinet, en me demandant de faire un miracle pour elles, comme si j'avais été le Bon Dieu...

C'est avec le cœur que j'ai, chaque fois, écouté cette confession désespérée : « Je suis stérile... »

Lorsque ces cas ne sont pas organiques, j'obtiens de très bons résultats. Ce sont des réussites qui m'ont amené à appliquer à ces futures mères mes idées sur l'alimentation. Elles venaient me trouver pour m'annoncer la bonne nouvelle et me disaient : « Aidez-moi ! ».

Il est bien évident qu'elles étaient suivies par leur médecin gynécologue, mais ce qu'elles attendaient de moi c'était autre chose. Elles venaient me demander ce qu'il fallait faire pour que cet enfant, si précieux, soit beau et fort. Et comme elles m'attribuaient des pouvoirs que je n'avais pas, j'ai été bien obligé de m'intéresser aux problèmes de santé de la femme enceinte, qui, en dehors de ces cas bien spéciaux, fait rarement partie de ma clientèle.

Cette femme doit veiller sur deux vies, étroitement liées. Il lui faut prendre le double de précautions. Elle doit, plus encore qu'une autre, s'obliger à une alimentation naturelle. Eviter que, par elle, le futur bébé n'absorbe des produits chimiques, même à doses infinitésimales. Souvenons-nous de l'affreux drame de la Thalidomide.

La légèreté avec laquelle on utilise certains produits chimiques est dramatique. Récemment on s'est aperçu que les herbicides que l'on appelle défoliants ont le pouvoir de transformer en monstres dans le ventre de leur mère des bébés qui seraient nés normaux. Depuis 1961 les forêts et les cultures du Sud-Vietnam ont été arrosées avec 50 000 tonnes d'un produit américain, le 2-4-5 T, et l'on a constaté ensuite, au cours de ces dernières années, que de nombreuses femmes ont accouché de poches informes et que le pourcentage des malformations chez les nouveau-nés avait augmenté anormalement.

J'ai bien peur que l'homme ne soit pas seulement un apprenti sorcier mais qu'il ne devienne un dangereux animal.

En cas de maladies légères : grippes, rhumes, angines, je les mets en garde contre l'emploi abusif des sulfamides, de la pénicilline, des barbituriques et autres somnifères et calmants. La femme enceinte est sujette à des malaises souvent très pénibles. Il lui faut alors avoir du courage et de la patience ; mais elle doit supprimer les pilules de toutes sortes, celles pour dormir, celles pour être heureuse, ou pour « tenir le coup ».

Je vais même beaucoup plus loin en lui déconseillant formellement d'utiliser des crèmes de beauté contenant des produits chimiques. Je lui recommande de mettre des gants pour se servir de lessives, de produits ménagers, de toxiques ; puisque mes herbes agissent par osmose, il n'y a aucune raison pour que tous ces produits ne fassent pas de même.

S'occuper d'une future maman c'est déjà veiller sur l'enfant. Quand je pense à la légèreté avec laquelle on traite, trop souvent, une femme enceinte, sans souci du bébé, je me dis que les miracles du Bon Dieu sont quotidiens.

Cet enfant déjà plus ou moins contaminé dans le ventre de sa mère, naît dans une société où l'on utilise pour lui, et autour de lui, beaucoup de produits préjudiciables à sa santé. Bon nombre d'eczémas, d'éruptions cutanées, qui envahissent le siège des nouveau-nés, sont dus à l'emploi des lessives avec lesquelles on lave le linge qui l'entoure.

Beaucoup de produits utilisés, journellement, pour cet enfant, sont des dérivés du pétrole ou contiennent des goudrons cancérigènes.

Dans sa nourriture et même dans le lait de sa mère, le nouveau-né absorbe, par la peau, les muqueuses, la bouche, les voies respiratoires, des doses plus ou moins infimes de produits chimiques. Par peur des mouches, on vaporise sa chambre avec des insecticides, peut-être plus nocifs qu'elles, et des microbicides dont il absorbe les retombées. Ces insecticides, en bombe, sont si dangereux qu'il est bien spécifié dans leur mode d'emploi qu'avant de s'en servir il faut veiller à ce qu'il n'y ait aucun fruit, aucune denrée alimentaire dans la pièce. Et on les fait respirer à un bébé de quelques mois ! Pour assainir l'air, faites bouillir des feuilles d'eucalyptus, avec quelques gouttes de menthol, et laissez-en les vapeurs se répandre dans la chambre. Leurs actions seront salutaires à ses poumons et ne l'intoxiqueront pas.

Cet enfant est soigné, vitaminé, fortifié avec des produits qui ne sont plus naturels. Ces bébés viennent au monde avec un foie de grande personne. Ils souffrent des intestins, ont des rhumatismes articulaires aigus... Tout cela parce que les mamans se sont soignées sans penser à eux.

Nos grands-parents savaient mieux se préserver des petits maux du corps. Ils ne prenaient pas un pavé-pénicilline pour écraser un mal de gorge. Sur toutes les tables de nuit, il y avait un pot à infusions qui chauffait doucement sur une veilleuse, un verre, du sucre et un flacon de fleur d'oranger. Quelle sagesse !

En pédiatrie, on devrait surtout se servir des plantes. C'est une médication qui ne cause pas de « choc » à l'organisme. Ce fameux « choc » que l'on connaît si bien en médecine et qui peut faire davantage de dégâts que le mal lui-même.

C'est sur les enfants que les plantes ont les plus heureux effets. Les résultats qu'elles obtiennent ne sont pas le fait de l'autosuggestion. Car les bébés pleurent quand on leur donne des bains de pieds. A trois, quatre ans, ils hurlent, ils tempêtent quand on leur pose des cataplasmes. Une pilule est bien plus facilement avalée. Et quand ils ont dix, douze ans, imbus de leur époque et de préjugés pseudo-scientifiques, ils n'ont que trop tendance à trouver ces soins ridicules. Pour eux, qui ont déjà dépassé la lune, ces histoires d'herbes font « vieille mémé ». Elles reculent dans l'obscurantisme du temps passé. C'est dire s'ils sont peu préparés à croire à l'efficacité de ce genre de traitement. Et c'est pourtant sur eux qu'on obtient les meilleurs résultats et les plus rapides. Mes fils ont été soignés par les plantes. Quand ils étaient constipés, je ne leur donnais aucun drastique, seulement une cuillère d'huile d'olive et une préparation à base de mauve et de liseron.

S'ils avaient des petits symptômes hépatiques, je leur appliquais un cataplasme sur le foie, à base de chélidoine, d'ortie et de feuilles d'artichaut.

Si je les trouvais nerveux : de l'aubépine, du tilleul et du trèfle incarnat.

Pour leurs maux de gorge : de la violette et du coquelicot.

Quand un insecte les piquait, guêpe, abeille ou autre, je leur frottais la piqûre avec des feuilles de plantain.

Cela ne m'a pas dispensé d'appeler le médecin dans des cas graves ou des maladies infectieuses. Il ne me serait jamais venu à l'idée de soigner la rougeole ou la scarlatine avec mes herbes. Auprès de mes fils, la médecine officielle et la mienne ont toujours fait un excellent ménage pour le plus grand bien de leur santé.

D'ailleurs, n'ayant pas été traités, dès leur premier âge, à coup de produits chimiques, la dose la plus minime leur fait grand effet. Et c'est, je crois, un aspect de la question intéressant et instructif. Il assigne, pour moi, ses limites à la chimie. A mes yeux elle est comme la langue d'Esope : elle contient le meilleur et le pire.

22

JE GAGNE LE TOUR DE FRANCE

On parle toujours des nerfs des femmes et de leur psychisme délicat et beaucoup moins de ceux des sportifs. On a bien tort. Ces hommes solitaires qui risquent leur place, leurs titres, en un soir sur un ring, en quelques heures sur un « vélo », en quelques minutes sur un stade, sont des nerveux et des inquiets. Cela est si vrai que le succès, ou la défaite, d'un sportif réside dans deux phrases prononcées par son entraîneur et son manager : « Il a le moral. » « Il n'avait pas le moral. »

Les conséquences de notre alimentation désordonnée ne m'ont pas seulement préoccupé pour les femmes et les malades, mais aussi pour les sportifs.

Ils devraient être nourris comme des pur-sang avec le même soin, la même rigueur. La plus petite défaillance alimentaire peut avoir, pour eux, des conséquences tragiques. A chaque Tour de France on voit s'écrouler, sur le bord de la route, un homme qui se tord de douleur, se plaint d'avoir mal au ventre, mal à l'estomac... Combien de fois a-t-on prononcé alors le grand mot d'empoisonnement ?

Et c'était exact. Pas comme on l'entend ; il est bien évident qu'en dehors de mauvais romans policiers une main criminelle ne verse pas du poison dans le verre ou l'assiette d'un concurrent. Pourtant il a, tout de même, bu ou avalé ce poison qui lui tord le ventre et lui coupe les jambes. Nous sommes tous tellement intoxiqués par la vie moderne qu'on ne pense même plus à se préserver de l'invasion sournoise des produits chimiques.

Le sport, on le sait, a toujours été ma passion. J'ai surtout pratiqué celui d'équipe mais cela ne m'empêche pas de comprendre, très bien, les besoins d'un solitaire comme un champion cycliste en pleine épreuve. Je réalisais, parfaitement, qu'il lui fallait une alimentation riche sans être lourde, capable de maintenir et de

régénérer la forme musculaire, tonicardiaque sans provoquer de palpitations, apportant aux cellules nerveuses un aliment équilibrant, suffisamment variée pour ne pas être lassante et surtout très énergétique sous un faible volume.

Comme ce sujet me passionnait, j'ai commencé par l'étudier pour mon plaisir. Il est bien évident que je ne pensais pas qu'on m'avait attendu pour établir des régimes équilibrés pour les sportifs. Seulement, une fois de plus, il s'agissait de « régime » et quand on emploie ce mot il indique toujours une utilisation temporaire et une contrainte. On applique ces programmes diététiques un mois avant les Jeux Olympiques, avant les épreuves cyclistes de longue durée ou en période d'entraînement, et toute l'équipe nationale reçoit le même régime ou à peu près. On tient compte quelquefois des disciplines mais jamais du tempérament et des besoins de chacun. Et le sportif débute son entraînement un peu comme certains vont faire une retraite. Il sait qu'il aura une alimentation qui lui plaira plus ou moins mais il l'accepte d'avance puisque c'est pour son bien.

Passé ces périodes de compétitions, tout au long de l'année, il se nourrira suivant ses goûts, qui sont rarement en accord avec les besoins de sa forme.

Je voulais qu'un sportif puisse se nourrir toute l'année avec plaisir et profit. Je ne crois pas que l'on puisse former un champion quinze jours avant un match, une course, une épreuve. On peut le doper mais pas lui faire des muscles, des tendons, des nerfs.

Alors je me suis posé des questions et j'en ai posé autour de moi. J'ai demandé à des entraîneurs ce qu'ils faisaient manger à leurs poulains. Comment ils réagissaient. Et tous m'ont dit : « *Ils* sont très capricieux. En période d'entraînement on peut les raisonner, on leur fait manger ce qu'on veut, ou à peu près, mais chez eux c'est autre chose !... Et quand il y a un moment qu'ils n'ont pas couru, ou boxé, on a presque toujours besoin de leur faire perdre du poids. La graisse, c'est notre ennemie, elle bouffe les muscles. »

Cette manière de procéder m'a plutôt paru préjudiciable. L'organisme du sportif « encaisse » deux « chocs » successivement, d'abord l'amaigrissement, ensuite l'entraînement musculaire intensif. Quelquefois même, un troisième « choc », celui du doping.

Comme toujours, j'ai commencé d'une manière empirique : Que doit-on supprimer dans leur alimentation ?

La première chose, pour moi, ce sont les pommes de terre frites et les chips.

Je n'ai pas la folie des calories. Je n'aime pas les régimes-balances, où l'on pèse tous les aliments, ni les régimes-barêmes,

tant de ceci, tant de cela, que l'on applique à tout le monde sans distinction. Mais j'apprécie beaucoup certains tableaux comparatifs que j'ai établis et celui des pommes de terre est très éloquent.

Une pomme de terre bouillie représente 86 calories. La même, transformée en frites, monte à 400 calories et en chips à 544. Où a-t-elle pris cet énorme supplément ? Aux graisses ou aux huiles bouillantes dans lesquelles elle a été trempée et dont elle absorbe de 8 à 10 %. C'est dire si cette pomme de terre, ainsi transformée, est devenue nocive ! Qui songerait à se faire des muscles avec des graisses de friture ? Surtout si l'on sait, qu'en plus, ces corps gras, déjà plus ou moins trafiqués chimiquement au préalable, se décomposent, sous l'effet des températures élevées, en acides pratiquement inassimilables. Ajoutons à cela qu'une friture servant plusieurs fois se dégrade un peu plus à chaque ébullition. et on prendra conscience du danger qu'elle représente.

Bien entendu, je rayerai, de la même manière, tous les aliments riches en graisses animales et végétales, huiles, beurre, margarine, huile d'arachide. Leurs acides sont préjudiciables au foie et à l'estomac.

De même pour la triperie et les abats dans lesquels prolifèrent trop facilement toutes sortes de toxines et bactéries diverses et dont les pouvoirs caloriques ne valent pas la peine que l'on coure de risques : par 100 grammes, rognons d'agneau 87 calories, tripes 94, foie de bœuf 116.

Quant aux graisses animales le tableau n'en est pas engageant. Bœuf 771 calories, lard 670, saindoux 850. Si leur pouvoir calorique est grand, leurs vertus sont pratiquement nulles et leur principal mérite est de fabriquer une mauvaise graisse.

Je rejetterai, de la même façon, tous les aliments qui sont de digestion laborieuse et fatiguent le foie, comme les rillettes, surtout riches en graisse de porc ou d'oie. Pourtant je suis d'un pays où l'on utilise énormément cette graisse. Je la trouve délicieuse, mais je reconnais qu'elle n'est pas toujours facilement digérée.

Maintenant que j'avais éliminé pas mal de choses, il me restait à sélectionner les meilleurs aliments.

Pour conserver sa forme physique, un sportif a besoin journellement de : calories 3 000 à 4 000, protides 100 à 110, lipides 95, glucose 850/1 000, calcium 1 400/1 600, phosphore 2 000/2 400, fer 30/45, vitamine C 130/150.

Il est évident que sachant cela, on ne sait rien. Ces chiffres sont faciles à atteindre avec n'importe quels aliments, mais, pour moi, tout est dans la qualité. Sinon, pourquoi ne pas se bourrer de chips ? Avec seulement 100 grammes de riz on absorbe déjà 300 calories. Mais ce beau calcul devient sans valeur si l'on sait que

le riz décortiqué perd ses vitamines et ses principaux sels minéraux. Raffiné, blanchi, il est enrobé d'un mélange de glucose, de talc, de silicate hydraté et de magnésie qui sont, non seulement, inutiles mais préjudiciables à la sante. Et cette comptabilité de calories est alors faussée. Elle ne contente que l'esprit et masque la réalité.

Plus encore qu'un autre, « mon » sportif devait manger sain et naturel. J'ai donc appuyé mon équilibre alimentaire idéal sur six catégories d'aliments dans l'ordre suivant : les céréales, le sucre, la viande, les légumes, les fruits et certains produits laitiers.

En tête des céréales je place le blé en grains et en aucun cas la farine. Le blé est considéré par tous les diététiciens comme la source, presque exclusive, de l'énergie musculaire. C'est davantage l'aliment des sportifs, des travailleurs de force, que celui des sédentaires. C'est un excellent charbon à condition de le brûler.

Mes petits tableaux comparatifs sont très parlants et précisent bien ma pensée. Toutefois, il est bien entendu qu'ils concernent des aliments purs et non ceux qui ont subi des adjonctions de produits chimiques divers.

	Calories	*Eau*	*Protides*	*Lipides*	*Glucides*
100 g de blé	332	13,5	10,5	1,5	69 + sels minéraux
— maïs	354	13,5	9,5	4,4	69 d°
— orge	330	13	11	2	67 d°
— riz	350	12	8	1,1	77 d°
— seigle	335	13	11	1,8	69 d°

Ces céréales ont chacune leurs propriétés particulières.

Le maïs est un modérateur de la glande thyroïde.

Un épi de maïs frais, cuit au four, est un aliment complet riche de vitamines et parfaitement digeste.

L'avoine contient de la vitamine D. Elle est diurétique et légèrement laxative.

L'orge est très précieuse aux cellules nerveuses et à la calcification de l'ossature.

Le sarrasin est riche en vitamine P et influence heureusement la nutrition et l'équilibre nerveux.

Le seigle est particulièrement recommandé pour tous les troubles de la circulation sanguine.

Le sucre roux, exclusivement de canne, sous un faible volume est surtout riche en glucides. Je lui préfère, de beaucoup, le miel qui est, avec le blé, un des aliments les plus énergétiques. Surtout

il n'est pas utile de le « trafiquer » pour assurer sa conservation. L'abeille y pourvoit elle-même en déposant dans ses alvéoles une goutte d'acide formique naturel.

Les confitures purs fruits et sucre de canne non raffiné sont excellentes, de préférence celles de fruits rouges : fraises, groseilles, cassis, framboises. Ne jamais consommer de gelées qui contiennent des gélifiants chimiques, des pectines et de l'acide salicylique, du sucre de raisin riche en glucose ayant un tiers de dextrine ou de sulfate de chaux. Toutes choses préjudiciables à la santé.

Si la viande est moins « complète » qu'un grain de blé, elle contient des éléments vitaux importants. Je préfère le bœuf pour des raisons rendues parfaitement claires par ce tableau comparatif :

	Calories	*Eau*	*Protides*	*Lipides*	*Glucides*
100 gr de bœuf	266	59	17	22	0
— mouton	225	63	18	18	0
— veau	175	69	19	11	0

Sous un volume identique, le bœuf a davantage de calories, à peu près autant de protides et plus de lipides. Il a, en outre, l'avantage d'être plus facilement digéré que le mouton et d'être moins souvent trafiqué que le veau.

Les légumes et les fruits contiennent, outre des sels minéraux importants, toutes les vitamines indispensables à la vie.

Au beau temps de la marine à voile, des équipages entiers étaient décimés, en proie au scorbut et à des avitaminoses de toutes sortes, uniquement par manque de fruits et de légumes frais.

Parmi les légumes, je réserverai une place importante au cresson, qui contient des vitamines C, du soufre, du fer, du cuivre, du manganèse et de l'iode, au persil, non seulement à cause de ses propriétés diurétiques mais parce qu'il a plus de 10 mg de fer, et à la carotte, riche en vitamines, en sucre naturel et en sels minéraux.

Dans les crudités, ma préférence ira à la tomate, qui contient du phosphore, du fer, du silicium et des vitamines.

Toutefois, il ne faut pas abuser des crudités et en faire des repas complets. Certains intestins fragiles les redoutent.

Pour les fruits, mes préférences iront, d'abord, au citron. Il associe à la vitamine C des propriétés de minéralisation et de calcification importantes, mais attention : il perd ces dernières s'il est additionné de sucre, et devient acide et déminéralisant. Ensuite

au raisin qui est, à lui seul, un aliment complet : glucides (sucres), de la pectine, des acides organiques (environ 1,7 g de matières azotée pour 100 g de pulpe) des sels minéraux (fer, manganèse, potassium, phosphore, calcium), des vitamines B et C et, ce qui est très rare, de l'eau ayant des propriétés radio-actives.

Il est bien entendu que ce choix n'exclut aucun légume ni fruit. Il indique, seulement, une dominante. L'alimentation journalière devant, obligatoirement, comprendre du citron, du cresson, du persil, de la carotte, en alternance avec la tomate. Et du raisin, dès son apparition sur les marchés.

L'originalité de mon traitement consistait, justement, dans l'emploi que je comptais faire des légumes et des fruits. J'avais décidé d'oublier les calories, protides, lipides, glucides, sels minéraux et vitamines, et d'employer les légumes et les fruits surtout en fonction de leurs vertus thérapeutiques.

Avec les produits laitiers je demeurais assez prudent. Ils sont, pour des raisons de conservation, souvent « trafiqués » et beaucoup d'adultes supportent mal les laitages.

Le lait stérilisé est très pur sur le plan microbien, mais, en tuant tous les microbes, la stérilisation détruit toutes les vitamines. Il devient parfaitement inoffensif mais sans aucune valeur nutritive.

Le lait écrémé, sans traitement chimique, est un aliment sain et bien supporté mais qui ne s'impose pas avec ses faibles calories.

	Calories	*Eau*	*Protides*	*Lipides*	*Glucides*
100 g de lait entier	68	87,5	3,9	4,6	0
— de lait écrémé	36	90	3,5	0,1	4,6

Les laitages : lait caillé, fromages blancs, sont excellents à condition qu'ils aient été faits à la maison avec un lait dont on connaît les origines. Aussi je leur préfère, avec les fromages à pâte cuite (gruyères, etc.), les fromages blancs secs de chèvre, ces derniers apparaissant comme les mieux équilibrés.

	Calories	*Eau*	*Protides*	*Lipides*	*Glucides*
100 g de gruyère	391	34	29	30	1,5
— chèvre	280/380	40/60	16/33	15/25	15

auxquels s'ajoutent du phosphore et du calcium dans la proportion de 500/700.

Pour tous ceux qui ont un effort physique à fournir, rien n'est meilleur qu'une poignée de fruits secs : amandes, noix, noisettes, raisins, figues... grâce à leur phosphore et calcium.

L'hiver, mon père me disait :

— Tiens, petit, prends une poignée de « mendiants », ils te tiendront chaud pour la journée.

Et il me racontait leur histoire :

— Regarde-les bien, ils sont habillés comme des moines mendiants, la figue a la robe grise du franciscain, l'amande porte l'écrue du dominicain, la noisette a la robe brune du carme et le raisin la bure toute foncée de l'augustin.

Comme ils étaient sages, nos anciens qui avaient en réserve, pour la saison froide, cette grosse poignée de calories !

Bien entendu, suppression de l'alcool et de la bière qui a la réputation de « casser les pattes ». Beaucoup de jus de fruits et de légumes. De l'eau parfaitement pure, du café et du thé.

Le café est considéré, très justement, comme un tonicardiaque, mais il faut le consommer à petites doses car il surexcite le système nerveux et peut même provoquer des intoxications sérieuses qui surmènent le cœur. Je lui préfère le thé, dont les qualités diurétiques facilitent l'élimination, à condition qu'il soit léger.

Ces différents éléments représentaient, pour moi, les bases d'une alimentation idéale du sportif, auxquelles venaient s'ajouter mes traitements de bains de pieds et de mains à la fois calmants et fortifiants. Je prévoyais, sauf dans des cas particuliers, un mélange d'aubépine, de sauge, de chélidoine, de bouton-d'or, de menthe, de lavande, de chardon bénit et de gentiane.

J'envisageais aussi, des massages avec une crème revitalisante à base de plantes.

J'avais, ainsi, une sorte de clavier à ma disposition dont j'aurais bien aimé jouer. Il ne me restait qu'à trouver un sportif-cobaye pour l'essayer.

Comme ma vie a été, jusqu'à maintenant, placée sous le signe de la chance, j'ai toujours trouvé au moment où j'en avais besoin ce qu'il me fallait. J'attendais avec confiance, mon premier sujet d'expérimentation. Et ce fut le coureur cycliste Raphaël Géminiani.

J'étais à Clermont-Ferrand quand un ami me dit :

— Vous aimez toujours autant le sport ?

— Quelle question !

— Vous connaissez Gem ?

— De nom.

— Vous savez ce que l'on dit de lui. Il n'a plus la forme ! Il faut que vous l'aidiez à la retrouver.

Dans l'après-midi, je voyais Géminiani. La première question que je lui ai posée a été :

— Vous croyez dans le pouvoir des plantes ?

— Certainement plus que dans les drogues que l'on me fait prendre. Je n'ai que vingt-neuf ans et je n'ai plus de jambes. Pouvez-vous me retaper ?

— Je vous le dirai quand vous m'aurez répondu. Que mangez-vous ?

— Tous les jours ou en course ?

— Ce n'est pas la même chose pour vous ?

— Bien sûr que non, en course je fais attention. Sinon je mange un peu de tout, des pâtes, de la viande, des œufs...

— Et les légumes, les fruits, les crudités, les céréales ?

— Quand cela se trouve, mais je ne pense pas que l'on peut se faire des muscles avec de la verdure. Je préfère des aliments plus solides.

Je ne savais pas si Gem allait être, pour moi, le cobaye idéal, mais une chose me paraissait sûre : j'allais avoir du travail.

J'ai commencé par lui dire :

— Je pense que vous avez tort de ne surveiller votre alimentation que quelques mois par an. La forme ne se fabrique pas uniquement pendant l'entraînement. Pendant 365 jours, votre forme doit être dans votre assiette.

Et je lui citai l'exemple des « frites ».

Le cas de Gem était très simple. Ce pur-sang se nourrissait n'importe comment.

Il avait l'air un peu déçu.

— Je croyais que vos herbes suffisaient pour obtenir des résultats rapides.

— Mes herbes n'ont pas tous les pouvoirs et pour vous elles n'en auront que très peu. Mais je vous garantis que si vous observez l'hygiène alimentaire que je vais vous prescrire, l'année prochaine vous serez à nouveau en tête partout.

Il était visible qu'il ne me croyait pas et son incrédulité m'exaspérait.

— Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais vous êtes un intoxiqué et, pour vous qui vivez de vos muscles, c'est dramatique.

Il a ri gentiment :

— Ne vous fâchez pas, je vous promets de brouter comme une vache.

— Surtout pas, vous risqueriez de ruminer plus d'engrais chimiques que de vitamines. Ainsi connaissez-vous les propriétés du céleri ?

Et je les lui révélai : la tige du céleri contient du potassium, du sodium, du calcium, du phosphore et du fer. Une demi-tasse de cubes de céleri a plus de sels minéraux et de vitamines C que la même quantité de carotte crue. Celle-ci pourtant est déjà un légume riche et recommandable. Le céleri est excellent pour les nerfs. Les feuilles ont des vitamines A, B, C, du potassium et du sodium. Et si vous le prenez en jus il vous aidera à prévenir l'arthrite. Il soulagera vos aigreurs d'estomac occasionnelles. En plus, c'est un très bon antidote de l'alcool. Une seule réserve, en dehors du cœur, ne demandez pas au céleri d'avoir des feuilles blanches, choisissez-le bien vert.

— Et en dehors du céleri ?

— Les navets pour leurs vitamines A, B, C. Les poivrons pour la vitamine P. Les haricots verts, excellents pour les reins, le cœur et les rhumatismes. Les épinards, qui contiennent beaucoup de fer. Pensez aux « spinach » de Popeye ! Mais n'en prenez pas si vous avez un foie sensible. Les aubergines, avec pépins et peau, sont très favorables à vos intestins. Le concombre a une forte teneur en vitamine C et élimine l'eau des tissus cellulaires. C'est la plante qui dissout le plus fortement l'acide urique. Seulement ne l'épluchez pas, ne le salez pas et buvez son jus.

« Etes-vous convaincu ?

J'avais beau lui affirmer tout cela, j'étais inquiet. Pour la première fois depuis que je soignais, j'avais commencé par la théorie. Même les scientifiques se trompent, alors, moi qui n'avais que mes petites idées et mes interprétations, très personnelles, de chiffres empruntés à des spécialistes, est-ce que je n'allais pas dans la pratique commettre des erreurs ?

Et puis quand j'ai commencé à expliquer à Gem comment il devait se nourrir, le miracle habituel s'est produit : tout est devenu très clair. Chaque aliment a pris la place qu'il devait avoir pour rendre ses jambes à Géminiani.

Dix mois plus tard en 1953, redevenu le grand Gem, il était dans les premiers dans le championnat de France.

Ce fut, pour moi, une réussite très appréciable. J'avais d'ailleurs si bien converti Gem à mes idées : « Mangez sain, mangez pur » qu'il a ouvert, par la suite, un magasin de produits diététiques et qu'il m'a « envoyé » plusieurs de ses camarades.

Je lui dois, certainement, le traitement le plus passionnant que j'aie eu à faire.

Pierre Barbotin, Pierrot dans le cyclisme, était un petit gars dont on disait : « Dommage qu'il n'ait pas eu de chance, il avait l'étoffe d'un champion ! » Ce genre de phrase est redoutable et on s'en relève rarement. Gem m'avait prévenu : « Si tu le remets sur

pied, je le prends dans mon équipe. Sinon, j'ai bien peur qu'il ne soit foutu.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ?

— Un peu tout, le moral et le physique. Il y a deux ans, on disait de lui qu'il était parmi les espoirs les plus brillants du cyclisme et c'était vrai. Il avait terminé le Tour de France cinquième et dans Paris-Roubaix nous l'avions trouvé sensationnel, du mordant, du souffle, de la jambe et un moral terrible. Nous étions sûr que 1952 allait être l'année qui ferait de lui un nouveau champion. Et elle a été celle de sa défaite. Il devait faire le Tour d'Algérie quand il est tombé malade. Depuis, il ne s'est pas relevé. Pauvre Pierrot, il ne méritait pas ça. Il a une gentille femme, Jacqueline, et une gosse, Mireille. Comme il avait bien démarré, il avait acheté, dans son coin, près de Nantes, une villa à Port-la-Blanche. Maintenant, il faut qu'il fasse vivre tout cela ! C'est tout juste si la Fédération française de Cyclisme lui accorde de courir les pardons bretons... S'il doit vendre sa maison pour faire manger sa femme et sa fille, il ne s'en relèvera pas...

Le tableau n'était pas très engageant. Et quand j'ai vu entrer Barbotin dans mon cabinet je ne me suis pas senti optimiste.

Il s'est assis sur le bord de la chaise, le dos voûté, les épaules basses, avec l'air coupable d'un chien de chasse qui ne rapporte plus de gibier.

J'ai pensé : « Il se croit fini. Lui redonner confiance ne va pas être facile... »

Le visage creux, son menton pointu tirant sa figure vers le bas, les mâchoires affaissées, il me regardait avec des yeux de vaincu.

— C'est Gem qui a voulu que je vienne vous voir. Il m'a promis de m'engager dans son équipe pour 1956. C'est un chic type, il m'a dit ça par pitié. Parce que je suis fini, Monsieur, vidé, liquidé...

— Vous avez surtout l'air de ne pas avoir le moral.

— S'il n'y avait que cela. Mais je n'ai plus de jambes et un cycliste sans jambes...

Une vague lueur est passée dans son regard terne.

— Gem m'a dit qu'il avait été comme moi et que vous l'en aviez sorti. Alors me voilà. Vous savez ce qui m'est arrivé ?

— Pas dans le détail. Racontez-moi ça.

— Si vous y tenez, voilà. En 1953, j'ai commencé à être malade. Les guibolles à zéro et une immense fatigue. J'ai vu tous les médecins possibles, on a parlé d'infection intestinale. On m'a opéré de l'appendicite. On m'a ausculté, analysé. Je suis allé de laboratoire en laboratoire. Rien. Pas un médecin n'a pu dire ce que

j'avais. Alors j'ai dégringolé... J'en suis aux petites courses d'intérêt local... Et je peine à les faire !

Il a eu un geste las de la main, ses fortes mâchoires se sont serrées. Comme il devait lui coûter de me dire tout cela ! Puis il a conclu :

— Faut bien vivre... mais bientôt ils ne voudront même plus de moi... alors...

Je l'examinai à l'aide de mon pendule. Et je ne trouvai rien. Tous les organes avaient l'air en bon état. Mais, chose curieuse, ils semblaient tous tourner au ralenti. Son influx vital diminué était comme un appareil radio dont les piles seraient faibles.

— Vous continuez à vous entraîner ?

— Bien sûr, j'essaye. Vous savez, nous autres les Bretons, on a la tête dure. Ce n'est pas le courage qui me manque. Tous les jours je prends mon vélo et je pars. Les cinquante premiers kilomètres tout va bien, enfin à peu près, puis d'un seul coup j'ai les jambes en coton et je tourne dans le vide... Je fais mes cinquante derniers dans le brouillard. C'est comme si je pédalais dans un cauchemar sans avancer... Oh, je n'ai pas besoin de consulter mon compteur, à cinquante pile c'est fini pour moi. On croirait que je suis ensorcelé...

Alors je lui ai expliqué qu'il n'était plus seul, qu'on allait se battre tous les deux contre sa fatigue, sa mauvaise forme, et surtout que tout allait changer.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui.

Pendant six mois, je ne l'ai pas laissé huit jours sans au moins lui téléphoner. Je suivais chacune de ses réactions à mes bains de plantes et à mon régime. Pour lui, comme il était au bord de la mer, et que la question de fraîcheur ne se posait pas, je lui avais ordonné du poisson. Comme celui-ci ne contient pas de glucides et très peu de lipides, je forçais sur les céréales riches en glucides. Il consommait beaucoup de coquillages, dont la composition est mieux équilibrée et plus complète que celle du poisson ; et surtout des palourdes et des moules.

Comme il supportait très bien les œufs je lui en faisais manger. Sous un faible volume ils sont un aliment très complet. A condition qu'ils proviennent de poules nourries au grain, en pleine nature, et non aux pâtées de viande et de poisson ou gavées d'antibiotiques et d'hormones femelles.

Une alimentation bien équilibrée doit être variée. « L'ennui, dit-on, naquit un jour de l'uniformité. » Et un sportif qui s'ennuie, devant son assiette, perd une partie de son moral.

Au bout de trois mois, Pierrot me téléphona :

— Ça y est, j'ai dépassé les cinquante, je suis à cent dix.

Ça fait peut-être un peu sentimental, mais j'en ai eu les yeux qui m'ont picoté tellement Pierrot m'avait ému.

Six mois plus tard, il faisait le Paris-Nice. Son moral était excellent et j'étais sûr de sa forme physique. Pour l'aider jusqu'au bout j'avais décidé de le suivre. On en était à la demi-étape contre la montre. Tout avait bien marché jusque-là. A la sortie d'Apt, il a démarré en flèche. Autour de moi, j'entendais les sportifs dire : « Mais c'est Pierrot ! Il est fou, il n'ira pas loin à ce train-là. » Les suiveurs hochaient la tête et pronostiquaient : « Gare au coup de pompe. » Moi, je savais qu'il pouvait tenir, mais j'avais peur. Il était à la merci de tout et de rien, un accident matériel, une crevaison qui lui ferait dire : « Je n'ai pas de chance... » Et c'était fichu. Je savais que je ne le « relèverais » pas deux fois. Moralement il ne le supporterait pas. Cette étape était vraiment celle de sa dernière chance.

Apparemment tout allait bien, il pédalait dans l'huile. Les mâchoires à peine contractées, bien souple sur son vélo ; ses mains n'étaient pas crispées sur le guidon... Il avait la belle allure d'un gars sûr de lui, d'un champion. En danseuse, il a doublé Bernard Gauthier qui n'en croyait pas ses yeux. Alors une sorte d'enthousiasme s'est emparé de nous tous. Robert Chapatte, alors reporter de la T.V., lui a crié au passage :

— Vas-y, Pierrot, tu as une minute d'avance sur Fornara !

Dressé sur ses pédales, il fonçait droit devant lui. Jamais je n'avais suivi une course plus excitante. Puis il s'attaqua à Debruyer et ce fut un duel entre les deux hommes. On pensait tous la même chose : « Pourvu qu'il tienne. » Pour lui, je me serais contenté d'une course honorable menée jusqu'au bout et qui aurait suffi à le remettre en selle, à chasser tous ses fantômes de défaites. Mais lui, il voulait sa victoire. Tiendrait-il ?

Quand il a passé la ligne d'arrivée de Manosque il était deux fois vainqueur : à l'étape et de lui-même. Ses yeux cherchaient les miens, c'était émouvant ce regard de gosse victorieux dans ce visage d'homme. Il a fini le Paris-Nice deuxième, c'était la remontée, il était tiré d'affaire.

Ces deux expériences importantes m'ont donné une certaine assurance et quelques certitudes sur la manière dont il convenait de se nourrir. J'ai appris beaucoup sur les rapports nourriture-effort. Ce qui m'a valu de nombreuses visites de cyclistes. J'aurais pu former une bien belle équipe ! Mahé, Darrigade, Moncheaud et Grakzyc qui a tellement été emballé par mes plantes qu'il en cueillait pour moi, dans sa campagne berrichonne, et me les

envoyait par caisses... Elles n'étaient pas mauvaises mais un peu ternes, moins fortes que celles de Provence ou du Gers.

J'ai eu aussi la visite d'Hassenforder, deux semaines avant le départ du Tour.

— Je suis très inquiet. Je n'ignore pas ce que l'on dit autour de moi : ils répètent tous que je ne tiendrai pas cinq étapes... Et je crois qu'ils ont raison.

Non seulement il a tenu, mais il a gagné quatre étapes.

Quelques semaines plus tard j'examinais Martino, le spécialiste du demi-fond. Il était complètement vidé :

— J'ai quarante-deux ans, je suis venu quand même, mais dans mon cas je crois qu'il n'y a plus rien à faire...

A peine deux mois plus tard il participait au championnat d'Italie et terminait avac douze tours d'avance sur le second.

Mon seul échec, je l'ai connu avec le « campionissimo » Fausto Coppi. Pourtant, entre nous, tout avait bien commencé. Comme tous les autres, il était venu me trouver en m'annonçant qu'il ne se sentait pas en forme : il n'avait pas le moral et le physique suivait. Et dix minutes plus tard je le faisais rire de bon cœur en lui racontant les histoires du Cardinal Angelo Giuseppe Roncalli, Nonce Apostolique en France et qui allait devenir Jean XXIII.

— Mais comment l'avez-vous connu ? me demanda Fausto Coppi.

— Oh, très simplement, en l'entendant hurler votre nom.

« Un jour de juillet 1949, j'avais été invité à un week-end de pêche près de Rambouillet, chez Georgel, le coiffeur de l'Elysée. Le Président Vincent Auriol en était l'invité d'honneur. Et on faisait peu attention à un cardinal tout rondelet et souriant à l'œil malicieux. J'entendais résonner sa bonne grosse voix tout adoucie par l'accent italien et je le regardais avec sympathie. Je ne sais pourquoi il me plaisait, il avait l'air solide et calme d'un paysan et c'était bien ce qu'il était. Soudain, je le vis quitter le petit groupe au milieu duquel il bavardait et se précipiter vers la radio après avoir regardé sa montre : « Vous permettez ? c'est l'heure du Tour de France. » Penché sur le poste, il écoutait en silence et puis, d'un seul coup, il s'est mis à taper du pied en scandant : « Cop-pi ! Cop-pi ! » Vous étiez en train de gagner l'étape.

Fausto était ravi. Comme beaucoup d'Italiens il était très attaché au clergé romain.

— Vous lui avez parlé ?

— Oui. J'ai passé toute la journée avec lui. Quand on l'approchait, on ne pouvait plus le quitter.

« La première chose que je lui ai dite a été :

« — J'ai un péché à avouer à Votre Eminence : je suis un

guérisseur et c'est une activité que les médecins tiennent pour sacrilège.

« — Quelle erreur ! Guérir est très catholique. Et nous, les prêtres, nous essayons bien d'être des guérisseurs ! Comment pourrions-nous oublier que le plus grand de tous a été Notre Seigneur Jésus-Christ ! Il est vrai qu'on l'a crucifié...

Coppi était heureux.

— Comment l'avez-vous trouvé ?

— Extraordinaire. Il avait cette admirable simplicité des gens vraiment supérieurs. Je le revois encore le soir au dîner en train de humer, avec une sorte de respect tendre, un haut-brion : « Voyez quelle chose admirable », et il montrait son verre : « Dieu a mis le bon vin sur la terre pour le boire. » Il s'est tourné vers sa voisine : « Et les jolies femmes pour les regarder. »

« Depuis, je vais vous avouer que, lorsque je bois un vin précieux, ou que je regarde une beauté rare, je me sens couvert par la bénédiction apostolique. Il aimait les bonnes choses. Il mangeait de grand appétit mais avec respect.

« — Je vous étonne, Monsieur Mességué, me dit-il ce soir-là en reposant son verre. C'est pour me rattraper. Quand j'étais petit, avec mon frère Saverio, avant de partir pour l'école, nous partagions un œuf, lui le jaune et moi le blanc. C'est si peu nourrissant, un blanc d'œuf, que cela m'a laissé une faim de petit pauvre qui ne m'a jamais quitté et un grand respect pour ces choses si bonnes et si précieuses.

Ces histoires passionnaient Coppi. Il voulait toutes les connaître.

— Et vous l'avez revu ?

— Oui. Je l'ai même soigné.

« Ce soir-là, en nous quittant, il m'a dit :

« — Venez donc me voir. Je crains d'avoir besoin de vos talents...

« Il a joint ses mains très blanches, mais dont les doigts, aux fortes articulations, étaient restées celles d'un payson. Et il m'a dit à mi-voix, avec pudeur : « Sono troppo grosso [1]. »

« Quand j'arrivai, deux jours plus tard, à la Nonciature, avenue du Président-Wilson, il m'a salué en latin : « Ave, Mauricius ! » Il m'avait fait venir très tôt, à six heures du matin, et je m'en suis étonné : « Comment fait Votre Eminence pour être si matinale ?

« — Je me lève à cinq heures et je n'ai pas besoin de réveille-matin. Le soir je demande simplement à mon ange gardien de me réveiller.

« Ce qui m'a peut-être le plus touché chez lui, c'est son amour des

1. Je suis trop gros.

gens. Je pensais qu'à la place qu'il occupait cela ne devait pas toujours être très facile et je lui ai demandé :

« — Mais comment fait Votre Eminence pour s'entendre aussi bien avec tout le monde ?

« — C'est très aisé. C'est parce que je m'entends bien avec moi-même. Pour cela il suffit d'avoir un bon estomac, un bon foie et la conscience tranquille.

« Quelle belle réponse, n'est-ce pas ?

— Mais pour quoi l'avez-vous soigné ?

— Vous ne pensez tout de même pas que je peux vous le dire.

« A cette époque, j'ignorais qu'il allait devenir pape et lui aussi.

« Une des dernières fois que je l'ai rencontré, il m'a dit :

« — Je n'aimerais pas être pape, Monsieur Mességué. Parce que, voyez-vous, j'aime manger en compagnie. Et au Vatican le protocole exige que le pape soit seul à table et en plus il est surveillé par un dignitaire debout derrière lui. Cela me couperait l'appétit. Alors, je serais capable d'inviter le jardinier à partager mon repas. Vous imaginez le scandale !

« Et il riait de bon cœur sans se douter que neuf ans plus tard il allait devenir Jean XXIII.

Après un si aimable début mes relations avec Fausto Coppi restèrent très amicales, ce qui n'empêcha pas mon échec, auprès de lui, d'être total.

J'ignore s'il a suivi réellement mon traitement, s'il était résistant aux plantes comme certains le sont à la pénicilline ou à tout autre médicament, mais je ne constatai, aux visites suivantes, aucun changement dans son état.

Il me répétait :

— Je vous assure que je prends bien mes bains de pieds et que je trempe consciencieusement mes mains dans l'eau verte de vos herbes, mais je suis toujours pareil. Je n'ai envie de rien, je n'ai aucun plaisir aux choses que je fais. J'ai l'impression qu'il me manque quelque chose. Mais quoi ?

Quelques mois plus tard il avait trouvé ce qui lui manquait et il est entré dans mon cabinet, heureux, transfiguré...

— Ça y est, Mességué, j'ai trouvé ce qui me manquait.

Je doutais que mes herbes aient été la cause de cette transformation et j'avais raison : Fausto Coppi avait rencontré la « dame blanche ».

Une nouvelle fois je constatais qu'il suffisait souvent d'être heureux pour avoir ou retrouver la santé.

23

LE CANCER

La renommée d'un guérisseur est aussi fragile que le titre d'un champion. Dès qu'il s'agit d'un médecin on admet que « Errare humanum est » et c'est bien normal. Seulement on demande à ceux qui soignent sans diplôme de guérir à coup sûr, ou presque, et si l'on ne maintient pas dans l'année un pourcentage de réussites élevé tout s'écroule, le « docteur miracle » n'est plus qu'un charlatan.

Je crois que c'est la simplicité de pensée et l'honnêteté que j'ai héritées de mon père qui m'ont préservé de nombreuses erreurs.

En 1957 j'ai été appelé auprès de Sacha Guitry. Ce nom pour moi représentait toute une époque. Le petit paysan que j'étais ne l'avait pas connue mais elle brillait et pétillait comme du champagne dans la lumière d'une coupe de cristal. Je connaissais ses films, j'avais lu « le Roman d'un tricheur » et j'avais retenu ses boutades célèbres qui valaient souvent plus qu'un mot d'auteur. Celle-ci par exemple : « Si les gens qui disent du mal de moi savaient ce que je pense d'eux, ils en diraient bien davantage. » J'aurais voulu l'avoir prononcée car elle exprimait totalement ce que je ressentais. Et, pour mon compte, j'ai eu souvent l'occasion de la citer.

Il habitait un petit hôtel particulier qui faisait le coin de l'avenue Elisée-Reclus et de l'avenue Emile-Pouvillon. Dans le jardinet pointu comme l'avant d'un navire, le buste de son père Lucien Guitry faisait figure de proue.

Dans le hall, un peu froid, un escalier de pierre à la rampe en fer forgé déroulait sa jolie volute jusqu'au premier étage qu'habitait le « Maître ». Les murs étaient couverts de tableaux. Chacun d'eux aurait bien mérité une petite halte mais il n'est pas dans mes habitudes de faire attendre un malade. Car, malheureusement, ma visite était pour un malade qui avait le visage de Sacha Guitry.

Je l'ai trouvé très émouvant le masque de cet homme que les femmes avaient tant aimé et certains hommes bien haï. Son teint était d'un gris blafard. Une barbe taillée comme celle de Pasteur accentuait son allure, sa classe, déjà d'une époque révolue. Il portait autour du cou un chapelet oriental d'ambre roux, bénéfique, qui ne le quittait jamais. Ses mains, dont il était très fier, avaient l'habitude de l'égrener doucement. Maintenant elles n'en avaient même plus la force. Son corps décharné était noyé dans les plis brillants d'une robe de chambre de satin mauve.

Et, pour la première et dernière fois, j'ai entendu ce « Aaah » célèbre qui précédait toutes ses phrases.

— Aaah... Monsieur le médecin des herbes, comme il va falloir du pouvoir à vos plantes pour me tirer de là... Vous a-t-on dit que j'aimais les violettes, lorsqu'elles étaient de Parme ?

Son nez, qui lui avait valu d'interpréter Louis le Bien-Aimé, s'attristait vers sa bouche et deux longues rides en partaient. Ce masque que la mort commençait à modeler avait de la noblesse, mais l'œil, déjà, discernait les choses que les bien portants ne peuvent voir.

Ma visite fut trop courte. Le malade était fatigué et moi j'étais impuissant. Lana Marconi, sa dernière femme, m'a emmené dans son bureau. J'y ai vu, avec émotion, les objets de collection qu'il aimait : l'encrier de Molière, la minuscule canne de Toulouse-Lautrec, le fanion de Joffre à la Bataille de la Marne, des moulages de mains célèbres, Jean Cocteau, Colette, les siennes.

Sa femme m'a demandé :

— Alors, que pouvez-vous faire pour lui ?

Je ne pouvais que répondre :

— Rien, madame, vous m'avez dit que le Maître était atteint d'un cancer et je ne soigne pas le cancer.

Ma position devant cette terrible maladie a toujours été invariable. Ce serait de la sottise criminelle de ma part de prétendre guérir le cancer, et je ressens d'autant plus douloureusement les ravages de ce fléau de notre civilisation. C'était, jadis, une maladie peu connue et pratiquement inexistante. Au fur et à mesure du développement industriel de nos villes, des adjonctions chimiques dans notre nourriture, de l'usage, plus qu'abusif, du tabac, de l'air pollué, de la régression des grandes forêts, des espaces libres, on assiste à la dramatique ascension du cancer.

Dans une journée de consultations, je vois de une à six personnes atteintes par cette maladie. Etre obligé de regarder ces condamnés dans les yeux et de leur dire : « Je ne peux rien pour vous » est, chaque fois, pour moi, une épreuve. Comme je voudrais la connaître, « l'herbe au cancer » ! Mais je ne la connais

pas. Je suis persuadé qu'il viendra un jour où les savants réussiront à isoler ce virus. En attendant, on ne possède contre lui que peu de moyens dont les principaux sont : la bombe au cobalt et la chirurgie.

Pourtant devant le cancer je ne suis pas totalement inefficace et je puis affirmer que si je ne le soigne pas, plusieurs cancéreux me doivent leur guérison. Je ne me contente pas de refuser de soigner les malades atteints par ce mal, ni de leur conseiller de se faire opérer. Je les y oblige. Pour ceux qui viennent me trouver je ne suis que trop souvent la visite de la dernière chance. Mon refus les force à prendre conscience de la gravité de leur cas et du fait que seules la médecine et la chirurgie peuvent encore quelque chose pour les sauver.

Il est évident que s'ils s'étaient adressés à quelqu'un d'autre qui leur aurait assuré qu'il pouvait les guérir, ils ne se seraient pas fait opérer et ils auraient perdu la seule possibilité d'être sauvés. On ne répétera jamais assez que pris au début le cancer est guérissable. Je sais que je leur ai été utile de cette manière et pour moi c'est très important.

Récemment une jeune Berlinoise de la télévision est venue me voir. Elle était rayonnante, belle comme savent l'être les Allemandes. Blonde, des yeux d'un bleu intense, une peau au grain fin et serré, elle aurait pu illustrer la jeunesse et la santé. Cette belle façade cachait une pénible vérité. Cette jeune fille m'a avoué :

— Je suis atteinte d'un cancer du sein.

Immédiatement, je lui conseillai de se faire opérer. Ses yeux bleus se sont assombris comme la mer sous l'orage. Sa jolie bouche s'est serrée et elle a crié d'une voix rauque :

— J'aime mieux me suicider !

Pendant plus d'une heure, j'ai lutté avec elle.

— Monsieur, j'ai un beau corps.

Il était difficile d'en douter.

— Je ne supporterais pas l'idée d'être mutilée.

J'eus beau lui démontrer qu'elle finirait par se faire opérer, peut-être trop tard, et qu'alors l'ablation de son sein serait inévitable. Elle était irraisonnable. En partant, elle me dit :

— Monsieur, je vous aurais préféré malhonnête car maintenant je vous quitterais heureuse.

— Pour si peu de temps, Mademoiselle !

Avec ce romantisme désespéré des Allemands elle m'a répondu :

— C'est toujours très court le bonheur. Mais je vous remercie quand même. La seule chose que je vous demande c'est de ne pas avertir mes parents. Ma mère ne le supporterait pas. Promettez-moi d'oublier totalement ma visite.

Je le lui promis. Le soir, je continuais à être hanté par la vision de cette belle fille. Ce n'était pas possible, il fallait faire quelque chose. Elle avait toutes les chances d'être sauvée. Quand un cancer est pris à temps, les statistiques sont très rassurantes : pour une tumeur du sein d'un centimètre de diamètre la mortalité tombe à 10 %. Mais si on lui laisse atteindre quatre centimètres la mortalité monte à 90 %. Cette jeune fille avait encore des chances de vivre jusqu'à un âge avancé. Ma promesse de ne rien dire à ses parent n'a pas pesé lourd et je leur ai écrit.

J'ai reçu deux lettres, une féroce de leur fille et une de remerciements de leur part.

Cette histoire remonte à quelques années et je sais, car nous sommes depuis longtemps réconciliés, que tout va très bien pour elle.

Actuellement, dans le monde, meurent de cette maladie chaque année deux millions et demi de personnes, dont 100 000 Français. En moyenne on compte que par 100 000 habitants 300 nouveaux cas sont traités par an. Rien que pour la France 170 000 ont été détectés au cours de l'année 1969. Le cancer tue une personne sur cinq.

Les mêmes statistiques affirment qu'il y a 49 ou 50 % de guérisons. Ce chiffre vrai est pourtant faux. Nous l'avons vu, tous les cancers ne sont pas guérissables dans les mêmes proportions : ceux de la peau guérissent à 95 %, mais pour la leucémie les victoires sont rares.

Ce mal, avec mon imagination gasconne, je le vois comme un méchant insecte grouillant de pattes, de mandibules, ravageant les chairs et les organes ; tapi sournoisement comme une diabolique et invisible araignée, guettant la plus petite possibilité d'entrer en nous et de nous détruire. Cette vision n'est pas aussi romanesque qu'elle en a l'air : le cancer, nous le respirons, nous l'absorbons continuellement, il vit en nous.

Pour les cancers des voies respiratoires il existe deux causes principales, l'une : les pollutions atmosphériques, qui proviennent d'une combustion incomplète des charbons et des produits pétroliers. Contre elles le professeur Léon Binet a tiré depuis longtemps la sonnette d'alarme. Certains centres urbains et industriels sont de véritables bouillons de culture du cancer. L'autre cause est le tabac.

Rien que pour la France en 1967, 3 503 fumeurs sont morts de cancers broncho-pulmonaires auxquels il convient d'ajouter ceux du larynx, du pharynx et des voies respiratoires qui ont les mêmes origines. Environ un tiers de la mortalité par cancer est dû à l'usage du tabac.

Une récente enquête faite au Canada, portant sur 92 000 adultes, a permis de déterminer qu'un fumeur de cigarettes avait près de quatorze fois plus de risques de mourir d'un cancer du poumon qu'un non-fumeur.

Pourquoi les cigarettes ? Parce qu'elles sont de loin la manière de fumer la plus dangereuse. Le papier dégage en brûlant des goudrons cancérigènes. Ce qui est exclu pour le cigare et la pipe. La présence de corps cancérigènes a été prouvée chimiquement et biologiquement dans la fumée de tabac. Si vous ne fumez pas vous avez 99 chances sur cent de ne pas mourir d'un cancer du poumon. Quarante cigarettes par jour font monter cette possibilité à 10 %. Et vous doublez encore ce risque en « avalant » la fumée. Les mêmes proportions sont valables pour le cancer du larynx et de la vessie qui ont les mêmes origines. La cigarette, le cigare et la pipe ont les mêmes effets dans les cancers de la cavité buccale, du pharynx et de l'œsophage.

On s'est aperçu que le cancer dû au tabac était plus fréquent chez ceux fumant des cigarettes riches en sucre du type anglais, américain. L'usage du tabac noir serait moins dangereux.

On aura un tableau plus complet des risques courus par l'homme d'aujourd'hui quand on saura qu'a été décelée la présence de substances cancérigènes dans le tabac, le goudron, le jaune du beurre, l'aniline, les colorants azoïques et les hydrocarbures benzéniques, auxquels il faut ajouter l'aflatoxine contenue dans les cacahuètes qui servent à la fabrication des huiles d'arachide et qui sont responsables de cancers hépatiques, etc. Le nombre des substances recensées propre à provoquer le développement d'une tumeur cancéreuse est d'une bonne centaine.

Cette incapacité qui vous paralyse face à un cancer déclaré est très éprouvante. Plus que jamais, devant ces ravages, le vieux dicton « Mieux vaut prévenir que guérir » impose sa sagesse. Je crois que les états cancéreux et les terrains favorables peuvent être transformés par une alimentation saine. Un de mes amis chirurgien dans un grand hôpital de banlieue qui a opéré beaucoup de cancéreux s'est aperçu qu'il n'y avait pas de récidive chez ceux qui observaient une hygiène alimentaire précise. Alors que la récidive se produit de deux à cinq ans après l'intervention pour ceux qui ont continué à se nourrir d'une manière anarchique Ces études ont été faites sur seize années de pratique.

Je ne suis pas seul à avoir constaté l'effet de l'alimentation sur le cancer.

Je faisais une conférence sur ce sujet à Dakar quand un professeur en médecine est monté sur la scène pour donner publiquement son avis :

— Les Noirs qui travaillent chez nous, qui se nourrissent comme nous, meurent du cancer dans les mêmes proportions que les Européens. En revanche, les Noirs qui vivent dans la brousse dans un rayon de 50 à 60 km de Dakar sont atteints par toutes sortes de maladies mais deviennent rarement cancéreux. Ils ignorent pratiquement les cancers de la peau car leur pigmentation naturelle les met à l'abri des rayons ultraviolets, qui provoquent très souvent des cancers. Je ne saurais donc trop mettre en garde toutes ces jolies filles, et ces beaux garçons, qui s'exposent trop longtemps au soleil et qui, plusieurs années plus tard, peuvent en payer durement les conséquences.

Un de mes amis, le Dr Renon, qui avait été chirurgien dans le Sud marocain, me disait :

— Pendant 40 ans de pratique, j'ai opéré presque uniquement des Bédouins. Je ne suis intervenu que sur deux cancers. Dès que les bateaux ont déchargé des stocks importants de nourriture européenne, que l'usage de celle-ci s'est répandu, j'ai commencé à opérer de plus en plus de cancers. Je ne conclus pas, je constate.

Ce sont des témoignages de ce genre qui m'ont beaucoup fait réfléchir. Je n'ignore pas que des cancérologues renommés, pendant longtemps n'ont pas accordé à l'alimentation une telle importance. Mais alors j'aimerais que l'on me dise pourquoi le taux de la mortalité devient plus élevé quand un pays a industrialisé les produits de son alimentation. Je n'affirme pas que la cause en est due uniquement à celle-ci, je me contente seulement d'être troublé par certaines évidences. Dans les pays réputés pour des nourritures saines comme la Norvège, la Suède, les Pays-Bas, la mortalité due au cancer est beaucoup plus faible. On a fait la même observation pour un pays qui consomme surtout des pâtes et des légumes comme l'Italie.

Votre alimentation doit être variée. Méfiez-vous des restrictions volontaires qui peuvent provoquer des carences alimentaires et des carences protéiques, lesquelles sont trop souvent la cause de certains cancers.

Aussi, pour mieux vous préserver, supprimez complètement le pain blanc, le sucre blanc, le beurre raffiné, pasteurisé, d'une belle couleur jaune, les margarines, les huiles végétales. Le vinaigre, et surtout celui d'alcool.

N'utilisez pas de sel raffiné.

Ne consommez pas de charcuterie, de sauces et de conserves dont vous ignorez la composition.

Attention aux termes : « colorants », « parfums » et « saveurs artificielles ». Ils dissimulent vos plus mortels ennemis.

Supprimez les bonbons, les yaourts parfumés, les sodas dits aux fruits, les boissons en sachets, etc.

Ne consommez pas de produits fumés industriellement.

Rejetez les denrées qui contiennent des matières amylacées. Impossible de se tromper : cette mention figure sur les étiquettes.

La règle générale la plus sûre et la plus facile à observer est d'exiger sur les aliments que vous consommez les mots « naturel » et « pur ». C'est encore la meilleure des garanties car la surveillance des fraudes est très efficace. Et si l'Etat tolère, pour des raisons de conservation et de présentation, des adjonctions chimiques estimées, un peu légèrement, bénignes, il n'admet pas que les mots « naturel » et « pur » dissimulent des produits trafiqués.

Bannissez les apéritifs, les alcools, le vin blanc et rouge. Toutefois, ce dernier est beaucoup moins travaillé que le blanc. Il est bien évident que si vous connaissez, très exactement, la provenance d'un vin ou d'un alcool, s'ils sont vraiment de « propriétaires », vous pouvez les consommer, mais avec modération.

Choisissez des beurres laitiers naturels.

Préférez l'huile d'olive, mais exigez le chiffre 0.5 sur la bouteille ou le bidon.

Remplacez le vinaigre par le citron.

Mangez beaucoup de fruits, de légumes crus, après les avoir lavés, d'huile d'olive, de miel, de poissons, de coquillages, de céréales entières.

Plus modérément de la viande, du lait, lait caillé, fromage blanc, œufs, volailles seulement si vous en connaissez la provenance.

Réduisez la bière, le cidre à condition toutefois qu'il soit vraiment de pays.

Achetez votre café de préférence en grains.

Enfin, consommez beaucoup d'ail. On n'ignore pas ses vertus : il est reconnu comme antiseptique, bactéricide, hypotenseur, expectorant, fébrifuge, vermifuge, considéré, en usage externe, comme un bon résolutif. C'est une plante très utile, qui a également la renommée d'être anticancéreuse. Cette réputation, qui n'est pas désavouée par les médecins phytothérapeutes modernes, vient peut-être du fait que son action, indiscutablement bénéfique sur l'organisme, permet à ceux qui en usent régulièrement et depuis longtemps de résister beaucoup plus efficacement aux maladies, particulièrement à celles d'origine bactérique.

Jadis, en période d'épidémie, les médecins qui allaient visiter les pestiférés, portaient dans leur masque un tampon qui était imbibé d'une préparation alliacée.

Chez moi, dans le Gers, on consomme beaucoup d'ail et les paysans affirment que cela les préserve du cancer. Ce n'est pas prouvé.

Toutefois, dans l'ensemble, les statistiques tendraient à démontrer que les pays où l'on en mange beaucoup ont un taux de mortalité due au cancer beaucoup moins élevé. Ainsi en Corse, certains villages ignorent totalement cette maladie. Il est vrai que ces régions vivent en économie presque fermée et que les paysans se nourrissent de leurs produits : maïs, miel, fromage de chèvre, et ignorent tous les engrais chimiques.

Je ne puis affirmer qu'en se nourrissant sainement on ne sera jamais atteint par cette horrible maladie, mais pour moi une chose est certaine : vous courrez 90 fois plus de risques d'avoir un cancer en fumant et en mangeant n'importe comment, n'importe quoi...

On m'a souvent reproché de sélectionner les maladies que je soigne pour obtenir des statistiques qui me soient favorables. Cela est faux. Je ne veux pas en les retenant auprès de moi donner de faux espoirs à des malades qui pourraient être soignés et guéris avec efficacité par les médecins. Je connais mes limites et celles de mes plantes. Je refuse également, en dehors du cancer, de traiter la leucémie, la sclérose en plaques, la tuberculose et toutes les maladies qui ressortissent au domaine des antibiotiques ou de la chirurgie. Quand il existe pour une affection un médicament ou une intervention sûre et efficace, ce serait une vanité criminelle de ma part que de vouloir les remplacer par mes herbes.

Quand un malade peut être sauvé et guéri par la chirurgie ce serait de la folie que de lui dire : « Votre hernie va disparaître avec des bains de pieds... »

Malheureusement il y a des maladies qui échappent à toutes les thérapeutiques. J'ai reçu, un jour, la lettre du Dr Th. L... de Paris me disant :

« Je vais vous envoyer deux malades qui se déplaceront spécialement pour vous voir : soyez gentil de me communiquer votre numéro de téléphone. D'autre part, si vous venez à Paris un jour, vous est-il possible de passer me voir ? votre jour et votre heure seront les miens.

« Vous savez sans doute par nos amis D... que je ne vais pas bien depuis longtemps, car j'ai depuis plusieurs années, une maladie de Parkinson qui m'a forcé depuis 3 ans à arrêter toute activité médicale ; peut-être pourriez-vous quelque chose pour moi.

« Téléphonez-moi un matin pour me dire si vous pouvez venir me voir, ce serait évidemment plus simple pour moi car je ne me déplace pas facilement. »

Et j'ai été obligé, après l'avoir remercié de sa confiance, de lui répondre :

« Je ne possède malheureusement aucun traitement susceptible

de vous soulager. Croyez que je le regrette bien sincèrement. »

A un de mes procès, M. Rémy, alors avocat général à Amiens, a déposé pour moi en ces termes : « J'étais allé consulter M. Mességué pour essayer de retarder une opération que mon médecin m'avait ordonnée. Non seulement il m'a exhorté à me faire opérer d'urgence mais il m'a adressé à un très grand chirurgien. Il a même mis son chauffeur à ma disposition pour le trajet. Cette intervention rapide m'a sauvé la vie. Et c'est M. Mességué qui m'a convaincu de sa nécessité. »

24

MA LUTTE CONTRE LES CHARLATANS

Si j'ai remplacé « guérisseur » par « phytothérapeute », ce n'est pas par snobisme, ni pour chercher à en imposer, ou faire scientifique auprès des malades. J'ai abandonné ce titre, que j'aimais tant, pour n'être plus confondu avec tous ceux qui osent se donner ce nom alors qu'ils ne méritent que celui de charlatan.

Ce n'est pas auprès du public, ni des docteurs ni même de mon ex-vieil ennemi le Conseil de l'Ordre des Médecins que j'ai mené ma lutte la plus violente, la plus dure et que j'ai rencontré mon échec le plus cuisant ; c'est auprès des guérisseurs, de ceux que naïvement je croyais être mes confrères.

Mon ami le Dr Claoué était un homme généreux et avec Me Pasquini nous formions un beau trio d'utopistes. Un soir que nous étions réunis, Claoué me dit :

— Maurice, tu te considères comme un guérisseur ?

— Bien sûr.

Il s'est tourné vers Me Pasquini :

— Vous considérez Maurice comme un honnête homme ? Inutile de me répondre, je le sais. Alors pouvez-vous me dire, Maître, ce qui auprès d'un tribunal le différencie des autres guérisseurs ?

— Qu'il guérit.

— Maurice, reprit Claoué, crois-tu qu'il y en ait d'autres que toi qui en soient capables ?

— C'est sûr.

— Mais tu ne nies pas qu'il y ait des charlatans ?

— C'est évident.

— As-tu pensé à la manière d'épurer ta profession ?

— Chaque fois que j'en ai l'occasion je les dénonce publiquement.

— De quel droit ? Inutile de protester, tu n'en as aucun. Et

les hommes comme toi, ceux qui sont honnêtes, seront toujours confondus avec les autres.

Avec Me Pasquini nous le regardions sans très bien comprendre où il voulait en venir.

— Il faut que nous obtenions officiellement la reconnaissance de la médecine libre.

Il est bien inutile que je précise à quel point cette idée, très révolutionnaire, m'a enthousiasmé.

Avec mes deux amis nous avons mis sur pied tout un programme. Me Pierre Pasquini, qui était alors député, déposerait sur le bureau de la Chambre une proposition de loi que nous allions faire rédiger par des juristes. Pour recueillir l'adhésion à la fois des pouvoirs publics et du public j'allais créer un groupement de praticiens libres qui, en quelque sorte, sélectionnerait les guérisseurs dignes de ce nom et lutterait contre les charlatans. Pour répandre ces idées nous allions faire, le Dr Claoué et moi, une série de conférences en faveur de la médecine libre contre les faux guérisseurs.

Je ne sais plus à quelle heure nous nous sommes quittés cette nuit-là, mais certainement très tôt le matin. J'étais tellement heureux et j'avais tant d'idées qui tourbillonnaient dans ma tête que j'ai dû marcher longtemps pour me calmer un peu.

Je me voyais en plein âge d'or de la médecine libre, travaillant la main dans la main avec les médecins et ayant, avec mes « confrères » les guérisseurs, des séances de travail où nous confronterions notre savoir, nos expériences, nos critiques... C'était merveilleux. Le Don Quichotte qui était en moi pourfendait, en imagination, tous les préjugés imbéciles d'un public non éduqué, tous les escrocs, les requins, les criminels de la guérison. C'étaient de bien belles heures que celles de cette marche dans le petit jour. C'étaient aussi les seules heures pures que j'allais avoir au cours de cette lutte. Je ne savais pas encore que, toutes proportions gardées, les précurseurs, lorsqu'ils affirment que « la terre est ronde », risquent le bûcher comme sorciers.

Le jour même, la lutte a été engagée. Les épisodes en furent nombreux mais pas très variés. Compréhension auprès du public. Méfiance auprès des officiels et échec total auprès de mes chers confrères « les guérisseurs ».

Rédiger le statut de cet ordre futur n'a pas été très long, il comprenait six articles dont :

Article 2. — Par médecine libre, on entend l'exercice de toute activité ayant pour but la guérison des maladies par des moyens qui ne sont pas encore prévus dans la nomenclature thérapeutique de la médecine scientifique et diplômée. Tout malade incurable ou abandonné appartient de droit à la médecine libre.

Article 3. — Tout citoyen exerçant la médecine libre ne doit utiliser ses moyens que sur les malades qui ne guérissent pas selon les moyens habituellement recommandés et sur avis médical précisant le diagnostic. Les produits toxiques et la chirurgie sanglante ne peuvent être utilisés que par des médecins diplômés. Ils sont exclus de cette autorisation.

Article 4. — Tout malade soigné dans le cadre de la médecine libre dont la maladie tend à la chronicité doit être périodiquement suivi par un médecin diplômé et autorisé. Le praticien de la médecine libre doit y veiller expressément.

Article 5. — Tout praticien de la médecine libre est tenu de faire signer une décharge pour préciser sa position par rapport à la médecine diplômée et autorisée.

Article 6. — Toute infraction aux dispositions du statut de la médecine libre peut motiver des poursuites pour exercice illégal de la médecine.

Le Dr Claoué a mobilisé des parlementaires amis : MM. Cachat, Galmejane, Drouot-L'Hermine, Lecocq. Il a même obtenu une émission télévisée sur ce sujet, au cours de laquelle une question fut posée aux téléspectateurs : « Si un être cher était gravement malade, que la médecine officielle se soit déclarée impuissante à le guérir, appelleriez-vous un guérisseur ? »

En quelques heures 1 325 auditeurs ont répondu oui contre 187 non.

Aveuglé par notre foi, décidé à présenter un nombre appréciable de guérisseurs honnêtes et efficaces, j'ai fondé le « Groupement National des Praticiens de la Médecine Libre ».

Avec le même enthousiasme, nous avons rédigé les seize articles du règlement, plutôt draconien, que je comptais imposer à mes membres. C'était le serment d'Hippocrate de la médecine libre, notre charte des guérisseurs. Elle reposait avant tout sur le « Primum non nocere » (« D'abord ne pas nuire. ») Les principaux points en étaient :

« J'exercerai mon art, userai de mon savoir ou de mes dons avec dignité. Je ne spéculerai pas sur la maladie, la détresse, la misère humaine.

« Je serai incorruptible et juste, ignorant la fortune, la religion, la race, le sexe ou le secret de celui qui me consulte.

« A l'indigent, j'apporterai mon assistance sans autre lucre que la sérénité de ma conscience.

« Je n'administrerai mes soins qu'aux patients incurables ou déclarés tels, à ceux atteints de maladies chroniques, à ceux considérés comme abandonnés par le corps médical, après diagnostic des docteurs en médecine.

« Je n'interromprai jamais un traitement médical ni ne suspendrai une intervention chirurgicale urgente.

« Au patient qui refuse l'examen médical périodique, parallèle à mes soins, je refuserai mon assistance.

« Si je viens à faillir à mon serment et si je manque à un seul de mes engagements, je cesserai alors mon activité professionnelle et m'en remettrai au jugement de ceux que j'ai élus pour le faire. J'en fais le libre serment en mon âme et conscience. »

Dès que ce groupement fut connu, les demandes se sont mises à affluer et c'est dans l'enthousiasme que j'en fus nommé le Président. Belle fonction en vérité. Je n'étais pas plutôt en place que je m'aperçus que mon groupement allait surtout devenir, par la mauvaise force des choses, un instrument de lutte contre les charlatans. Nous défendre c'était, avant tout, attaquer, afin d'épurer cette profession plus riche en criminels qu'en hommes honnêtes et vertueux.

Et j'ai commencé à recevoir d'étonnantes lettres d'hommes qui exposaient naïvement leurs « rêves ». L'un d'entre eux me disait qu'il sortait de prison et que son patron ne voulant pas le reprendre, étant repoussé de partout, il avait entendu dire que le métier de guérisseur était profitable, qu'il voudrait bien le faire. Puisque j'avais été condamné comme lui, je pourrais bien l'aider en lui envoyant des clients. Un autre, ouvrier boulanger, voulait arrondir ses fins de mois en devenant guérisseur.

Tant de sottise inconsciente pouvait être drôle mais ce qui l'était moins c'était lorsqu'un homme m'écrivait qu'ayant lu le compte rendu de mes procès et voyant que je ne soignais ni le cancer ni la tuberculose, on pourrait s'arranger ensemble, je n'aurais qu'à lui envoyer les malades dont je ne voudrais pas m'occuper.

Je recevais également des prospectus dans le genre de celui-ci :

« M. D...

Homéopathie — Radiesthésie.

Prophéties — Silicose, Lèpre, et toutes maladies.

Tuberculose, Cancer, Poliomyélite, Syphilis, Rhumatismes, Chute des cheveux, Conjuration des brûlures et des écrouelles, Membres démis, etc.

Par correspondance et sur rendez-vous dans toute la France. Nous défions toute capacité médicale au point de vue guérison. Faites-vous soigner par les vrais guérisseurs. Les vrais guérisseurs ont un don surnaturel et ne peuvent pas se tromper. »

Je trouvais qu'ils avaient surtout un don surnaturel pour l'escroquerie et la pire de toutes, celle à la maladie.

Il y a des journaux qui sont spécialisés dans la publication de petites annonces, placées à côté de celle du cœur, que j'estime criminelles. Elles sont prêtes à résoudre vos problèmes de maladies et vous proposent de vous guérir rapidement de toutes sortes de choses. J'y ai lu, entre autres : « Régénération virile par ceinture électronique », « Cancer, Leucémie, l'adresse de la dernière chance ».

Je me souviens, à la suite d'une conférence, avoir pris un taxi dont le chauffeur, après une conversation à bâtons rompus, n'a pas hésité à me faire savoir que si moi, ou l'un des miens, souffrait de quelques maux, il connaissait une femme étonnante qui avait le don. Comme par hasard il possédait sa carte et me l'a glissée, discrètement. Le texte en était fort simple : « Vous qui souffrez venez à moi, mes mains vous guériront. »

Le même soir, au bar de mon hôtel, un monsieur m'a expliqué qu'il guérissait le cancer par passes magnétiques. J'ai eu la curiosité de lui demander :

— Et pour vous un cancer, qu'est-ce que c'est ?

— C'est simple. C'est un microbe qui se développe quand vous recevez un coup. Il suffit de vous cogner pour en avoir un. Alors puisque vous, vous ne vous en occupez pas, envoyez-moi vos malades.

Je commençais à réaliser qu'avant de pouvoir la rendre officielle, cette profession avait besoin d'un bon coup de balai... Cela pouvait paraître paradoxal que moi, « guérisseur », je me charge de ce nettoyage. Mais après tout qui mieux que moi pouvait le faire ?

J'avais appris que sur 40 000 guérisseurs en France à peine 500 avaient « pignon sur rue » et payaient des impôts. Pour le percepteur, nous entrons dans la catégorie des professions libérales, à laquelle les médecins appartiennent. Car si nous sommes des illégaux pour l'Ordre des Médecins, nous n'en sommes pas pour le fisc ! L'Etat nous prend officiellement ce qu'il ne nous accorde pas le droit de gagner légalement.

Mes déboires ont rapidement commencé. Si les conférences que nous faisions ensemble, le Dr Claoué et moi, dans toute la France, avaient un très gros succès auprès du public, il n'en allait pas de même auprès des guérisseurs.

Quand je disais : « Je dénonce le charlatanisme », j'étais très applaudi. Des médecins présents n'hésitaient pas à me féliciter publiquement ; mais les « guérisseurs », qui venaient chaque fois plus nombreux, protestaient vigoureusement. L'un d'eux, à Poitiers, je crois, n'a pas hésité à monter sur la scène :

— Si Monsieur Mességué attaque les véritables guérisseurs c'est qu'il n'en est pas un. Il ose dire qu'on ne peut pas guérir le cancer

parce qu'il est incapable de le faire. Moi je le dis devant vous tous, cet homme est un imposteur, il n'a pas le don !

Je ne me suis même pas mis en colère, c'était trop gros. Je lui ai répondu :

— C'est vrai, je n'ai pas le don. Et j'en suis bien content. Cela m'évite de croire aveuglément en moi. Et de m'imaginer que je suis capable de guérir le cancer et surtout de le dire aux malades et de leur prendre leur argent.

— Vous voyez, a crié cet exalté, il l'avoue. Il ne fait pas de miracles.

— C'est vrai, je n'en fais pas. Pourtant il est incontestable que j'ai obtenu des guérisons, quasi miraculeuses, mais devant elles j'ai toujours dit avec Ambroise Paré : « Je les panse, Dieu les guérit. »

Ce genre d'intervention me faisait rire. Je continuais à être persuadé que la charte de la médecine libre pouvait voir le jour et qu'avec l'aide de mon groupement elle sauverait notre cause. J'avais reçu des encouragements de la part même des médecins. Le professeur Portmann, vice-président du Sénat, doyen de la Faculté de Médecine de Bordeaux, avait déclaré au micro d'Europe n° 1 :

« Ma position sur les guérisseurs a été parfaitement définie lorsque j'ai pris la parole à la tribune du Sénat : il y a d'un côté les guérisseurs et de l'autre les charlatans qui portent un préjudice considérable à la santé publique.

« Nous savons, à l'heure actuelle, qu'il y a au moins 1 500 charlatans. Je connais personnellement un homme à qui il a été interdit de se faire traiter par un chirurgien. J'estime que celui qui a donné ce conseil est un assassin et j'ai donné son nom à la tribune du Sénat.

« Ces charlatans doivent être punis et ce n'est pas en les traînant devant les tribunaux pour exercice illégal de la médecine qu'on obtiendra l'effet désiré. Car ils ne demandent que cela. Ce qu'il faut c'est qu'ils soient poursuivis pour homicide par imprudence.

« Il est certain, d'autre part, qu'il existe entre les hommes des relations, des actions de cerveau à cerveau, qui ne sont pas précisées à l'heure actuelle. C'est dans ce cadre que des guérisseurs peuvent avoir une action sur certains malades en restant, bien entendu, sur le plan purement psychique. »

Au fur et à mesure que je progressais, je m'apercevais que le nombre des guérisseurs honnêtes était très restreint et le ton de mes conférences montait. Je me souviens avoir commencé l'une d'elles ainsi :

— Les guérisseurs tuent chaque année des milliers de malades.

J'en connais un dans la région parisienne qui s'est spécialisé dans la guérison du cancer. Et comme il est bien incapable de le guérir, quand le malade se décide enfin à aller chez son médecin il est trop tard. Je le dis, je le crie. Cet homme est un assassin et ce n'est pas pour exercice illégal de la médecine qu'il doit comparaître devant un tribunal mais aux assises comme meurtrier...

A la fin de la soirée un médecin professeur de faculté qui était venu m'entendre avec un groupe de ses élèves avec l'idée arrêtée de me chahuter m'a dit :

— Monsieur, je n'étais venu ici que pour vous prendre en faute et rendre celle-ci publique. Je me suis trompé, vous êtes un homme de bonne foi. Je suis entièrement d'accord avec vous. Quant toutes les thérapeutiques ont échoué, le malade a le droit de faire appel à tout autre moyen capable de le soulager. Mais uniquement lorsque nous avons tout tenté. Car vous exercez un métier dangereux.

« Dans mon service je soignais un diabétique dont la vie était maintenue grâce à trois piqûres par jour d'insuline. Un jour il est allé trouver un guérisseur qui a osé lui dire : « Le diabète ? J'en guéris tous les jours. Mes mains contiennent plus d'insuline que toutes vos ampoules réunies. Jetez tout ça et faites-moi confiance. Dans trois semaines tout sera fini pour vous. »

« Il ne s'était pas trompé. Au bout de quinze jours ce malade était mort.

Avec de pareils exemples comment ne pas être d'accord avec les médecins qui combattent les empiriques ? Je devenais enragé en lisant la lettre qu'un guérisseur niçois avait adressée à un cancéreux : « ... Il est inutile que je me déplace pour vous voir, cela ne servirait à rien, mon traitement se compose d'une tisane à boire qui fait sortir le cancer par les selles... » Le prix du traitement était de 200 000 francs (anciens).

A chaque conférence j'étais pris à partie par des guérisseurs de la région qui m'accusaient d'être un faux frère. Cela me faisait plaisir. Dans mon innocence je me disais : Encore un qui vient de se démasquer, une brebis galeuse de moins dans le troupeau, tant mieux !...

J'étais persuadé d'aider ainsi à l'épuration de ma profession et je me préparais avec confiance à la réunion de mon groupement. Les adhésions n'étaient pas très nombreuses, une centaine environ, mais ce chiffre était suffisant pour représenter convenablement notre profession et j'estimais qu'il représentait déjà une sélection. Je ne suis pas près d'oublier la séance qui nous a tous réunis. Il ne m'a pas fallu longtemps pour réaliser que j'étais à peu près le seul à être de mon avis.

Ces messieurs se faisaient beaucoup de compliments sur leurs

« dons », leurs traitements. Ils échangeaient des anecdotes sur leurs clients. Et l'un d'eux en vint même à souhaiter l'édition d'une sorte de guide des guérisseurs. Le tout classé par spécialité.

— Ainsi, dit-il, à la lettre « C » figurera le cancer. Sur ce sujet, de même que pour la tuberculose, nous devrons être difficiles. Pour y figurer il faudra prouver de nombreuses guérisons...

Et les voilà qui se mettent à exposer, devant moi, avec une totale inconscience, leurs projets.

Nul ne peut ignorer que la patience n'est pas ma vertu principale. J'ai tapé plutôt brutalement sur la table et, en essayant de conserver une parcelle de calme, j'ai crié : « Vous êtes des assassins ! »

Le silence qui suivit cette affirmation avait la densité et l'épaisseur d'un blockhaus. J'en ai profité pour développer ma pensée :

— Vous êtes des charlatans de la pire espèce, des escrocs de la maladie... Je suis totalement d'accord avec les médecins qui vous poursuivent. Votre place n'est pas dans un cabinet de consultation mais dans le box des assises.

La réplique a été vive. En quelques secondes j'ai entendu plus d'injures que dans ma vie entière.

— Escroc ! Vendu aux médecins ! Traître, salaud, incapable, pourri, capitaliste, faux frère, Judas...

On se serait cru dans une réunion politique en pleine campagne électorale. Cela en devenait drôle.

La plupart parmi eux, s'ils avaient bien adhéré au Groupement, n'avaient pas signé notre charte. J'ai hurlé : « Vous signerez votre engagement d'honneur et le respecterez, sinon vous serez exclus. »

Devant la quasi-unanimité des « confrères » hostiles à cet engagement j'ai donné ma démission. Je commençais à comprendre combien notre erreur, à Claoué et à moi, avait été grande. Le noyau des véritables guérisseurs se réduisait chaque jour. Comment oser demander et obtenir une législation pour des hommes qui, d'eux-mêmes, se classaient dans la catégorie des charlatans ?

J'en ai pris vraiment conscience quand j'ai envoyé à 800 « guérisseurs » une lettre piège :

« Monsieur,

« Ayant entendu parler des résultats merveilleux que vous obtenez, je me décide à avoir recours à vos soins éclairés.

« Je souffre d'une tumeur à l'utérus, qui, après biopsie, s'est révélée cancéreuse. Les médecins me conseillent l'opération. Qu'en pensez-vous ? Estimez-vous que vous pourrez me traiter avec succès ? Je suis prête à assumer tous les frais.

« Veuillez agréer... »

Les résultats en furent affligeants. J'accumulais les désillusions. 717 déconseillèrent l'opération en promettant la guérison à forfait, ce forfait allant de 10 000 à 1 500 000 A.F. Parmi eux j'ai découvert des membres de mon ex-groupement.

Onze seulement ont eu l'honnêteté de répondre que dans ce cas le chirurgien était le seul à être qualifié.

J'ai ressenti alors un réel découragement. C'était ça, les gens de ma profession !...

De tous côtés on m'écrivait, on venait me trouver pour me raconter des expériences, trop souvent dramatiques, avec les charlatans de la maladie. Je les divisais en plusieurs groupes : ceux qui exploitent les malades par appât du gain ; les demi-illuminés qui croient dans leurs « trucs » et acceptent de l'argent ou des cadeaux ; les illuminés, demi-fous ou fous complets, qui sont sûrs de sauver les malades. Ceux-là d'ailleurs soignent n'importe quoi. Mais leur préférence va vers les maladies incurables. Ce sont des maniaques du miracle. Ils seraient prêts à couper la main de quelqu'un tant ils sont sûrs qu'elle repoussera grâce à eux. Et tous sont également dangereux.

Quand je pense à certains cas, je suis révolté par ces gens sans scrupule dont le goût de l'argent et la bêtise font des criminels.

Pendant l'été 1958, une jeune fille de 17 ans, Colette M., se sent anéantie par une immense fatigue. On parle de croissance, de surmenage. Autour d'elle personne ne songe à s'inquiéter. Le 8 novembre, les parents, devant l'état de leur fille, la font hospitaliser pour des examens aux Enfants-Malades à Paris. Le diagnostic tombe brutal comme un verdict et c'en est un. Colette est atteinte de leucémie. Il ne lui reste plus que quelques mois à vivre. Les photos du début des vacances sont là. Colette rit, elle est charmante avec ses yeux sombres, ses jolis cheveux roux. Aujourd'hui ce ne sont plus que des souvenirs, les magnifiques cheveux se sont éteints et les yeux ont perdu leur éclat.

M. M., désespérant de la médecine officielle, pense aux faiseurs de miracles, à ceux dont la science obscure rejoint les nuits mystérieuses du Moyen Age où tous les prodiges étaient possibles. Il voit, successivement, quatre guérisseurs. Le premier pour 10 000 A.F. lui donne des cataplasmes d'argile magnétisée. Il verse la même somme au suivant pour des suppositoires. Les deux derniers sont des « spécialistes » des soins à distance sur photos. Pour ce traitement, M. M., qui n'est qu'un petit artisan, verse avec difficulté 50 000 A.F. à chacun. Il aurait donné bien davantage pour sauver sa fille. Sa petite Colette meurt le 25 mars 1959.

Mme G... de Lyon m'a écrit :

« Monsieur,

« Pour vous aider dans votre campagne contre les faux guérisseurs, je vous autorise à lire ma lettre dans vos conférences.

« Mon mari, qui avait fait la guerre d'Algérie, s'est plaint, un matin, de violentes douleurs à la tête. Il a d'abord essayé différents calmants, sans résultat. Puis il est allé voir un médecin, qui lui a dit qu'il avait des vertèbres cervicales de déplacées et qu'il suffirait de les remettre pour que ses douleurs cessent. Je n'ai pas compris pourquoi mon mari n'a pas voulu le croire. Il m'a dit : « Il me cache la vérité, une vertèbre déplacée ne peut pas donner des douleurs aussi violentes. » Et il répétait : « C'est à devenir fou. » Alors il est allé consulter un guérisseur dans les environs. Il est rentré sans rien me dire, il nous a embrassés, mes enfants et moi, puis il s'est enfermé dans notre chambre, où il s'est tué d'un coup de revolver dans la tête.

« J'ai su, plus tard, que ce criminel lui avait dit : « Vous avez une tumeur au cerveau, mais je peux faire des miracles avec mon remède, et je vais vous tirer de là. Dans quelques jours vous serez guéri. »

« Le malheur c'est que mon mari a cru dans son diagnostic et pas dans la guérison. Ce charlatan l'a tué. »

Ce n'était rien auprès des responsabilités prises par un Naessens, que je considère comme un malhonnête homme et un dangereux criminel.

Il était venu chez moi il y a environ une quinzaine d'années en me disant :

— Je viens vous voir en tant que médecin de la faculté de (ici une ville belge dont j'ai oublié le nom). Ma spécialité est le cancer ; mes recherches sont très avancées. Vous occupez-vous de cette maladie ?

— Non. Ce serait de la folie de ma part.

— Alors que faites-vous d'un malade cancéreux ?

— Je le laisse à son médecin et, s'il n'en a pas, je le dirige vers un chirurgien.

— En ce cas nous pourrions travailler ensemble. Adressez-moi vos malades et bien entendu je respecterai la dichotomie. D'ailleurs je pourrai, également, vous envoyer des patients qui relèveraient de vos traitements.

Cet homme me déplaisait profondément. Sa poignée de main était molle et tiède. Il me faisait l'effet d'un ver solitaire. Je lui trouvais une figure de ténia. J'ai tout de suite senti qu'il était pire qu'un charlatan. Pour moi c'était un bandit et s'il ne l'était pas encore il allait le devenir.

J'étais sûr que cet homme sans conscience était prêt à spéculer sur les maladies graves, celles qui rapportent gros. Car il est bien évident que si pour un mal de tête on disait à quelqu'un : « Il faut aller en Argentine », il ne le ferait pas. Il irait seulement prendre deux comprimés d'aspirine. Mais s'il est atteint par le cancer ou la leucémie, et qu'on lui dise la même chose, il fera ce voyage même s'il doit s'endetter pour le restant de ses jours.

J'ai répondu à Naessens que pour le cancer mes idées étaient très traditionnelles et que je faisais surtout confiance à la chirurgie et aux traitements actuels.

Il n'est pas resté dix minutes. Il était visible que je ne l'intéressais plus.

Je l'aurais oublié si je n'avais pas, comme tout le monde, appris en décembre 1963 par les journaux qu'il était installé en Corse à Pruneté près de Bastia et qu'il traitait, avec un sérum découvert par lui — l'Anablast —, le cancer et surtout la leucémie.

Je revoyais sa plate figure de charlatan visqueux. Pour moi, c'était sûr, cet homme était un dangereux criminel.

Dans les articles que je lisais, il n'était plus un médecin diplômé d'une faculté belge, comme il l'avait dit, mais simplement un autodidacte de génie. Et, comme d'habitude, dans le cas de chercheurs non diplômés en médecine, on parlait de Pasteur ! J'aurais pu en rire si je n'avais pas réalisé tout ce que ce charlatanisme avait d'affreux. La peur du cancer, de la leucémie est si grande que même des hommes intelligents perdent la tête et deviennent, dès qu'il s'agit d'une découverte-miracle, d'une incroyable crédulité. On a tellement l'espoir qu'un jour on pourra lutter efficacement contre cette maladie qu'on est prêt à tout croire. Naessens se servait et profitait de cet état d'esprit.

J'étais si persuadé qu'il était une crapule que je voulais le dénoncer publiquement. Au mois de janvier 1964, je résolus d'aller voir ce qui se passait en Corse et d'y donner une conférence en rapport avec mes convictions.

Ce que j'ai vu m'a bouleversé et a fait naître en moi une rage profonde contre cet homme. C'était inimaginable. Des avions sanitaires, des avions-cargos venant du monde entier se posaient près de Bastia et des ambulances ou des voitures emportaient vers le « sauveur » leurs cargaisons d'enfants leucémiques. Cette procession de petits visages transparents, aux yeux trop grands, de parents dont certains s'étaient ruinés pour que leur petit vive était affreuse.

Il en venait de tous les pays et parmi les quatorze petits leucémiques anglais il y en avait deux, je ne sais pourquoi, qui m'ont plus particulièrement touché : Edouard Burke, de Blackpool, que la Gendarmerie Nationale avait transporté en hélicoptère, et Bar-

nay Shenton qui avait à peine 7 ans et dont le regard ne s'est jamais effacé de ma mémoire.

D'Argentine, un avion spécial avait été frété pour amener 50 jeunes leucémiques. C'était de la folie. Naessens n'hésitait pas à montrer, à tous ceux qui voulaient le voir, un jeune homme de 16 ans : Bernard Ferran, qu'il appelait : « Mon petit miraculé. » Si je m'attarde sur Bernard c'est parce qu'à cet âge-là les possibilités d'illusions de l'enfance sont déjà fort loin et l'on peut réaliser pleinement le tragique de sa propre situation. Et ce battage autour de lui était abominable. En Corse ce bandit était considéré comme un grand homme, un véritable génie, le sauveur de l'humanité. Je ne voudrais être ni injuste ni méchant, mais dans cette admiration entrait une part d'intérêt. Jamais dans les environs de Pruneté on n'avait connu un tel âge d'or. Les hôtels débordaient, la moindre chambre se louait au taux du dollar. Si les petits leucémiques dépérissaient, les habitants, eux, prospéraient.

C'est à Ajaccio que j'ai fait ma conférence contre les charlatans et je n'ai pas hésité à dire ce que je pensais de Naessens. J'ai cru que j'allais me faire lyncher. On a le sang bouillant en Corse. Naessens, avec Napoléon, faisait partie du patrimoine national. Oser le critiquer, l'attaquer, était considéré comme une injure faite à la Corse tout entière.

La police a dû protéger ma sortie et c'est sous les huées de ces gens hostiles que j'ai repris mon avion, sans avoir pu aller rechercher ma valise à l'hôtel.

Mais je continuais à suivre de très près cette affaire et des amis de Corse m'informaient régulièrement des agissements du faux biologiste.

Très peu de jours plus tard, le professeur Denoix, envoyé à Pruneté par le Ministère de la Santé Publique, a eu avec Naessens, dont l'étonnante outrecuidance pouvait impressionner, un long entretien.

Tout le monde semblait avoir oublié que ce charlatan avait déjà été condamné en 1956 pour exercice illégal de la médecine. Quant à son sérum il existait depuis 1950 et avait été commercialisé en Suisse sous le nom G.N. 24 et retiré de la vente très rapidement.

Le professeur Denoix exigea que Nassens ne prenne pas de nouveaux traitements, et se contente de poursuivre ceux qui étaient en cours, en attendant les résultats de l'enquête.

Alors la température a monté. Ceux qui arrivaient ne voulaient plus repartir. Les prix grimpaient. Tous ces malheureux essayaient d'obtenir, malgré tout, un traitement, ils ont offert à Naessens des fortunes qu'il n'a pas eu le temps de prendre. Le professeur Denoix venait de remettre son rapport à M. Marcellin, alors Ministre

de la Santé Publique, et il était définitif : « Naessens s'est trompé, l'Anablast est sans aucune valeur.

Mes amis m'écrivaient que des manifestations en faveur de Naessens avaient lieu en Corse. Plus de 4 000 personnes s'étaient mises en colère contre la médecine légale pour le charlatan.

Cela n'a pas empêché que le 3 février 1964, Naessens ait été inculpé d'exercice illégal de la médecine et de la pharmacie. C'est une des très rares fois où moi qui ai souvent subi les foudres de la justice, je me sois réjoui de la voir agir dans un cas semblable.

Le 9 février la mort de Bernard Ferran éclatait dramatiquement dans le ciel bleu de Bastia. Et il a fallu longtemps avant que tous ceux qui avaient cru en Naessens comprennent qu'il n'était qu'un monstrueux escroc de l'espoir. Ses dupes, pour continuer le traitement-miracle n'hésitaient pas à acheter, au marché noir, des ampoules d'Anablast.

Le consul de Grande-Bretagne en Corse avait fait rapatrier les derniers leucémiques anglais. Naessens était parti tranquillement pour le Canada, où il avait réussi à se faire héberger par M. et Mme Guynemer qui avaient un enfant leucémique de trois ans. L'espérance est, dans certains cas, une maladie incurable. Peut-être est-ce mieux ainsi !

A partir de ce moment-là, pour moi l'histoire de Naessens tient en quelques dates que je n'ai pas oubliées et que je donne toujours en exemple de ce charlatanisme criminel.

En mai 1964, le petit Anglais Edouard Burke mourait, suivi en juillet du petit Canadien et de Barney Shenton en août.

Un an après la fausse gloire de Naessens il n'y avait plus un seul leucémique « traité » par lui vivant. Le nombre des enfants morts se comptait à plus de quatorze.

En mai 1965 Naessens était condamné par la 16e chambre correctionnelle à une peine de 18 000 francs d'amende. C'était payer bien peu cher la mort de tant d'innocents !

25

DURA LEX, SED LEX

Vingt et une fois mon nom a été appelé dans l'enceinte du palais de justice : dix fois en appel, et onze autres fois où je me suis tenu debout, bien droit, dans mon plus beau costume, à la barre d'un tribunal correctionnel. Je connaissais le rituel de la séance aussi bien qu'un prêtre connaît celui de sa messe. Pourtant je ne m'y suis jamais habitué. Pendant les huit jours qui précédaient chaque audience j'étais nerveux et je marchais comme une bête enfermée. Pour moi être traîné devant ce prétoire c'était être prisonnier d'une cage, dont les barreaux étaient ceux de la loi ; de celle que l'on m'appliquait, invariablement, avec plus ou moins d'indulgence mais toujours sans défaillance.

J'avais beau me répéter, pour me calmer, que chaque procès était une victoire, je n'en étais pas satisfait. Ce n'était pas ce genre de gloire que j'aurais aimé. Et pas une seule fois je n'ai été à cette barre sans penser à mon père et l'envier. La modestie de sa vie demeurait à mes yeux comme un modèle que je ne pourrais jamais atteindre.

Si j'éprouvais toujours les mêmes sentiments, mes procès, eux, ont tous eu quelque chose de différent. Chaque fois un fait dominant leur a donné leur personnalité.

1949, mon premier procès de Nice. 1950, le deuxième à Paris et c'est à Lyon, le 13 mars 1951, que j'ai comparu pour la troisième fois devant un tribunal. Un par an ; l'Ordre des Médecins pouvait croire qu'à ce rythme-là je ne tiendrais pas longtemps. C'était mal me connaître, les banderilles me font voir rouge. Assisté de mon ami Me Pierre Pasquini, Me Maurice Garçon de l'Académie française avait accepté d'assurer ma défense. Son accord reposait sur un malentendu.

Quand on lui avait parlé de moi il avait tout de suite accepté.

J'étais guérisseur et ce nom était, pour lui, synonyme de pouvoirs mystérieux. Il avait cru que je possédais un don et je n'avais que des plantes. C'était beaucoup trop simple pour cet amateur de forces occultes. Auteur, très apprécié, d'ouvrages sur la sorcellerie, il avait réuni dans sa petite maison du Poitou des documents sur la magie noire et blanche, qu'il m'avait montrés, me croyant plus ou moins « initié », et m'avait demandé :

— Vous attribuez votre don à quelle force ?

— Celles que le Bon Dieu a mises dans les plantes.

J'avais senti sa déception. Mais elle ne l'a pas empêché de me défendre avec intelligence et talent. A Lyon, dans la ville des messes noires, il avait rêvé d'un procès médiéval et il n'a eu que celui d'un homme sans mystère. Ce qui ne l'a pas empêché d'être parmi les plus étonnants de ma carrière d'homme coupable de « guérir ». Car, comme les fois précédentes, on ne contestait pas mes guérisons, on me reprochait seulement d'en être responsable ! C'est certainement une des très rares fois où l'on a pu voir un Procureur de la République venir témoigner pour l'accusé au lieu de requérir contre lui.

Quand M. Alexis Thomas, alors Avocat général, est venu à la barre des témoins. On attendait sa déposition. C'était un magistrat important, comme commissaire du gouvernement à la Cour de Justice il avait requis contre Charles Maurras ; et c'est dans un silence attentif qu'il a commencé à parler :

— Si j'ai choisi de venir à cette place, au lieu d'occuper celle qui est la mienne d'habitude, c'est que je me refuse à requérir contre Maurice Mességué qui m'a guéri d'une maladie de foie alors que j'étais abandonné par la médecine officielle.

Un procureur défendant l'accusé, ce n'est pas très courant, mais c'est indiscutablement courageux.

Malgré ce témoignage de qualité, j'ai été condamné, comme il fallait s'y attendre. Toutefois, le lendemain, un grand quotidien parisien n'a pas hésité à titrer : « La condamnation de Maurice Mességué constitue pour les guérisseurs un bulletin de victoire ! »

Dans ses attendus, le tribunal avait constaté que je guérissais effectivement, que mon procès ne pouvait être celui du charlatanisme, et il avait exprimé le regret qu'un terrain d'entente n'ait pu encore être trouvé entre la médecine officille et les guérisseurs.

Autour de moi on se réjouissait, mais j'étais, je l'avoue, médiocrement satisfait. Ce n'est pas le genre de triomphe que je recherche.

Pendant pres de deux ans, en dehors des appels, je n'ai pas gravi pour une nouvelle instance les marches d'un palais de justice... 1953 allait être une année faste. J'en ai eu deux : Colmar et Paris. C'est peut-être parce que je sentais venir ces menaces orageuses que j'ai eu envie de connaître Me Floriot.

Il représentait pour moi le défenseur dont tout accusé rêve. C'est dans cet état d'esprit que j'étais allé l'entendre. Toutefois mes sentiments vis-à-vis de lui n'étaient pas aussi simples ; je pensais qu'il était, probablement, le plus grand, mais je me demandais pourquoi. Méfiant comme un paysan et sans doute un peu agacé par sa notoriété je me disais : « Et si c'était du bluf à la parisienne ? »

Ma première impression fut très mauvaise. Accoudé négligemment dans son box il avait l'air de dormir, ou presque. En tout cas une chose me semblait certaine, il s'ennuyait ferme.

L'assistance était plutôt mondaine. J'étais entouré de jolies femmes, élégantes, qui avaient davantage l'air d'être à la première d'un théâtre que dans un prétoire. Mon admiration pour Me Floriot commençait à s'émousser.

Le prévenu était un escroc malchanceux qui paraissait être, lui-même, assez indifférent à ce qui se passait. Me Floriot s'est levé paresseusement comme un gros chat qui s'étire, pour prononcer une seule phrase. Mais quelle phrase ! Elle énonçait le numéro d'un article du Code qui interdisait au président de formuler la question même qu'il venait de poser à l'inculpé. C'était gagné. Avec cette phrase Me Floriot venait de déranger le cours de l'audience et ce désordre allait lui être profitable.

Emerveillé, je suis retourné plusieurs fois l'entendre sans oser lui demander de s'intéresser à moi. Pourtant je savais bien que j'aurais besoin de lui. Un jour que j'avais été transporté par son intelligence et son talent, je l'ai abordé à la sortie du prétoire. Je crois que ma naïveté, ma sincérité l'ont touché et je l'ai revu dans son cabinet le lendemain.

Dans son bureau, ses questions m'en ont imposé davantage que celles de mes juges. Il écoutait mes réponses et prenait des notes rapides. Quand il m'a donné ses conclusions elles avaient l'air d'un verdict. Et j'ai pensé : il ne me défendra jamais.

— Vous utilisez les plantes. Vous avez donc contre vous les médecins, les pharmaciens et 50 % de la petite clientèle. Plus la loi.

D'un geste très habituel il réajustait ses lunettes tout en me regardant.

J'étais indigné, les petites gens contre moi, il se trompait ou il se moquait de moi !

— Ce n'est pas possible. Les petites gens, comme vous dites, m'aiment. Je les soigne gracieusement. Pour eux j'ai toujours du

temps. Ce sont eux mes témoins, les fidèles. C'est leur présence qui me soutient quand j'ai envie de tout lâcher.

— Je ne vous ai pas dit tous, je vous ai dit 50 %. Je parle de ceux qui veulent être remboursés par la Sécurité Sociale, qui ne se font soigner que parce qu'elle existe. Pour moi, c'est le premier point contre vous. Le second c'est que vous serez toujours condamné quel que soit votre avocat. Le voudrait-il qu'aucun magistrat ne vous acquittera jamais. Sachant cela vous voulez toujours que je vous défende ?

— Oui, maître.

— Voyons, ne pouvant obtenir de relaxe, nous devons nous rattraper sur les « attendus ». Les attendus qui motivent une sentence sont plus importants, aux yeux des magistrats, que la sentence elle-même. Ils constituent la jurisprudence. Ils sont la chair et le sang de la Justice, les sentences n'en étant que le squelette.

Me Floriot avait repris son stylo :

— Voici vos points forts, ceux qui vous vaudront de bons attendus : a) vous ne soignez aucun malade sans l'accord de son médecin ; b) vous ne faites jamais de diagnostic ; c) vous n'établissez jamais d'ordonnance... Ce sont les trois faits qui prouvent que, votre « exercice illégal », vous le pratiquez en respectant la médecine légale.

J'ai compris ce jour-là une grande vérité juridique : le plus important, pour un accusé, n'est souvent pas ce qu'il a fait, mais ce qu'il a évité de faire.

Ce n'est qu'à notre seconde entrevue que l'homme m'est apparu. Je n'avais encore eu de lui que son aspect professionnel. Cette fois, j'ai compris quelle sensibilité se dissimulait derrière son abord bourru.

— Je ne vous défendrai pour aucune des raisons que je vous ai dites. La véritable c'est que je crois à vos plantes. Pendant des années, j'ai vu ma mère torturée par des rhumatismes. Le moindre geste la faisait gémir de douleur. Elle ne pouvait même plus s'habiller. Les médecins la bourraient de médicaments sans le plus mince des résultats. Et puis quelqu'un lui a conseillé des cataplasmes de feuilles de frêne. Trois jours plus tard la douleur avait disparu.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour connaître le véritable Floriot. C'est celui qui garde ses vieux chiens de chasse quand ils ne sont plus bons à rien. Qui a fait aménager dans son parc un véritable « tir-aux-pipes » forain. Qui abandonne un dîner avec un gros client pour aller « casser la croûte » dans un petit bistrot avec des copains.

Floriot c'est un faux cynique. Il en a les paroles mais pas l'œil. Il a beau se cacher derrière ses lunettes, son œil est tendre, un peu malicieux et indulgent. Et j'ai réalisé à quel point il était sensible quand j'ai vu son visage se décomposer, et son regard s'égarer, comme celui d'un enfant perdu, parce qu'on venait de lui apporter le télégramme qui lui annonçait la mort de sa mère.

Pour ses débuts avec moi, Me Floriot n'a pas été gâté.

A Colmar en 1953, les juges avaient l'air sévère et ils me l'ont prouvé en m'infligeant 200 000 francs (anciens) d'amende. La plus grosse que j'aie jamais eue. Pour eux la loi était vraiment la loi et ils l'appliquaient vigoureusement.

Ce qui n'a pas empêché l'audience de se dérouler dans une atmosphère presque chaleureuse. Je le devais au juge d'instruction M. Doll, qui avait préparé, avec beaucoup de conscience, mon procès. Il avait fait enquêter auprès de soixante-dix personnes que j'avais soignées : 62 s'étaient déclarées guéries, 4 améliorées et les autres étaient sans opinion. Avec une très grande honnêteté il avait fait figurer ces constatations au dossier.

Et j'ai eu à Colmar une de mes plus belles revanches. Peu après le procès, j'ai eu la surprise d'avoir la visite du magistrat G. Nettre qui avait présidé le tribunal de Colmar. Il n'y alla pas par quatre chemins :

— Monsieur Mességué, je vous ai condamné parce que ma fonction consiste à appliquer la loi et nul ne peut m'en tenir rigueur. Mais j'ai été très troublé par la sincérité des témoignages incontestables. Ce que j'ai à vous dire va peut-être vous paraître paradoxal : je suis malade, je souffre d'une polyarthrite à l'épaule gauche. Aucun médecin, aucun traitement n'ont pu me soulager. Acceptez-vous de me soigner ?

— Sans rancune, Monsieur le Président !... et soyez assuré que je vous soulagerai.

Je le guéris.

Le Tribunal de la 16e Chambre Correctionnelle de la Seine que nous avons affronté en 1953 avec Me Floriot fut beaucoup plus clément en reconnaissant mon incontestable bonne foi ; il ne m'a condamné qu'à 25 000 francs (anciens) d'amende, ce qui a permis aux journaux de titrer : « 25 000 F c'est un acquittement ! » J'aurais bien voulu que ce fût vrai mais, cette joie, il était évident que je ne l'aurais jamais.

Presque trois ans passèrent avant que l'offensive ne reprit. En 1956, Me Floriot me défendit dans deux procès importants, l'un en avril à Tours, l'autre en juin à Corbeil.

Pour la première fois, au procès de Tours l'Ordre des Médecins et celui des Pharmaciens ne s'étaient pas portés partie civile.

Avec une amende de 10 000 francs (anciens) on a écrit que j'avais reçu une absolution morale. Et je crois que ce fut vrai.

Quand le procureur s'est levé, j'étais sûr d'entendre une fois de plus le réquisitoire rituel.

Après avoir lu l'article 272 du code pénal, il s'est contenté de dire :

— Il ne peut s'agir, ici, de querelles d'écoles, d'opposer des thérapeutiques les unes aux autres, d'apporter la preuve de guérisons mais, uniquement, de savoir si l'inculpé exerce la médecine et s'il possède pour le faire le diplôme exigé par la loi.

C'était fini. Me Floriot s'est levé :

— Mon client est coupable au regard de la loi mais ma tâche consiste à dire au tribunal quel homme il doit juger aujourd'hui.

Après avoir déclaré qu'il n'avait fait citer qu'un petit nombre de témoins, volontairement, il a dit :

— Parmi les centaines de lettres de remerciements que mon client a reçues je ne vous en lirai que quatre. Elles émanent de magistrats et de médecins.

Une fois de plus, un magistrat témoignait en ma faveur, n'hésitant pas à donner des détails : « Je souffrais depuis 1939 de crampes incoercibles se manifestant à intervalles réguliers après les repas... Ma fatigue et mon amaigrissement inquiétaient mon entourage.

« C'est dans un état de délabrement physique et moral presque complet que je vous ai consulté.

« J'ai appliqué vos cataplasmes pendant deux mois. J'ai ressenti une amélioration immédiate.

«... ma santé est complètement rétablie. »

L'autre venait d'un Président de chambre de la Cour d'Appel. J'avais osé lui écrire : « Il y a trois ans vous m'avez condamné, ne pouvant faire autrement. Je vous ai soigné sur votre demande. Je vais passer devant un tribunal où vous ne siégez pas. Accepteriez-vous de venir témoigner en ma faveur ? »

Cet homme honnête m'avait répondu. Il s'excusait d'abord de n'être pas venu témoigner pour moi, ensuite il précisait :

« Depuis 1942, je souffrais d'une double polyarthrite qui a été rebelle à tous les traitements : sels d'or, sel de cuivre et cures thermales. »

La maladie en se stabilisant lui avait laissé les deux poignets raides et des douleurs dans le coude droit, dans la nuque, le dos et un pied.

« J'ai suivi votre traitement avec beaucoup de scepticisme, je l'avoue ; cependant, dès la troisième semaine de traitement, j'ai senti une nette amélioration de mon état.

« Je précise que dès la première entrevue vous m'avez spécifié que votre traitement ne pourrait pas conduire à une guérison totale mais que vous espériez me débarrasser de mes douleurs et rendre les articulations plus mobiles... Ce résultat a été atteint en deux mois de traitement. Voilà ce que j'aurais volontiers affirmé devant le Tribunal Correctionnel de Tours. »

Ensuite, de sa voix incisive, précise, Me Floriot a lu les témoignages des médecins. Le premier, un chef de service oto-rhino-laryngologiste, m'écrivait :

« Je tiens à vous témoigner ma reconnaissance. Ma femme souffrait depuis plusieurs années de troubles qualifiés de fonctionnels que nous étions impuissants à guérir. Seule votre intervention a permis à ma femme de retrouver un excellent état de santé.

« Je considère que ma femme est guérie grâce à vous. »

L'autre avouait que par prudence il avait tenu à venir avec sa malade, une jeune fille qui souffrait d'angine de poitrine et passait une grande partie de sa vie alitée. Il précisait : « Elle avait consulté sans succès tous les meilleurs spécialistes. Elle a été vraiment transformée par votre traitement. » Et il finissait par avouer son scepticisme : « Je n'y croyais pas, mais tel saint Thomas, je m'incline bien bas. »

L'habileté de Me Floriot consistait à ne pas fatiguer le tribunal par des lectures longues, et à choisir, soigneusement, ses exemples. Des magistrats semblables à ceux qui étaient assis là, des médecins qui reconnaissaient mes guérisons et m'en remerciaient, c'étaient des témoins dont on ne pouvait balayer la déposition d'un grand revers de manche.

Docteur G. T...
Paris VIIIe

Le 28 mai 1951

Monsieur,

Ma malade, Mme B..., qui fait du R.A. aigu, souffre de plus en plus et je voudrais avoir votre avis sur ce cas intéressant.

J'espère que vous pourrez la voir.

Dans cette attente, avec mes remerciements, croyez, Monsieur, à ma considération distinguée.

Docteur G.S...
de la Faculté de Médecine
de Strasbourg

Le 10 décembre 1953

Mon cher Ami,

Je vous adresse le commandant G..., cas difficile s'il en fut. Il s'agit d'un homme ayant fait un séjour de dix-sept ans aux colonies et qui vous racontera son histoire.

Actuellement sa capacité de travail est fortement diminuée. Son cas est au-dessus des ressources médicales habituelles.

Pourriez-vous quelque chose pour lui ?

Merci et bien amicalement vôtre.

Docteur M. E...
Professeur
à l'Ecole Homéopathique de Paris

Cher Monsieur et Ami,

Je vous recommande tout particulièrement le fils de nos gardes de la propriété de famille que mon père et moi nous possédons en Anjou. C'est une famille qui nous est très dévouée et que nous aimons beaucoup.

Si je l'ai connu enfant, je ne l'ai pas vu depuis longtemps, n'allant presque plus jamais dans l'Ouest depuis que je suis retenu ici par la saison. Il a, paraît-il, des crises d'asthme incessantes.

Sachant vos réussites dans ce domaine j'ai pensé que vous pourriez le guérir ou l'améliorer.

Il doit être à Paris dans le courant de la semaine prochaine et se mettra en rapport avec vous.

C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années et il se nomme M. Q...

Je vous serais très reconnaissant de ce que vous pourrez pour lui et je vous en remercie à l'avance.

Croyez à l'assurance de mes sentiments amicaux.

Docteur C...
Ancien Interne de l'Hôpital
St-Joseph de Paris
Chef de Service O.R.L.
du Centre Hospitalier Régional de...

14 mars 1956

Cher Monsieur,

Je tiens de nouveau à vous témoigner ma reconnaissance. Ma femme souffrait depuis plusieurs années de troubles qualifiés de fonctionnels que nous étions impuissants à guérir.

Après les échecs multiples de différents médecins, seule votre intervention a permis à ma femme de retrouver un excellent état de santé.

Avec plus d'une année de recul, je considère que ma femme est guérie grâce à vous et je tiens à vous en remercier.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus reconnaissants.

La conclusion de mon avocat a été assez étonnante.

— Je demande au tribunal de marquer dans son jugement le regret qu'il a d'être obligé de condamner Mességué.

Ce que le tribunal a fait en précisant dans les attendus du jugement : « La cause justifie les plus larges circonstances atténuantes et l'inculpé mérite l'indulgence du tribunal. »

Pour moi le procès de Corbeil restera marqué par l'histoire de Mme Germaine Houlier, d'Angerville, et le parti pris des experts.

Le jour où elle était venue, beaucoup de malades attendaient patiemment leur tour. Je ne sais pourquoi j'étais nerveux, j'avais les tempes serrées, l'impression déplaisante qu'il allait « arriver quelque chose ». Plusieurs fois j'ai regardé ma montre, ce qui n'est pas dans mes habitudes, en pensant que ma consultation allait se prolonger très tard. Si j'avais obéi à mon besoin de repos j'aurais renvoyé tout le monde et je serais parti faire une grande marche aux environs de Paris.

C'est dans cette atmosphère désagréable que M. Houlier est arrivé.

Je venais juste de refermer la porte sur un nouveau malade quand ma secrétaire m'a téléphoné :

— Il y a un monsieur qui n'a pas de rendez-vous et qui insiste

pour vous voir. Il dit que c'est urgent. Presque une question de vie ou de mort.

— Dans ce cas dites-lui que c'est un médecin qu'il doit aller voir.

Quelques minutes plus tard, au mépris de toutes les consignes, ma secrétaire frappait à ma porte.

— Que voulez-vous ?

— Le monsieur insiste, il sort de l'hôpital, il est désespéré. Sa femme attend dans une voiture devant votre porte.

J'étais agacé, c'était la première fois qu'une scène de ce genre se passait devant un malade. Celui-ci, un gros commerçant du Marais, prit la parole :

— Monsieur Mességué, je ne voudrais pas me mêler d'une chose qui ne me regarde pas, mais je suis prêt à donner mon tour à cet homme. Je l'ai vu entrer dans votre salon en pleurant, alors, vous comprenez, dans ces conditions...

Il n'a pas eu le temps de terminer sa phrase, j'étais déjà dans le couloir.

Debout, la soixantaine, ses cheveux gris en désordre, le visage tendu vers moi, un homme, petit, maigre et sec, me regardait. Il avait son mouchoir à la main, mais il ne pensait même plus à s'en servir, ses larmes coulaient sur ses lèvres tremblantes.

— J'ai fait soixante-dix kilomètres pour vous voir monsieur, demain on va couper la jambe de ma femme, il faut empêcher cela.

— Elle peut marcher ?

— Oui, encore.

— Dans dix minutes venez avec elle dans mon cabinet.

Quand j'ai vu entrer Mme Houlier, appuyée lourdement sur son mari, j'ai compris que j'allais vivre un moment pénible. Ce couple d'un certain âge, vivant la même douleur, versant les mêmes larmes m'a bouleversé. Sans même savoir ce qu'elle avait, j'ai prié : « Mon Dieu, faites que je puisse la guérir. »

Avec des gestes doux et tendres, M. Houlier a défait les bandages de la jambe de sa femme, qui étaient protégés par du plastique. Elle s'excuse :

— C'est à cause du pus, il traverse tout.

Elle n'avait pas besoin de me le dire, l'odeur fade s'en répandait déjà dans la pièce.

Elle n'était pas belle la jambe de Mme Houlier, énorme, violacée, crevassée, suintante de pus.

— Comment cela a-t-il commencé ?

— Voilà, monsieur, avec mon mari, qui est un ancien jockey, faut vous dire qu'on a une petite maison sur la route de Méréville, près d'Angerville, et que c'est moi qui m'occupe des poules et des lapins. Un matin, en revenant d'un champ, où j'avais fait de l'herbe, je dis à mon mari : « Il doit y avoir une sale bête qui m'a piquée. J'ai un petit bouton sur la jambe qui me fait mal ».

« Quelques jours plus tard c'était une tache et puis elle s'est étendue, elle a gagné ma cuisse, mon pied. Voyez, j'ai même perdu mes ongles. J'ai tout essayé.

« Nous avons dépensé, pour me soigner, près de deux millions, plus que nous n'avions. On m'a bourrée d'antibiotiques. Au début, ils me faisaient quelque chose, puis plus rien. Notre médecin d'Angerville a fini par nous dire que je pourrais bien avoir la gangrène ; alors il nous a pris un rendez-vous avec le professeur à la fondation Rothschild. Nous en venons. Le professeur a à peine regardé ma jambe puis il a écrit une lettre pour son confrère.

— Montrez-la-moi.

Et j'ai lu : « Cette énorme pyodermite végétante avec éléphantiasis secondaire est au-dessus de tout traitement médical. Je ne vois pas d'autre ressource que l'amputation. »

J'interroge la malheureuse du regard. Elle répond :

— L'assistant du professeur nous a même dit que si je n'y allais pas avant huit jours ce serait... au-dessus du genou...

Elle n'osait pas prononcer le mot d'amputation.

— J'ai maigri de quinze kilos et je perds chaque jour un bon litre de liquide avec du pus... Je n'en peux plus, monsieur, j'aime mieux mourir...

Très vite j'ai pensé en rendant la lettre : « Je ne peux rien pour elle. Huit jours c'est trop court. Si on ne l'ampute pas tout de suite et qu'elle en meure, je serai responsable. Je dois la laisser repartir. »

Et je les ai regardés. Elle avait des yeux marron, lui bleus, et pourtant c'était la même expression tendue, anxieuse...

— Je ne peux pas prendre cette responsabilité. Votre cas est trop grave...

— Ce n'est pas possible, tentez n'importe quoi, mais n'abandonnez pas ma femme.

— Monsieur, je crois en vous. C'est moi qui ai dit à mon mari : on passe près de Feucherolles, c'est là qu'habite Maurice Mességué le guérisseur, allons-y.

— Je vais vous donner des bains mais ne les faites que pendant huit jours. Passé ce délai, s'il n'y a aucun changement, faites-vous hospitaliser.

— Huit jours c'est court.

— Plus, ce serait de la folie.

Pour elle j'ai fait une préparation à base de camomille romaine, d'ail, de lavande, d'oignon, de rose rouge, de sauge, de thym, de guimauve, de chiendent, à laquelle j'ai ajouté de l'aubépine comme calmant.

La suite, c'est eux qui me l'ont racontée :

— J'ai commencé mes bains de mains le soir même, il n'y avait pas de temps à perdre. Le deuxième jour ma peau était moins tendue, et les écoulements avaient diminué. Mon mari a noté les progrès jour après jour, pour pouvoir bien tout vous expliquer. D'une écriture soigneuse sur un cahier d'écolier M. Houlier avait inscrit les étapes de la guérison. Pour moi c'était un miracle. Une fois encore le pouvoir de mes plantes me dépassait.

— Au bout de huit jours notre docteur est venu nous voir en passant. « Vous êtes encore là, Madame Houlier ? qu'il m'a dit, je vous croyais à l'hôpital. » Et je lui ai montré ma jambe. Il m'a demandé : « Qu'est-ce que vous avez fait ? » Mon mari lui a répondu : « Faut pas m'en vouloir, docteur, mais, comme il n'y avait plus rien à faire, je suis allé voir un guérisseur et il lui a donné un liquide fait avec des herbes.

«— Elle le boit ?

«— Non, elle fait des bains de mains.

«— C'est étonnant.

« C'est tout ce qu'il a trouvé à dire, monsieur.

Elle se trompait, son médecin était un homme honnête. Huit mois plus tard, quand il a eu constaté la totale guérison de son ex-malade, il m'a envoyé une attestation spécifiant qu'il soignait depuis le 14 août 1957 Mme Houlier pour un eczéma éléphantiasis de la jambe et du pied gauche avec suintement très important et poussées inflammatoires. Que l'hydrocortisone et la pénicilline n'avaient ni guéri ni soulagé la malade. Il rappelait la lettre du professeur conseillant l'amputation et il concluait qu'après mon intervention il avait constaté une guérison totale. C'était signé Docteur Maurice Boucaut.

Après le témoignage émouvant de Mme Houlier et la lecture de l'attestation du médecin, Me Floriot a demandé au tribunal que nous soit accordée une expertise médicale. Elle le fut. C'était la première fois qu'un guérisseur l'obtenait.

Les conclusions de cette expertise, un an plus tard, ne m'étonnèrent pas : la guérison ne pouvait pas m'être attribuée avec certitude puisqu'il y avait eu, auparavant, des traitements médicaux.

Mes rapports avec les magistrats ont parfois été assez inattendus. Je roulais sur une grande route en direction d'Aix-en-Provence où un de mes procès passait en appel. J'avais peur d'être en retard

et, sans prendre vraiment des risques importants, je roulais vite, très vite... A un croisement une 2 CV a débouché, tranquillement, d'une petite route d'intérêt local. Si je n'ai pas eu d'accident c'est que vraiment le destin était pour moi ce jour-là, mais j'étais fou de colère. Je suis descendu de ma voiture pour dire à cet imprudent ce que je pensais de lui. C'était un personnage de Pagnol, tout à fait M. Brun de la partie de cartes de *Marius*. Il avait les mêmes lorgnons, le même petit chapeau blanc... Bien serré dans son veston noir étriqué, il me regardait encore tremblant de la peur qu'il avait eue. J'étais tellement en colère que je ne lui laissai pas placer un mot. Je lui ai dit tout ce que je pensais de lui et ce n'était pas flatteur ! Enfin j'ai conclu, superbe :

— Et puis je m'en vais. Je n'ai pas de temps à perdre avec des abrutis comme vous. Je devrais prendre votre numéro et le donner à la gendarmerie la plus proche. Vous êtes un danger public et si j'étais magistrat je peux vous dire que je vous retirerais votre permis et vite !

Et je suis reparti, le laissant tout étonné en train d'essuyer avec un grand mouchoir les verres de ses lorgnons.

Quand je suis arrivé au Palais, l'audience n'était heureusement pas commencée. Floriot m'a dit :

— Tu es en retard. Tu as de la chance que le Président ne soit pas encore là.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le tribunal a fait son entrée et j'ai reconnu le petit « monsieur Brun » de la route. C'était lui le président. Ce jour-là j'ai pu apprécier l'honnêteté des magistrats.

A Nancy, les attendus de mon jugement se sont transformés en plaidoyer en ma faveur.

« Attendu que les témoins ont tous affirmé qu'ils avaient épuisé les possibilités de la médecine classique et se sont adressés à Mességué le plus souvent en désespoir de cause et toujours sans grande conviction au départ,

« Attendu qu'il est établi, par ailleurs, que certains médecins ne sont pas hostiles à ses méthodes et lui envoient même des malades,

« Attendu que la longue liste des personnalités du monde politique, artistique, littéraire ou judiciaire qu'il a soignées témoigne de façon non équivoque de la réputation et de la confiance dont il jouit,

« Attendu qu'il ne fait pas de doute que Mességué a obtenu certains succès dans des cas où les remèdes de la médecine classique s'étaient révélés inefficaces,

« Attendu que les témoins nombreux entendus par le Tribunal

ont affirmé qu'après s'être prêtés, parfois durant plusieurs années, à des traitements médicaux sans efficacité, ils étaient venus à Mességué et qu'il les avait guéris,

« Attendu que Mességué a fait citer des médecins qui sont venus dire qu'il les avait guéris ou qu'il avait guéri leurs parents abandonnés ou sur lesquels la médecine officielle avait échoué, il y a lieu de faire une application plus que modérée de la loi, et de n'appliquer qu'une peine de principe. »

En 1962 je passais à la 7e Chambre Correctionnalle de la Seine et M. Besson, ex-Procureur général près la Cour de Cassation, avait envoyé au Président une lettre qui à elle seule était un éloquent plaidoyer en ma faveur.

« *Monsieur le Président,*

« *Je me fais un devoir de vous confirmer que Maurice Mességué, inculpé de complicité d'exercice illégal de la médecine dans une affaire en instance devant la Chambre que vous présidez, a guéri ma femme d'une affection chronique pour laquelle et depuis de très nombreuses années des soins médicaux lui avaient été donnés sans résultats.*

« *J'ajoute que je tiens Maurice Mességué pour un fort honnête homme et qu'on peut donner son attitude en exemple.*

« *En effet, alors que certains journaux prêtent leurs colonnes à des charlatans qui prétendent guérir le cancer, Maurice Mességué mène contre eux une véritable campagne de salubrité publique.*

« *Ma lettre n'a pas d'autre objet que de vous exprimer l'estime et l'amitié que je porte à Maurice Mességué.* »

A Versailles, le 2 avril 1963, le substitut S... a commencé son réquisitoire de cette façon :

« Je vais demander l'application de la loi mais je tiens avant à dire à M. Mességué qu'il est un parfait honnête homme. »

Je commençais à avoir l'habitude de ce genre de phrase. Une fois de plus on me rendait justice mais il n'était pas question de me relaxer.

26

MON DERNIER PROCES

J'avais beau continuer à sortir de mes procès couvert de fleurs, par tous, je ne parvenais pas à m'y trouver à mon aise, ni à mon avantage. Il paraît que j'avais tort, que sans eux je n'aurais jamais été aussi connu. C'est possible mais à cause d'eux j'ai conservé l'apparence d'un « illégal » et mon caractère s'en est toujours fort mal accommodé.

C'est certainement le dernier procès en date à Grasse, le 6 mai 1968, qui a été le plus important pour moi et pour la cause de la médecine libre. Il ne lui a rien manqué : lettres de magistrats, 220 attestations de médecins et environ 20 000 malades, témoignages émouvants, et même l'intervention d'un professeur de faculté. Pour la première fois, ce procès a dépassé la personnalité de Maurice Mességué pour toucher enfin le fond du problème.

Je n'étais pas poursuivi sur une plainte du Conseil de l'Ordre des Médecins ou des Pharmaciens mais en vertu d'une circulaire ministérielle, assez ancienne, adressée aux préfets et qui enjoignait aux services départementaux de rechercher et de poursuivre les guérisseurs.

C'est ainsi que l'administration de la Santé Publique a été amenée à porter plainte contre moi.

En 1965, des gendarmes et des policiers, habilement dissimulés, avaient eu pour mission de surveiller les abords de ma maison de Mougins et de photographier, au téléobjectif, les voitures arrêtées devant chez moi.

Les numéros des voitures révélèrent la présence de deux ministres dont l'un est encore membre du gouvernement. Bien entendu on n'en fit pas état. Les autres personnes furent convoquées dans leurs départements respectifs : le juge voulait connaître le pourcentage des guérisons obtenues.

Les résultats de cette enquête furent les suivants : sur 14 per-

sonnes, 12 répondirent que le traitement avait apporté à leur état une amélioration équivalant à la guérison.

Quelle déception pour les gendarmes qui avaient fait si consciencieusement leur travail !

Je ne pensais plus à ces histoires quand j'ai été assigné à comparaître, le 6 mai 1968, devant le Tribunal Correctionnel de Grasse.

En me rendant au tribunal j'avais envie, quelle que soit l'issue du procès, de tout lâcher. Je me sentais usé par ces tracasseries perpétuelles. C'est dans cet état d'esprit que j'ai vu entrer le président Préau. Il me plut. C'était un homme intelligent, à la voix calme et courtoise, à la parole directe, au regard aigu, un magistrat pour lequel, dans une affaire de ce genre, le délinquant comptait bien davantage que le délit.

C'est un professeur de médecine et de pharmacie qui a ouvert les débats.

Soixante-dix ans, le genre de personnage sec qui remplace l'esprit et l'humour par des sarcasmes.

— Nous avons fait saisir au domicile de l'accusé des bidons contenant les préparations qu'il prescrivait à ses malades. Elles ne sont pas actives et dans certains cas peuvent être nocives.

En l'écoutant j'ai eu envie de lui demander comment elles pouvaient être nocives si elles n'étaient pas actives, mais je me suis tu.

— Nous avons testé sur deux chiens le contenu d'un bidon destiné à un hépatique. Le premier chien a eu peur. Le second a bien voulu subir l'épreuve mais son état ne s'est pas amélioré.

C'en était trop, je suis intervenu :

— Mais je ne suis pas vétérinaire !

Et le public s'est mis à rire. Le président a réclamé le silence.

J'ai poursuivi :

— Je n'ai jamais essayé de soigner des chiens avec des bains de pattes ! D'ailleurs je me permettrai de faire remarquer à M. le Professeur, que les chiens ont la plante des pattes beaucoup plus sensible que les hommes, ils ne peuvent pas subir ce genre de traitement. Il faudrait leur appliquer un dosage spécial et encore ! Enfin mes macérations n'ont jamais été faites pour être avalées.

Un journaliste a lancé :

— Les pattes sont-elles considérées comme des pieds ou des mains ?

Un grand rire a ondulé sur les bancs.

J'ai continué :

— Il vous était facile, M. le Professeur, de m'interroger, de me demander mes observations, ainsi que celles qui ont été faites, jusqu'à ce jour, par les deux mille médecins qui m'ont adressé des malades. Et pourquoi n'avez-vous fait aucun essai sur des humains ?

Le professeur, dont les mains sèches étaient posées comme des pattes d'oiseau sur la barre, ne m'a même pas regardé. Il a haussé imperceptiblement ses épaules pointues.

Le juge Préau n'est pas convaincu. Les balances de la justice sont entre des mains intègres.

— Monsieur le Professeur, dit-il, rien ne prouve, peut-être, scientifiquement, que M. Mességué guérit, mais il faut reconnaître que de nombreux malades, après avoir subi son traitement, estiment qu'ils le sont. Alors à quoi attribuez-vous ces résultats ?

— Comment voulez-vous que des patients qui suivent le traitement ordonné par leur médecin et qui ont, en plus, confiance en Mességué, ne guérissent pas ?

A nouveau le public a ri. Décidément on s'amusait bien à mon procès. Mon sens de l'humour était un peu émoussé car depuis des années j'avais à souffrir ce genre d'affirmation.

— C'est simple, Monsieur le Président, a continué le professeur, nous pouvons distinguer trois cas. Le premier : le sujet n'était pas malade, il s'est cru malade ; peut-être son médecin (*errare humanum est*) l'a-t-il, lui aussi, cru atteint. Mességué le traite, le mal illusoire disparaît. Les témoignages du malade et du médecin sont alors sans valeur puisque M. Mességué n'a guéri qu'un homme bien portant.

« Deuxième cas : un véritable malade suivait, depuis longtemps, un ou plusieurs traitements médicaux. Ceux-ci d'après lui ont tardé à agir. Il va voir Monsieur Mességué qui lui ordonne des bains de pieds, lesquels coïncident, alors, avec le moment précis où les remèdes pris précédemment deviennent efficaces. M. Mességué récolte les fruits de ce traitement. Pour moi il n'a guéri qu'un malade déjà guéri. Une nouvelle fois il récolte des attestations.

« Troisième cas : le patient est un psychopathe. Pour cette sorte de malade il existe des placebos, c'est-à-dire une pilule de mie de pain et le lendemain le patient se trouve mieux. Les bains de pieds ou de mains jouent ce rôle. Monsieur Mességué a fait, sans le savoir, de la médecine psychosomatique : il a guéri une personne qui l'était virtuellement.

— C'est le procès de Jeanne d'Arc ! a crié dans la salle une voix mi-goguenarde, mi-indignée.

Le président Préau n'a pas été satisfait :

— Merci, Monsieur le Professeur. Pouvez-vous nous dire, maintenant, ce que vous pensez des malades qui n'ont suivi, avec l'autorisation ou sur les conseils d'un médecin, que le traitement Mességué, et dont la guérison a été également constatée ?

Le professeur a eu un geste sec d'impuissance :

— Je dirais, monsieur le président... je dirais... que c'est Lourdes !

— Comme vous dites, c'est vraiment très simple ! a ironisé Me Pierre Pasquini.

Et le président :

— Comment se fait-il, monsieur le professeur, que vous n'ayez pas pensé à interroger les malades qui se sont prétendus guéris ? J'aurais même souhaité qu'ils fussent examinés par vous.

— Manque de temps, monsieur le président, ils sont trop nombreux...

— Vous auriez pu prendre contact avec monsieur Mességué et lui poser des questions, le confondre...

Le professeur se dresse :

— Monsieur le président, croyez-vous qu'à l'époque où la science légale a presque dominé le problème des hormones et celui des allergies, à l'époque où les connaissances rationnelles ont permis la découverte des antibiotiques, la maîtrise de l'anesthésie, où on a fait d'énormes progrès dans la réanimation... croyez-vous qu'à l'époque du microscope électronique, il existe un réel intérêt à étudier les expériences folkloriques de Monsieur Mességué ?

Aucune force, même pas celle de Me Pasquini, n'aurait pu me retenir. J'ai bondi :

— Mon folklore, monsieur le professeur, a permis de sauver des malades qui, malgré votre médecine en progrès permanent, étaient amenés à envisager le suicide comme dernière solution.

Monsieur le professeur ne m'a pas répondu, il en avait terminé avec moi. On pouvait passer aux dépositions des témoins. Ceux de l'accusation étant appelés en premier, la chose fut rapidement menée : il n'y en avait pas ! Il n'était pas possible de considérer comme tel le policier qui déclara : « Sur commission rogatoire j'ai opéré au domicile du prévenu une perquisition au cours de laquelle j'ai saisi des bidons en matière plastique, d'une hauteur de 12 centimètres sur 15 environ de largeur... »

Restait ceux de la défense, les miens. Je crois n'avoir jamais été mieux et plus entouré. Avant leur audition, Me Pasquini a tenu, pour élever le débat, à donner lecture de quelques lettres comme celle de Mme Bailly qui présidait aux destinées d'une des plus grandes pharmacies parisiennes, la seule à avoir un rayon d'herboristerie parfait :

« Depuis trois ans et demi, je suis soignée par M. Mességué, après avoir essayé quantité de traitements médicaux inefficaces.

« J'étais atteinte de bronchite chronique et handicapée par une colonne vertébrale disloquée suite d'un gros amaigrissement. Cela m'occasionnait des douleurs parfois intolérables d'autant plus que la cellulite avait envahi mes jambes complètement déformées. Très vite, j'ai ressenti une amélioration très sensible qui à présent me permet de mener à nouveau une vie normale exempte de fatigue.

« Je suis infiniment reconnaissante à M. Mességué de m'avoir ainsi transformée par ses plantes et redonné goût à la vie. »

Elle était suivie par d'émouvantes attestations de médecins comme celle du Dr S. Guéroult, ancien externe des hôpitaux de Paris. « J'ai été informé de l'inculpation de M. Mességué. Celui-ci a soigné deux de mes filles. La première, Alix, en mars 1961 à l'âge de onze ans. Le traitement a duré un mois et ma fille a été complètement guérie. Elle n'a jamais été malade depuis et suit sa seconde au lycée avec brio.

« Les résultats obtenus sur cette enfant qui avait toujours été très délicate m'ont incité à conduire ma deuxième fille à M. Mességué en décembre 1961. Enfant très fragile, manquant très souvent la classe, elle est maintenant en 4e et très bonne élève.

« L'enfant n'a pas été malade une seule fois de l'année scolaire 64-65. Les consultations et les plantes m'ont été données toujours avec beaucoup de courtoisie et de réconfort. »

Mais la lettre qui fit le plus sensation fut celle du Président Antoine Pinay :

« Maurice Mességué, qui m'a été présenté et recommandé par un des plus hauts fonctionnaires de la Seine, a apporté de grandes améliorations à la santé d'une de mes parentes. Celle-ci souffrait, depuis de longues années, d'arthrite très douloureuse, et aucun médecin n'avait pu lui apporter ni même lui promettre un soulagement... »

C'était l'attestation d'un très grand honnête homme qui ne se préoccupait pas de savoir si sa position lui autorisait ce geste, s'il n'en serait pas critiqué. Il l'avait fait parce qu'il estimait qu'il était de son devoir de le faire. Pour lui le repos de sa conscience passait avant toutes les considérations égoïstes d'intérêt personnel.

Et tandis que Me Pierre Pasquini donnait lecture de ce témoignage, je revoyais ma première entrevue avec Antoine Pinay. Il m'était apparu comme le type même du Français. Taille moyenne, complet modeste légèrement serré aux entournures, portant à la boutonnière le discret liséré de la médaille militaire. Le chapeau, un

peu démodé, indiquait un souci d'ordre et d'économie, celle qui fait que l'on dépense juste un franc de moins que le montant de ses gains.

Il était chaussé correctement et confortablement de box-calf soigneusement cirés, les deux pieds bien posés sur la terre. Cet homme-là ne se prenait ni pour Jeanne d'Arc ni pour Napoléon. Du premier coup d'œil je l'avais trouvé parfait : franc, exact, précis, solide, refusant toutes les sollicitations de la vanité. Pour moi il était le portrait de l'honnête homme. Il était venu me voir sans profiter de son titre et de son nom. Son entrée avait été assez étonnante. Il était arrivé en poussant, sur trois cents mètres, sa voiture en panne comme l'aurait fait monsieur Tout-le-Monde. Le garçon fougueux que je suis et l'Auvergnat tranquille qu'il est se reconnurent tout de suite pour être nés de cette même famille paysanne qui a fait notre pays.

Et très vite nous sommes devenus des amis. Son petit appartement du boulevard Suchet, meublé dans un Empire orné de très peu de bronzes, lui allait bien. La première fois que j'y suis venu pour dîner il m'a dit dès l'entrée :

— Otez donc votre veston, Mességué !

Cette invitation à me mettre à l'aise a donné le ton à nos relations. La fin de sa phrase : « Sinon vous allez m'obliger à remettre le mien » était bien à l'image de son caractère, fait de gentillesse discrète et de tact.

Je suis allé le voir souvent. Le président montait son escalier deux marches par deux marches, d'une même foulée, sans faiblir. « Mes invités, disait-il, doivent me suivre. Je leur fais le coup d'Henri IV à Sully, mais en hauteur ! »

Avec Edouard Herriot, Churchill et Robert Schuman, Antoine Pinay est l'homme qui m'a le plus appris. Ils avaient tous des choses différentes à me dire mais que leurs leçons m'ont été précieuses ! C'est une grande chance que de pouvoir rencontrer des hommes de cette qualité.

— Je vais vous confier ce qui fait ma force, m'avait dit Antoine Pinay, je n'ai pas de besoins, je n'aime pas le faste, je n'aime pas l'apparat.

Je lui avais répondu :

— Et si un jour vous êtes à l'Elysée, Monsieur le Président ?

A cette époque on y pensait beaucoup.

— L'Elysée ? En aucun cas, je ne voudrais y aller. Personne ne pourrait m'empêcher de rentrer chez moi le soir.

« Le gouvernement d'un pays, pour un homme sérieux et sain, se doit d'être simple, comme une petite affaire de famille. Voyez-

vous, Mességué, même face aux plus inextricables complications, on peut toujours être simple si on le veut vraiment.

« Simple... simple », il répétait ces mots, les yeux fixés au sol.

— L'aventure est une malhonnêteté. La légalité c'est la continuité, rien d'autre !

Il disait tout cela de sa voix tranquille, précise, un peu sèche. Son visage était immobile. Sa volonté de ne faire appel à aucune forme d'éloquence finissait par lui en donner une plus grande encore. Il se défendait de l'être mais c'était vraiment un magnétiseur.

En l'écoutant, j'éprouvais un sentiment de paix que j'avais perdu auprès des hommes des villes, agités, anxieux, qui constituaient ma clientèle. Avec lui, effectivement, tout devenait simple, rassurant ; rien ne pouvait être grave. Cet homme aurait apporté le calme en enfer en y établissant une température normale et constante. Ces qualités-là, il les apportait partout. Il a administré les finances de la France avec le soin méticuleux qu'il accordait à sa comptabilité quand il était tanneur à Saint-Chamond.

J'ai pu me rendre compte qu'Antoine Pinay était considéré comme un grand financier par David Rockefeller, un orfèvre en la matière...

Quand je l'avais rencontré aux Antilles, il m'avait dit :

— Pour nous Américains vous êtes un peuple très étonnant. Vous avez tout le temps des ennuis avec votre monnaie et vous avez sous la main un très grand financier : Antoine Pinay. Pourquoi ne l'utilisez-vous pas plus souvent ? Vous parlez beaucoup de logique mais vous ne l'êtes pas !

La vitalité de Pinay était étonnante. A soixante-dix ans passés il paraissait vingt ans de moins et un jour j'ai osé lui demander quel était son secret.

— Il n'y en a pas. Je suis resté ce que j'étais. (Et il m'a tapé amicalement sur l'épaule.) Il n'est rien de ce que je faisais à quarante-cinq ans que je ne puisse toujours faire...

Il a marqué un léger temps d'arrêt :

— Absolument rien, qu'on se le dise.

— Si vous n'avez pas de secret, vous avez au moins une méthode.

— Tout au plus une discipline : 750 grammes de fruits par jour, je me soigne par les fruits... Ce qui ne m'empêche pas de reconnaître le mérite de vos plantes.

Il m'avait regardé bien en face :

— Et si, un jour, vous avez des ennuis, Mességué, n'hésitez pas à m'appeler, je viendrai parler de vous.

Il n'avait pas pu venir mais il avait écrit.

Certaines dépositions furent assez inattendues. Le propriétaire

d'une marque d'analgésique très connue m'a remercié de l'avoir guéri.

Le président lui a demandé :

— Mais de quoi souffriez-vous ?

— De maux de tête !

Madame Lip (les montres), est venue de Suisse pour dire : « J'étais toujours fatiguée, le matin je ne me réveillais pas, maintenant je suis toujours à l'heure ! »

Un haut magistrat, le président Raymond de Balazy, qui créa le réseau de résistance « Marco-Polo », exposa qu'il souffrait de crises d'asthme extrêmement violentes.

— J'ai demandé au professeur B., qui me suivait, si je pouvais aller consulter un empirique. Il m'a dit : « Lequel ? » Je lui ait répondu : « Maurice Mességué ». Alors, il m'y a autorisé. Aujourd'hui je suis guéri.

Après lui le Prince L. de B. déposa avec humour :

— Je croyais découvrir une sorte de mage couvert de grigris et j'ai trouvé un être vrai et compétent. Et il m'a guéri.

Ces mots terminaient toutes les dépositions, ils en étaient le leitmotiv. C'était le « Deo gratias » des longues litanies de la maladie.

Trois médecins, mes clients, se sont succédé : les docteurs T., G. et la doctoresse A. P.-C. qui a précisé tout de suite sa pensée : « La science est une très belle chose, mais elle a ses limites. Et ce n'est pas moi, avec mes diplômes, qui ai pu guérir ma fille de l'eczéma dont elle souffrait, c'est monsieur Mességué ».

Au fur et à mesure que ces médecins parlaient je sentais que la déposition du professeur Vignoli perdait de son intérêt sur tous les plans : scientifique et humain. J'ai toujours, cela est bien normal, suivi mes procès avec passion. Mais celui-ci m'angoissait plus que les précédents, je sentais qu'il allait être très important pour moi.

Le dernier médecin que l'on a entendu a été le chirurgien Krebs, professeur à l'Université de Bâle.

— Moi, représentant de la médecine classique, j'atteste sans honte, mais, je l'avoue, non sans envie, de la réussite des traitements de Maurice Mességué dans les domaines où notre science actuelle ne nous permet pas d'intervenir avec un succès appréciable.

« Des médecins, au nom de la législation de votre pays, estiment qu'ils doivent poursuivre monsieur Mességué ; c'est peut-être leur devoir. Mais la justice ne peut s'exercer incomplètement : mon devoir à moi est de vous dire que cet homme...

Il m'a désigné du doigt :

— ... que cet homme a guéri ma femme, qui souffrait depuis

toujours d'un asthme chronique contre lequel nous étions impuissants.

— Ce témoignage, monsieur le professeur, vous honore, a dit le président Préau.

— Je vous remercie, monsieur le président. Et ne croyez pas que je sous-estime l'importance de ma déposition, je sais qu'un médecin diplômé témoignant pour un guérisseur qui utilise les vieux traitements empiriques crée un précédent grave. Pour moi, du jour où il a guéri ma femme, j'ai considéré que M. Maurice Mességué était des nôtres. Il appartient à l'armée des gens qui soulagent le mal, traquent et détruisent la maladie. Peu m'importe qu'il en ait ou non l'uniforme : ce qui compte est qu'il soit un bon combattant !

Grand, athlétique, des épaules de rugbyman, les cheveux drus coupés en brosse rude, le regard clair, le visage bronzé, le député Pierre Clostermann est venu à la barre. Pilote de chasse, l'auteur du « Grand Cirque » a levé la main pour dire : « Je le jure. » Sa voix nette était celle d'un homme qui connaît la valeur des mots et de leur engagement.

— Je suis un homme très occupé. Mais pour venir témoigner pour Maurice Mességué, j'aurais été au Pôle Nord si on me l'avait demandé.

« Ma femme souffrait déjà depuis plusieurs années de douleurs dans la colonne vertébrale que d'innombrables consultations de spécialistes rhumatologues n'avaient pas atténuées.

« Soudain, dans les premiers jours de 1964, un soir, ma femme ressentit de très vives douleurs à l'œil droit et il fallut, le lendemain matin, une intervention d'urgence du Dr Ganem, ophtalmologue à Paris, pour sauver son œil. Entre autres, mon épouse était atteinte d'une hépatite aiguë. Cette chaude alerte passée, il fallut trouver la source du mal. Alors commence un long pèlerinage de tous les spécialistes de la vue, de la colonne vertébrale, du système nerveux, en gynécologie, sans parler des examens dentaires prolongés ; d'innombrables analyses, radios, prises de sang, etc. furent pratiquées pendant plus de six mois chez les plus grands spécialistes de la Faculté. Elles aboutirent à des résultats négatifs. Tous finalement étaient d'accord sur un point : il s'agissait d'un virus filtrant dans la colonne vertébrale. Le cas était assez fréquent et la médecine impuissante. Le seul traitement possible était la cortisone à dose continue. Malheureusement mon épouse se révéla allergique, nous étions désespérés d'autant plus que la vue de ma femme baissait de jour en jour. Elle en était arrivée au point où déjà ses mains l'aidaient à aller et venir dans l'appartement. Elles apprenaient les gestes des aveugles...

— Qu'avez-vous fait alors ? interrogea le président dont l'émotion devenait visible.

— J'ai demandé audience au général de Gaulle et l'ai supplié de me recommander au professeur qui l'avait opéré de la cataracte. A l'hôpital Rothschild cet ophtalmologiste, après avoir examiné ma femme, m'a dit : « Il n'y a plus rien d'autre à tenter. — C'est impossible ! ai-je répondu. J'irai voir n'importe qui, je ferai n'importe quoi... »

« Il a eu un geste d'impuissance qui devenait pour moi celui de la fatalité. D'une fatalité contre laquelle je me révoltais.

« Le lendemain, des amis à la Chambre me conseillèrent d'aller voir Maurice Mességué. Je haussai les épaules. Je suis un homme qui croit aux sciences exactes. Quand on confie sa vie à un avion à réaction on sait que l'empirisme n'existe pas.

« J'allai faire part de mes doutes au professeur de l'hôpital Rothschild, et je lui demandai :

« — Ne pensez-vous pas qu'il a surtout une action psychique ?

« Sa réponse fut assez évasive. Il admit que dans ces circonstances et si cela pouvait apporter au moins une satisfaction morale à mon épouse, il n'y voyait pas d'inconvénient majeur et préférait l'ignorer.

« Il faut noter qu'alors les vitesses de sédimentation, contrôlées de 15 jours en 15 jours, s'aggravaient, que tous les signes précurseurs d'une grave rechute étaient réunis.

« Nous nous rendîmes alors chez M. Maurice Mességué, qui conseilla à ma femme un traitement de bains de pieds et de mains à base de plantes. Je me croyais au Moyen Age !

« A ma grande surprise, M. Mességué a demandé que le contrôle de vitesse de sédimentation continue à être fait comme précédemment.

« A la surprise des spécialistes de la Faculté les vitesses de sédimentation s'améliorèrent immédiatement pour devenir normales au bout de trois mois. Bien entendu, du jour où le traitement Mességué fut commencé, toutes les autres médications avaient été abandonnées qui pouvaient être considérées comme orthodoxes. Les douleurs rhumatismales qui paralysaient ma femme surtout la nuit et rendaient tout déplacement impossible par leur violence s'arrêtèrent brutalement. C'était un succès.

« Il est curieux de noter qu'ayant fait en novembre et décembre 1964 un long voyage en Australie et en Nouvelle-Zélande durant lequel elle négligea de suivre le traitement de Mességué, elle fut incontinent reprise par les douleurs et sa vitesse de sédimentation, contrôlée au retour, indiqua un début de rechute. Le traitement Mességué reprit immédiatement dans les 15 jours qui suivirent, les choses redevinrent normales et le sont restées depuis.

« J'ajouterai, M. le Président, que malgré mes plus vives sollicitations, M. Mességué n'a jamais accepté la moindre rémunération et qu'il en a été de même pour deux ou trois personnes désespérées de petits moyens que je lui ai envoyées.

— A quoi pensez-vous que l'on puisse attribuer de tels résultats ? demanda le Président.

— Je ne chercherai pas, M. le Président, à trouver une explication aux faits que je viens de vous relater. Je suis ingénieur dans l'aéronautique et si la mécanique des fluides, la résistance des matériaux n'ont plus beaucoup de secrets pour moi, j'avoue ma totale ignorance des problèmes médicaux pour lesquels, comme chacun, j'ai toujours fait confiance aux praticiens diplômés par la Faculté.

« Dans le cas de ma femme, ces derniers ont déclaré forfait et ma présence ici n'est que le modeste témoignage de ma profonde reconnaissance envers un homme qui a rendu l'espoir et la santé à mon épouse — en un mot, qui l'a guérie, si c'est là le sens qu'on veut donner au mot « guérisseur ».

A la fin de sa déposition la voix de Pierre Clostermann s'était enrouée et c'est dans un silence ému que j'ai entendu le président dire :

— Le tribunal vous remercie pour la sincérité de votre témoignage.

J'avais beau connaître tous ces hommes, savoir ce qu'ils allaient dire ; dans cette salle de justice il me semblait les entendre pour la première fois. J'avais encore la gorge serrée par la déposition de Pierre Clostermann quand Albert Mason, 48 ans, directeur départemental du Centre Artisanal des Alpes-Maritimes, président de la section locale de l'œuvre pour les enfants inadaptés, est venu à la barre. Avec lui je pensais que mon procès risquait d'avoir une signification et une portée nouvelles. La question que son cas allait poser était : « Pour respecter la légalité a-t-on le droit de priver un malade d'une chance de guérison, peut-être d'une chance de vie ? »

— Essayez d'imaginer, monsieur le Président, la vie d'un homme dont le fils est un « demeuré » — oui, c'est ainsi que l'on désigne ces enfants arriérés — mais moi je n'ai pas peur des mots et je dis : un « idiot ». Et savez-vous pourquoi il est ainsi ? Par suite d'une grave faute commise par le médecin accoucheur à sa naissance.

« Il est devenu... j'allais dire : hélas !... un adolescent. Et, à 17 ans, ce garçon qui ne pouvait pas vivre comme les autres a fait sa première crise d'agressivité. Il a commencé à être méchant,

même avec moi qui avais réussi à capter sa confiance, à chercher querelle à tout le monde. Il a refusé de manger. Je l'ai vu possédé par la violence, devenir une bête enragée. Les voisins avaient peur. On me demandait pourquoi je ne l'avais pas fait interner. Je suis allé consulter un médecin. Il m'a dit : « Vous ne pouvez pas le garder chez vous. Votre fils deviendra un danger public. » Peut-être ne comprenez-vous pas ce que pense un père auquel on dit : « Votre fils est une bête nuisible ». Eh bien, je vais vous le dire : il pense qu'il lui restera toujours une solution : la mort pour son enfant et pour lui.

« C'est alors que j'ai entendu parler de Maurice Mességué. J'ai demandé son avis à mon médecin, qui m'a conseillé d'essayer.

« Je savais que M. Mességué n'acceptait pas les cas trop graves ou trop délicats. Je ne lui ai rien caché, je lui ai dit : « Rien n'agit sur mon fils, ni les tranquillisants ni les somnifères. Jours et nuits ses muscles tremblent d'impatience et ses nerfs sont tendus. » Il m'a répondu : « Je vais essayer d'améliorer son état. » J'ai pensé qu'il n'avait pas compris et je lui ai crié : « Mon fils est fou, fou furieux ! — Je sais, mais faites-lui prendre des bains de mains que je vais composer pour lui. »

« La première séance a été très dure. J'ai dû appeler à l'aide plusieurs amis. Mon fils nous jetait les bains au visage. Puis il a fini par se calmer. Au bout de quelques semaines les crises de violence avaient cessé. Peu à peu il est redevenu doux et calme. J'en étais heureux pour lui, car il ne pouvait plus connaître d'autres bonheurs que cette tranquillité.

« Au printemps de l'année dernière, M. Mességué m'a annoncé qu'il craignait d'être obligé de suspendre le traitement de mon fils. Son cas était trop grave pour qu'il continue à le soigner alors qu'il faisait l'objet d'une instance judiciaire...

Monsieur Mason s'est tu. La salle entière écoutait ce silence. Puis, il a regardé fixement le président Préau et il a crié d'une voix angoissée :

— Que vais-je devenir maintenant sans les plantes de Maurice Mességué ? Il va recommencer. Et il faudra que je le fasse enfermer. Oui, que vais-je devenir, Monsieur le président, si le seul homme qui peut le soigner n'en a pas le droit ?

Dans le public des femmes pleuraient sans retenue. Des hommes toussaient. Les yeux des magistrats eux-mêmes reflétaient un peu de l'angoisse de ce père dont le cri avait bouleversé la salle.

En l'entendant, ce n'est pas un sentiment de triomphe que j'ai éprouvé mais de peur. Disposer de ce pouvoir me paraissait bien redoutable.

Quand le procureur Lafargue s'est levé, la présence de ce jeune

demeuré ne s'était pas effacée. Et le réquisitoire qu'il a prononcé manquait d'éloquence dans la mesure où il manquait de conviction : « ... Il est certes possible que Mességué ait soulagé, guéri même, de nombreux patients... Il n'en reste pas moins qu'il reconnaît avoir, sans diplôme de médecin, pratiqué des actes médicaux... Mais, comme il n'existe aucun élément permettant de penser que son action ait été nocive, je me bornerai à demander une application modérée de la loi ».

Quand le président a dit : « La parole est à la défense », Me Pasquini s'est levé. Sans effets oratoires, sans envolées lyriques, le visage encore ému par la déposition de Monsieur Mason, il a donné au débat sa dimension véritable : « Vous allez dire, Monsieur le président, qu'il ne vous appartient pas de faire les lois, mais d'appliquer celles qui existent. Je vous répondrai que l'Histoire montre que parfois la Justice — et c'est son honneur — a suggéré les lois. Vous tenez peut-être entre vos mains, par votre sentence, l'avenir de la médecine libre, et de la médecine tout court. »

Le président Préau, selon l'usage, mit son jugement « en délibéré ». C'est à la fois l'honnêteté de la Justice et son habileté que de s'accorder, ainsi, le temps de la réflexion : et puis quelles passions ne risqueraient pas de soulever certaines sentences, si elles étaient rendues à l'audience même, devant un auditoire aux nerfs surexcités par les débats !

Je savais et je sentais que ce procès était un peu le bouquet de mon feu d'artifice judiciaire. J'aurais dû en retirer une certaine vanité. En une seule audience s'était reconstituée, devant mes yeux, mon ascension sociale, mes cas de conscience, la réalité de mes « pouvoirs » de guérisseur. J'aurais dû être heureux et je ne l'étais pas. Une grande lasssitude m'avait envahi là où d'autres auraient sablé le champagne. J'ai marché dans une nuit pleine de cigales et d'odeur d'herbes. Tout ça parce qu'un homme avait crié justice pour son enfant débile et que je savais qu'on ne nous accorderait à lui, comme à moi, que la possibilité d'obtenir satisfaction dans l'ombre et toujours illégalement.

Pourtant, ce jour-là, j'avais même fait la paix avec l'Ordre des Médecins, il n'était plus contre moi. Les médecins, ces hommes que le petit paysan de Gavarret avait tant admirés, lui avaient tendu une main confraternelle. On croyait en moi, c'était certain.

Mais au bout de ce chemin se dresserait toujours le barrage de la justice. Ce mur contre lequel je ne pourrais jamais rien.

C'étaient des pensées de la nuit. Le lendemain les journaux criaient pour moi : « Victoire » et titraient : « Le procès de Grasse.

le point de départ de la médecine libre ». « Puisque ce guérisseur guérit, acquittez-le ! »

Le tribunal n'alla pas jusque-là. Mais sa sentence, rendue le 6 mai, comportait cet attendu : « Un jugement n'a pas à apprécier la valeur scientifique d'un traitement médical. Il est reconnu cependant qu'en maintes circonstances Mességué a obtenu des guérisons à vrai dire surprenantes. » Et je n'étais condamné qu'à 1 000 francs d'amende — moins de la moitié du minimum fixé par la loi : 2 400 francs.

C'était tout de même, encore et toujours, une condamnation.

Le seul procès que j'ai gagné ne l'a pas été en France mais en Allemagne. Ce n'était pas non plus pour exercice illégal de la médecine mais tout de même comme guérisseur.

Si mon père avait été auprès de moi, il m'aurait dit : « Mon chéri, on est toujours puni par où l'on a péché. Tu as été vaniteux et tu en as reçu la récompense. » Et je crois qu'il aurait eu raison.

Pourtant c'est bien difficile de dire non à des journalistes de la télévision qui, à l'issue d'une conférence donnée à Munich, vous déclarent :

— Monsieur Mességué, votre conférence nous a beaucoup intéressés, nous aimerions vous consacrer une émission. Vous soignez énormément d'Allemands et nous sommes sûrs que notre public serait heureux de vous connaître, de savoir qui vous êtes, comment vous vivez...

Mon premier réflexe, intuitif, a été de refuser. Mais comme il était très flatteur de penser que mon travail était apprécié, que le nom des Mességué était connu, j'ai tout de même accepté.

Pendant un mois, des reporters, des techniciens aimables, et qui m'ont paru compétents, m'ont demandé de me prêter aux tournages de différentes séquences. Comme ils désiraient un décor de luxe qui rende bien, disaient-ils, l'atmosphère de la Côte d'Azur telle que se la représentent les Allemands, ils m'ont filmé dans la propriété d'amis : à cheval, conduisant une voiture de play boy, nageant dans une piscine, parlant avec de jolies femmes. Ce qui n'était pas désagréable.

Chaque fois que je leur objectais : « Mais, ce que vous me demandez n'a pas de rapport avec la phytothérapie », ils me répondaient : « Il faut beaucoup de mètres de film pour en conserver quelques-uns à la projection. Et puis, ces images sont une bonne publicité touristique pour la France. »

Le 31 juillet 1967, l'émission fut diffusée sous le titre « Le Magazine de la Santé ». Elle durait quarante minutes et constituait contre moi le plus terrible réquisitoire que j'ai jamais eu à subir.

Les caméras s'attardaient avec une complaisance fâcheuse sur la richesse des propriétés, sur la somptuosité des ameublements qui m'avaient servi de cadres. De plus le commentaire était écrasant, quelque chose dans le genre : « Regardez bien dans quel luxe fracassant vit ce pin-up boy de la guérison... C'est avec l'argent de ses malades qu'il l'a payé. C'est en exploitant la souffrance humaine. »

Ce n'était pas tout. Je n'avais pas que l'air d'un petit satrape oriental, qui se moque de la douleur des autres, entouré de femmes élégantes et complaisantes ; j'étais devenu le plus abject des guérisseurs. Dans la dernière partie du film on voyait une femme, de dos, photographiée dans une pénombre propice, qui déclarait que j'avais pour des sommes exorbitantes, soigné son mari pour un cancer et qu'il en était mort. C'était très grave. Le commentateur ne se gênait pas pour se transformer en accusateur et osait dire que je spéculais sur le cancer.

J'étais à la fois indigné et révolté. Je ne comprenais pas pourquoi on m'attaquait aussi violemment et méchamment. J'avais toujours eu d'excellents rapports avec les Allemands et je n'étais absolument pas préparé à ce genre de procédé.

Sur les conseils de mon ami Me Floriot j'ai attaqué en diffamation la direction responsable de l'émission.

Le procès a eu lieu à Berlin-Ouest en septembre 1967. C'était la première fois qu'un avocat français plaidait, dans sa langue, en Allemagne, devant la 16e chambre de Landgericht. L'audience a commencé d'une manière assez inhabituelle. Le président a déclaré d'entrée :

— Pour édifier le tribunal il est indispensable de voir d'abord l'objet du litige, c'est-à-dire le film que le plaignant accuse de l'avoir diffamé.

En une longue procession de voitures nous nous sommes tous transportés aux studios de la télévision allemande.

Je reconnais que, techniquement, ce film était fort bien fait et il n'en était que plus dangereux. Le voir devant tous ces gens me rendait malade de honte et d'indignation. J'avais le curieux sentiment d'être coupable et je l'étais de m'être laissé, aussi sottement, abuser. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la fable « Le Corbeau et le Renard ». Comment n'avais-je pas senti que tout ce luxe n'était pas celui de mon personnage ? qu'il était incompatible avec la modestie de mon métier ? Ma seule excuse était dans la confiance naïve que j'ai dans les hommes.

Me Floriot était assisté d'un grand avocat, le Dr Friedrich-Karl,

homme honnête et parfaitement loyal, qui avait été indigné par ce film et par le procédé qu'on avait employé contre moi.

Ce fut également l'avis du tribunal qui a rendu son jugement en octobre 1967, interdisant la diffusion de onze des séquences du film, jugées diffamatoires.

Ce succès, comme tous ceux que j'ai eus auprès de la justice, m'a tout de même laissé comme une amertume dans la bouche.

Il m'était impossible de ne pas penser qu'en Allemagne, comme en France, si j'avais été un honorable docteur en médecine, personne n'aurait songé à s'attaquer à moi.

Il est bien délicat de présager l'avenir mais je pense, tout de même, que le procès de Grasse est mon dernier. Ma constance à comparaître, comme coupable, mériterait bien ce repos.

Je crois que les magistrats, dont beaucoup sont devenus mes amis, sont lassés de me poursuivre, de condamner inéluctablement un guérisseur parce qu'il guérit. Dans l'un de mes derniers procès, je me souviens de l'exaspération de ce président de chambre qui, dès l'ouverture des débats, s'est tourné vers l'avocat du Conseil de l'Ordre et lui a demandé sèchement :

— Allons, Maître, ne perdons pas de temps : combien voulez-vous ?

Depuis, entre le Conseil de l'Ordre et moi, les choses ont bien changé. Je suis, maintenant, en très bons termes avec lui. Pendant près de vingt ans il m'a traîné dans la boue. Aujourd'hui Me Mouquin, avocat du Conseil de l'Ordre, participe avec moi à des débats télévisés. En avril 1969, le C.R.I.C. (Centre de Relations internationales culturelles) a organisé un débat dans lequel j'apportais une contradiction courtoise à Me Mouquin. Pour moi cette confrontation avait une grande importance. C'était la première fois que ce face à face avait lieu. Et j'ai pu « m'expliquer » avec ce représentant de l'Ordre autrement que dans l'enceinte d'un palais de justice. Et ce jour-là ce n'est pas moi qui ai attaqué l'Ordre mais un de ses membres, le Dr Cherchève :

— Voyez-vous, à partir du moment où l'on sort des sentiers battus, on est un guérisseur, on est illégal, on est suspect. Rappelez-vous que Laennec lui-même a été éliminé, que Claude Bernard n'a jamais pu entrer à l'Académie de Médecine, que Pasteur a eu les pires ennuis... Quant à Freud, s'il revenait actuellement, il serait considéré comme un guérisseur du plus mauvais aloi, un simple charlatan.

Et le docteur Cherchève cite cette déclaration de l'académicien Louis Armand : « Actuellement, qu'un homme soit ingénieur, architecte ou médecin, l'évolution, dans toutes les disciplines, est telle que, lorsqu'il a terminé ses études, il ne sait absolument rien.

Il est exactement l'équivalent de l'apprenti plombier à qui on a donné une clef anglaise et un marteau avec lesquels il va apprendre à travailler. »

— C'est particulièrement vrai, conclut-il, pour la médecine. Au départ, nous possédons uniquement ce que nous « avons dans le ventre ». Et il y aura de grands médecins, comme il y aura de grands guérisseurs, selon la personnalité de chacun. M. Mességué a dit : « La médecine n'est pas une science, c'est un art. » Je suis absolument de son avis.

« On reproche aux guérisseurs d'être des empiriques ? Comme si toute la médecine, à l'origine, n'avait pas été empirique ! La première fois que l'on a donné de la digitale à quelqu'un, on ne savait absolument pas si elle allait le faire crever ou lui améliorer le cœur. Et la première fois que l'on a vacciné un malade, ç'a été la même chose...

Si je ne suis pas à l'abri légalement d'être poursuivi je crois l'être moralement. Je vois mal l'avocat de l'Ordre qui a reconnu, publiquement, mon honnêteté, se dresser contre moi.

D'ailleurs, j'ai toujours vécu en plein paradoxe. L'Ordre des Médecins me poursuivait en justice tandis que ses membres m'envoyaient des malades et sollicitaient mes soins pour eux. Pour moi, l'Ordre n'a jamais représenté vraiment les médecins. Avec lui je n'avais que des rapports d'accusé à accusateurs. Avec eux il en allait, déjà, tout autrement. Je peux dire que nous avons toujours eu des contacts humains. J'appartiens, comme eux, à la race des hommes qui aiment guérir, pour lesquels soigner passe avant toutes autres préoccupations. Nous avons aussi des rapports « confraternels ». Au moment où j'étais le plus traqué les médecins continuaient à me soutenir, à croire en moi, en m'envoyant des malades. Ils le font aussi parce qu'ils savent bien que je suis un homme prudent. Je dis : « Je vais tenter de vous améliorer » et jamais : « Je vais vous guérir ». Mais cependant il est incontestable que j'ai guéri.

Il est évident que je n'ai pas guéri tout le monde, que j'ai eu des échecs. Mais je ne suis responsable de la mort de personne et je crois que cela est primordial. J'ai aussi la satisfaction de pouvoir dire que je n'ai jamais aggravé un cas. Je n'ignore pas non plus que dans certains milieux médicaux on dit facilement : « Oh, Mességué est un malin, il ne traite que des cas sans gravité. » Je ne suis pas de cet avis. Les troubles de la circulation, de la digestion, les rhumatismes, les névrites, l'eczéma, l'asthme, l'obésité ne mettent peut-être pas forcément en péril de mort un homme, mais ils handicapent toute une vie.

Pour sauver un malade, tous les jours des médecins se dévouent, et très souvent ils y parviennent. C'est peut-être parce qu'ils sont dominés par ces responsabilités et ces actes graves, qu'ils ont moins de temps à accorder aux « petites choses ». N'est-il pas très utile, alors, que j'en fasse mon quotidien ?

Je préfère de beaucoup être le guérisseur des « laissés pour compte » que le charlatan des maladies graves.

27

DES VILLES ET DES HOMMES

La première fois que je suis allé de Gavarret à Auch mon cœur a battu. Je découvrais les plaisirs des voyages et je m'en émerveillais. Ensuite il y a eu Lectoure et Montauban, Bergerac et Nice. La France m'offrait ses villes et pour moi c'était, à chaque fois, l'aventure. Maintenant que j'ai parcouru le monde, ou à peu près, je sais que, si vaste soit-il, pour un homme il se réduit à son clocher. Le seul endroit qui donne ses dimensions à votre vie c'est votre village. C'est en y revenant qu'on prend conscience du chemin parcouru.

J'ai toujours aimé voyager parce que je suis curieux de tout et surtout des hommes. Je ne crois pas que ma vision du monde soit toujours très objective. Car je n'ai jamais pris un avion en me disant : « J'ai deux, ou quatre jours, devant moi, je vais aller voir un pays que je ne connais pas. » J'ai fait des conférences dans un grand nombre de pays mais j'ai toujours refusé de soigner ailleurs que dans mon cabinet. Ce qui n'a pas empêché les malades, partout où je suis passé, de me sauter dessus comme des puces affamées sur un chien tout frais.

Je me suis souvent demandé où étaient les gens bien portants ? Je ne peux pas arriver quelque part, en France ou à l'étranger, sans que mon téléphone sonne, que l'on frappe à ma porte : « Monsieur, donnez-moi un rendez-vous. » Ni m'asseoir à une table sans que mes voisins ne me fassent part de l'arbre généalogique de leurs maladies. Ou entrer dans un salon sans qu'un monsieur, à qui je viens d'être présenté, me dise : « Cher Monsieur, je ressens telle ou telle chose. Pouvez-vous me dire ce que vous en pensez ? »

C'est une grande responsabilité, cette possibilité de soigner qui est en moi. Et il m'est bien souvent arrivé au cours de mes déplacements de m'en effrayer.

C'est au Brésil, je crois, que j'en ai le plus souffert. J'y avais été invité par un ami Victor Civita, qui dirige là-bas une importante

chaîne de journaux. Et ma venue avait été annoncée assez tapageusement dans la presse. Les Brésiliens sont des gens très excessifs, très passionnés et comme, chez eux, on n'a pas peur des mots, les journalistes n'avaient pas hésité à dire que j'étais « homem milagre », l'homme du miracle !

Aussi, quand je suis arrivé à Rio, à l'hôtel Copacabana, une foule, difficile à évaluer, peut-être deux à trois cents personnes, assiégeait le palace, débordait le portier, qu'elle aurait piétiné sans même s'en apercevoir s'il ne s'était pas écarté, et s'est mise à tambouriner à ma porte. On aurait dit une grosse pluie d'orage sur un tambour. J'étais atterré et bouleversé. Parmi les cris, je distinguais des morceaux de phrases : « Ma jambe, Senhor, guérissez ma jambe. » « Mon enfant, ma femme, ma mère, mon fils. Rendez-lui les yeux, Senhor. Guérissez, guérissez, pitié... pitié. Ma vieille mère va mourir... Pitié. »

Guérissez-nous, guérissez-moi, pitié, revenaient sans cesse et j'avais le cœur serré d'entendre cette grande plainte qui traversait les murs. C'était une véritable cour des miracles qui battait à ma porte. Mais je ne pouvais rien faire. Leur ouvrir aurait été de la folie. J'étais angoissé à la fois par cette détresse et par la peur que faisait naître en moi ce fanatisme. La police a dégagé ma porte et a veillé sur mon repos. A chaque bout du couloir, les mieux habillés m'attendaient. Ils sont restés là toute la nuit. Et le matin quand j'ai ouvert la porte de ma salle de bains j'ai trouvé une famille de trois personnes assises sur la baignoire. Ils étaient passés par les toits.

N'ayant rien pu voir de Rio j'ai pris, avec Victor Civita, le premier avion pour Brasilia. En débarquant à l'aérodrome, des centaines de personnes m'attendaient en scandant : « Milagre ! Milagre ! »

On me tendait des enfants malades, comme si j'avais eu le pouvoir de les guérir à distance ! Je n'ai jamais tant souffert de mon impuissance, ni eu une envie plus désespérée de solitude. Je n'en pouvais plus... Cette foule me déchirait et me faisait peur. C'était intenable ! J'ai dit à Civita : « Je suis à bout. N'existe-t-il pas une île déserte où je pourrais oublier toute cette douleur, me reposer pendant trois jours ? »

— Je pense connaître ce qu'il vous faut, un véritable paradis, mais c'est à quatre mille kilomètres d'ici...Tobago est une île des Petites Antilles. C'est là que Christophe Colomb toucha terre lors de son troisième voyage. Elle est un peu plus habitée que de son temps, mais soyez rassuré c'est très calme, on n'y va même pas en voyage de noces. Vous y serez tranquille.

Après une escale à Trinidad, la capitale, le soir même, dans le plus grand secret, j'ai pris un petit avion branlant des deux ailes

qui m'a déposé sur le morceau de prairie qui servait d'aéroport à Tobago. A première vue, c'était un véritable désert. L'hôtel avait l'air d'un îlot perdu en plein paysage.

Le lendemain, je me suis réveillé dans un merveilleux silence bleu comme la mer, et le ciel, entouré de cacaoyers verts piqués de taches rouges. Oiseaux ou fleurs ? Je n'ai pas eu à me poser longtemps cette question. Un avion a atterri presque sous mes fenêtres et j'ai regardé machinalement douze hommes vêtus de blanc en descendre, en pensant, pour me rassurer : « Ça ne doit pas arriver souvent ! » Ils se sont dirigés vers mon oasis, d'un pas pressé, à la façon d'une vague d'assaut déployée en ligne. C'en était fini de ma tranquillité. Ces hommes étaient les membres du gouvernement de Trinidad. A leur tête marchait le premier ministre. Et ils venaient tous se faire soigner par moi... J'étais effondré.

J'ai refusé en essayant de garder le sourire, mais je n'en avais nulle envie.

— Je ne peux pas vous soigner, je n'ai pas mes plantes. Venez plutôt me voir en France.

— Je viendrai, soyez-en sûr, me répondit le premier ministre. Mais, dites-moi, pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Pour me reposer et trouver un peu de calme.

— J'avais pensé que vous aviez été attiré par notre spécialité d'huîtres.

Comme j'aime beaucoup les coquillages, je lui ai demandé :

— Qu'ont-elles de spécial ?

— Elles sont aphrodisiaques.

Et il m'expliqua que les petites huîtres pêchées sur la côte de Tobago étaient connues comme un reconstituant sexuel très appréciable.

— Ne croyez pas que j'exagère, Monsieur Mességué. L'autre jour, un car de touristes américains, tous célibataires, qui en avaient mangé plusieurs douzaines, ont passé la nuit à frapper à toutes les portes de l'île en implorant... le secours de femmes dévouées...

Avant d'en avoir fait l'expérience j'avais pensé que la foule d'un pays était à son image. Ainsi celle des pays latins était plus passionnée que celle des pays du Nord. C'était une idée toute faite. Lorsqu'elles sont animées par la passion elles se ressemblent. A Berlin la salle où j'allais donner ma conférence était déjà archipleine que plus de mille personnes voulaient encore y rentrer. Ils criaient, moins que les Brésiliens, mais ils étaient aussi obstinés et redoutables et la police a dû les charger pour les disperser.

D'ailleurs le public qui m'a le plus étonné est l'allemand. Il arrive une heure avant le début. Tous ont des blocs et des crayons et sans arrêt ils prennent des notes. Ce qui ne doit pas toujours être facile

car je fais mes conférences en français et j'ai un accent méridional prononcé. Cela ne les empêche ni d'écrire, ni de me poser des tas de questions : « Comment soignez-vous : le cœur, le foie, les reins ? » Ce sont des gens positifs, ils ne demandent que des choses pratiques, et ne s'intéressent qu'à des choses précises : les dosages ou la méthode la plus rationnelle pour poser un cataplasme. Quand je parle des guérisseurs-charlatans il leur faut des chiffres, des statistiques et des exemples concrets.

Ils ne m'ont pas tendu des enfants à bout de bras mais ils ont téléphoné à mon hôtel. Ils sont venus, avec des recommandations, et, comme les autres, ils ont mal toléré que je leur dise non, et leurs yeux étaient pleins de reproches.

Qu'ils soient bien vêtus ou en guenilles, le regard des hommes malades est le même partout : pitoyable et désarmé. Seules la couleur de la peau, la structure du visage changent et c'est bien peu de choses.

Si je refuse de les soigner, j'essaie tout de même de les aider et de leur donner le plus de temps possible. Au Canada j'ai utilisé une formule qui m'a paru excellente. J'y étais allé pour faire deux émissions à la télévision. Au bout de ces deux jours, on avait reçu tellement de lettres et de communications téléphoniques que j'ai dû prolonger mon séjour de quinze jours. Tous les soirs sur l'antenne je répondais pendant un quart d'heure aux questions posées. C'est peut-être le pays où la phytothérapie a suscité le plus grand intérêt. Probablement parce que les Canadiens ont gardé intactes leurs qualités paysannes. Si en Allemagne ils étaient passionnés par la manière d'attaquer, de soigner une maladie, ici c'étaient les vertus ancestrales de mes plantes qui motivaient leur intérêt.

Que ce soit chez moi, en France ou ailleurs, dès que j'arrive dans une contrée nouvelle je recherche les objets de son passé chez les antiquaires et dans les marchés populaires.

Quand je vois un meuble qui ne sort pas d'une usine je me dis : « Il a été fabriqué comme ceci ou comme cela. C'est un artisan qui l'a pensé, aimé. Il n'a pas été fait mécaniquement, en série, mais avec les mains d'un honnête homme au temps du rabot et pas à celui de la mécanique. » Les choses me parlent et j'aime les écouter. Je pense avec le poète :

Objets inanimés,
Avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme
Et la force d'aimer ?

J'ai besoin d'être entouré d'objets qui ont une âme. Chez moi j'ai un cheval de bronze tout frémissant de vie. Quand je le regarde je le vois fier, ombrageux, je me le représente dans la Camargue, libre, secouant sa crinière avec dans son grand œil le reflet du jour, de la lumière, de la vie...

C'est certainement ce besoin de contacts profonds avec l'homme qui fait que dès mon arrivée dans une ville inconnue je vais me promener seul dans ses rues, me mêler à sa population. La foule d'une grande ville est très instructive. Les plus décontractées sont les latines. Les femmes y sont nonchalantes, même quand elles se rendent à leur travail, et les hommes prennent le temps de les regarder. Je trouve cela très important. Un pays où les gens conservent le temps de regarder autour d'eux n'a pas encore perdu le sens de la vie et celui du bonheur.

Les foules les plus pressées sont celles des grandes cités américaines et je pense en particulier à New York. Pour moi c'est une ville faite pour être regardée de loin ou de haut, alors, elle est très belle dans son gigantisme. Mais dès que je suis enfermé dedans j'étouffe. Il faut y lever la tête pour voir couler le ciel emprisonné dans la pierre. Là-bas tout le monde court, saute dans les transports en marche. C'est un peuple de malades des nerfs, d'ulcéreux et sa vue m'angoisse. Comme pour moi l'Amérique est le pays qui montre le chemin au monde, je m'inquiète... Il est vrai que New York ce n'est pas toute l'Amérique.

Chez moi, dans le Gers, les gens s'arrêtent dans la rue, parlent sur les trottoirs, s'asseyent dans les cafés et discutent de tout. Pour eux le temps a d'abord une valeur de bien être.

Mes promenades solitaires ne me mènent pas vers les belles avenues, les quartiers résidentiels, mais vers les faubourgs populaires. Ce sont surtout les enfants qui m'attirent. Bien souvent je ne parle par leur langue, parfois ils n'ont pas la même couleur de peau que moi, mais j'ai, souvent, échangé avec eux des regards qui étaient bien plus riches que tous les mots que nous aurions pu, maladroitement, nous dire.

A Dakar, où je faisais une conférence, j'étais descendu à l'hôtel N'GOR. C'est un endroit pour vacances de milliardaires. Sur sa plage privée il n'y avait que des gens très bien. Mais ils étaient nombreux et surtout ils ressemblaient trop à ceux que je rencontre partout. Là comme partout tous les prétextes leur étaient bons, pour me parler, rentrer dans ma chambre. Les Européens, les Noirs et même des marabouts voulaient me voir. Je rêvais d'un peu de tranquillité.

J'ai fini par trouver, à soixante kilomètres de là, une plage dans un lieu retiré. C'était la vraie savane, avec des singes qui se pour-

suivaient, des oiseaux et j'y passais toute la journée. C'était merveilleux. Mais je n'y étais pas seul. Dans le village proche il y avait une école et quand les enfants en sortaient ils venaient sur la plage, ils rôdaient autour de la voiture. Je parlais avec eux. Ils avaient des yeux admirables et des rires éclatants. Ils semblaient heureux et moi je l'étais d'être avec eux. Ils ne tendaient pas la main, ils ne me demandaient rien. Et tous les jours ils arrivaient en courant, s'asseyaient en rond autour de moi et je leur racontais des histoires de mon village si loin d'eux. Je faisais revivre le père Camille et je leur disais les choses qu'il m'avait enseignées. Ce qui était étonnant c'est qu'ils avaient l'air de très bien les comprendre. La sagesse venue de la terre est la même partout.

Un jour il s'est passé quelque chose qui m'a ému. Les enfants dans ce village étaient bien nourris, ils mangeaient beaucoup de poissons mais ils ignoraient les agrumes. Il n'y en avait qu'à la ville et ils étaient très chers. J'avais loué une voiture et un soir devant eux j'ai ouvert le coffre, dedans se trouvait un tas d'oranges oubliées là, assez desséchées. Quand ils les ont vues ils se sont mis à crier de joie, à battre des mains. Alors j'ai eu le malheur de leur dire : « Prenez-les », ils se sont rués et battus comme des chiens se piétinant sans pitié. Ces enfants manquaient totalement de vitamine C, le besoin instinctif, presque animal qu'ils en avaient les rendait fous.

Le lendemain je leur en ai apporté mais j'ai dû les faire mettre en rang pour les leur distribuer. Et puis, une fois, ils ne sont pas venus et j'en ai été inquiet. J'étais à deux jours de mon départ et je n'avais plus le temps d'aller sur ma plage. Mais je voulais savoir ce qui leur était arrivé et j'y suis retourné. Ils m'attendaient.

J'ai demandé :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venus hier ?

— A cause des oranges, m'a répondu l'aîné.

— Vous ne les aimez plus ?

— Si, trop. On ne voulait pas que vous pensiez qu'on ne venait que pour ça. Alors on a décidé de sauter un jour...

Il m'a bien regardé. Ses magnifiques yeux noirs ne quittaient pas les miens. Il avait l'air d'un homme, d'un chef. Puis il a eu un sourire enfantin pour avouer.

— Ç'a été dur, Missié...

Il n'y a pas toujours que de l'amitié dans les yeux de ceux que je rencontre, surtout lorsque ce sont des hommes qui font métier de guérir. Que ce soit au Liban ou en Suisse, en Grande-Bretagne ou dans les Antilles, mes conférences ont toujours pour but de combattre les charlatans et les escrocs à la maladie. C'est dire si

mon arrivée est redoutée par certains, tellement qu'une fois j'ai failli en mourir.

J'étais à Sainte-Anne à la Martinique et je n'avais pas caché à la presse que je me proposais de dénoncer certains « camboiseurs » (sorciers) dont je connaissais les ravages. Ma conférence devait avoir lieu le lendemain.

J'avais envie de manger du poisson à l'antillaise. Quand je suis dans une contrée étrangère, je goûte la nourriture des gens de l'endroit, leur plat national. Je ne voyage pas pour manger mais pour mieux comprendre ceux qui m'entourent, connaître leur civilisation ; la manière de se nourrir reflète le caractère d'un peuple. J'ai demandé à un pêcheur qui depuis le matin se trouvait sur la plage :

— Connaissez-vous un petit restaurant où on peut manger la cuisine martiniquaise et surtout du poisson ?

Il n'a pas eu l'air étonné, il m'a même donné l'impression de me connaître. J'ai appris par la suite, à mes dépens, qu'il savait très bien qui j'étais.

Ce restaurant était à l'autre bout du pays. A peine assis, avec mes amis, nous demandons à la patronne, une femme ravissante et très aimable, des « planteurs ». Je ne bois jamais d'apéritif mais pour la couleur locale j'avais fait exception. C'est un apéritif très agréable et assez fort. On le sert toujours avec une tranche de citron plantée sur le bord du verre. J'ai appris que c'était la survivance d'une vieille précaution. Dans ce pays où l'empoisonnement est encore assez en vigueur, la tranche de citron est donnée pour vous permettre de frotter les bords du verre avec. Il a la propriété, paraît-il, de dissoudre certains poisons. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que mon verre était différent des autres.

Je suis si peu amateur d'alcool que j'ai à peine goûté le « planteur » au lieu d'en avaler un bon tiers comme l'ont fait ceux qui m'entouraient. Bien m'en a pris et j'allais reprendre mon verre quand un voile est passé devant mes yeux, le paysage s'est obscurci, a vacillé et moi avec lui.

J'ai été malade toute la journée. Je ne parviens pas à croire que l'on voulait vraiment m'empoisonner mais on voulait très certainement m'empêcher de faire ma conférence. La ravissante patronne au beau sourire qui m'avait tendu mon verre était la compagne d'un « quimboiseur » réputé, que je me proposais d'attaquer violemment au cours de ma conférence. Ce que je fis le lendemain.

Ce mauvais sorcier était un homme redoutable qui n'hésitait pas à faire ressusciter les morts pour des sommes allant de 500 à 5 000 F. Il s'agissait toujours d'un homme émigré à Paris, ou ailleurs, dont on ne recevait aucune nouvelle, le sorcier déclarait

alors qu'il le « voyait » et il assurait qu'il était mort, mais qu'il pouvait le faire revivre. Si le disparu rentrait au pays il y avait miracle. S'il ne revenait jamais cela signifiait que les esprits supérieurs n'avaient pas permis son retour. Manière facile et sans danger de gagner sa vie. Ce qui, pour moi, était plus grave, c'est qu'il n'hésitait pas à traiter le cancer de la même façon, empêchant ainsi les médecins d'intervenir.

Il avait la réputation, entre autres miracles, de jeter en l'air des œufs qui retombaient sans se casser. Je lui ai fait savoir publiquement que je lui donnerais une douzaine d'œufs pour son expérience, qu'il devrait accomplir devant moi et un jury sélectionné. Il a d'abord accepté puis, le jour de l'épreuve, il a disparu.

Je suis allé à la recherche de mon sorcier qui avait quitté sa maison et s'était enfoncé dans la forêt. Devant sa porte un jeune homme blond, maigre, attendait. Il me demanda :

— Vous venez pour lui ?

— Oui, vous ne savez pas quand il reviendra ?

— Non, je l'attends. J'étais ici à cinq heures ce matin. Je venais le trouver parce que depuis plusieurs jours mes filets sont vides...

C'était un marin-pêcheur breton qui, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'adressait au camboiseur. Pour me débarrasser de lui, je lui ai dit en essayant de garder mon sérieux :

— Rentrez chez vous, promettez un cierge à la Sainte Vierge et jetez vos filets, votre pêche sera miraculeuse.

Le lendemain, il n'avait jamais fait une plus belle pêche ! Ma cote locale monta d'un coup en flèche, sauf auprès des sorciers...

Dans ces conférences la controverse prend souvent des allures de défis. On se jette le gant sans ménagement. C'est ce qui m'est arrivé à Pointe-à-Pitre.

Aux Antilles, dans les pharmacies, on vend de la poudre de « perlimpinpin » bonne pour tout, de « meni-veni » pour ramener les maris infidèles, du « précipité rouge », du « précipité blanc » pour faire parler les gens entre eux. Toutes sortes de drogues bien étonnantes dans une pharmacie !

J'ai naturellement dénoncé ces pratiques. Alors un pharmacien s'est levé, m'a interrompu violemment : « Monsieur, ce que vous dites est absolument scandaleux, ce sont des propos de métropolitain et de Gascon. C'est honteux de dire que dans nos pharmacies on vend de telles poudres ! » Et il est sorti.

Le soir, je dînais chez M. Lebecque, le vice-recteur, et lui aussi m'a pris à partie.

— Vous savez, c'est un peu gros ce que vous avez raconté. Et très désagréable. Ici nous sommes des gens sérieux et quand vous affirmez qu'on vend de la « poudre chanceuse » pour toujours

gagner, de la « poudre soiffée » pour ne plus avoir soif, c'est nous prendre pour des imbéciles.

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur le Recteur, vous avez une soubrette, elle est indigène et nous allons lui demander d'aller en acheter, car il est bien évident qu'à nous on n'en donnera pas.

Elle y va et elle revient avec de la poudre de « meni-veni » et de la poudre de « perlimpinpin » qu'elle avait payées la somme exorbitante de 50 F le sachet. Sur les paquets un nom était imprimé et c'était celui du pharmacien qui avait fait le scandale à ma conférence !

J'aime beaucoup voyager mais j'aime bien davantage encore mon petit coin du Gers. Marcher dans ses bois, sa campagne me fait l'effet d'une transfusion sanguine. Quand mes poumons s'oxygènent de l'air de mon pays, dans mes artères bat un sang plus riche, plus généreux et il me vient l'envie d'en remercier le Bon Dieu qui m'a donné l'amour de mon coin de terre. C'est ce qui m'a préservé de beaucoup d'erreurs. Il est évident que je ne suis pas un saint et que j'ai souvent sombré dans des vanités compréhensibles. Le succès est une chose bien redoutable. Mais le fait de n'être à l'aise que chez moi a réduit mes ambitions. Je suis souvent revenu en arrière par la pensée et j'ai cherché à m'expliquer cette aventure qui m'a conduite de mon village à la célébrité. Je pense que les raisons en sont très simples : la chance, l'intuition, et j'ai gardé les pieds sur la terre.

Cette intuition m'a bien souvent désigné la route que je devais prendre et mes pieds solidement accrochés au sol m'ont empêché de la quitter. Quand, à un croisement, il me semblait entrevoir une route plus facile, plus rapide, je me suis toujours méfié et j'ai donné ma préférence à la voie la plus difficile mais la plus sûre.

Je n'ai jamais cru que le succès était une chose facile et j'ai toujours eu une admiration profonde pour les gens qui avaient réussi, qui avaient une belle maison. Et je me disais, un peu naïvement : « S'il a réussi c'est qu'il a travaillé. » Ces hommes me fascinaient. Les autres, les fils à papa, ceux qui avaient trouvé tout dans leurs berceaux, ne m'intéressaient pas. Auprès d'eux pour moi il n'y avait rien à apprendre, pas d'exemple à suivre, ni de leçons à retenir. J'ai toujours été attiré par ceux qui se sont faits eux-mêmes comme « Mon Président » ou Monseigneur Roncalli, ce petit paysan italien devenu pape.

Mes difficultés, tout en étant différentes, ont été les mêmes que les leurs car comme le disait mon père : « Il est plus facile d'apprendre à marcher sur un tapis que sur la terre battue. On a moins de risques de tomber et les chutes font moins mal ». Je n'ai jamais oublié ses leçons. Lorsqu'il me voyait m'épanouir, comme

un paon, pour des petits succès, que je rêvais : « Quand je serai grand je serai un médecin célèbre et les gens du château m'inviteront chez eux », il me mettait en garde :

— Petit il est plus facile de s'asseoir à la table des riches qu'à celle du Bon Dieu. Mais quand tu t'assois à celle des pauvres, alors tu te rapproches de lui...

C'est, sans doute, à cause de ces paroles que j'ai ouvert largement la porte de mon cabinet à tous ceux qui n'avaient pas les « moyens ».

« Maurice Mességué Docteur en médecine », cette belle plaque de cuivre, sur ma porte, a longtemps brillé dans ma tête et dans mon cœur comme un soleil d'espérance. Je me la représentais et sa présence imaginaire me lavait de toutes les humiliations que le guérisseur avait subies. Elle proclamait mon droit de guérir. Longtemps je l'ai crue indispensable à mon bonheur. Et puis j'ai compris que, contrairement à ce que certains peuvent penser, j'avais choisi le chemin le plus difficile : être un illégal en plein soleil, faire face aux hommes comme aux tribunaux ; conquérir le droit de guérir à force de lutte n'était en effet pas le plus facile.

Qui sait, peut-être n'aurais-je pas été un bon médecin ? Peut-être aurais-je trahi la longue lignée des Mességué en abandonnant leurs plantes au profit des produits à la mode. N'ayant pas à me défendre je n'aurais pas cherché à prouver l'excellence de mes méthodes. Je n'aurais fait aucune expérience et n'aurais rien tenté de nouveau. Ce qui n'est pas le cas. Je suis content d'être celui qui vient après les médecins parce que il n'y a plus rien à faire.

Si j'avais le goût des bilans je crois que le cas serait positif : j'aurais été un pionnier de la phytothérapie. Je crois en son avenir. Je suis persuadé qu'elle fera partie de la science de demain. Je suis sûr que des chercheurs lui feront faire des progrès considérables. Et, peut-être, qu'un jour mon nom figurera à côté de celui d'hommes comme le Dr Pouchet qui, en 1897, réapprit aux médecins à se pencher sur les simples. C'est lui aussi qui trouva son nom scientifique à cette connaissance de « bonne femme » et de « sorcier » en l'appelant « Phytothérapie », c'est-à-dire, d'après les racines grecques, traitement par les plantes.

Je suis persuadé qu'il reste beaucoup à découvrir et j'espère que viendra un jour où les empiriques ne seront plus repoussés a priori, où on leur accordera le droit d'exposer leurs découvertes, de faire part de leurs expériences et que la médecine appartiendra à tous les hommes de bonne volonté.

Mon père disait toujours : « Quand le ruisseau devient fleuve on ne pense plus à l'arrêter mais à l'utiliser. »

C'était un homme qui voyait loin dans l'avenir.

ANNEXE I

MES PREPARATIONS DE BASE POUR LES PRINCIPALES AFFECTIONS CHRONIQUES

I. PRESCRIPTIONS ET METHODES

N.-B. — Toutes ces plantes doivent être cultivées sur un sol qui n'a pas été traité avec des produits chimiques et doivent avoir été cueillies depuis moins de trois mois (TRES IMPORTANT).

Pour réaliser ces préparations il est nécessaire que les plantes séchées que vous employez : fleur, bouton, capsule, tige, feuille, aient été, au préalable, soigneusement concassées.

Les racines séchées sont broyées et les racines utilisées demi-fraîches doivent être râpées.

Les plantes qu'il est conseillé d'employer fraîches ou demi-fraîches comme : le plantain, la chélidoine, l'ortie, le cresson, le chou, les blettes, doivent être hachés.

L'ail doit être écrasé.

Attention : L'ail est contre-indiqué lorsque vous avez une dermatose quelconque, le supprimer de la préparation.

L'oignon doit être râpé.

Attention : Pour la chélidoine, le coquelicot, le bouton d'or et la camomille romaine les doses prescrites doivent être respectées. En effet ces plantes peuvent provoquer des réactions contraires aux effets recherchés.

Exemple : la camomille romaine dont on connaît les vertus stomachiques peut devenir vomitive lorsque les doses sont trop importantes.

Observations : dans l'artichaut il ne faut employer que les feuilles de la plante et non celles comestibles de la fleur.

Le bouton d'or porte, en herboristerie, un autre nom : renoncule âcre à fleurs jaunes.

Dosages : ils sont indiqués pour 10 litres de préparation ou 1 pincée pour 1 litre.

Préparation : faites bouillir un litre d'eau pendant cinq minutes. Laissez-la reposer. Lorsqu'elle est à peine tiède, versez-la dans un récipient si possible émaillé ou en matière plastique. Jetez votre mélange de plantes concassées ou hachées dedans. Laissez-le macérer, à l'abri de la poussière, de quatre à cinq heures. Puis versez la préparation ainsi obtenue dans un litre parfaitement propre.

Observations : Ne jamais employer de métal pour la conservation du liquide.

Ce litre vous servira suivant le cas en bains de pieds et de mains, bains de siège, douches vaginales, cataplasmes, compresses et gargarismes.

BAINS DE PIEDS ET DE MAINS : 1° — Faire bouillir 2 litres d'eau. Laisser reposer cette eau cinq minutes.

2° — Verser dans ces 2 litres d'eau bouillie 1/4 de litre d'extraits de plantes.

La préparation ainsi obtenue sera conservée et vous la ferez réchauffer, SANS BOUILLIR ET SANS RAJOUTER D'EAU. Elle pourra vous servir pendant 8 jours.

3° — Prendre :

le matin à jeun : un bain de pieds pendant 8 minutes aussi chaud que possible.

le soir, avant le dîner : un bain de mains pendant 8 minutes aussi chaud que possible.

BAINS DE SIÈGES : Pour ceux-ci il est bien évident que vous devez faire trois ou quatre litres de préparation de base. Les proportions utilisées restant les mêmes que pour les bains de pieds et de mains.

DOUCHES VAGINALES : Mêmes proportions que pour les bains de pieds et de mains.

CATAPLASMES : Quand le chou, le cresson, les blettes sont employés en cataplasmes vous devez procéder de la manière suivante :

1° — Hacher une botte de cresson, ou à défaut 8 à 10 feuilles de blettes ou de chou après en avoir retiré la grosse côte.

— Battre deux blancs d'œufs en neige très ferme.

— Mélanger le cresson, le chou ou les blettes hachés avec les deux blancs d'œufs.

— Envelopper cette préparation dans une étamine de préférence à la toile qui est trop serrée.

2° — Répandre sur ce cataplasme un petit verre à liqueur de la préparation de base indiquée pour chaque cas.

Il est primordial que le cataplasme soit bien en contact avec la peau.

COMPRESSES : Prendre un morceau de flanelle plié en quatre, ou un gros morceau d'ouate hydrophile, l'imbiber de la préparation et l'appliquer à même la peau.

GARGARISMES : Un verre à liqueur de la préparation de base dans un demi-litre d'eau bouillie.

II. DICTIONNAIRE DES « RECETTES »

En aucun cas n'interrompre le traitement prescrit par le médecin traitant

ACNÉS : Gastrique — Hépatique — Intestinale — Nerveuse (voir DERMATOSE — Affections de la peau)

AÉROPHAGIE : (voir ESTOMAC)

ALBUMINURIE :

Genêt à balai (fleurs et pousses)	Deux poignées
Oignon	Un gros oignon râpé

Bains de pieds et de mains.

Observations : Pour cette affection il convient d'observer très strictement le régime ordonné par le médecin traitant.

ALLERGIES :

Ail	une tête écrasée
Aubépine (fleurs)	une poignée
Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée
Chiendent (racines)	une poignée
Genêt à balai (fleurs)	une poignée
Sauge (feuilles)	une poignée
Tilleul (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains et cataplasmes sur les reins.

Observations : Les allergies ayant des causes très diverses il ne peut être donné qu'un traitement de désensibilisation générale.

AMÉNORRHÉE : (voir REGLES)

AMYGDALITE : (voir GORGE)

ANGINE : (voir GORGE)

ANGINE DE POITRINE : (voir CŒUR)

ANGOISSE-ANXIÉTÉ : (voir NERFS)

ARTÉRIOSCLÉROSE :

Ail	deux grosses têtes écrasées
Aubépine (fleurs)	une poignée
Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée
Genêt à balai (fleurs et pousses)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Observations : Pour cette affection il convient d'observer un régime approprié.

ARTÉRITE :

Ail	une grosse tête écrasée
Artichaut (feuilles)	une poignée
Aubépine (fleurs)	une poignée
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée
Thym (feuilles et fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Observations : L'artérite pouvant être provoquée par différentes causes, le traitement de base ne peut que soulager le malade et non le soigner.

ARTHRITISME :

Ail	une grosse tête écrasée
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Ortie (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	deux poignées
Pissenlit (plante entière demi-fraîche si possible)	une poignée
Reine des prés (fleurs)	une poignée
Bouton d'or (fleurs et feuilles)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Observations : Sans avoir vraiment un régime à suivre il y a des aliments ou des boissons qui sont déconseillés.

ASTHME :

Ail	une grosse tête écrasée
Coquelicot (fleurs et capsules)	une poignée
Lavande (fleurs)	une poignée
Lierre terrestre (feuilles)	une poignée
Persil (feuilles)	une poignée
Sauge (fleurs)	une poignée
Thym (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Observations : Les origines allergiques de l'asthme étant diverses il convient de suivre un traitement approprié à chaque cas. Cette préparation ne peut que soulager le madade en crise et non le soigner.

BOURDONNEMENTS D'OREILLE :

Aubépine (fleurs)	une poignée
Bouton d'or (fleurs et feuilles)	une poignée
Pissenlit (plante entière demi-fraîche si possible)	une poignée
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

BRONCHES : (Affection des)

Préparation de base :

Ail	une grosse tête écrasée
Bourrache (fleurs et feuilles)	une poignée

Chou (feuilles fraîches)	une poignée

ou

Coquelicot (fleurs et capsules)	une poignée
Cresson (feuilles fraîches)	une botte
Sauge (fleurs)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

BRONCHITE CHRONIQUE :

Coquelicot (fleurs et capsules)	une poignée
Lavande (fleurs)	une poignée
Lierre terrestre (feuilles)	une poignée
Mauve (fleurs)	une poignée
Oignon	un gros oignon râpé
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée

Bains de pieds et de mains

CALCULS : (voir LITHIASE URINAIRE)

CATARRHES BRONCHIQUES ET PULMONAIRES : (voir BRONCHES)

Même traitement que celui des BRONCHES. Augmentez la dose de mauve ou de violette : deux poignées de chaque au lieu d'une.

CELLULITE :

Bruyère (fleurs)	une poignée
Cerises (queues)	une poignée
Chélidoine (tiges et fleurs demi-fraîches si possible)	une poignée
Chiendent (racines)	une poignée
Genêt à balai (fleurs et pousses)	une poignée
Maïs (stigmates)	une poignée
Oignon	un gros oignon râpé
Prêle (feuilles)	une poignée
Reine des prés (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Si vous ne disposez pas de toutes ces plantes vous pouvez obtenir un excellent diurétique avec :

Chélidoine (tiges et fleurs demi-fraîches si possible)	une poignée
Maïs (stigmates)	deux poignées
Prêle (feuilles)	une poignée
Reine des prés (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Observations : Ce traitement de base ne peut être efficace qu'accompagné d'un régime alimentaire sérieux.

CHOLÉCYSTITE : (voir LITHIASE BILIAIRE — FOIE)

CHOLESTÉRINE : (Excès de) [voir FOIE]

CIRRHOSE HÉPATIQUE : (voir FOIE)

CŒUR : (Troubles fonctionnels du)

Angine de poitrine et infarctus

Aubépine (fleurs)	une poignée
Bouton d'or (tiges et feuilles)	une poignée
Chélidoine (tiges et feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Genêt à balai (fleurs et pousses)	une poignée

Crises : Compresse sur la région du cœur, la conserver toute la nuit.
Entretien : Bains de pied et de mains.

Œdème du cœur

Aubépine (fleurs)	une poignée
Chélidoine (feuilles et tiges fraîches si possible)	une poignée
Genêt à balai (fleurs et pousses)	une poignée
Oignon	deux gros oignons râpés
Reine des prés (fleurs)	une poignée

Crises : Compresse sur le cœur.
Entretien : Bains de mains.

Palpitations

Aubépine (fleurs)	une poignée
Bouton d'or (fleurs et feuilles)	une poignée
Eglantier (pétales et boutons broyés)	une poignée
Menthe (feuilles)	une poignée
Sauge (feuilles)	une poignée

Crises : compresse sur le cœur.
Entretien : Bains de pieds et de mains.

Tachycardie

Aubépine (fleurs et boutons)	une poignée
Bouton d'or (fleurs et feuilles)	une poignée
Chardon marie (racines et feuilles)	une poignée
Eglantier (pétales et boutons)	une poignée

Crises : compresse sur le cœur.
Entretien : Bains de pieds et de mains.

Observations : Il convient d'observer dans certaines de ces affections des restrictions alimentaires qui éliminent tous les excitants.

COLIQUES HÉPATIQUES : (voir LITHIASE BILIAIRE — FOIE)

COLIQUES NÉPHRÉTIQUES :

Bouton d'or (fleurs et feuilles)	une poignée
Chiendent (racines)	une poignée
Maïs (stigmates)	une poignée
Mauve (fleurs)	une poignée

Bains de siège.

Observations : Les coliques néphrétiques sont la manifestation douloureuse de la lithiase urinaire. Cette préparation de base a pour but de calmer les douleurs. Pour traiter les causes voir à Lithiase urinaire.

COLIBACILLOSE :

Bouton d'or (fleurs et feuilles)	une poignée
Bruyère (fleurs)	une poignée
Mauve (fleurs)	une poignée
Plantain (feuilles)	une poignée
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée

Bains de siège.

Observations : Il convient d'observer quelques précautions alimentaires, notamment supprimer certains aliments et boissons.

CONSTIPATION : (voir INTESTIN)

CYSTITE : (voir VESSIE)

DARTRES : (voir DERMATOSES)

DÉMANGEAISONS : (voir DERMATOSES)

DÉPRESSION NERVEUSE : (voir NERFS)

DERMATOSES :

Observations : Les éruptions d'acné pouvant être provoquées par différentes causes : foie, intestins, estomac, âge critique, le traitement de base ne peut que soulager le malade et non le soigner. Pour toutes les affections de la peau il est important d'observer un régime alimentaire approprié à chacune d'elles.

Acné

Bardane (fleurs et feuilles)	une poignée
Guimauve (racine tronçonnée)	une poignée
Mauve (fleurs)	une poignée
Oignon	un gros oignon râpé
Sauge (fleurs et feuillles)	une poignée

Applications locales de compresses chaudes et bains de pieds et de mains.

Observations : Cette préparation, à *l'exclusion de toutes autres*, peut être employée sur les éruptions d'acné.

Pour les acnés dont l'origine a été déterminée par le médecin traitant je recommande les traitements suivants :

Acné hépatique

Préparation de base :

Artichaut (feuilles)	une poignée
Bardane (feuilles)	une poignée
Chélidoine (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Mauve (fleurs et racines)	une poignée
Sauge (fleurs)	une poignée

Cataplasme : chou et oignon

Cataplasme sur le foie, y répandre un petit verre à liqueur de la préparation de base.

Bains de pieds et de mains uniquement avec la préparation de base.

Acné gastrique

Ail	une grosse tête écrasée
Bardane (feuilles)	une poignée
Camomille romaine	une dizaine de têtes concassées
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Menthe (feuilles)	une poignée
Ortie (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Thym (feuilles)	une poignée

Cataplasme : chou et cresson sur l'estomac ; y répandre un petit verre à liqueur de la préparation de base.

Bains de pieds et de mains, uniquement avec la préparation de base.

Acné intestinale

Ail	une grosse tête écrasée
Bardane (fleurs et feuilles)	une poignée
Camomille romaine	une dizaine de têtes concassées
Chélidoine (feuilles et fleurs demi-fraîches si possible)	une poignée
Liseron (fleurs)	une poignée
Mauve (fleurs)	une poignée

Cataplasme : chou (feuilles fraîches) et ortie (feuilles fraîches si possible). Cataplasme sur le ventre, y ajouter un verre à liqueur de la préparation de base.

Bains de pieds et de mains uniquement avec la préparation de base.

Acné nerveuse

Aubépine (fleurs)	une poignée
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules)	une poignée

Eglantier (pétales et boutons)	une poignée
Ortie (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Tilleul (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Dartres - Eczéma - Erysipèle

Les origines diverses doivent être traitées séparément. Toutefois on obtient d'excellents résultats avec le traitement général suivant :

Artichaut (feuilles)	une poignée
Aunée (fleurs et feuilles)	une poignée
Bardane (feuilles)	une poignée
Bouton d'or (fleurs et feuilles)	une poignée
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Chicorée (racines et partie supérieure)	une poignée
Genêt à bâlai (fleurs)	une poignée
Lavande (fleurs)	une poignée
Ortie (feuilles fraîches si possible)	une poignée

Bains de mains et de pieds.

Démangeaisons ou prurit

Aunée (fleurs)	une poignée
Bardane (fleurs et feuilles)	une poignée
Guimauve (racine tronçonnée)	une poignée
Pissenlit (racines râpées)	une poignée
Plantain (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Rose rouge (pétales)	une poignée

Bains de mains et de pieds. Applications locales, faire pénétrer sans frotter. Bains de siège s'il y a lieu, y ajouter de l'amidon (une poignée).

Furonculose

A traiter comme l'acné, les origines étant les mêmes.

Observations : Ajouter au traitement de base de l'acné, de l'oignon (un gros oignon râpé), une poignée de plantain (feuilles fraîches), une poignée de guimauve (racine tronçonnée), et doublez la dose de mauve.

Compresse sur les furoncles.

Bains de pieds et de mains.

Herpès

Bourrache (fleurs)	une poignée
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	1/2 poignée
Guimauve (racine tronçonnée)	une poignée
Mauve (fleurs et racines)	une poignée

Bains de siège s'il y a lieu.

Douche vaginale.

Bains de pieds et de mains.

Attention : ne pas utiliser cette préparation en bains de bouche.

Impétigo

Bardane (feuilles et fleurs)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Plantain (feuilles et fleurs)	une poignés
Sauge (feuilles et fleurs)	une poignée

Application locale légère.

Bains de pieds et de mains.

Urticaire

Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée
Coquelicots (fleurs et capsules broyees)	une poignée
Mauve (fleurs et feuilles)	une poignée
Ortie (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

Applications locales sans frotter.

Bains de mains et de pieds.

Zona

Bouton d'or (fleurs et feuilles)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Reine des prés (fleurs)	une poignée
Tilleul (fleurs)	une poignée

Compresses locales.

Bains de pieds et de mains.

Dans les cas d'éruption généralisée un bain complet de tilleul est à conseiller : 500 grammes par litre d'eau. Son action calmante peut être augmentée par une poignée de coquelicots et adoucie par deux poignées de mauve (fleurs ou racines), et trois poignées d'amidon.

DIGESTION : (Troubles de la) [voir ESTOMAC]

DYSMÉNORRHÉE : (voir REGLES)

DYSPEPSIE : (voir ESTOMAC)

ECZÉMA : (voir DERMATOSES)

ÉMOTIVITÉ : (voir NERFS)

EMPHYSÈME :

Ail	une grosse tête écrasée
Aubépine (fleurs)	une poignée
Lierre terrestre (feuilles)	une poignée

Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée
Thym (feuilles)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

ENROUEMENT : (voir GORGE)

ENTÉRITE OU DYSENTERIE : (voir INTESTINS)

ÉRYSIPÈLE : (voir DERMATOSES)

ESTOMAC : (Maladies de l')

Observations : Certains troubles fonctionnels des voies digestives ayant des origines diverses : hépatiques, psychosomatiques, ces traitements de base ou d'entretien ne peuvent être suivis que lorsque les causes ont été déterminées par le médecin traitant.
Pour toutes les affections de l'estomac il y aura lieu de suivre les régimes alimentaires appropriés au cas déterminé.

Aérophagie

Achillée millefeuille (fleurs)	une poignee
Aubépine (fleurs)	une poignée
Aunée (fleurs)	une poignée
Bouton d'or (fleurs et feuilles)	une poignée
Menthe (feuilles)	une poignée
Ronces (feuilles)	une poignée
Sauge (feuilles et fleurs)	une poignée

Compresses chaudes sur l'estomac, de préférence tout de suite apres les repas.

Bains de mains.

Digestion (Troubles de la)

Préparation de base :

Ail	une tête écrasée
Camomille romaine	une dizaine de têtes broyées
Menthe (feuilles)	une poignée
Thym (feuilles)	une poignée

Cataplasmes : ortie (feuilles fraîches si possible), cresson (une botte hachée). Y ajouter un verre à liqueur de la préparation de base. Un cataplasme chaud après les repas.

Bains de mains uniquement avec la préparation de base.

Dyspepsie

Achillée (fleurs)	une poignée.
Ail	une grosse tête écrasée
Berce (racine, feuilles, semence)	une poignée mélangée
Camomille romaine	une dizaine de têtes broyées
ou Menthe (feuilles)	une poignée

Gentiane jaune (racine)	une grosse pincée
Mauve (feuilles et fleurs)	une poignée
Thym (feuilles)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Gastralgies

Achillée (fleurs)	une poignée
Ail	une tête écrasée
Aubépine (fleurs	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules)	une poignée
Mauve (fleurs et feuilles)	une poignée
Ronces (feuilles)	une poignée

Compresses chaudes sur l'estomac.
Bains de mains.

Gastrite

Camomille romaine	une dizaine de têtes broyées
Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Mauve (feuilles et tiges)	une poignée
Ortie (feuilles fraîches si possible)	une poignée

Compresses tièdes sur l'estomac.
Bains de mains.

Hyperacidité

Aubépine (fleurs)	une poignée
Eglantier (graines broyées)	une poignée
Lavande (fleurs)	une poignée
Mauve (fleurs et feuilles)	une poignée
Menthe (feuilles)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Spasmes gastriques

Aubépine (fleurs)	une poignée
Eglantier (graines broyées)	une poignée
Camomille romaine (fleurs)	une dizaine de têtes broyées
Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignées
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Lavande (fleurs)	une poignée
Menthe (feuilles et fleurs)	une poignée

Compresses chaudes sur l'estomac.
Bains de mains.

Ulcères de l'estomac et du duodénum

Aubépine (fleurs)	une poignée
Chélidoine (fleurs et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée
Chiendent (feuilles)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules)	une poignée
Ronce (feuilles)	une poignée
Sauge (feuilles et fleurs)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

Cataplasme : chou frais (feuilles), cresson (une botte), ortie (feuilles fraîches si possible).

En crise : cataplasme chaud. Y ajouter un verre à liqueur de la préparation de base.

Traitement : Bains de mains et de pieds uniquement avec la préparation de base.

FEMME : (Maladies de la)

Aménorrhée

Achillée millefeuille (fleurs)	une poignée
Aunée (fleurs)	une poignée
Persil (si possible frais)	une poignée
Prêle (feuilles)	deux poignées
Sauge (fleurs et feuilles)	nne poignée

Douches vaginales.

Dysménorrhée

Achillée millefeuille (fleurs)	une poignée
Menthe (feuilles fraîches)	une poignée
Persil (frais si possible)	une poignée
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée

Douches vaginales.

Frigidité

Berce (racine)	une poignée
Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée
Fenugrec (graines broyées)	15 grammes
Menthe (feuilles)	une poignée
Plantain (feuilles fraîches si possible, hachées)	une poignée
Sarriette (feuilles)	une poignée

Douches vaginales.

Leucorrhée ou pertes blanches

Aunée (feuilles)	une poignée
Bouton d'or (feuilles et fleurs)	une poignée
Renouée (racines broyées)	une poignée
Ronces (feuilles)	une poignée
Roses rouges (pétales)	une poignée
Sauge (feuilles)	une poignée

Douches vaginales.

Ménopause (troubles de la)

Aubépine (fleurs)	une poignée
Gui (feuilles et tiges. Doit être récolté avant l'apparition des boules)	une poignée
Sauge (feuilles)	une poignée

Douches vaginales.
Bains de mains.

Métrite

Ail	une tête écrasée
Aubépine (fleurs broyées)	une poignée
Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée
Mauve (fleurs)	une poignée
Ronces (feuilles)	une poignée
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée

Douches vaginales
Bains de mains et de pieds.

Règles douloureuses

Achillée millefeuille (fleurs)	une poignée
Aubépine (fleurs)	une poignée
Bourse à pasteur (plante entière)	une poignée
Ortie (feuilles)	une poignée
Persil (feuilles fraîches)	une poignée
Sauge (feuilles)	une poignée

Douches vaginales
Bains de pieds et de mains.

Stérilité

Chélidoine (feuilles et fleurs demi-fraîches si possible)	une poignée
Maïs (stigmates)	une poignée
Menthe (feuilles et fleurs)	une poignée

Millepertuis (feuilles)	une poignée
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

Douches vaginales.
Bains de mains.

Vaginite

Chiendent (racines râpées)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Mauve (racines râpées)	une poignée
Plantain (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

Douches vaginales

FERMENTATION INTESTINALES ET FLATUOSITES : (voir INTESTINS)

FOIE : (Affections du)

Observations : Les affections ou les troubles fonctionnels du foie étant de diverses origines (foie ou vésicule biliaire) cette préparation ne soigne pas la cause mais l'effet : crises douloureuses, digestions difficiles, nausées. Elle peut être considérée comme un excellent traitement de base et d'entretien en général.

Pour toutes les affections hépatiques il est important d'observer un régime approprié à chacune d'elles.

Achillée millefeuille (fleurs)	une poignée
Ail	une tête écrasée
Artichaut (feuilles)	une poignée
Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée
Chicorée sauvage (racines râpées)	une poignée
Chiendent (racines râpées)	une poignée
Liseron des haies (fleurs et feuilles)	une poignée
Sauge (feuilles)	une poignée

Cataplasme : chou et blettes. Y répandre un verre à liqueur de la préparation de base.

Traitement : Bains de pieds et de mains avec préparation de base uniquement.

Ictère ou jaunisse chronique

Artichaut (feuilles)	une poignée
Chélidoine (feuilles tiges)	une poignée
ensemble { Chicorée (feuilles) / Pissenlit (plante entière) }	une poignée
Chiendent (racines râpées)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Insuffisance hépatique

Artichaut (feuilles)	une poignée
Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée

ensemble	Chicorée (feuilles) Pissenlit (plante entière)	une poignée
	Liseron des haies (fleurs et feuilles)	une poignée

Bains de mains et de pieds.

Cholestérine (Excès de)

Artichaut (feuilles)	une poignée
Aubépine (fleurs)	une poignée
Chardon marie (racines et feuilles)	une poignée
Chélidoine (fleurs et tiges)	une poignée
Chiendent (feuilles)	une poignée

Bains de mains et de pieds

Cirrhose hépatique

Artichaut (feuilles)	une poignée
Chélidoine (fleurs et tiges)	une poignée
Chou (feuilles)	une poignée

Compresses sur le foie
Bains de pieds et de mains

Lithiase biliaire ou coliques hépatiques (calculs)

Observations : Ce traitement ne peut éviter une intervention chirurgicale lorsqu'elle est nécessaire. Il facilite simplement le passage des boues.

	Artichaut (feuilles)	une poignée
ensemble	Chicorée (feuilles et racines) Pissenlit	une poignée
	Chiendent (racines râpées)	une poignée
	Coquelicot (pétales et capsules)	une poignée

Compresses chaudes sur la région de la vésicule biliaire.
Bains de pieds et de mains.

FRIGIDITÉ : (voir MALADIES DE LA FEMME)

FURONCULOSES : (voir DERMATOSES)

GASTRALGIES : (voir ESTOMAC)

GASTRITE : (voir ESTOMAC)

GORGE : (Maux de)

Observations : Les affections de la gorge pouvant avoir des causes très variées : végétations, amygdales, infections diverses, cette préparation doit être considérée comme traitement de base.

Aubépine (fleurs)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Mauve (racines râpées)	une poignée
Ronces (feuilles)	une poignée
Rose rouge (pétales)	une poignée
Prêle (tiges)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

En gargarismes. Proportions : un verre à liqueur dans un quart de litre d'eau bouillie.

Angine

Ortie (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Plantain (feuilles)	une poignée
Ronces (feuilles)	une poignée
Rose rouge (pétales)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

En gargarismes. Proportions : un petit verre à liqueur dans un quart de litre d'eau bouillie.

Amygdalite

Ortie (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Plantain (feuilles)	une poignée
Ronces (feuilles)	une poignée
Rose rouge (pétales)	une poignée
Sauge (fleurs)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

En gargarismes. Proportions : un petit verre à liqueur dans un quart de litre d'eau bouillie.

Pharyngite

Aubépine (fleurs)	une poignée
Mauve (fleurs)	une poignée
Ronces (feuilles)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

En gargarismes. Proportions : un petit verre à liqueur dans un quart de litre d'eau bouillie.

ENROUEMENTS :

Laryngite

Chou (feuilles)	une poignée
Lavande (fleurs)	une poignée
Mauve (fleurs)	une pougnée
Plantain (feuilles)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

En gargarismes. Proportions : un petit verre à liqueur dans un quart de litre d'eau bouillie.

Trachéite

Aunée (fleurs)	une poignée
Chiendent (racines)	une poignée
Chou (feuilles)	une poignée
Coquelicot (fleurs)	une poignée
Mauve (fleurs)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

En gargarismes. Proportions : un petit verre à liqueur dans un quart de litre d'eau bouillie.

Observations : Cette préparation est excellente pour tous les fumeurs.

GOUTTE :

Observations : Pour cette maladie un régime très strict doit être observé.

Bardane (tiges, feuilles)	une poignée
Camomille romaine	une dizaine de têtes concassées
Chiendent (racines râpées)	une poignée
Chou (feuilles)	une poignée
Colchique des prés (peut suffire seule)	une poignée
Fougère mâle (racines râpées)	une poignée
Genêt à balai (fleurs)	une poignée
Lavande (fleurs)	une poignée
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

HÉMORROÏDES :

Observations : Pour rendre ce traitement plus efficace il convient d'observer un régime.

Achillée millefeuille (fleurs)	une poignée
Chardon marie (racines et feuilles)	une poignée
Chiendent (racines râpées)	une poignée
Lavande (fleurs)	une poignée
Prêle (plantes)	une poignée
Renouée (racines râpées)	une poignée

Bains de siège.

HERPÈS : (voir DERMATOSES)

HYDROPISIE :

Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Cresson	une botte
Genêt à balai (fleurs)	une poignée
Oignon	un gros oignon râpé
Persil (feuilles fraîches)	une poignée
ou Prêle (tiges et pousses)	une poignée
Reine des prés (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

HYPERACIDITÉ : (voir ESTOMAC)

HYPERTENSION :

Observations : Il est conseillé de respecter le régime indiqué par le médecin traitant.

Ail	une grosse tête écrasée
Aubépine (fleurs)	une poignée

Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Genêt à balai (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

HYPOTENSION :

Observations : Il est conseillé de respecter le régime indiqué par le médecin traitant.

Aubépine (fleurs)	une poignée
Berce (racines, feuilles)	une poignée
Chardon marie (racines, feuilles)	une poignée
Maïs (stigmates)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

ICTÈRE - JAUNISSE CHRONIQUE : (voir FOIE)

IMPÉTIGO : (voir DERMATOSES)

IMPUISSANCE :

Berce (racines, feuilles, semences)	4 pincées
Bouton d'or (feuilles et fleurs)	une poignée
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Fenugrec (graines broyées)	1/2 poignée
Menthe (feuilles)	une poignée
Sarriette (feuilles)	une poignée

Bains de siège.

INCONTINENCE D'URINE : (voir VESSIE)

INFARCTUS ET ANGINE DE POITRINE : (voir CŒUR)

INSOMNIES :

Observations : Les bains complets de tilleul donnent d'excellents résultats. La dose est de 500 g de fleurs de tilleul pour un litre d'eau. Ils évitent l'emploi de somnifères et de calmants chimiques. Cette médication est particulièrement recommandée pour les nourrissons et les enfants.

Pour les personnes qui emploient des infusions de tilleul il est conseillé de les faire assez légères car pris à une dose très élevée le tilleul provoque des insomnies.

Aubépine (fleurs)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Menthe (feuilles)	une poignée
Tilleul (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

INSUFFISANCE HÉPATIQUE : (voir FOIE)

INTESTINS : (Troubles fonctionnels des)

Observations : Pour ces affections il convient de suivre un régime.

Constipation

Artichaut (feuilles)	une poignée
Camomille romaine	une dizaine de têtes concassées
Chicorée (feuilles et racines)	une poignée
Chou (feuilles)	une poignée
Liseron (fleurs et feuilles)	une poignée
Mauve (fleurs)	une poignée
Oignon	un gros oignon râpé
Thym (fleurs)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains

Entérite (Dysenterie)

Mauve (fleurs et racines)	une poignée
Ortie (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Renouée des oiseaux (herbes entières)	une poignée
Prêle (tiges et pousses)	une poignée

Bains de mains et de pieds.

JAUNISSE CHRONIQUE OU ICTÈRE : (voir FOIE)

LARYNGITE : (voir GORGE)

LEUCORRHÉE OU PERTES BLANCHES : (voir MALADIES DE LA FEMME)

LITHIASE BILIAIRE : (voir FOIE)

LITHIASE URINAIRE : (ou CALCULS)

Observations : Pour cette affection il convient de suivre un régime.

Bardane (fleurs, feuilles)	une poignée
Bourrache (fleurs)	une poignée
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Chiendent (racines râpées)	une poignée
Eglantier (fruits, pétales, boutons)	une poignée
Genêt à balai (fleurs)	une poignée
Maïs (stigmates)	une poignée

Compresses sur la région des reins.
Bains de mains et de pieds.

LUMBAGO : (voir NEVRALGIES)

MÉNOPAUSE : (voir MALADIES DE LA FEMME)

MÉTRITE : (voir MALADIES DE LA FEMME)

MIGRAINES :

Observations : Les migraines ont toujours diverses origines. La pré-préparation de base peut soulager mais non traiter les causes des migraines.

Camomille romaine	cinq têtes consassées
Lavande (fleurs)	une poignée
Mélisse ou citronnelle (feuilles)	une poignée
Primevère ou coucou (feuilles et fleurs, racines si possible)	une poignée

Crise aiguë : Compresses glacées sur le front.
Entretien : Bains de pieds et de mains.

Migraine de la femme

Chélidoine (feuilles demi-fraîches)	une poignée
Mélisse ou citronnelle (feuilles)	une poignée
Menthe (feuilles et fleurs)	une poignée
Persil (feuilles fraîches)	une poignée

Crise aiguë : Compresses glacées sur le front.
Bains de pieds et de mains.
Suivre le traitement qui convient pour la maladie de la femme.

Migraine hépatique

Artichaut (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Chélidoine (feuilles demi-fraîches)	une poignée
Mélisse ou citronnelle (feuilles)	une poignée
Menthe (feuilles et fleurs)	une poignée

Crise aiguë : Compresses glacées sur le front.
Suivre le traitement qui convient pour le foie.

Migraine intestinale

Camomille romaine.	une dizaine de têtes concassées
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Mélisse ou citronnelle (feuilles)	une poignée
Liseron (fleurs et feuilles)	une poignée
Menthe (feuilles et fleurs)	une poignée

Crise aiguë : Compresses glacées sur le front.
Entretien : Bains de pieds et de mains prescrits pour la constipation.

Migraine nerveuse

Aubépine (fleurs et boutons)	une poignée
Camomille romaine	une dizaine de têtes concassées
Menthe (feuilles et fleurs)	une poignée
Primevère ou coucou (feuilles et fleurs, racines si possible)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

Crise aiguë : Compresses glacées sur le front.
Entretien : Bains de pieds et de mains prescrits pour les nerfs.

Migraine ophtalmique

Camomille romaine	une dizaine de têtes concassées
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Mauve (racines râpées)	une poignée
Plantain (feuilles)	une poignée
Rose rouge (pétales)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

Compresses sur les yeux. Proportions : un petit verre à liqueur dans un quart de litre d'eau bouillie.

Observations : Pour les compresses sur les yeux ne conservez jamais le liquide ayant déjà servi.

NERFS :

Traitement de base et d'entretien.

Aubépine (fleurs)	une poignée
Eglantier (pétales et boutons)	une poignée
Menthe (feuilles et fleurs)	une poignée
Sauge (feuilles)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Observations : Pour les nerfs en général un excellent calmant consiste à prendre un bain complet de tilleul : 500 g de fleurs pour un litre d'eau.

Angoisse - Anxiété

Aubépine (fleurs)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules)	une poignée
Eglantier (pétales et boutons)	une poignée
Reine des prés (fleurs)	une poignée

Bains de mains et de pieds.

Dépression nerveuse

Aubépine (fleurs)	une poignée
Sauge (feuilles et fleurs)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

Emotivité

Aubépine (fleurs)	une poignée
Chardon bénit (feuilles)	une poignée
Reine des prés (fleurs)	une poignée
Tilleul (fleurs)	1/2 poignée

Bains de pieds et de mains.

Trouble du sympathique

Préparation de base pour les nerfs, y ajouter du coquelicot (fleurs et capsules broyées) et du bouton d'or (feuilles et fleurs) une poignée. Bains de pieds et de mains.

NERVOSITÉ :

Observations : La nervosité pouvant avoir différentes origines, le traitement qui est indiqué ci-après est une préparation de base qui ne peut agir que pour calmer sans traiter les origines de la nervosité.

Aubépine (fleurs)	une poignée
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Menthe (feuilles et fleurs)	une poignée
Sauge (feuilles et fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

NÉVRALGIES :

Camomille romaine	une dizaine de têtes concassées
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Menthe (fleurs et feuilles)	une poignée
Reine des prés (fleurs)	une poignée

Observations : Dans des cas de névralgies très aiguës ajoutez une poignée de bouton d'or.

Bains de pieds et de mains.

Lumbago

Aubépine (fleurs)	une poignée
Bardane (fleurs et feuilles)	une poignée
Bouton d'or (feuilles et fleurs)	une poignée
Oignon	un gros oignon râpé
Ortie (feuilles fraîches si possible)	une poignée

Compresses sur la région des reins.
Bains de pieds et de mains.

Névralgies faciales

Bouton d'or (feuilles et fleurs)	une poignée
Chélidoine (feuilles demi-fraîches si possible)	une poignée
Chou (feuilles)	une poignée
Thym (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

PALPITATIONS : (voir CŒUR)

PEAU (Maladies de la) [voir DERMATOSES]

PHARYNGITE : (voir GORGE)

PROSTATE : (voir VESSIE)

PRURIT : (DEMANGEAISONS, voir DERMATOSES)

RÈGLES : (voir MALADIES DE LA FEMME)

RHUMATISMES :

Observations : En cas de crise aiguë de rhumatismes, pour calmer très rapidement les douleurs il vous suffira d'employer une macération de renoncule âcre (bouton d'or) fleurs et feuilles : six poignées pour un litre d'eau. Cette préparation est suffisante pour faire disparaître les douleurs mais elle ne soigne pas les causes. Il conviendra donc de faire ensuite le traitement de base ci-après :

Bardane (feuilles)	une poignée
Bruyère (fleurs)	une poignée
Camomille romaine	une dizaine de têtes concassées
Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée
Chiendent (racines râpées)	une poignée
Genêt (fleurs)	une poignée
Lavande (fleurs)	une poignée
Oignon	un gros oignon haché

Cataplasmes : Chou, cresson ou blettes. Ajouter un petit verre à liqueur de la préparation de base.

Les cataplasmes ne sont à employer localement que dans les cas de crise aiguë et sur les régions atteintes, en contact direct avec la peau. Ils n'excluent pas les bains de mains et de pieds qui sont le traitement curatif.

SCIATIQUE :

Bouton d'or (feuilles et fleurs)	une poignée
Chélidoine (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Chou (feuilles)	une poignée
Menthe (fleurs et feuilles)	une poignée
Thym (fleurs)	une poignée

Bains de siège.
Bains de pieds et de mains.

SPASMES GASTRIQUES : (voir ESTOMAC)

STÉRILITÉ : (voir MALADIES DE LA FEMME)

SYMPATHIQUE : (Troubles fonctionnels du) [voir NERFS]

TACHYCARDIE : (voir CŒUR)

TORTICOLIS :

Oignon	un gros oignon râpé
Romarin (feuilles)	une poignée
Thym (fleurs)	une poignée

Compresses locales.

TOUX :

Bourrache (feuilles et tiges)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Lierre terrestre (tiges et feuilles)	une poignée
Mauve (racines râpées)	une poignée
Menthe (fleurs et feuilles)	une poignée
Persil (haché frais si possible)	une poignée
Violette (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

TRACHÉITE : (voir GORGE)

ULCÈRES : (du DUODENUM, de l'ESTOMAC) [voir ESTOMAC]

ULCÈRES VARIQUEUX :

Bardane (racines et feuilles)	une poignée
Chardon béni (feuilles)	une poignée
Lierre rampant (feuilles)	une poignée
Plantain ou rose rouge (feuilles)	une poignée
Ronces (feuilles)	une poignée
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée

Bains de mains.

Observations : Attention, pas de bains de pieds pour les ulcères variqueux.

URÉMIE :

Observations : Pour cette affection il convient d'observer un régime.

Chélidoine (feuilles et tiges demi-fraîches si possible)	une poignée
Genêt à balai (fleurs)	une poignée
Reine des prés (fleurs)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

URTICAIRE : (voir DERMATOSES)

VAGINITE : (voir MALADIES DE LA FEMME)

VARICES :

Aubépine (fleurs)	une poignée
Achillée millefeuille (fleurs)	une poignée
Genêt à balai (fleurs)	une poignée
Plantain (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Rose rouge (pétales)	une poignée

Bains de mains.

Observations : Attention : jamais de bains de pieds, ceux-ci pouvant être dangereux.

VERTIGES :

Aubépine (fleurs)	une poignée
Camomille romaine	une dizaine de têtes concassées

Lavande (fleurs)	une poignée
Menthe (fleurs et feuilles)	une poignée
Sauge (fleurs et feuilles)	une poignée

Bains de pieds et de mains.

VESSIE : (Maladies de la)

Cystite

Bruyère (fleurs)	une poignée
Coquelicot (fleurs et capsules broyées)	une poignée
Maïs (stigmates)	une poignée
Mauve (racines râpées)	une poignée
Plantain (feuilles fraîches si possible)	une poignée

Bains de siège. Douches vaginales.

Observations : Pour cette affection il convient d'observer quelques précautions alimentaires, notamment de supprimer certains aliments et boissons.

Incontinence d'urine

Ail	une grosse tête écrasée
Aubépine (fleurs)	une poignée
Bouton d'or (feuilles et fleurs)	une poignée

Bains de siège.

Prostate

Aubépine (fleurs)	une poignée
Bourrache (fleurs)	une poignée
Bruyère (fleurs)	1/2 poignée
Chélidoine (feuilles fraîches si possible)	une poignée
Mauve (racines râpées)	une poignée

Bains de siège.

ANNEXE II

VOTRE SANTE DANS VOTRE JARDIN

Mes bonnes herbes se trouvent dans nos campagnes et nos bois. Mais elles ne sont pas toujours toutes groupées à la portée de votre main.

Disons aussi que certaines régions sont mieux partagées que d'autres et que l'on peut y trouver à sa porte, ou presque, toute ma pharmacopée. Quelle que soit la région où vous habitez, si vous désirez vous soigner par les plantes toute l'année, il vous est possible de préparer votre hiver dès le printemps. Les simples que la nature ne vous offre pas vous pouvez les faire pousser vous-même. Si elles sont un peu moins efficaces cultivées, que sauvages, elles auront encore suffisamment de vertus pour vous être utiles.

Si vous avez la chance de pouvoir, comme Candide, cultiver votre jardin, réservez dedans quelques places pour les bonnes plantes qui sont aussi, en général, très belles.

Je ne vous conseille pas de jouer aveuglément à l'apprenti Mességué car l'emploi de certaines plantes peut être nocif. Ce n'est pas parce que vous n'avalez pas vos macérations qu'elles sont anodines. Les traitements par osmose peuvent être aussi dangereux que d'autres.

Les plantes que je vous recommande de cultiver sont les suivantes :

— ACHILLÉE MILLEFEUILLE
— AIL
— ARTICHAUT
— AUBÉPINE
— AUNÉE
— BARDANE
— BOURRACHE
— BRUYÈRE
— CAMOMILLE ROMAINE
— CHICORÉE
— CHOU
— COQUELICOT
— ÉGLANTIER
— FOUGÈRE MALE
— GENÊT A BALAI
— GUIMAUVE
— LAVANDE
— MAUVE
— MENTHE
— OIGNON
— PERSIL
— PISSENLIT
— REINE DES PRÉS
— ROSE ROUGE
— SAUGE
— THYM
— VIOLETTE

Bien entendu votre terre soigneusement préparée ne sera fumée avec aucun engrais chimique[1] ni fumure industrielle. De même vous n'utili-

1. TRES IMPORTANT : Les plantes qui poussent sur des terrains où elles ont été traitées avec des produits chimiques sont excessivement dangereuses.

serez pas d'insecticides, de pesticides, de polluants. Sinon vous vous feriez plus de mal que de bien.

VOUS CULTIVEREZ

Légende : ○ plein soleil ◑ ombre et soleil ● ombre.

○ *ACHILLEE MILLEFEUILLE* (plante vivace)

Inutile de lui préparer un coin spécial, elle se plaît dans votre gazon, semez-la avec lui et au début, tondez-la aussi souvent que lui. Puis laissez-la faire ses fleurs vers juillet pour les récolter. Recommencez à tondre ensuite. Toutefois si votre coin-pelouse est ombragé, réservez à l'achillée millefeuille des places au soleil.

Récolte : Vous récoltez les fleurs en juillet. A l'automne vous pouvez faire sécher la plante entière mais ne l'arrachez pas.

○ *AIL* (plante annuelle)

Sa place est au potager si vous en avez un. Sinon en octobre ou novembre plantez les caïeux à 3 cm de profondeur espacés de 12 cm. Quinze jours à trois semaines avant la récolte rabattez-les.

Attention l'ail n'aime pas les fumures fraîches. Fumez six mois avant

Récolte : Nettoyez les têtes et faites-les sécher en les suspendant.

◑ *ARTICHAUT* (plante vivace)

Même sans potager vous pouvez en avoir un ou deux pieds. Sa feuille très belle se plaît dans un jardin d'ornement.

Il aime la fraîcheur mais déteste l'humidité. Son engrais préféré est le fumier de vache.

Procurez-vous les pieds chez un horticulteur, plantez-les assez profondément et à l'automne buttez-les très haut pour les préserver du froid. Ils gèlent à moins dix.

Récolte : Cueillez les feuilles tout au long de l'été et faites-les sécher.

○ *AUBEPINE* (arbuste vivace)

Elle se plaît partout et dans tous le sols, ou presque, mais son pays d'élection est la Normandie. C'est la fleur de mai. En haie ou en arbre elle est toujours très jolie.

Plantée comme tous les arbustes elle ne demande aucun soin particulier.

Si vous avez de la patience vous pouvez, à la fin de l'automne, mettre en terre ses fruits entiers. Mais ils poussent très lentement, il leur faut plus d'un an.

Pour l'usage médicinal, préférez aux roses la fleur blanche.

Récolte : Chez vous ou dans la campagne, cueillez les fleurs en boutons et faites-les sécher.

◑ *AUNEE* (plante vivace)

Elle aime un sol frais, profond et meuble. Allégez votre terre avec de la terre de bruyère ou mieux encore avec de la tourbe.

Il est préférable de la semer, début mars, sous châssis, ou fin mars en pleine terre. Quinze jours après la levée, éclaircissez et repiquez à 50 cm de distance. Binez et arrosez si l'été est sec.

Récolte : Tous les 3 ans arrachez la plante et faites sécher les racines de préférence au soleil.

○ *BARDANE* (plante vivace)

Elle ne demande pas de soins spéciaux et préfère les sols bien fumés et très meubles. Sa graine ne se trouve pas dans le commerce mais toutes nos campagnes en sont envahies. Vous la récolterez vous-même et la sèmerez en place en septembre ou début du printemps, 4 ou 5 graines en poquet à 4 cm de profondeur espacées de 20 cm. Binage et sarclage normaux.

Attention : La bardane est aussi envahissante que l'ortie. Coupez le sommet des tiges avant la maturité.

Récolte : Racine et feuilles doivent être récoltées au printemps de la deuxième année. Au bout de trois ans la bardane devient ligneuse et beaucoup moins efficace.

◑ *BOURRACHE* (plante annuelle)

Répandue dans toute la France elle se fait pourtant plus rare dans le Nord que dans le Midi. Elle a bon caractère et s'accommode de tout. Semez en avril à la volée dans une terre bien ameublie. Eclaircissez quinze jours environ après sa sortie de manière à espacer les pieds de 30 cm.

Récolte : La plante entière doit être récoltée juste avant la floraison et séchée.

○◑ *BRUYERE* (plante vivace

On la trouve à l'état sauvage dans le Nord-Ouest, le Centre et le Sud-Ouest de la France.

Il lui faut de la terre de bruyère (sable, terreau, débris végétaux). Elle aime les rocailles, les sols aérés et ne peut vivre dans les terres lourdes.

Semez les graines en place au printemps et éclaircissez sévèrement. Il est plus rapide d'en prélever des pieds à l'état sauvage avec une grosse motte et de les replanter. Repiquez-en plusieurs car ils ne reprennent pas tous.

Récolte : Les fleurs au début de leur floraison.

◑ *CAMOMILLE ROMAINE* (plante vivace)

On la trouve surtout à l'Ouest de la France. Elle préfère une terre meuble et non argileuse. Il faut la fumer abondamment. De légers sarclages lui conviennent très bien. Au début de l'automne prélevez sur des pieds sauvages des éclats de souche et repiquez-les.

Récolte : Récoltez la fleur (la tête entière) en fin juillet avant qu'elle ne soit bien ouverte.

○◑ *CHICOREE SAUVAGE* (plante vivace)

Elle se plaît partout mais préfère un sol meuble et frais.

Au début du printemps, semez-la en ligne. Eclaircissez-la tous les quinze jours à 15/20 cm de distance. Sarclez-la souvent.

Récolte : Trois récoltes. La plante doit être récoltée après avoir fleuri.

La seconde se fait en juin et la troisième au début de l'automne. Arrachez les racines et faites-les sécher.

◑ *CHOU* (plante annuelle)

C'est le symbole de la cuisine paysanne et en phytotérapie une plante très précieuse.

Si vous n'en avez pas dans votre potager et que vous ne voulez pas courir le risque d'en utiliser qui ont été forcés à coup d'engrais chimiques, semez sous châssis à la fin d'août. Eclaircissez. Prélevez les sujets les plus robustes et mettez-les en place en les enterrant profondément dans une terre meuble. Buttez mi-février, mi-mars et récoltez.

Si vous désirez en avoir toute l'année à portée de la main, il existe différentes espèces qui peuvent prendre la relève l'une de l'autre.

○ *COQUELICOT* (plante annuelle)

Le coquelicot pour moi est une jolie paysanne gaie et robuste, en robe rouge. Il se plaît partout, à condition qu'il soit au soleil et non dans le voisinage de plantes vivaces non sauvages. Auprès d'elles il s'étiole et meurt. Son goût pour les champs cultivés indique qu'il lui faut une terre retournée. Semez-le à la volée, comme la nature le ferait, à l'automne ou au printemps. Eclaircissez-le pour avoir de plus belles capsules.

Récolte : Deux récoltes. Dès mai vous cueillerez les pétales que vous ferez sécher à l'ombre dans un endroit sec. Retournez-les souvent afin qu'ils ne noircissent pas. Plus tard vous cueillerez les capsules bien mûres. déjà pratiquement sèches, en choisissant les plus grosses.

○ *EGLANTIER* (plante vivace)

Il est la rose sauvage de nos campagnes. Il existe une vingtaine d'espèces d'églantiers. Comme vous le prélèverez dans votre région vous n'avez pas à vous en préoccuper. En hiver, déterrez les surgeons de l'année qui poussent autour des pieds âgés. Prenez le plus possible de racines. Replantez-les de suite, comme tous les rosiers, en les taillant à un ou deux yeux et en rafraîchissant au sécateur les racines. Pralinez-les (mélange de terre et d'eau dans lequel on plonge les racines). La terre leur est en général indifférente. Buttez légèrement. Taillez aux mêmes époques que les rosiers.

Récolte : Deux récoltes. La première de la fleur en boutons, la seconde du fruit, que les petits paysans appellent « poil-à-gratter ou « gratte-cul », se fait après les premières gelées d'automne.

◑● *FOUGERE MALE* (plante vivace)

Cette plante dont la crosse fait penser à celle d'un évêque apprécie les sols légers et plutôt humides et l'exposition au nord. N'hésitez pas à mélanger votre terre de sable pour l'aérer. Très vigoureuse elle ne demande aucun soin. Comme pour l'églantier prélevez les rhizomes sur des pieds sauvages.

Récolte : Arrachez en hiver les rhizomes et faites-les sécher.

○ *GENET A BALAI* (plante vivace)

Une seule terre lui est hostile : le calcaire. Comme la nature le fait : semez en juillet à la volée, sur un sol bien nettoyé et ameubli.

Repiquez les plus beaux plans dès qu'ils seront assez vigoureux. Ils n'exigent aucun entretien.

Récolte : Prélevez les jeunes rameaux et les fleurs juste avant leur épanouissement. Faites-les sécher à l'ombre.

○ *GUIMAUVE* (plante vivace)

Elle préfère la Lorraine et le Massif Central, mais on en trouve dans tous les endroits où la terre est riche, fraîche et légère.

Au printemps faites vos semis puis repiquez après avoir éclairci. Toutefois il est préférable de prélever à l'automne sur des plants sauvages des éclats de souches. Vous les trouverez en mettant au jour les racines de la guimauve. Coupez alors les morceaux de racines où apparaissent de jeunes pousses. Puis conservez-les tout l'hiver dans une tranche de sable. Fin mars mettez-les en terre.

Récolte : Elle se fait tous les ans en prélevant les jeunes racines. Au but de trois ans la racine mère devient ligneuse et pauvre en vertus.

○ *LAVANDE* (plante vivace)

Elle n'aime que le midi de la France, dit-on, c'est faux, vous pouvez l'acclimater partout. Elle sera moins bonne, moins riche, mais utile tout de même. Elle préfère les sols calcaires et secs.

Procurez-vous quelques pieds chez un horticulteur de votre région. Ils seront déjà acclimatés et plantez-les. Elle ne réclame aucune précaution spéciale. A la fin de la floraison taillez-la sévèrement en forme de dôme.

Récote : Les fleurs se cueillent au moment de leur épanouissement en juin. Elles se sèchent sans difficulté.

○ *MAUVE* (plante vivace)

Tous les sols lui conviennent, mais elle préfère les terres riches en nitrate. Semez en place en poquet au printemps. Mais elle ne donnera des fleurs que l'année suivante. Si vous êtes pressé, transplantez des pieds sauvages au printemps ou à l'automne et laissez-les croître à leur guise.

Récolte : Les feuilles seront cueillies juste avant la floraison. De juin à août vous pourrez récolter les fleurs et les faire sécher très rapidement de crainte qu'elles ne s'altèrent, à l'ombre dans un endroit sec.

En hiver vous prélèverez les racines que vous ferez sécher.

◑ *MENTHE* (plante vivace)

Elle préfère une terre meuble, fertile, un peu d'humidité lui convient bien. La tête à l'ombre et les pieds au frais lui donnent bonne mine.

Au printemps ou à l'automne plantez les éclats de souches, de préférence prélevés sur des pieds sauvages, ou achetés en godet chez votre horticulteur. Arrosez-les bien pour aider à la reprise et ensuite ne vous en occupez plus. C'est une plante plutôt envahissante.

Récolte : Les feuilles se cueillent de préférence avant la floraison. Leur séchage ne présente aucune difficulté.

◑ *OIGNON* (plante annuelle)

Il apprécie les sols légers et sains. Tous les climats lui conviennent. Je vous conseille l'oignon rouge, médicalement plus efficace. Vous

pouvez les semer, mais il est préférable de procéder comme pour l'ail. Ces cultures étant identiques.

◑ *PERSIL* (plante annuelle ou vivace)

Il aime une terre riche en humus. Semez-le de février à août en place à la volée. Recouvrez-le de terre tamisée entre vos mains à laquelle vous avez ajouté un peu de sciure de bois. Il ne supporte pas d'être enterré. Deux mois et demi plus tard il lèvera. Prenez soin de ne cueillir que les feuilles les plus fortes. Veillez à ce qu'il ne fasse pas de fleurs et le même pied durera trois ou quatre ans.

Récolte : Les feuilles jusqu'aux gelées et la racine à l'automne.

○◑● *PISSENLIT* (plante vivace)

Il n'exige qu'une terre fraîche pendant l'été. Sinon solide et rustique il s'accommode de tout.

Semez-en une ou deux lignes. Sarclez-le fréquemment. Laissez-le en terre deux ou trois ans pour pouvoir en récolter des racines suffisamment fortes.

Récolte : Arrachez la racine en août-septembre.

◑● *REINE DES PRES* (plante vivace)

Elle n'exige de la terre qu'une seule qualité : l'humidité.

A l'automne prélevez des éclats de souche ou de jeunes pieds. Replantez-les dans votre jardin.

Récolte : Cueillez les fleurs au début de la floraison en juin-juillet, faites-les sécher la tête en bas aux poutres du grenier.

Les feuilles, les tiges et les racines ont les mêmes propriétés médicales.

○ *ROSE ROUGE* (plante vivace)

Choisissez pour la reine des fleurs, ma préférée, la rose de Provins. Elle apprécie les sols calcaires, se plaît en haies ou appuyée contre la maison. Elle fait aussi bonne figure dans un massif.

Vous la plantez comme tous les rosiers dans un sol allégé après en avoir rafraîchi les racines au sécateur et taillé à un ou deux yeux. Pralinez les racines et mettez-les en terre.

Récolte : Les fleurs doivent être cueillies en boutons. Quand ils sont secs séparez de leurs cônes les pétales que vous conserverez.

○ *SAUGE* (plante vivace)

Eloignée des pays méridionaux elle perd beaucoup de ses qualités. Elle aime les sols secs mais légers, calcaires et pierreux. L'humidité la fait dépérir. Achetez-la en godet chez votre horticulteur. Plantez-la avec un peu de fumure organique, binez-la fréquemment. Le premier hiver paillez-la. Jeune, elle craint les gelées.

Récolte : Fleurs et feuilles se cueillent à la Saint-Jean d'été ; son séchage est facile.

○ *THYM* (plante vivace)

Même remarque que pour la sauge, éloigné de son terroir d'origine il perd de ses qualités.

Procédez comme pour la sauge. Toutefois il est inutile de le préserver des gelées.

◑● *VIOLETTE* (plante vivace)

Au printemps prélevez des pieds de violettes sauvages et plantez-les dans votre jardin. Elle aime la terre légère et fraîche, plutôt riche en humus végétal, qui recrée pour elle l'atmosphère des sous-bois natals.

Elle se reproduit d'elle-même par marcottage. Cette plante modeste est facilement envahissante.

Récolte : A l'approche du printemps vous cueillerez les fleurs au matin avant qu'elles n'aient vu le soleil et les ferez sécher. Les feuilles peuvent être cueillies jusqu'aux premiers jours d'été et les racines arrachées à l'automne.

Pour compléter votre petite herboristerie médicale vous cueillerez dans votre jardin où elles sont considérées comme de mauvaises herbes :

— LA BOURSE A PASTEUR
— LE CHIENDENT
— LE PLANTAIN

Contre votre maison :

— LA CHELIDOINE
— L'ORTIE

Au cours de vos promenades :

— LA BERCE
— LE BOUTON D'OR
— LE LIERRE TERRESTRE
— LA PRELE
— LA RENOUEE DES OISEAUX

Cultivez les bonnes herbes. Les cueillir dans votre jardin ou dans la campagne vous fera le plus grand bien, c'est un pas vers la bonne santé bien facile à faire.

En vous alimentant sainement non seulement vous conserverez votre santé mais vous vous préserverez de beaucoup de maladies. Cela favorisera aussi et hâtera la guérison de certaines affections comme le diabète, l'albumine, la cellulite, l'arthrite, etc.

POUR LES HÉPATIQUES

* Suivant la tolérance personnelle.

	CONSEILLES	DEFENDUS
CRUDITES	Particulièrement : ail, carottes, tomates, artichauts, olives noires.	choux rouge olives vertes, radis, concombres
POTAGES	de légumes	bouillons gras, bisque, potage à la crème

	CONSEILLES	DEFENDUS
ŒUFS	* à la coque	frits
CHARCUTERIE	jambon maigre,	toutes les autres
VIANDES	bœuf, veau, volaille, mouton	pot-au-feu, canard, porc, gibier
ABATS	foie de veau	tous les autres
POISSONS	tous ceux de mer grillés truite	saumon, thon, hareng, maquereau
CRUSTACES et COQUILLAGES	*	homards, langoustes, crabes
LEGUMES	carottes	toutes les raves : navets, salsifis, etc. choucroute
LEGUMES VERTS	salades, pissenlits, cresson, artichauts	épinards, oseille, choux, choux-fleurs, choux de bruxelles, etc.
FECULENTS	pommes de terre vapeur	tous les légumes secs et pommes de terre frites
CEREALES	orge et pain complet riz complet	
FROMAGES	*	Roquefort
LAITAGES	yaourts, lait caillé, lait écrémé	crème fraîche, Chantilly, petits suisses
FRUITS	citrons, raisin, pamplemousses, oranges	melons, bananes, abricots, prunes
COMPOTES et CONFITURES	toutes	
ENTREMETS	*	beignets
PATISSERIES et CONFISERIES	*	crèmes au beurre, chocolat
MATIERES GRASSES	huile d'olive à 0°5 d'acidité, beurre cru en petites quantités	toutes les autres. Ne mélangez jamais le beurre cuit et l'huile. Toutes les fritures.
CONDIMENTS	*	
BOISSONS	thé léger, thé à la menthe, chicorée, malt	café, vins blancs, alcool, boissons gazeuses, bière, champagne.

Observations : Un de mes amis médecin disait toujours : « Il y a autant de formes de maladies de foie qu'il y a de malades. » Aussi ces conseils ne peuvent être qu'une indication. A vous de les adapter à votre cas.

POUR LES AFFECTIONS STOMACALES

* Suivant la tolérance personnelle.

	CONSEILLES	DEFENDUS
CRUDITES	Toutes à la fin du repas *	betteraves, radis, concombres, choux-rouges, tomates
POTAGES	de légumes, crème de légumes	bouillons gras, bisques potages à la crème
ŒUFS	à la coque	frits
CHARCUTERIE	jambon blanc de régime	toutes les autres
VIANDES	* bœuf et mouton blanches (blanc de poulet)	viandes grasses, gibier canard
ABATS	cervelles	tous les autres
POISSONS	tous les poissons maigres	saumon, thon, hareng, maquereau
CRUSTACES et COQUILLAGES	*	homards, langoustes, crabes
LEGUMES	carottes	toutes les raves : navets, salsifis, etc. choucroute
LEGUMES VERTS	tous, particulièrement épinards, salades cuites, cresson	choux, choux-fleurs, de Bruxelles, oseille
FECULENTS	pommes de terre en purée ou vapeur	les frites tous les légumes secs
CEREALES	flocons d'avoine en début de repas, riz	*
FROMAGES	pâte cuite	fermentés
LAITAGES	lait caillé, petits suisses, yaourts, fromage blanc	crème fraîche, Chantilly
FRUITS	raisin, orange, cassis, *jus de citron (non sucré)	pamplemousses, melons, abricots, prunes
COMPOTES et CONFITURES	pommes, poires, pruneaux, fraises, cerises, * confitures	abricots, rhubarbe, groseilles ; pas de fruits acides

	CONSEILLES	DEFENDUS
ENTREMETS	flans	beignets
PATISSERIES et CONFISERIES	* sablés, crèmes cuites	toutes. Chocolat
MATIERES GRASSES	beurre cru et huile d'olive à 0°5 d'acidité	toutes les autres toutes les fritures
CONDIMENTS		tous
BOISSONS	thé à la menthe léger, vin rouge millésimé, jus de cassis	bière, vins blancs, alcool, thé, café, boissons gazeuses, champagne.

Observations : Un de mes amis médecin disait : « Dans les estomacs délicats c'est l'ordre d'entrée en scène qui compte. » C'est pourquoi vous devez manger avant tout un légume vert qui préparera la voie des autres aliments. Afin d'alléger le travail stomacal, hachez vos légumes. Méfiez-vous des confitures, surtout des gelées de fruits acides. Préférez-leur le miel.

POUR LES INTESTINS PARESSEUX

* Suivant la tolérance personnelle.

	CONSEILLES	DEFENDUS
CRUDITES	toutes au repas de midi * choux	betteraves, radis
POTAGES	de légumes	bouillons gras, bisques
ŒUFS	à la coque	frits
CHARCUTERIE	jambon blanc de régime	toutes les autres
VIANDES	rouges, modérément, au repas de midi seulement blanches	gibiers
ABATS		tous
POISSONS	tous	
CRUSTACES et COQUILLAGES	tous les coquillages * crustacés	
LEGUMES	choucroute maigre	toutes les raves
LEGUMES VERTS	tous. Particulièrement les épinards, la salade cuite * choux	choux-fleurs, de Bruxelles etc.

	CONSEILLES	DEFENDUS
FECULENTS	pommes de terre vapeur	pommes de terre frites tous les autres et les légumes secs
CEREALES	seigle, orge	toutes les autres
FROMAGES	pâte cuite	fermentés
LAITAGES	yaourts, fromage blanc, lait caillé	* crème fraîche, crème Chantilly
FRUITS	tous sans excès et bien mûrs, cassis, pêches, raisin	coings
COMPOTES et CONFITURES	toutes les compotes et particulièrement les pruneaux	* confitures
ENTREMETS	*	beignets
PATISSERIES et CONFISERIES	*	chocolat
MATIERES GRASSES	huile d'olive et de paraffine pour salades, beurre cru	toutes les graisses animales, toutes les fritures
CONDIMENTS		tous
BOISSONS	thé à la menthe * café * bière, cidre, vin rouge millésimé. Chicorée, malt, jus de pomme et de raisin	vin blanc, alcool, boissons gazeuses, champagne

Observations : Evitez tout ce qui fermente et ralentit le transit intestinal en provoquant des gaz.
Les conventions chiffrent à sept le nombre de pruneaux, il est particulièrement propice à faciliter le travail intestinal.
Mangez du pain de seigle.

POUR LES RHUMATISANTS

* Suivant la tolérance personnelle.

	CONSEILLES	DEFENDUS
CRUDITES	toutes. Particulièrement : céleri, choux, épinards, persil, ail, oignon	tomates
POTAGES	tous et surtout cresson	oseille

	CONSEILLES	DEFENDUS
ŒUFS	sous toutes leurs formes	frits
CHARCUTERIE	jambon maigre	toutes les autres
VIANDES	bœuf, veau, mouton	volaille, gibiers
ABATS	cervelles, foie de veau	tous les autres
POISSONS	tous, particulièrement ceux d'eau douce	
CRUSTACES et COQUILLAGES	tous les coquillages en grande quantité * crustacés	
LEGUMES	tous, particulièrement oignons cuits au four, carottes	* raves
LEGUMES VERTS	tous, particulièrement choux et cresson	épinards, oseille
FECULENTS	tous	pommes de terre frites
CEREALES	toutes complètes	
FROMAGES	tous	
LAITAGES	tous	
FRUITS	tous, particulièrement cassis, pommes, fraises. Fruits secs, noix, noisettes, amandes, etc.	citrons, pamplemousses, rhubarbe, abricots secs.
COMPOTES et CONFITURES	toutes	rhubarbe, abricots, prunes
ENTREMETS	tous à base d'œufs et modérément sucrés	beignets
PATISSERIES et CONFISERIES	* toutes	
MATIERES GRASSES	beurre cru, huile d'olive à 0°5 d'acidité	toutes les autres
CONDIMENTS		tous, aucun vinaigre
BOISSONS	vin rouge millésimé, thé léger sucré au miel, thé à la menthe, jus de cassis	vins blancs, alcools, café, bière, cidre, boissons gazeuses, champagne

Observations : Evitez les aliments trop acides, qui sont décalcifiants. Attention, votre eau doit être parfaitement pure, très peu minéralisée.

CONTRE L'ALBUMINE

* Suivant la tolérance personnelle.

	CONSEILLES	DEFENDUS
CRUDITES	toutes, particulièrement : oignon, ail	
POTAGES	tous	
ŒUFS	modérément	frits
CHARCUTERIE	jambon sans sel	toutes les autres
VIANDES	peu	tous les gibiers
ABATS		tous
POISSONS	tous	
CRUSTACES et COQUILLAGES	* crustacés	coquillages
LEGUMES	oignons cuits au four, cresson	
LEGUMES VERTS	tous, choux particulièrement	choux-fleurs, de Bruxelles
FECULENTS	pommes de terre, pâtes alimentaires	légumes secs
CEREALES	toutes	
FROMAGES		tous
LAITAGES	tous	
FRUITS	tous	
COMPOTES	toutes	
ENTREMETS	tous	
PATISSERIES et CONFISERIES	toutes mais sans sel	
MATIERES GRASSES	très peu, huile d'olive à 0°5 d'acidité, beurre cru	toutes les autres
CONDIMENTS	sans sel	tous
BOISSONS	* bière, eaux minérales non salées, vin rouge millésimé, malt, chicorée, thé * café	vins blancs, alcool, cidre champagne

Observations : Tous les aliments fermentés, faisandés ou conservés sont à bannir. Pain de régime sans sel.

POUR LES DIABÉTIQUES

* Suivant la tolérance personnelle.

	CONSEILLES	DEFENDUS
CRUDITES	tomates, choux rouge	betteraves, carottes, poivrons, radis
POTAGES	de légumes ou bouillons de viande dégraissée	vermicelle (sauf au gluten), tapioca
ŒUFS	sous toutes leurs formes	frits
CHARCUTERIE	jambon blanc sans sel	toutes les autres
VIANDES	toutes	veau, volaille, gibier
ABATS	cervelle	tous les autres foie de veau
POISSONS	tous	
CRUSTACES et COQUILLAGES	tous les coquillages * crustacés	
LEGUMES	*	carottes, petits pois, potirons
LEGUMES VERTS	tous, particulièrement artichauts	
FECULENTS		tous
CEREALES	avoine	toutes les autres
FROMAGES	tous	chèvre
LAITAGES	yaourts, lait écrémé	crème fraîche, chantilly
FRUITS	oranges, pamplemousses, mandarines, très peu de fraises et de raisin	bananes, melons, raisins secs, pruneaux, tous les fruits secs, figues sèches, amandes, noix, noisettes, etc.
COMPOTES et CONFITURES	toutes les compotes sans sucre	confitures
ENTREMETS		tous
PATISSERIES et CONFISERIES		tous
MATIERES GRASSES	très peu de beurre cru huile d'olive à 0°5 d'acidité	toutes les autres

	CONSEILLES	DEFENDUS
CONDIMENTS	*	
BOISSONS	peu de vin rouge, thé, café, sans sucre, eaux minérales	vins blancs, champagne, cidre, apéritifs, alcool, boissons gazeuses, jus de fruits.

Observations : Il faut supprimer tous les aliments qui contiennent du glucose et des amidons et des substances susceptibles de se transformer en sucre dans l'organisme. Glucides (hydrates de carbone) : la ration de glucides ne doit pas dépasser 150 à 180 g par jour.

Plus près de la nature que nous, nos grands-parents, et nos parents mangeaient suivant les saisons. A leur époque on ne trouvait pas en plein hiver des fraises qui venaient du Cap ou des tomates rougies dans des serres de Hollande. Il est bien évident qu'une alimentation équilibrée doit faire une différence entre les saisons. Les dépenses de calories et les besoins de vitamines ne sont pas exactement les mêmes. A chaque changement notre corps réclame, impérieusement, les aliments dont il a besoin. Donnons-lui satisfaction !

Au printemps, vous aiderez votre organisme à se débarrasser des impuretés de l'hiver et à se rénover. Vous augmenterez les crudités et les légumes verts. Vous supprimerez toutes les viandes en sauce et vous accorderez vos préférences aux viandes grillées et plus particulièrement au jeune agneau, au poulet de grain et au poisson de rivière. Vous profiterez largement de tous les fruits de ce début de saison.

Pour aider votre sang et tout votre organisme à se dépurer, vous commencerez la journée par un jus de légumes ou de fruits frais : laitue, céleri, pommes. Votre petit déjeuner sera léger mais substantiel. Pain complet de seigle et yaourt. Si vous êtes fanatique du café au lait, ce que je vous déconseille, ayez la sagesse, jusqu'à l'automne, de le remplacer par du thé. Votre foie surmené par les nourritures riches de l'hiver s'en portera mieux.

Commencez le repas par une crudité de saison : jeune artichaut, radis, céleri en branche, bannissez celles de l'hiver : carotte, céleri rave, etc. Continuez avec une grillade, des légumes verts cuits rapidement à la vapeur. Les cuissons lentes et prolongées font perdre beaucoup de valeur aux légumes. Insistez sur les salades de pissenlits et de jeunes laitues. Choisissez les fruits de saison ; mais comme au début du printemps ils sont encore peu nombreux rabattez-vous sur les laitages.

Au repas du soir, c'est le moment de consommer des potages printaniers, du poisson, des œufs à la coque et les premières compotes de fruits frais, cuites elles aussi très rapidement.

D'ailleurs, je vous signale en passant que les « mijotages » en cuisine sont l'ennemi de votre ligne et de votre santé.

Le persil, l'oignon frais, les fromages, l'olive noire et par-ci, par-là, une poignée de fruits secs vous donneront les éléments de défense dont vous pouvez avoir besoin pour lutter contre les coups de froid, et les

« saints de glace ». Car n'oubliez pas qu' « en avril ne te découvre pas d'un fil ». Mangez « léger » mais ne gaspillez pas vos réserves, elles vont encore vous servir.

Enfin voici l'été et vous aurez, naturellement tendance à choisir des repas froids, à boire beaucoup et à manger trop de crudités. Faites très attention, n'abusez pas du citron, de la tomate dont les pouvoirs déminéralisants sont reconnus. Surtout si vous faites du sport et prenez des bains de soleil trop prolongés. Vous risqueriez de vous décalcifier. C'est là le danger de l'été. Pour compenser, consommez du céleri en branche et du camembert. Mangez plus légèrement qu'en hiver, buvez abondamment car vous vous déshydratez davantage, mais écartez totalement les boissons gazeuses et trop glacées, si agréables soient-elles.

C'est la belle saison des légumes et des fruits. Ils sont gorgés de soleil naturel. Profitez-en au maximum. Mais ne remplacez pas votre nourriture habituelle uniquement par des crudités. Une trop grande quantité de cellulose provoquerait des troubles stomacaux et intestinaux graves. N'oubliez jamais que tout déséquilibre, brutal, prolongé, dans votre alimentation est néfaste. Alors choisissez pour commencer votre journée des jus de fruits ou de légumes frais : concombre, céleri, abricot, pamplemousse, vous aurez besoin de vitamines pour subir impunément les brûlures du soleil. Abandonnez le pain de seigle pour le pain complet et prenez un yaourt.

Si vous restez longtemps sur la plage, mangez légèrement mais ne jeunez surtout pas ; un poisson grillé aux herbes sera le bienvenu, une viande froide vous apportera les forces dont vous aurez besoin pour vous baigner, courir, sauter, mener une vie de « sauvage ». Un fromage, quelques fruits bien mûrs vous permettront d'attendre le soir. N'oubliez pas que les fraises, si vous les tolérez, sont bonnes pour tout ou presque, que les cerises reminéralisent et dépurent, que l'abricot est recommandé aux anémiés, les poires sont diurétiques et la pêche laxative.

La grosse chaleur passée, n'ayez aucun scrupule à vous restaurer d'une substantielle grillade aux herbes, de thon frais, d'une salade de poulet. Réservez les plats froids pour midi, mais attention que jamais ils ne soient glacés, et les plats chauds pour le soir. Bien entendu, bannissez les viandes en sauce et les ragoûts. Si vous êtes au bord de la mer, profitez-en pour manger des coquillages et même des crustacés, ils continnent tout ce qui peut vous manquer. N'ayez pas peur de l'ail et de l'oignon. Le soir, accordez votre préférence aux fruits cuits, rapidement avec peu de sucre, ils gardent ainsi la plus grande partie de leurs principes actifs et ne fatiguent ni votre foie, ni votre intestin. Contrairement aux habitudes trop souvent en vigueur gardez le melon pour le soir et ne le mangez pas glacé. En vacances on se couche tard, on se promène, on danse après le dîner et l'on digère facilement, surtout si l'on est heureux.

Prenez garde aux boissons, elles sont votre ennemie pendant les chaleurs. Vous aurez tendance à boire n'importe quoi pourvu que ce soit « froid et qu'il y en ait beaucoup ». Buvez autant qu'il vous plaira, surtout entre les repas et assez loin des fruits et des crudités pour éviter les ballonnements. Méfiez-vous également de l'alcool, surtout du pastis dont on dit « qu'il désaltère » et du petit rosé si agréable à boire pendant les chaleurs. Ce sont les ennemis de votre ligne et de votre foie.

Préférez-leur des boissons à base de menthe fraîche, on en fait de délicieuses, stomachiques, diurétiques et calmantes, les menthes ont toutes les vertus dont on peut avoir besoin.

A l'automne, les animaux prévoyants, comme les hérissons, les loirs, les écureuils, préparent les provisions d'hiver. Faites comme eux, commencez à augmenter votre ration de calories, de calcium et de phosphore. C'est aussi l'époque idéale pour faire une cure uvale qui préparera votre organisme aux chocs que lui réserve l'hiver.

Dès le matin, prenez du jus de raisin et commencez à mettre du beurre sur vos tartines de pain complet, augmentez votre ration de miel des montagnes.

Le déjeuner sera déjà plus riche en prévision des brumes à venir. Vos salades de crudités feront une petite place au riz, de préférence complet, c'est la belle époque pour les céréales, aux noix fraîches, aux cubes de gruyère que vous mélangerez à l'endive et à la pomme.

Les lapins, les volailles bien nourris seront agréables à manger, grillés ou au four. Si vous vous laissez tenter par un gibier, qu'il ne soit ni faisandé ni en sauce. Ne négligez pas les ratatouilles de légumes enrichies d'huile d'olive et parfumées aux herbes de Provence. Choisissez les fromages des montagnes surtout si vous êtes dans le pays. Votre dessert préféré restera le raisin.

Le soir, surtout sur la fin de l'automne, commencez par un potage de légumes genre minestrone ou soupe au pistou. Mangez des œufs, du poisson. C'est aussi la belle saison des champignons, profitez-en. S'ils ne valent pas, comme certains le disent, un bifteck, ils n'en sont pas loin... Réservez une place aux premières châtaignes cuites dans du lait, elles sont un aliment complet. Finissez votre soirée avec une grappe de raisin.

L'alimentation de l'hiver doit respecter le climat sous lequel vous êtes. Plus celui-ci sera froid, plus votre dépense en calories sera importante et plus vous aurez besoin d'un apport de vitamines. Certains pays, comme la Russie, souffrent énormément du manque d'agrumes qui provoque des avitaminoses graves.

Votre jus de fruits préféré sera l'orange, c'est le moment de renforcer vos défenses naturelles contre le froid et la grippe en augmentant votre ration de vitamines C.

Votre petit déjeuner sera plus complet. Vous pourrez y ajouter un peu de fromage à la pâte cuite, un œuf, et votre tartine beurrée sera de seigle complet. Ses propriétés légèrement laxatives vous permettront d'éliminer les toxines d'une nourriture plus riche. Conservez votre préférence au miel.

Votre déjeuner commencera par les crudités d'hiver : carottes râpées, choux rouge ou vert, céleri rave, betteraves. N'ayez pas peur d'abuser des coquillages, leur richesse en iode sera votre sauvegarde contre les intempéries. Vous remplacerez de temps à autre votre grillade de bœuf ou de mouton par un pot-au-feu, une potée paysanne ou une poule au pot. N'oubliez pas la morue riche en calcium et qui a la réputation d'être anticancérigène. Mangez beaucoup de cresson et si vous le supportez bien, du chou peu cuit.

C'est aussi le seul moment de l'année où vous pourrez vous permettre de manger un peu de lard, de la viande de porc, du confit et du foie gras.

Le soir, vous apprécierez les soupes paysannes, les bouillons de

viande, les gratinées : les plats au four auront vos préférences. Manger des féculents modérément, et de la salade, ce n'est pas le moment de négliger les vitamines. Les compotes et les confitures faites chez vous seront à l'honneur.

Augmentez votre action de calcium en mangeant de tous les fromages, et de phosphore avec la cervelle et le poisson. Les pommes sont pleines de ressources mais pour les oranges, se souvenir du vieux dicton : « L'orange est d'or le matin, d'argent à midi, de plomb le soir. » Comme boisson n'abusez pas du thé, ni du café, bannissez le grog, préférez-lui le vin chaud. Un verre de vin millésimé aux repas vous aidera à supporter les rigueurs de l'hiver.

Votre organisme bien protégé par votre nourriture n'aura plus qu'à attendre le printemps et à recommencer le joli cycle des saisons.

TABLE DES MATIERES

1. Le maître des plantes 7
2. Les bêtes savent bien, elles 13
3. La fin d'un homme heureux 23
4. La vengeance de la blouse grise 27
5. Un bain de mains pour l'amiral 35
6. C'est plus fort que moi : je guéris 45
7. Je soignerai 51
8. Je paye mon premier client 59
9. Rencontre avec la chance 67
10. Ma bonne étoile : Mistinguett 75
11. Mes premiers « miracles » 85
12. « Mon » président 97
13. Mon premier procès 111
14. Elève d'un médecin 123
15. Mon lord 133
16. Winston Churchill 147
17. Robert Schuman et Konrad Adenauer 157
18. L'impuissance et la frigidité 171
19. Un monstre fascinant : Farouk 187
20. La main d'Utrillo et le cœur de Cocteau 197
21. Mon grand succès : la cellulite 215
22. Je gagne le tour de France 235
23. Le cancer 251
24. Ma lutte contre les charlatans 261
25. Dura lex, sed lex 275
26. Mon dernier procès 289
27. Des villes et des hommes 307

Annexe I. — Mes préparations de base pour les principales affections chroniques 317

Annexe II. — Votre santé dans votre jardin 343

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 26 MARS 1981
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY
A ÉVREUX (EURE)
POUR LES ÉDITIONS
ROBERT LAFFONT